

Le gazon pour table et le feuillage pour dais

Déjeuners sur l'herbe parisiens : l'avènement d'un loisir
de masse au siècle de l'industrialisation



Robin BRÉZAULT

Mémoire de master 1 sous la direction de
Charles-François MATHIS

Soutenu le 8 juillet 2025

Master d'Histoire des sociétés contemporaines

Institut d'Histoire Moderne et Contemporaine

École d'Histoire de la Sorbonne

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Le gazon pour table et le feuillage pour dais

Déjeuners sur l'herbe parisiens : l'avènement d'un loisir de masse au siècle de l'industrialisation*

Robin BRÉZAULT

Mémoire de master 2 sous la direction de Charles-François MATHIS

Soutenu le 8 juillet 2025

Jury : Charles-François Mathis et Jean-Pierre Williot

Master d'Histoire des sociétés contemporaines

Institut d'Histoire Moderne et Contemporaine

École d'Histoire de la Sorbonne

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

*Ce titre s'inspire d'un extrait du récit de voyage de la britannique Frances Trollope qui relate une partie de campagne à Montmorency : « Aucun des repas les plus somptueux et les plus délicats que l'on a occasion de faire dans le cours de l'année, ne procurent à beaucoup près autant de véritable plaisir que le dîner pris par terre, à la manière des Bohémiens, avec le gazon pour table et le feuillage des arbres pour dais. »

TROLLOPE, Frances, *Paris et les Parisiens en 1835*, Tome III, Paris, H. Fournier, 1836, p. 116.

Le sous-titre est un écho à CORBIN, Alain (dir.), *L'avènement des loisirs : 1850-1960*, Paris, Flammarion, 2001.

Remerciements

À Charles-François Mathis, pour son accompagnement sans faille, sa bienveillance et son optimisme qui ont rendu ces deux années de recherche si enrichissantes et agréables.

À Jean-Pierre Williot, qui m'a donné goût à l'histoire de l'alimentation et qui a toujours su me conseiller avec justesse et sympathie.

À mes professeurs de Paris 1 Panthéon-Sorbonne, pour avoir nourri ma réflexion par leurs enseignements et leurs idées.

À tous les archivistes et bibliothécaires que j'ai croisés sur mon chemin, pour leurs conseils et leur enthousiasme.

À ma famille, pour les horizons qu'elle m'a ouverts et pour son soutien, tant sur le plan matériel que moral. A mes parents, petites mains de ce mémoire, qui se sont chargés des relectures. À mon frère, pour m'avoir inculqué le bon rythme du chercheur.

À mes amis d'université, si importants pour ne pas se sentir seul sur son bateau.

À mes amis d'Erasmus, pour avoir fait de la rédaction une des plus douces périodes de mon cursus, et pour avoir empli mon cœur d'étoiles dont la lumière est loin de s'éteindre.

À tous ceux qui ont souri en découvrant mon sujet de mémoire.

Au-delà des apparences

Un bonheur : c'est ce dont témoigne Gaston Balande en 1914 dans son *Déjeuner au bord de la Seine*¹. Qui ne rêve pas d'entrer dans cette toile où s'harmonisent la douceur des formes et la vivacité des couleurs des beaux jours ? Le ciel bleu, l'ombre d'un arbre, le calme de l'eau, l'herbe verte : les conditions naturelles sont optimales pour partager ce moment de repos. Les personnages incarnent ensemble la multiplicité des loisirs qu'un individu peut désirer pour une journée ensoleillée : peindre en plein air, s'assoupir sur sa lecture, jouer à la balle, naviguer en canot ou en voilier, pêcher à la ligne, préparer le déjeuner, ou tout simplement savourer le temps consacré à ne rien faire.

Qui ne s'est jamais surpris à désirer déjeuner sur l'herbe, mi-ombre mi-soleil, entouré de ses proches ? Personne, laisse penser l'œuvre de Gaston Balande. Le peintre Louis Morin en 1898 assure pourtant dans ses mémoires à propos d'un repas champêtre prévu par sa femme : « J'en ai profité pour échapper au dîner sur l'herbe dont elle m'avait menacé, et qui devait se commettre sur les pelouses du Ranelagh. (...) J'ai grande horreur de la posture de turc ou de tailleur que ces régals vous imposent, comme aussi de la décoration de papier grasseyé qui vous entoure, reliefs dégoûtants des fêtes passées² ». En plus de montrer que déjeuner sur l'herbe ne fait pas l'unanimité, cette citation prouve que la peinture de Gaston Balande, comme beaucoup d'autres de son époque, renseigne sur un idéal et non directement sur la pratique du repas de plein air. Même si l'iconographie est une source précieuse à prendre en compte, l'historien ne doit pas s'en contenter pour comprendre une activité aussi concrète que le déjeuner sur l'herbe.

Les œuvres d'art délivrent une vérité incomplète. Des recherches plus approfondies sont nécessaires pour comprendre que le bonheur mis en avant dans le *Déjeuner au bord de la Seine* n'a rien d'évident. Derrière chaque scène de déjeuner champêtre se cache en réalité l'urbanisation à laquelle on souhaite échapper, l'organisation économique et industrielle qui se met en place pour faciliter les repas sur l'herbe, les normes sociales qui prévalent au sein de cette activité, les dégradations de la nature et les tensions sociales qui en résultent. Notons sur ce point que l'harmonie qui règne dans le *Déjeuner au bord de la Seine* est artificielle. Il est peu probable que les pêcheurs représentés aient dans la réalité supporté les remous des

¹ BALANDE, Gaston, *Déjeuner au bord de la Seine*, 1914, Huile sur toile, 140 x 160 cm, Genève, Petit Palais. Illustration de couverture.

² MORIN, Louis, *Dimanches parisiens. Notes d'un décadent*, Paris, L. Conquet, 1898, p. 129.

canotiers, ni même la proximité des discussions des pique-niqueurs, comme il sera étudié au cours du chapitre 3.

Les représentations transmettent également une image intemporelle des déjeuners sur l'herbe. Lorsque je parlais de mon sujet de mémoire aux bibliothécaires et archivistes, nombre d'entre eux me demandait comme une évidence si je cherche des informations sur les tableaux impressionnistes. L'iconographie occupe selon moi une partie de mon travail, mais je reste prudent vis-à-vis d'elle en la contenant à un statut de source, apportant des renseignements sur une période et une population spécifiques. Le déjeuner sur l'herbe est trop souvent réduit à l'iconographie type développée dans les années 1870-1880, ce qui contribue à effacer l'historicité d'une pratique qui évolue depuis les premières années du XIXe siècle. Un détour par les imprimés, les archives et les périodiques est ainsi nécessaire pour porter le regard au-delà des formes fossilisées des repas champêtres, et pour mieux en saisir les évolutions géographiques, sociales et matérielles. Ce détour, c'est le chemin que j'ai choisi d'emprunter.

Déjeuner sur l'herbe, pique-nique, casse-croûte ou repas champêtre ?

Malgré l'explicité du nom, définir le déjeuner sur l'herbe n'est pas chose facile. Le sens littéral, « prendre son déjeuner sur de l'herbe », est trop réducteur pour cerner tous les enjeux de cette pratique. Comment par exemple ne pas inclure dans mon étude les goûters dégustés sur les pierres d'un sous-bois ? Le sens de « déjeuner sur l'herbe » sera donc élargi à toute consommation alimentaire organisée à même le sol dans le cadre d'un loisir de plein air.

Un déjeuner sur l'herbe est avant tout un loisir ; il s'agit d'une activité appartenant au temps du repos, contraire à celui du travail. L'opposition de ces deux temporalités se cristallise au XIXe siècle avec l'essor de l'industrialisation et de son travail chronométré³. Le déjeuner sur l'herbe peut en ce sens être considéré comme l'un des premiers loisirs modernes. Cette activité répond d'ailleurs aux quatre critères fondamentaux utilisés par les sociologues Joffre Dumazedier et Aline Ripert pour définir le loisir : il est libérateur, désintéressé, hédoniste, et personnel⁴. Le déjeuner sur l'herbe est libérateur puisqu'il permet d'échapper aux contraintes du travail et de la ville ; désintéressé car il n'a pas d'objectif lucratif ;

³ CORBIN, Alain, « La redistribution des temps sociaux », dans CORBIN, Alain (dir.), *L'avènement des loisirs : 1850-1960*, Paris, Flammarion, 2001, pp. 13-16.

⁴ DUMAZEDIER, Joffre, RIPERT, Aline, *Loisir et culture*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 43-47.

hédoniste puisqu'il participe au bonheur des convives ; et personnel puisqu'il répond au besoin de l'individu de mieux vivre les bouleversements de la société industrielle.

Le déjeuner sur l'herbe appartient plus précisément à la temporalité de la partie de campagne, définie par Julia Csergo comme une activité récréative hors la ville pratiquée par les citadins pendant la belle saison⁵. La temporalité de la partie de campagne est relativement brève (de quelques heures à une journée), et interroge les circulations ville-périphérie. Si cette pratique est présente dans les milieux aristocratiques dès le XVIIIe siècle, c'est au XIXe siècle qu'elle se massifie géographiquement et socialement. Le déjeuner sur l'herbe possède donc le plein air comme caractéristique évidente, et c'est en cela qu'il se distingue du pique-nique. Celui-ci désigne au XIXe siècle tout repas collectif où chacun paie sa part en argent ou en nature⁶. Les pique-niques relèvent certes d'une alimentation de loisir, mais ils sont organisés aussi bien en plein air, que chez l'un des convives ou au restaurant. Un déjeuner sur l'herbe peut être organisé « en pique-nique », dans le cas où chacun contribue à l'approvisionnement, mais tout pique-nique n'est pas un déjeuner sur l'herbe. Pour le XIXe siècle, mon propos privilégiera donc l'expression « déjeuner sur l'herbe », qui désigne bel et bien une des formes d'alimentation de la partie de campagne. Le terme « pique-nique » ne sera utilisé dans mon analyse que pour traiter du XXe siècle, période où cette expression devient synonyme de « déjeuner sur l'herbe ».

Se nourrir au cours d'une partie de campagne, c'est faire un repas champêtre. Le sens de cette expression est large ; elle désigne aussi bien les déjeuners sur l'herbe que les repas consommés sur les tables des guinguettes, des restaurants, des fermes, ou encore des villégiatures. Un déjeuner sur l'herbe se reconnaît donc au fait qu'il a lieu à même le sol, que ce soit sur l'herbe, la terre, la mousse, les pierres, ou les branches. Précisons néanmoins que tout repas pris par terre n'est pas un déjeuner sur l'herbe. Puisqu'il relève du loisir, celui-ci est à distinguer des autres formes de restauration en extérieur, comme le casse-croûte et l'alimentation de voyage. Le premier est utilisé pour désigner le repas pris sur le pouce par des individus sur leur lieu de travail. Les gamelles des ouvriers et les en-cas des paysans, quoique parfois consommés dans un cadre naturel (square, parc, champ ou forêt), ne seront pas traités dans mon étude. Le repas de voyage relève quant à lui d'une alimentation

⁵ CSERGO, Julia, « Parties de campagne. Loisirs périurbains et représentations de la banlieue parisienne, Fin XVIIIe-XIXe siècles », *Sociétés & Représentations*, n°17, 2004, pp. 15-50.

⁶ CSERGO, Julia, « The Picnic in Nineteenth-century France. A Social Event Involving Food : Both a Necessity and a Form of Entertainment », dans JACOBS, Marc, SCHOLLIERS, Peter (dir.), *Eating Out in Europe: picnics, Gourmet Dining, and Snacks Since the Late Eighteenth Century*, Oxford/New York, Berg, 2003, pp. 139-159.

contrainte par la mobilité ; il n'a pas le divertissement comme objectif premier. Le déjeuner sur l'herbe se reconnaît par ailleurs par sa non-spontanéité. S'asseoir sur la pelouse d'un parc pour y manger un bonbon trouvé dans la poche n'est par exemple pas suffisant pour parler de déjeuner sur l'herbe. La frontière n'est pourtant pas facile à définir, c'est pourquoi j'ai rencontré des difficultés au début de mes recherches pour inclure ou non certaines sources dans mon corpus. J'ai finalement tranché que déjeuner sur l'herbe relève d'une organisation préalable. Les individus ne déjeunent pas sur l'herbe pas hasard ; ils l'anticipent. Enfin, si le « déjeuner sur l'herbe » est devenu une expression en soi, gardons en mémoire que mon étude ne s'intéresse pas uniquement aux déjeuners du midi, mais bien à toutes les formes de repas (dîners, goûters, en-cas).

Le XIXe siècle parisien : l'âge d'or du déjeuner sur l'herbe ?

Le choix a été fait de centrer mes recherches sur le cas parisien au cours d'un long XIXe siècle qui s'étend jusqu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Il s'agit d'une période et d'un espace où se développe une culture de masse, définie par Dominique Kalifa par « l'ensemble des productions, des pratiques, des valeurs, modelé par les agents de l'industrie culturelle⁷ ». En étudiant le loisir de masse que devient le déjeuner sur l'herbe parisien, j'étais assuré d'avoir accès à une quantité suffisante de sources, ce qui n'était pas évident pour une pratique aussi intime. Cela certifie d'autre part que les enjeux sociaux, les intérêts économiques et les tensions environnementales du déjeuner sur l'herbe seront exacerbés plus que partout ailleurs.

Le déjeuner sur l'herbe puise ses origines dans les pratiques aristocratiques de l'Ancien Régime : les banquets champêtres, les repas de chasse, les repas de voyage⁸. Toutefois, c'est à la toute fin du XVIIIe siècle que la pratique concerne une plus grande diversité d'individus en s'identifiant aux guinguettes des barrières de Paris. Le déjeuner sur l'herbe prend donc son essor au XIXe siècle sur les fondements d'une fusion entre les traditions aristocratiques et la culture des fêtes populaires. Mon étude débute au lendemain de la Révolution française, période mettant à la portée de tous les divertissements publics comme

⁷ KALIFA, Dominique, *La culture de masse en France. Vol. 1. 1860-1930*. Paris, La Découverte, 2001, p. 1.

⁸ BARTHE-DELOIZY, Francine (dir.), *Le pique-nique : ou l'éloge d'un bonheur ordinaire*, Rosny-sous-Bois, Bréal, 2008, p. 24-25.

les bals et le canotage, initiant alors la démocratisation de la partie de campagne⁹. Louis-Sébastien Mercier affirme notamment qu'à la suite de la chute de la « Terreur » le 9 Thermidor an II (27 juillet 1794) : « Tous les murs se sont couverts d'affiches annonçant des bals de toutes les couleurs, et quelques-uns si bon marché que la servante peut y atteindre¹⁰ ». Le déjeuner sur l'herbe n'échappe pas à la liste des nouveaux loisirs populaires comme l'illustre un dessin de Jean-Baptiste Lesueur représentant *Une famille allant à la guinguette* chargée de victuailles¹¹. Le choix de ne pas arrêter mon étude à la veille de la Première Guerre mondiale pour l'étendre jusqu'aux années 1930 peut surprendre. Comme il est démontré à la fin du chapitre 3, le tournant du XXe siècle correspond à la diminution de la pratique du



Figure 1 : LESUEUR, Jean-Baptiste, *Famille allant à la guinguette*, 1793-1794, Dessin, 36x53.5 cm, Paris, Musée Carnavalet.

déjeuner sur l'herbe dans les environs de Paris. Il aurait donc été simple de clore mon analyse aux premières années du XXe siècle, comme ce qui a été fait pour le mémoire de première année de Master. Le repas champêtre de l'entre-deux-guerres m'a néanmoins paru trop intéressant pour ne pas l'étudier. C'est en effet à cette période que l'économie du déjeuner sur l'herbe, qui existe à partir du second XIXe siècle, prend une ampleur industrielle. L'étude de la nouvelle culture matérielle qui se développe autour du pique-nique après la Première Guerre mondiale m'a semblé incontournable pour finaliser des recherches qui analysent le déjeuner sur l'herbe sous l'angle du rapport des individus à la modernité.

Le XIXe siècle et la première moitié du XXe siècle sont marqués par un engouement de toutes les classes sociales pour le déjeuner sur l'herbe, dont la pratique est favorisée par plusieurs facteurs. C'est le cas de la législation du travail, qui fait émerger la notion de temps libre. Le dimanche chômé est instauré dès la fin de l'Ancien Régime et est renforcé sous la

⁹ GASNAULT, François, *Guinguettes et lorettes : bals publics et danse sociale à Paris entre 1830 et 1870*, Paris, Aubier, 1986, p. 14 ; et DELAIVE, Frédéric, *Canotage et canotiers de la Seine : genèse du premier loisir moderne à Paris et dans ses environs (1800-1860)*, Thèse d'histoire, Université Paris I – Panthéon Sorbonne, Soutenue le 19 mai 2003, p. 22.

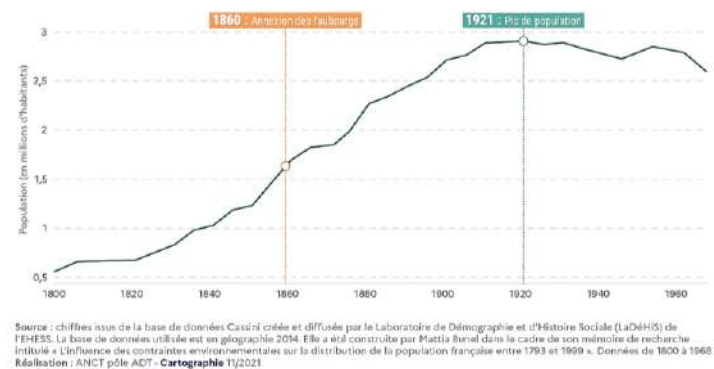
¹⁰ MERCIER, Louis-Sébastien, *Le Tableau de Paris*, Tome 1, 1781. Cité dans François Gasnault, *Guinguettes et lorettes*, op. cit., 1986, p. 14.

¹¹ Figure 1.

Révolution française¹². Tandis que les loisirs dominicaux deviennent la norme pour les classes populaires, le goût du voyage engendre l'essor du tourisme au sein des classes aristocratiques et bourgeoises. Par ailleurs, la pensée hygiéniste qui prend son essor à la fin du XVIIIe siècle fait de la nature un lieu de repos salubre contre les maladies physiques et morales de la ville. Ce besoin de nature se fait de plus en plus pressant aux XIXe et XXe siècles à mesure que l'urbanisation et l'industrialisation s'intensifient. Les nouveaux moyens de transport tels que le train, la bicyclette, puis l'automobile, assouviennent toujours plus facilement ce besoin de quitter la ville. Analyser le déjeuner sur l'herbe à l'ère contemporaine sera donc l'occasion de comprendre le rapport ambigu des citadins à la modernité qui est définie par Charles Baudelaire comme « le transitoire, le fugitif, le contingent¹³ ».

Cette ville, c'est Paris, perçue par le XIXe siècle comme la capitale d'une modernité tantôt fascinante, tantôt repoussante¹⁴. Sa population est multipliée par cinq en un siècle. Elle s'élève à 559 000 habitants en 1800 pour atteindre 2,9 millions d'habitants à la veille de la Première Guerre mondiale. La phase de croissance la plus importante se situe entre 1851 et 1881, période au cours de laquelle la population passe de 1,2 à 2,2 millions d'habitants¹⁵. La superficie de la capitale double quant à elle en 1860 à la suite de l'annexion des communes limitrophes. À cette date, le mur des Fermiers généraux est détruit pour étendre Paris jusqu'à l'enceinte construite par Adolphe Thiers entre 1841 et 1844.

Figure 2 : Évolution de la population parisienne entre 1800 et 1968.
Graphique issu du site web de l'Agence Nationale de la Cohésion des Territoires.



¹² BECK, Robert, *Histoire du dimanche, de 1700 à nos jours*, Paris, L'Atelier, 1997, p. 210.

¹³ BAUDELAIRE, Charles, « Le Peintre de la vie moderne », *Le Figaro*, 1863.

¹⁴ CHARLE, Christophe, « Chapitre 3 : Paris, capitale de la discordance des temps », dans *Discordance des temps. Une brève histoire de la modernité*, Paris, Armand Colin, 2011, pp. 103-135 et CHARLE, Christophe, *Paris, « capitales » des XIXe siècles*, Paris, Le Seuil, 2021.

¹⁵ Ces chiffres sont issus du site web de l'Agence Nationale de la Cohésion des Territoires. Voir le graphique de la figure n°2.

Si l'essor du déjeuner sur l'herbe est en lien avec ces évolutions parisiennes, l'aire géographique de mon étude concerne principalement les environs de Paris. Se rendre à l'extérieur de la ville est la caractéristique première d'une partie de campagne. Si les termes « environs » et « banlieue » désignent la périphérie parisienne, le premier sera privilégié dans mon propos puisqu'il correspond mieux à l'approche culturelle que je souhaite adopter. Au XIXe siècle, « environs » est effectivement utilisé pour un territoire et ses paysages bâtis ou naturels, alors que le terme « banlieue » est réservé aux questions administratives et économiques¹⁶. Cette périphérie parisienne évolue rapidement au cours du XIXe siècle. La hausse de sa population, la densification de son bâti et l'essor des moyens de transport repoussent son horizon toujours plus loin, justifiant alors le choix de m'intéresser au département de la Seine, mais également à ceux de la Seine-et-Marne et de la Seine-et-Oise. Les analyses concernant l'entre-deux-guerres concerneront peu les environs de Paris puisque l'engouement pour le déjeuner sur l'herbe sort de cet espace au XXe siècle. Mon propos traitera cependant toujours des Parisiens puisque l'étude de la culture matérielle du déjeuner sur l'herbe s'appuie en grande partie sur la documentation des grands magasins de la capitale.

À la croisée des chemins

Peu d'historiens ont proposé une étude à part entière du déjeuner sur l'herbe en France. Comme l'affirme la géographe Francine Barthe-Deloizy, les recherches menées sur ce sujet ont seulement pour objectif « d'émoustiller la gourmandise du lecteur sans pour autant le rassasier¹⁷ ».

Sans prendre en compte les ouvrages adressés à un grand public¹⁸, ce sont les travaux de Julia Csergo, spécialiste de l'alimentation et des loisirs des sociétés contemporaines, qui se rapprochent le plus d'une histoire du déjeuner sur l'herbe. L'ouvrage *Casse-croûte : aliment portatif, repas indéfinissable* qu'elle dirige en 2001 témoigne de son intérêt pour les multiples formes de repas tirés du sac¹⁹. Des fenêtres sont ainsi ouvertes sur le casse-croûte des travailleurs ouvriers et agricoles, sur la nourriture de voyage, ou encore sur la pratique du

¹⁶ CSERGO, Julia, « Parties de campagne », art. cit., p. 16.

¹⁷ BARTHE-DELOIZY, Francine, *Le pique-nique*, op. cit., p. 16.

¹⁸ DARBLAY, Jeanne-Marie, MAME DE BEAUREPAIRE, Caroline, *L'Art du pique-nique*, Paris, Le Chêne, 2006.

¹⁹ CSERGO, Julia (dir.), *Casse-croûte : aliment portatif, repas indéfinissable*, Paris, Autrement, 2001.

grignotage. L'ouvrage traite de la période contemporaine dans son ensemble (XIXe-XXe siècle), et couvre une géographie vaste (les boîtes *bento* du Japon font par l'exemple l'objet d'un chapitre). À la suite de cette publication, Julia Csergo poursuit ses recherches en étudiant l'histoire du pique-nique au XIXe siècle²⁰. Son propos est principalement axé sur l'étymologie et l'évolution du sens du mot « pique-nique ». Elle démontre que celui-ci apparaît dans la langue française pendant l'Ancien Régime pour désigner une pratique de partage des coûts d'un repas collectif. Le terme est adopté au Royaume-Uni mais son sens est modifié puisque le *picnic* est utilisé pour définir un repas champêtre, et ce avant même le début du XIXe siècle. En France, ce n'est qu'au tournant du XXe siècle que la signification britannique est adoptée : le pique-nique devient un mode d'alimentation en plein air. Julia Csergo n'a donc pas directement consacré ses recherches à la pratique du déjeuner sur l'herbe, même si son article m'a été indispensable pour mieux définir mon sujet.

Des études plus vastes ont été menées en dehors de la discipline historique. C'est le cas des travaux de la géographe Francine Barthe-Deloizy qui dirige en 2008 un ouvrage intitulé *Le pique-nique, ou l'éloge d'un bonheur ordinaire*²¹. Les chapitres s'intéressent aux différents rapports que les sociétés actuelles entretiennent avec cette pratique, tout en mettant en avant une approche géographique (comparaisons entre les villes européennes, mais aussi entre l'Europe et les pays islamiques). Cet ouvrage a permis de garder en mémoire le fait que mon objet d'étude ne soit pas isolé. Même si ce dernier est centré sur la région parisienne, il s'inscrit dans une vogue contemporaine universelle autour de la pratique du repas de plein air. Certains historiens de l'art ont par ailleurs centré leurs recherches sur les représentations picturales des déjeuners sur l'herbe du XIXe siècle. C'est le cas de Joel Isaacson pour Claude Monet et Wayne V. Andersen pour Edouard Manet²².

Si l'historiographie anglophone s'est plus intéressée au déjeuner sur l'herbe que le monde universitaire français, ses études se limitent aux exemples britanniques et états-uniens. C'est notamment le cas de *The Picnic* de Walter Levy²³ et de *Sandwich* de Wilson Bee²⁴. Le

²⁰ Lire Julia Csergo, « The Picnic in Nineteenth-century France », art. cit., pp. 139-159. Cette contribution a été traduite en français dans CSERGO, Julia, « Histoire du pique-nique, ou le plaisir en partage », dans BARTHE-DELOIZY, Francine (dir.), *Le pique-nique, op. cit.*, pp. 18-35.

²¹ BARTHE-DELOIZY, Francine (dir.), *Le pique-nique, ibid.*

²² ANDERSEN, Wayne V., *Manet, the picnic and the prostitute*, Éditions Fabriart, 2005 ; ISAACSON, Joel, *Monet : Le Déjeuner sur l'herbe*, London, Allen Lane Penguin Press, 1972.

²³ LÉVY, Walter, *The Picnic : a history*, Lanham, Rowman & Littlefield, 2013.

premier a recours à l'iconographie, la littérature et la culture populaire pour explorer les imaginaires du pique-nique. L'analyse a le mérite de questionner l'idéal de bonheur associé à ce type de repas en soulignant que le pique-nique ne fait pas l'unanimité. En mentionnant l'inconfort que cette pratique impose, mais aussi en démontrant que le pique-nique est associé à la mort dans la littérature fictionnelle, l'ouvrage de Walter Levy m'a incité à étudier les tensions sociales et environnementales induites par le déjeuner sur l'herbe parisien. L'ouvrage de la journaliste Wilson Bee s'intéresse à l'importance que prend le sandwich dans l'alimentation à partir du XVIIIe siècle. Elle montre la multiplicité des modes de consommation concernant ce type de nourriture (casse-croûte au travail ou en voyage, pour le *tea-time*, dans les soirées mondaines, et lors des déjeuners sur l'herbe). Les analyses sociales du sandwich ont aiguisé ma réflexion sur le repas champêtre, chacun ayant pour caractéristique d'être répandu dans toutes les classes de la société. Le pique-nique aux États-Unis a fait l'objet d'analyses plus fines dans les dernières décennies du XXe siècle comme l'illustre l'article d'Angela Miller²⁵. La chercheuse démontre que cette pratique alimentaire s'accompagne de diverses symboliques soulignant la diversité des rapports que l'homme entretient avec la nature. Le pique-nique serait alors le lieu de la vénération de la nature « sauvage », de la sacralisation de la terre nationale, ou encore de la perception de la nature comme instrument économique.

Les contours de mon sujet ont par ailleurs été dessinés au sein d'historiographies plus larges, à l'interface desquelles le déjeuner sur l'herbe se situe.

La pratique du repas champêtre s'inscrit dans l'étude des loisirs, historiographie renouvelée au tournant des années 2000 avec la publication d'ouvrages phares. C'est le cas de *L'Avènement des loisirs* dirigé par Alain Corbin²⁶, qui s'intéresse à la genèse des usages modernes du temps libre. Robert Beck²⁷ et André Rauch²⁸ proposent quant à eux une approche par l'étude des temporalités du loisir, le dimanche pour le premier, les vacances pour

²⁴ WILSON, Bee, *Sandwich : A Global History*, Londres, Reaktion Books, 2011.

²⁵ MILLER, Angela L., "Nature's Transformations: the Meaning of the Picnic Theme in Nineteenth-Century American Art," *Winterthur Portfolio*, 24 (2-3), 1989, pp. 113-138.

²⁶ CORBIN, Alain, (dir.), *L'avènement des loisirs*, op. cit.

²⁷ BECK, Robert, *Histoire du dimanche*, op. cit.

²⁸ RAUCH, André, *Vacances en France : de 1830 à nos jours*, Paris, Hachette, 1996.

le second. Dans *La Roue et le stylo*²⁹, Catherine Berthot-Lavenir questionne elle aussi les origines du tourisme moderne, notamment à travers l'angle des nouveaux moyens de transport comme la bicyclette et l'automobile. Ces ouvrages mentionnent ponctuellement le déjeuner sur l'herbe pour affirmer qu'il s'agit d'un loisir de la partie de campagne répondant à un besoin de retour à la nature. Or, il n'est jamais précisé quel type de nature est recherché par les pique-niqueurs, ni même les tensions que cela engendre vis-à-vis des milieux naturels et de leurs autres usagers.

C'est à travers l'histoire de la partie de campagne que le déjeuner sur l'herbe a plus particulièrement retenu l'attention des chercheurs. Les deux articles publiés par Julia Csergo à ce sujet ont le mérite de défricher le champ d'étude restreint des loisirs dominicaux des Parisiens au XIXe siècle³⁰. L'universitaire dépasse l'historiographie traditionnelle de la banlieue, souvent centrée sur les questions d'urbanisation et d'industrialisation³¹, pour montrer que la périphérie parisienne est un lieu de loisir. En opposition à l'imaginaire de la banlieue noire, l'article témoigne de la persistance au XIXe siècle des représentations des environs de Paris comme des espaces salubres et récréatifs. Ces recherches sont à compléter par l'approche littéraire d'Aurore Peyroles³², et surtout par la thèse de Constance Barbaresco qui démontre que la périphérie parisienne est un espace dans lequel les citadins du XIXe siècle projettent leurs idéaux de nature, de repos et de loisirs. Ce travail m'a permis d'avoir une vision plus juste de la chronologie de la partie de campagne puisqu'il accorde de l'importance au premier XIXe siècle, période ignorée par Julia Csergo³³. Ces deux chercheuses proposent une approche de la partie de campagne principalement par ses représentations. Elles ont recours à la littérature et l'iconographie, mais peu aux sources renseignant sur les pratiques des individus comme les archives ou les écrits

²⁹ BERTHOT-LAVENIR, Catherine, *La Roue et le stylo. Comment nous sommes devenus touristes*, Paris, O. Jacob, 1999.

³⁰ CSERGO, Julia, « Parties de campagne », art. cit., pp. 15-50 ; et CSERGO, Julia, « La partie de campagne : une représentation du loisir périurbain, fin XIXe-début XXe siècle », dans TSIKOUNAS, Myriam, *Imaginaires urbains du Paris romantique à nos jours*, Paris, Le Manuscrit, 2011, pp.115-156.

³¹ FOURCAUT, Annie (dir.), *Un Siècle de banlieue parisienne (1859-1964)*, Paris, L'Harmattan, 1998.

³² PEYROLES, Aurore, « À l'écart de la ville, à l'écart des normes ? Escapade des corps parisiens en banlieue », *Arts et Savoirs*, N°16, 2021.

³³ BARBARESCO, Constance, *"Entre les fortifications et la province", le bonheur dans le pré. Une histoire littéraire et culturelle du bonheur en banlieue verte (1820-1939)*, Thèse de littérature dirigée par Judith Lyon-Caen et Myriam Boucharenc, Soutenue à l'EHESS le 30 septembre 2022.

autobiographiques. Les seules études de la partie de campagne par ses pratiques sont celles qui centrent leur sujet sur l'un des loisirs dominicaux des Parisiens. C'est ce que propose François Gasnault à travers une approche sociale et économique des guinguettes et des bals publics³⁴, et Frédéric Delaive dans sa thèse sur l'histoire culturelle et sociale du canotage³⁵. N'abordant pas le déjeuner sur l'herbe, ces recherches m'ont été toutefois d'une grande utilité puisqu'elles soulèvent des interrogations pertinentes pour l'étude de toute activité de la partie de campagne (les tensions sociales, le désir de renouer avec la nature, et l'économie des loisirs entre autres).

La pratique du repas sur l'herbe est par ailleurs à cerner au sein de l'histoire de l'alimentation. Les ouvrages généraux comme ceux de Jean-Paul Aron³⁶ et Philippe Meyzie³⁷ renseignent sur les normes de consommation qui prévalent au XIXe siècle au sein de chaque classe sociale tels que les menus, le matériel, les horaires, la sociabilité, et les règles de savoir-vivre à table. Ces informations sont indispensables pour mieux saisir la singularité du déjeuner sur l'herbe. Le repas champêtre appartient plus précisément à la restauration hors foyer, c'est-à-dire à toute alimentation ayant lieu en dehors de chez soi (restaurants, cantine, fêtes, etc.). L'ouvrage de Paul Gerbod est en ce sens important puisqu'il rend compte du développement de diverses économies en réponse à la volonté de manger en dehors du foyer³⁸, élément que je comptais également démontrer avec le déjeuner sur l'herbe. Celui-ci partage particulièrement des points communs avec le casse-croûte des travailleurs abordé par Martin Brueghel³⁹, ou encore avec l'alimentation de voyage telle que l'a étudiée Jean-Pierre Williot⁴⁰.

Concernant la matérialité des déjeuners sur l'herbe, les études s'intéressant à l'histoire des biens de consommation m'ont permis de comprendre dans quelle culture matérielle

³⁴ GASNAULT, François, *Guinguettes et lorettes*, *op. cit.*

³⁵ DELAIVE, Frédéric, *Canotage et canotiers de la Seine*, *op. cit.*

³⁶ ARON, Jean-Paul, *Le mangeur du XIXe siècle*, Paris, R. Laffont, 1973.

³⁷ MEYZIE, Philippe, *L'alimentation en Europe à l'époque moderne : manger et boire, XVIe s.-XIXe s.*, Paris, A. Colin, 2010.

³⁸ GERBOD, Paul, *La restauration hors foyer en Europe (du Moyen Âge à nos jours)*, Paris, Champion, 2000.

³⁹ BRUEGEL, Martin, « Le genre du déjeuner. Alimentation et travail dans le Paris de la Belle Époque », *Food & History*, vol. 14, n°s 2-3 (2016), pp. 21-50.

⁴⁰ WILLIOT, Jean-Pierre, *Mobilités alimentaires. Restaurations et consommations dans l'espace des chemins de fer en France (XIXe-XXIe siècles)*, Paris, Editions de la Sorbonne, 2021.

s'inscrivent les objets vendus pour le repas champêtre. C'est notamment le cas des histoires écrites à propos de l'émergence des grands magasins parisiens⁴¹, ceux-ci représentant dans mon travail une porte d'entrée pour étudier la dimension matérielle du repas champêtre. L'ouvrage *The World of Goods* de Mary Douglas et Baron Isherwood m'a par ailleurs permis de saisir les enjeux sociaux de l'acte de consommer, et ainsi de percevoir la consommation matérielle liée au déjeuner sur l'herbe comme un langage permettant aux individus de revendiquer leur appartenance à un certain groupe social. Les analyses portant sur les objets issus de l'industrie alimentaire enrichissent également la réflexion⁴², même si là encore, aucune étude n'a été entreprise sur l'essor de la production industrielle de matériel spécifique à l'alimentation de plein air.

Puisqu'il relève d'un loisir citadin, même pratiqué dans un cadre champêtre, le déjeuner sur l'herbe est à étudier au prisme de l'histoire urbaine. Les études menées sur les interactions ville-périphérie permettent de mieux comprendre les mobilités dans lesquelles s'inscrit le déjeuner sur l'herbe. *Les Premiers Banlieusards*, ouvrage dirigé par Alain Faure⁴³, relève de cette volonté de comprendre les causes et les moyens de l'investissement de la périphérie parisienne par les citadins de la période contemporaine. Quelques recherches ont été menées sur les espaces du divertissement en banlieue, mais aucune ne détaille le cas du déjeuner sur l'herbe⁴⁴. Puisque manger sur l'herbe relève en partie d'un besoin de retour à la nature, il est important de rapprocher cette pratique d'une histoire des rapports que le citadin entretient avec son environnement naturel, comme l'on fait Charles-François Mathis et Emilie-Anne Pépy dans *La ville végétale*⁴⁵. De même, les travaux portant sur les inquiétudes hygiénistes contribuent à une meilleure compréhension des raisons de ce désir de nature.

⁴¹ GASTAUT, Amélie (dir.), *La naissance des grands magasins, 1852-1925 : mode, design, jouets, publicité*, Paris, MAD, 2024 ; et TRENTMANN, Frank, *Empire of Things : How We Became a World of Consumers, from the Fifteenth Century to the Twenty-first*, New York, H. Collins 2016.

⁴² *Mise en boîte : [exposition, Paris], Musée national des Arts et Traditions populaires, 6 octobre 1994-17 avril 1995*, Paris, Réunion des musées nationaux, 1994.

⁴³ FAURE, Alain (dir.), *Les Premiers Banlieusards. Aux origines des banlieues de Paris (1860-1940)*, Paris, Créaphis, 1991.

⁴⁴ Lire NOËLLE, Gêrôme, TARTAKOWSKY, Danielle, WILLARD, Claude (dir.), *La banlieue en fête. De la marginalité urbaine à l'identité culturelle*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 1988, et RIOUSSET, Michel, *Les bords de Marne du Second Empire à nos jours*, Dammarie-les-Lys, Ammateis, 1984.

⁴⁵ Lire MATHIS, Charles-François, PÉPY, Émilie-Anne, *La ville végétale. Une histoire de la nature en milieu urbain (France, XVIIe-XXIe siècle)*, Seyssel, Champ Vallon, 2017.

Jacques Léonard consacre par exemple un chapitre des *Archives du corps* à la perception de l'insalubrité atmosphérique des villes⁴⁶.

L'histoire du déjeuner sur l'herbe n'a donc fait l'objet d'aucune recherche approfondie pour le cas français. Cette lacune historiographique est sans doute liée à la difficulté d'accès aux sources renseignant sur ce loisir en tant que pratique. Julia Csergo m'avait d'ailleurs averti lors d'un rendez-vous le 18 décembre 2023 qu'il ne serait pas simple de s'extraire d'une histoire des représentations. Mon approche sera celle d'une histoire socio-culturelle qui s'intéressera le plus possible à la dimension matérielle de la pratique du déjeuner sur l'herbe. C'est à la lumière de ce faisceau que j'espère décortiquer un des loisirs les plus en vogue chez les Parisiens du XIX^e siècle.

Du pain sur la planche

La pratique du déjeuner sur l'herbe au XIX^e siècle a en réalité laissé un grand nombre de traces, même si les chemins pour y parvenir sont parfois tortueux.

J'ai souvent eu la sensation de chercher une aiguille dans une botte de foin. Quoique collectif, le déjeuner sur l'herbe est une pratique de l'intime, qui n'a en théorie besoin d'aucun élément extérieur pour être pratiqué. Dans les archives, il a tendance à s'effacer au profit des loisirs de la partie de campagne déclarés en préfecture. C'est le cas des activités organisées en club (le cyclisme, le canotage, etc.), et de celles qui nécessitent des locaux en dur (le bal dans les guinguettes, les courses hippiques, etc.). Au contraire, déjeuner sur l'herbe ne fait appel à aucune organisation institutionnelle et à aucune infrastructure spécifique. Il a donc fallu accepter d'approcher le déjeuner sur l'herbe par ses contours. Aux archives de Paris par exemple, j'ai dû consulter à l'aveugle un grand nombre de cartons appartenant à la série VM90 consacrée aux espaces verts. À cause de sa futilité, le déjeuner sur l'herbe n'est jamais référencé comme tel dans les fichiers. J'ai même douté de sa présence aux archives. Pourtant, de précieuses traces existent, mais rangées dans des dossiers portant des noms vagues comme « affaires diverses », « gestion », « aménagement » voire des noms trompeurs comme « direction de l'architecture » ou « chalets et restaurants ». C'est le cas des autorisations de vente au panier dans les bois de Boulogne, Vincennes et au parc du Ranelagh. Elles sont

⁴⁶ LÉONARD, Jacques, « L'air respiré », dans *Archives du corps. La santé au XIX^e siècle*, Rennes, Ouest-France, 1986, pp.53-94.

conservées dans quatre dossiers séparés, portant des noms différents ne renvoyant en aucun cas à la pratique de la vente ambulante.

À l'image de cet exemple, mes recherches s'apparentent à un patchwork qui représente tout le plaisir du travail, mais aussi toute sa difficulté. La plupart des sources ne concernent mon sujet que sur quelques lignes ou quelques paragraphes. Multiplier les sources est donc une nécessité pour espérer saisir tous les enjeux de l'objet d'étude. Par ailleurs, le déjeuner sur l'herbe n'appartient à aucun domaine défini. Il se situe au carrefour de plusieurs thématiques, telles que l'alimentation, le tourisme, les loisirs, les espaces verts, les transports, l'industrie, les normes sociales, ou encore les pollutions. Il a alors fallu jeter des filets dans de nombreuses directions pour réussir à former une image complète de ce que signifie déjeuner sur l'herbe au XIX^e siècle, aussi bien dans ses causes, ses moyens et que dans ses conséquences.

Mes recherches prennent ainsi leur sens dans la complémentarité des sources employées. L'art, les cartes postales et les chansons permettent tout d'abord de cerner le déjeuner sur l'herbe comme objet de culture populaire. Ils illustrent le mythe qui se développe autour de cette pratique en renseignant sur un idéal. Ces sources relèvent principalement d'une histoire des représentations que je souhaite dépasser.

Les imprimés constituent la part la plus importante de mon corpus. La littérature fictionnelle et les écrits autobiographiques (mémoires et récits de voyage principalement), renseignent sur les habitudes géographiques, sociales, et alimentaires des individus, ainsi que sur leur ressenti vis-à-vis de la nature. Les essais apportent une dimension sociale en comparant les parties de campagne des différentes classes. C'est le cas de ceux centrés sur les mœurs parisiennes, mais aussi de ceux dédiés aux travailleurs qui détaillent les coutumes de différentes professions. De même, les enquêtes de Frédéric Le Play sur la condition ouvrière donnent un accès direct aux loisirs des ouvriers, sans l'intermédiaire de la plume de l'écrivain bourgeois. Les essais sur les loisirs permettent par ailleurs de saisir le contexte d'exécution du déjeuner sur l'herbe en s'intéressant aux autres activités de la partie de campagne. Les essais sur la banlieue et la nature explicitent quant à eux les évolutions de la périphérie parisienne, et ainsi celles de la géographie du déjeuner sur l'herbe. C'est également ce que permettent les guides d'excursion aux environs de Paris, qui livrent des informations sur les espaces propices pour manger sur l'herbe et sur les moyens de transport à utiliser. Ces guides, et plus

particulièrement les pages publicitaires qui s'y glissent, sont une source précieuse pour percevoir l'adaptation de l'économie locale à la présence des pique-niqueurs. Les littératures normatives et gastronomiques codifient pour leur part la pratique du déjeuner sur l'herbe, en délivrant des conseils de préparations, mais aussi en fixant des règles à suivre.

Concernant les périodiques, la presse féminine complète les imprimés à propos de la codification du repas champêtre. C'est le cas de *La Mode illustrée* et de *La Vie heureuse*, qui consacrent des articles entiers pour conseiller la ménagère sur la bonne préparation des repas champêtres. La presse sportive et touristique, telle que la *Revue du Touring Club de France*, *La Vie au grand air*, et *L'Excursion parisienne*, livrent des informations sur les enjeux de sociabilité et les évolutions des lieux d'excursions. Les catalogues commerciaux des grands magasins parisiens et des entreprises alimentaires sont centraux pour analyser l'industrie qui se développe en réponse à l'engouement du déjeuner sur l'herbe, notamment à travers l'essor de denrées et de matériels spécifiques à cette pratique.

Le recours aux archives confirme ma revendication d'une approche par la pratique. Celles de la ville de Paris et des départements limitrophes laissent entrevoir les rapports de l'administration face au déjeuner sur l'herbe. L'autorisation de vente alimentaire dans les espaces verts et la gestion des pollutions ont été les deux principaux axes d'étude, même si le second a peu porté ses fruits. Les archives de la Bibliothèque Forney et de la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris sont pour leur part une voie d'accès à la documentation publicitaire des entreprises alimentaires, soulignant alors leur adaptation face au désir de déjeuner sur l'herbe des Parisiens.

Gardons en mémoire que deux biais subsistent malgré cette diversité de sources. Le premier concerne le déséquilibre chronologique du corpus. Plus de la moitié des sources imprimées appartiennent aux trois seules décennies de 1880, 1890 et 1900. Au contraire, les deux premières décennies du XIX^e siècle sont sous-représentées. Cela n'empêche pas néanmoins de percevoir les évolutions subies par le déjeuner sur l'herbe tout au long de la période. Cette disparité a même le mérite de refléter une des évolutions de cette pratique : sa massification. L'intérêt porté au déjeuner sur l'herbe à la fin du XIX^e siècle est probablement le signe que cette période représente l'apogée de ce loisir pour le cas parisien. Il en est de même pour l'étude de la culture matérielle du repas champêtre, qui s'appuie principalement sur les catalogues commerciaux des grands magasins parisiens disponibles en grand nombre à

partir du XXe siècle. Si la matérialité du déjeuner sur l'herbe est plus difficile à saisir pour le XIXe siècle, ce biais a aussi le mérite de mieux mettre en valeur l'industrialisation de cette pratique.

La seconde faiblesse est d'ordre social. La majorité des auteurs du corpus appartient aux élites bourgeoises et aristocratiques. Leur pratique est par conséquent mieux documentée que celle des petits bourgeois et des ouvriers. De plus, les renseignements concernant le repas champêtre des classes populaires présentent un biais, puisque transmis par l'intermédiaire d'élites sociales au regard orienté. J'ai néanmoins tenté d'accorder le plus de place possible à la voix des petites gens en incluant dans mon corpus des récits autobiographiques écrits de leur propre main.

Redonner une place au bonheur du passé

Le jour où Charles-François Mathis et moi-même avons déterminé la thématique qui allait motiver mes journées de recherche pour les deux années à venir est resté clairement inscrit dans ma mémoire. Après m'avoir proposé plusieurs sujets qui ne me satisfaisaient pas totalement, il finit par me dire « Et les pique-niques ? », ce à quoi j'acquiesçai sans hésitation. J'ai cherché depuis à comprendre les raisons de cet enthousiasme spontané que j'ai eu à l'idée de travailler sur une pratique aussi futile que le déjeuner sur l'herbe.

Mon sujet me passionne pour la diversité des thèmes qui le concernent : l'alimentation, les loisirs, la nature sont des champs d'étude avec lesquels je me sens proche. Le repas de plein air au XIXe siècle a également le mérite de concerner toutes les classes sociales, de multiples géographies, et est traitable avec une diversité de sources. En bref, j'étais heureux d'avoir un sujet avec lequel je ne pouvais pas m'ennuyer. Or, travailler sur l'histoire du déjeuner sur l'herbe fait sourire, moi le premier. Et quoique toujours bienveillants, ces sourires m'ont amené à réfléchir sur la légitimité d'une telle histoire dans la société actuelle.

J'apprécie mes recherches car elles équivalent à étudier un plaisir simple de l'existence. L'histoire telle qu'elle a été écrite jusqu'à nos jours sous-estime le rôle joué par ces plaisirs de la vie. On se demande souvent pourquoi le XIXe siècle avait vu naître autant de soulèvements, mais rarement pourquoi il n'y en a pas eu davantage. Quelles motivations ont encouragé les individus à prendre sur eux, à se satisfaire de leurs conditions ? Rappeler les

bonheurs du quotidien permet de dresser un portrait plus juste de l'histoire en nuancant les récits centrés sur les drames et les défaites. Dans la conclusion de son *Histoire de la pollution industrielle*⁴⁷, Geneviève Massard-Guilbaud souligne que l'historien est plus souvent amené à souligner les échecs que les succès. Les archives sont produites pour montrer un écart à la norme. C'est sans doute pour cela que les joies simples sont difficiles à déceler dans les sources. Ce que j'espère pourtant analyser avec un sujet sur le déjeuner sur l'herbe, c'est l'histoire d'une forme concrète de bonheur qui fait toujours nos délices aujourd'hui.

Le déjeuner sur l'herbe révélateur du rapport des individus à la modernité

Je souhaite approcher l'histoire du déjeuner sur l'herbe par la compréhension de l'engouement qu'il suscite. Il s'agit de saisir les évolutions, les raisons, les moyens et les conséquences de la popularité d'un tel loisir au XIXe siècle. Cette étude a pour but d'éclairer le lien singulier que les individus du XIXe et du premier XXe siècle entretiennent avec la modernité. La vogue du déjeuner sur l'herbe repose effectivement sur l'ambiguïté du rapport du citoyen à la linéarité du progrès. Le repas de plein air est populaire au sein de toutes les classes sociales car il s'inscrit dans le rejet de la ville nouvellement industrielle. Pourtant, tout en prônant un retour à la simplicité et à la nature, le repas champêtre est un loisir moderne par excellence. Il dépend des acquis de la modernité technique, comme les nouveaux moyens de transport et les innovations matérielles autour de la consommation alimentaire. Il résulte également d'une marchandisation du monde qui transforme la nature en objet de consommation touristique, en faisant d'elle un décor propice à l'évasion et non plus un lieu de vie. Le déjeuner sur l'herbe est également moderne par le simple fait qu'il soit l'un des premiers loisirs de masse. Choisir l'engouement pour cette activité comme fil rouge, c'est chercher à comprendre le rapport singulier que le Parisien entretient avec le siècle de la modernité.

Je commencerai par étudier la vogue du déjeuner sur l'herbe au prisme de celle de la partie de campagne. L'enjeu sera de comprendre la complémentarité, mais aussi la spécificité, du repas champêtre par rapport aux autres loisirs dominicaux de plein air. Je m'intéresserai ensuite à l'ampleur de l'engouement du déjeuner sur l'herbe dans les environs de Paris au XIXe siècle. Les problématiques de massification et de démocratisation seront au cœur du propos. J'exploiterai dans un troisième chapitre les raisons de cette vogue pour le repas sur

⁴⁷ MASSARD-GUILBAUD, Geneviève, *Histoire de la pollution industrielle*, Paris, EHESS, 2010, p. 345.

l'herbe en étudiant le nouveau rapport des citadins à la nature au XIX^e siècle. Le déjeuner champêtre sera alors perçu comme une réponse au souhait des citadins de fuir une ville jugée oppressante, comme un moyen de renouer avec la nature, mais aussi comme une cause de tensions et de pollutions dégradant l'expérience champêtre des autres usagers de la périphérie parisienne. J'analyserai enfin la marchandisation dont fait l'objet le déjeuner sur l'herbe à partir du second XIX^e siècle. Je démontrerai que l'engouement pour ce loisir encourage l'essor d'une économie propre à sa pratique, tout d'abord localement dans les environs de Paris, puis à l'échelle industrielle.

Chapitre 1 : « Le goût de la campagne chez les Parisiens¹ »

Commençons par étudier la place occupée par le déjeuner sur l'herbe au sein de la partie de campagne afin de cerner la complémentarité de cette pratique, mais aussi sa singularité, par rapport aux autres activités récréatives du temps libre parisien. Le repas champêtre semble être de prime abord une étape comme une autre dans une journée passée dans les environs de Paris. C'est d'ailleurs comme tel qu'il est abordé dans l'historiographie concernant les loisirs modernes². Néanmoins, l'enjeu de ce chapitre sera de démontrer que le déjeuner sur l'herbe est une pratique structurante de la partie de campagne. Il ne se réduit pas à accompagner les autres activités champêtres. Le déjeuner sur l'herbe est un loisir en soi. Il possède sa propre temporalité et est souvent considéré comme le moment culminant de la partie de campagne.

I. Déjeuner sur l'herbe : un loisir de la partie de campagne

Le repas champêtre au XIX^e siècle est à inscrire dans la pratique de la partie de campagne, expression que l'on donne aux excursions de plein air effectuées par les citadins sortant de leur ville. Le déjeuner sur l'herbe se pratique ainsi aux mêmes périodes, dans les mêmes espaces et avec les mêmes personnes que les autres loisirs dominicaux, ce qui participe à masquer la singularité de cette activité.

a. Une temporalité de l'exceptionnel

Au même titre que la partie de campagne, le déjeuner sur l'herbe est en vogue au XIX^e siècle à Paris, tout en appartenant à la temporalité de l'exceptionnel à l'échelle de l'individu.

Les excursions champêtres se pratiquent sur une période relativement vaste, la belle saison, qui commence quand « avril nous revient, ramenant avec lui les doux rayons du soleil, les tièdes zéphirs, et un commencement de verdure. (...) L'heureux citadin jette là le manteau

¹ ZOLA, Émile, *La banlieue*, dans *Le Capitaine Burle*, Paris, G. Charpentier, 1883, p. 197.

² RAUCH, André, « Chapitre 3 : Les vacances et la nature revisitée (1830-1939) », dans CORBIN, Alain (dir.), *L'avènement des loisirs : 1850-1960*, Paris, Flammarion, 2001, pp. 93 ; le déjeuner sur l'herbe est traité sur le même plan que la baignade, le canotage, la pêche et la promenade.

pesant, et court hors barrière, prendre sa part de soleil³ ». Ce n'est qu'à partir d'octobre que la pratique de la partie de campagne s'estompe : « Quand l'automne morose a mis sa belle rouille et sa dentelle de feu, sur les bois de Meudon, les promeneurs deviennent rares. Et puis, il n'en vient plus du tout⁴ ». C'est donc sans surprise au cours des six mois les plus chauds et ensoleillés de l'année que l'on déjeune sur l'herbe. Plus précisément, les parties de campagne s'entreprennent sur le temps libre des individus, principalement le dimanche, et dans une moindre mesure le lundi, qui devient entre 1830 et 1880 le jour chômé des classes ouvrières⁵. Les excursions dominicales représentent ainsi les seules vacances des travailleurs du XIXe siècle. Le goût pour l'excursion champêtre est tel qu'il modifie le paysage des espaces fréquentés pendant les jours de repos. Un essai du tournant du XXe siècle affirme ainsi que « les bois de Meudon conservent encore un certain cachet de solitude et de sauvagerie, surtout en semaine, car le dimanche, dans la belle saison principalement, ils sont hantés par des bandes joyeuses de Parisiens et de Parisiennes, fessues et tétonnées souvent, gentilles toujours, qui viennent y respirer un air pur et vivifiant⁶ ». Il en est de même pour Nogent-sur-Marne en 1886 où « tous les beaux dimanches y sont jours de liesse, de mouvement, de tapage⁷ ». Ces extraits soulignent l'animation des espaces investis par les citadins pendant leurs jours de repos. Ce dynamisme des Parisiens au cours de ce qui est censé être leur jour de « repos » est raillé dans la presse, comme l'illustre un ensemble de quatre dessins publiés dans *Le Charivari* en juin 1868⁸.



Figure 1 : VRESSE, Arnaud de, « Comment les Parisiens se reposent le dimanche », *Le Charivari*, 22 juin 1868, p. 132.

³ ABRANT, Alexandre, *Exercices sur le style épistolaire à l'usage des jeunes demoiselles*, Deuxième édition, Paris, Larousse et Boyer, 1860, p. 131-133.

⁴ BRUANT, Aristide, « XVII. Robinsons de banlieue », dans *Les Bas-fonds de Paris*, Tome 1, Paris, J. Rouff et Cie, 1892-1902, p. 660.

⁵ BECK, Robert, « Chapitre 6 : Le dimanche des milieux populaires (1830-1880) », dans *Histoire du dimanche, de 1700 à nos jours*, Paris, L'Atelier, 1997, pp. 209-243.

⁶ BRUANT, Aristide, *Les Bas-fonds de Paris*, op. cit., p. 660.

⁷ BARRON, Louis, *Les Environs de Paris*, Paris, Quantin, 1886, p. 160.

⁸ Figure 1.

Le titre « Comment les Parisiens se reposent le dimanche » ironise sur les individus représentés en plein effort physique au cours d'une activité phare du dimanche (canotage, excursion pour déjeuner sur l'herbe, jardinage, bal). Si le dimanche parisien du XIXe siècle se caractérise par ses parties de campagne, précisons que celles-ci ne sont pas fréquentes à l'échelle d'un même foyer.

Tout comme la partie de campagne, le déjeuner sur l'herbe est une pratique occasionnelle et festive. Chaque Parisien ne pique-nique pas toutes les semaines, ni même tous les mois. Dans *Une partie de campagne* de Guy de Maupassant (1881), « une fois ou deux par an seulement, pour prendre l'air⁹ » est la réponse qu'adresse la famille Dufour à un canotier qui lui demande si elle vient souvent dans la campagne des environs de Paris¹⁰. Le déjeuner sur l'herbe est plus particulièrement pratiqué lors d'événements spécifiques, comme les fêtes familiales, les fêtes parisiennes, ou encore les fêtes d'ampleur nationale. Dans le premier cas, les anniversaires et les fêtes patronales des membres de la famille sont des moments privilégiés pour organiser un repas champêtre. Dans le roman *Monsieur Dupont* publié en 1823, Paul de Kock, relate la journée de déjeuner sur l'herbe que la famille Moutonnet a organisée à Romainville en l'honneur de la fête du père de famille. Il est précisé que « les parties de campagne sont fort rares, et n'ont lieu que dans les cas extraordinaires, comme la fête de Monsieur ou de Madame Moutonnet¹¹ ». Cela ne transparaît pas uniquement dans la littérature. Dans son journal intime publié en 1895, Augustin Léger relate une journée de déjeuner sur l'herbe qu'il a organisée pour la fête de son fils Émile. Il a vu « dans l'almanach Hachette que sa fête tombait le 22 mai ; c'était juste un jour férié, cette année¹² », ce qui montre que les excursions champêtres s'effectuent pour les fêtes familiales, certes, mais à condition que celles-ci aient lieu pendant un jour de repos. Quelques sources mentionnent également l'organisation

⁹ MAUPASSANT, Guy de, *Une partie de campagne* [1881], Paris, Hachette, 1995, p. 21-22.

¹⁰ Pour une analyse du rapport des Parisiens aux environs de Paris, lire BERTHE, Jean-Michel, « Représentations du site suburbain dans les nouvelles de Maupassant », dans NOËLLE, Jérôme, TARTAKOWSKY, Danielle, WILLARD, Claude (dir.), *La banlieue en fête. De la marginalité urbaine à l'identité culturelle*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 1988, pp. 33-42.

¹¹ KOCK, Charles Paul de, *Monsieur Dupont*, Paris, G. Barba, 1823, p. 2. Il en est de même dans KOCK, Charles Paul de, *La Pucelle de Belleville* [1834], dans *Les Romans populaires illustrés par Bertall*, Paris, G. Barba, 1834, p. 21 ; et DUPUIS, Eudoxie, *Le Page de Napoléon*, Paris, Delagrave, 1896, p. 91.

¹² LÉGER, Augustin, *Journal d'un anarchiste*, Paris, A. Savine, 1895, p. 269-271.

de déjeuners sur l'herbe à la suite de promotions professionnelles¹³, ou dans le cadre de cérémonies de baptême¹⁴. Les festivités organisées dans les communes des environs de Paris sont également des moments privilégiés pour les repas de plein air. L'*Almanach des plaisirs de Paris et des communes environnantes* (1815) mentionnent à deux reprises la pratique du déjeuner sur l'herbe, la première pour la fête champêtre de Sceaux, la seconde pour celle de Saint-Germain-en-Laye¹⁵. Le déjeuner sur l'herbe est par ailleurs systématiquement abordé dans la description d'événements spectaculaires qui attirent les Parisiens en banlieue. C'est le cas de la course hippique du Grand Prix qui a lieu à Longchamp au mois de juin, et des Grandes Eaux, spectacle des fontaines de Versailles qui se déroule une à deux fois par été. Pour profiter pleinement de ces journées, un grand nombre de Parisiens partent dès le matin de chez eux pour avoir le temps d'une promenade et d'un déjeuner sur l'herbe avant le début des festivités¹⁶.



Figure 2 : An., *Déjeuner sur l'herbe, le jour du Grand Prix de Longchamp, Paris, 1895*, Détail d'une vue stéréoscopique, Conservée par l'agence Roger-Viollet.

Dans ces journées, le repas est un moment secondaire par rapport à la course hippique ou au spectacle de jets d'eau. Dans un essai de 1899, Léon Millot affirme en effet que « ce préambule gastronomique dans le vert décor du bois n'est qu'un épisode dans le programme de la journée. Le Grand Prix est la grosse affaire, l'événement vers quoi ont convergé tous les gestes et toutes les pensées du Parisien¹⁷ ». Les citadins déjeunent en plein air dans l'attente du commencement de la course. L'attention donnée au cadre du repas est moindre comme l'illustre une photographie datée de 1895 intitulée

¹³ MAUPASSANT, Guy de, *À cheval*, 1883, dans *Œuvres complètes illustrées de Guy de Maupassant*, Vol. 4, Paris, Conard, 1883, p. 155 ; SILVESTRE, Armand, « Le Repos dominical », dans *En pleine fantaisie*, Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1884, p. 297-298.

¹⁴ KOENIG, Frédéric, *Edmond, ou Les Tribulations d'un menteur*, Tours, A. Mame et Fils, 1877, p. 75.

¹⁵ CUCHET, Joseph, LAGARANCIÈRE, Alexandre de, « Fêtes champêtres », dans *Almanach des plaisirs de Paris et des communes environnantes*, Paris, Goujon, 1815, pp. 127-167.

¹⁶ Pour les déjeuners sur l'herbe avant le Grand Prix, lire MILLOT, Léon, *Les Minutes Parisiennes. Trois heures. Les Courses, le Grand Prix de Paris*, Paris, P. Olendorff, 1899, p. 12. Pour le déjeuner sur l'herbe avant les Grandes Eaux de Versailles, lire MORIN, Louis, *Dimanches parisiens. Notes d'un décadent*, Paris, L. Conquet, 1898, p. 109.

¹⁷ MILLOT, Léon, *Les Minutes Parisiennes, op. cit.*, p. 13. Le même discours est valable pour les Grandes Eaux, lire MOLAY-BACON, L. du, *Trouvailles et bibelots*, Paris, E. Dentu, 1880, p. 122-123.

*Déjeuner sur l'herbe, le jour du Grand Prix de Longchamp*¹⁸. Cinq personnes prennent leur repas au milieu des promeneurs et des voitures à cheval. Aucun des pique-niqueurs ne semble vouloir s'asseoir directement sur le sol sableux. Les trois femmes sont installées sur des paniers en osier et les deux hommes restent debout, quitte à s'accroupir pour servir le vin. Cette scène de déjeuner n'inspire ni la tranquillité ni le confort. Le repas se réduit ici à sa seule fonction d'alimentation. C'est le Grand Prix qui constitue le loisir tant attendu de la journée. Le déjeuner sur l'herbe est également pratiqué dans le cadre des fêtes d'ampleur nationale. Selon Jho Pâle en 1897, la période de la partie de campagne s'ouvre avec une fête religieuse puisque « le dimanche des Rameaux est le jour consacré par les parisiens pour faire leur première sortie à la campagne¹⁹ ». La fête nationale du 14 juillet constitue elle aussi un temps fort pour le repas champêtre. Il s'agit même, pour certains foyers des classes populaires, de l'unique jour dans l'année où s'effectue une partie de campagne. C'est le cas de la famille du charpentier indépendant de Paris, soumise à l'enquête de Frédéric Le Play en 1889, dont les loisirs se restreignent à l'intérieur de la ville, sauf le 14 juillet où est entreprise « une promenade à Saint-Cloud, d'où l'on revient sur le bateau-mouche, après avoir dîné sur l'herbe²⁰ ». Sous la III^e République, la revue militaire du 14 juillet à Longchamp attire un grand nombre de spectateurs qui, comme pour le Grand Prix, aiment pique-niquer en attendant le début de la cérémonie. La chanson *En revenant de la revue* écrite par Lucien Delormel et Léon Garnier en 1886 raconte une journée de 14 juillet passée par une famille issue de la petite bourgeoisie. Sur les soixante vers composant les paroles, douze sont consacrés au moment du repas, ce qui est presque autant que les seize vers traitant du défilé militaire²¹ :

« Chacun devait emporter // De quoi pouvoir boulotter, // D'abord moi je portais les pruneaux, // Ma femme portait deux jambonneaux, // Ma belle-mère comme fricot, // Avait une tête de veau, // Ma fille son chocolat, // Et ma sœur deux œufs sur le plat. // (...) // Bientôt de Longchamp on foule la pelouse, // Bien vite on s'met à s'installer, // Puis, je débouche les douze litres à douze, // Et l'on se met à saucissonner. // Tout à coup on crie vive la France, // Crédié, c'est la revue qui commence ».

¹⁸ Figure 2.

¹⁹ PERREAU, Joseph (dit Jho-Pâle), « Pâques-Fleuries », *Croquis Parisiens*, Paris, Garnier Frères, 1897, p. 3-4. Lire également LEVY, Jules, *Belles de jour et belles de nuits*, Paris, Flammarion, 1897, p. 72, pour le récit d'un déjeuner sur l'herbe le dimanche de Pâques.

²⁰ LE PLAY, Frédéric, « Enquête 70 : Charpentier indépendant de Paris. », dans *Les ouvriers des Deux Mondes*. Deuxième série, Tome troisième, Paris, F. Didot, 1892.

²¹ DELORMEL, Lucien et GARNIER, Léon (paroles), DESORMES, Louis-César (musique), *En revenant de la revue*, 1886. Voir l'annexe n°1 pour l'entièreté des paroles.

Cette coutume de pique-niquer à Longchamp le jour de la revue militaire est confirmée par la photographie de presse *La revue du 14 juillet : le déjeuner sur l'herbe*, réalisée par l'agence Meurisse en 1914²². Elle y montre une famille de huit personnes (deux hommes, trois femmes et trois enfants) ayant déballé ses provisions sur une zone d'herbe partagée avec d'autres personnes et située le long d'un chemin fréquenté. Comme pour le



Figure 3 : Agence Meurisse, *La revue du 14 juillet : le déjeuner sur l'herbe*, 1914, photographie de presse, 13x18 cm, Paris, BNF.

Grand Prix, le déjeuner sur l'herbe n'est donc pas l'activité la plus importante de la journée. L'objectif n'est pas de s'isoler pour passer la journée à l'écart de la foule, mais justement de prendre le repas dans un espace facilement accessible pour rejoindre rapidement la cérémonie militaire. Pour la plupart des Parisiens, le déjeuner sur l'herbe est ainsi associé à des événements spécifiques du calendrier des festivités familiales ou sociales. Comme ces excursions à la campagne sont choses rares, elles sont d'autant plus attendues avec impatience.

Le caractère exceptionnel du déjeuner sur l'herbe se perçoit dans l'excitation qu'il suscite chez l'individu qui prévoit une excursion champêtre. Dans une nouvelle autobiographique de 1883 où est relatée une sortie avec déjeuner sur l'herbe, Émile Zola affirme : « je me souviens des grandes courses que nous faisions, Paul et moi, il y a vingt ans, au bois de Verrières. (...) Dès le lundi, je rêvais le dimanche²³ ». Cette même hâte est abordée par Guy de Maupassant dans *Une partie de campagne* où la famille Dufour « avait projeté depuis cinq mois d'aller déjeuner aux environs de Paris (...). Aussi, comme on avait attendu cette partie impatientement, s'était-on levé de fort bonne heure ce matin-là²⁴ ». Comme l'illustre cette citation, une partie de campagne est tellement exceptionnelle et attendue à l'échelle du foyer qu'elle s'anticipe longtemps à l'avance. Une fois le grand jour arrivé, on se lève de bonne

²² Figure 3.

²³ ZOLA, Émile, *Le Bois*, dans *Le Capitaine Burle*, Paris, G. Charpentier, 1883, p. 205-206.

²⁴ MAUPASSANT, Guy de, *Une partie de campagne*, *op. cit.*, p. 15. Les exemples de cette excitation à la pensée de faire une partie de campagne avec déjeuner sur l'herbe sont nombreux dans la littérature : MAUPASSANT, Guy de, *Les Dimanches d'un bourgeois de Paris*, 1880, Paris, Ollendorf, 1880, p. 18 ; ZOLA, Émile, *Au Bonheur des Dames*, Paris, G. Charpentier et E. Fasquelle, 1883, p. 166-167.

heure et de bonne humeur. « Jamais Daniel n'avait été en meilleures dispositions ni plus magnifique de tenue. Il s'était levé en chantant et se coucha au bruit des chansons; tout son répertoire y passa » relate le roman de Louis Reybaud²⁵. L'attention donnée au costume qui est fait allusion ici est typique d'un dimanche de partie de campagne. Pour marquer l'exceptionnalité de la journée, les Parisiens portent des vêtements plus fantaisistes, plus gais et colorés que ceux revêtus pendant la semaine de travail²⁶. Dans un essai de 1864, Oscar Comettant distingue ainsi, à la gare du chemin de fer de l'ouest, les Parisiens entreprenant une partie de campagne des autres voyageurs. Il s'agit « d'élégants en souliers de cuir verni, en pantalon blanc, en gilet blanc et coiffés de l'indispensable chapeau de Panama. Leurs mains sont recouvertes de gants jaunes, plus frais à l'oeil que le beurre frais d'Isigny²⁷ ». Ce même effort vestimentaire est effectué par la gente féminine qui revêt, selon les normes de la baronne Staffe, « une jolie toilette de ville d'été : robes de batiste, de voile de mousseline de laine ; grands chapeaux couverts de fleurs ; bouquets au corsage ; souliers découverts ; manches courtes, gants longs ; peu ou pas de bijoux²⁸ ». Soulignons néanmoins que ces deux extraits traitent uniquement des citadins suffisamment fortunés pour s'offrir une tenue dédiée aux excursions dominicales. Les classes populaires accordent également une attention particulière à leur apparence le dimanche. Selon Robert Beck, le recours aux friperies leur permettrait d'avoir accès à des costumes se rapprochant de ceux portés par la bourgeoisie, ce qui n'est pas sans critique de cette dernière²⁹. Les moins fortunés se contentent d'égayer leurs vêtements de la semaine comme c'est le cas de Denise, l'héroïne du *Bonheur des Dames* d'Émile Zola, qui, pour une partie de campagne, « n'avait pu que rafraîchir sa vieille robe de laine noire, en la garnissant de biais de popeline à petits carreaux; et elle s'était faite elle-même un chapeau, avec une forme de capote recouverte de soie et ornée d'un ruban bleu³⁰ ».

²⁵ REYBAUD, Louis, *Mathias l'humoriste*, Paris, Michel Lévy Frères, 1860, p. 20-21.

²⁶ Sur la singularité du vêtement dominical, lire CABANTOUS, Alain, *Le Dimanche, une histoire. Europe occidentale (1600-1830)*, Paris, Le Seuil, 2013, p. 212.

²⁷ COMETTANT, Oscar, *En vacances*, Paris, A. Faure, 1864, p. 181. Le même type de description est présente dans ROBIQUET, Jean, « Les Beaux dimanches parisiens », *Les Annales Politiques et Littéraires, Revue Populaire paraissant le Dimanche*, 22^e année, 2^e semestre, n°1101, 31 juillet 1904. p. 68.

²⁸ SOYER, Blanche (dite Baronne Staffe), « Garden-parties, lunches, parties de campagne », dans *Usages du Monde. Règles du savoir-vivre dans la société moderne*, [1889], Paris, Tallandier, 2007, p. 179.

²⁹ BECK, Robert, « Chapitre 6 : Le dimanche des milieux populaires (1830-1880) », dans *Histoire du dimanche*, op. cit., p. 217.

³⁰ ZOLA, Émile, *Au Bonheur des Dames*, op. cit., p. 168.

Comme la partie de campagne, déjeuner sur l'herbe relève de l'exceptionnel. Ce jour de fête, qui n'a lieu que quelques fois dans l'année pour la plupart des foyers, est longuement attendu et constitue une promesse de bonheur pour les individus. Le déjeuner sur l'herbe ne se limite pas à partager l'exceptionnalité de la partie de campagne, il présente également la même géographie.

b. Une géographie similaire

Étudier la géographie du déjeuner sur l'herbe équivaut à s'intéresser aux espaces de la partie de campagne parisienne. Comme elle, le déjeuner sur l'herbe au XIXe siècle s'effectue à l'extérieur de Paris. Aucune source ne fait allusion à ces repas dans Paris, alors qu'ils sont mentionnés dans ses environs. Dans leur *Almanach des plaisirs de Paris et des communes environnantes* (1815), Joseph Cuchet et Alexandre de Lagarancière décrivent tous les espaces verts de Paris sans jamais parler de déjeuner sur l'herbe. Les raisons de cette absence ne sont pas à chercher dans la négligence des auteurs. Leur propos ne manque pas de détails puisqu'ils décrivent des loisirs aussi futiles que le repas sur l'herbe. C'est le cas des « joueurs de boules ou de longue paume » de la promenade des Champs-Élysées, ou encore des marchands de gaufres du jardin du Palais-Royal³¹. Si les déjeuners sur l'herbe sont absents des pages dédiées aux loisirs du Paris *intramuros*, ils sont néanmoins décrits par Cuchet et Lagarancière au sein des chapitres consacrés aux communes environnantes, comme Sceaux par exemple³². Le fait que les citadins ne déjeunent pas sur l'herbe des squares et des parcs parisiens n'est pas propre au début du XIXe siècle. Le guide intitulé *Les Plaisirs de Paris* publié par Alfred Delvau en 1867 témoigne également de l'absence du déjeuner sur l'herbe dans les jardins publics de Paris³³.

Deux exceptions sont à relever durant tout le XIXe siècle. La première concerne le repas des classes populaires dans les cimetières parisiens le jour de la Toussaint. Cette information provient des mémoires de Jeanne-Joséphine-Grâce (1787-1858), plus connue sous le nom de

³¹ CUCHET, Joseph, LAGARANCIÈRE, Alexandre de, *Almanach des plaisirs de Paris*, op. cit., p. 88-90 et 93-96.

³² *Ibid.*, p. 129.

³³ DELVAU, Alfred, *Les Plaisirs de Paris. Guide pratique et illustré*, Paris, A. Faure, 1867.

Comtesse du Pont, qui proteste contre les pique-niques organisés au début du XIXe siècle dans le cimetière de l'Est (actuel cimetière du Père-Lachaise)³⁴ :

« L'ouvrier endimanché venait faire là son dîner sur l'herbe. Les pierres tumulaires, les urnes encombrées de provisions, inondées de vin, protestaient silencieusement contre cette profanation impie. Les marchands forains se heurtaient dans les étroits sentiers qui séparent à peine les étroites demeures de la mort. »

L'auteur précise qu'elle s'est plainte en rédigeant un article dans la presse, preuve de l'importance de cette pratique, mais aussi du choc de culture entre aristocratie et classes populaires. Plus documentée, la deuxième exception concerne les déjeuners sur l'herbe à l'intérieur de Paris au moment des expositions universelles. « On se souviendra longtemps du pantagruélique spectacle des visiteurs de l'Exposition universelle de 1889, campés dans les allées et sur les pelouses, autour des saucissons pitoyables et des litres à seize » affirme

Châtillon-Plessis en 1894³⁵. Ces pique-niques urbains n'ont rien d'habituel pour les contemporains de l'époque. Ils font l'objet de caricatures comme en témoigne une chromolithographie du tournant du XXe siècle de l'imprimerie parisienne H. Sicart³⁶. Le manque de chaises dans les espaces verts parisiens par rapport au nombre de visiteurs cherchant à déjeuner est ici raillé. La légende « J'apporte... – Votre plat ? – Non, de quoi m'asseoir, car c'est d'un rare ! » confirme cela en jouant sur la modification de l'organisation habituelle d'un pique-nique. Chacun n'apporte pas de quoi manger ici, mais de quoi s'asseoir. L'exceptionnalité de déjeuner dans Paris semble toujours d'actualité au cours de l'Exposition



Figure 4 : Imprimerie H. Sicart, *Invitation au pique-nique* (titre factice), Tournant XXe s., Chromolithographie, 14.2x10.7cm, Marseille, Mucem.

³⁴ BERGON, Jeanne-Joséphine-Grâce (dite Comtesse du Pont), *Les Éphémères*, Paris, A. Éverat et Cie, 1839, p. 597.

³⁵ CHÂTILLON-PLESSIS, *La vie à table à la fin du XIXe. Théorie, pratique et histoire de la gastronomie moderne*, Paris, Firmin-Didot et Cie, 1894, p. 382.

³⁶ Figure 4.

universelle de 1937. La revue *L'Illustration* consacre par exemple un recueil photographique de deux pages aux « Déjeuners en plein air à l'exposition »³⁷. Les personnes s'adaptent là encore au manque de mobilier en s'asseyant sur des murets et en se servant des chaises en guise de tables. La légende de ce recueil confirme la rareté de ces casse-croûtes urbains aussi massivement pratiqués en affirmant que :

« Nombreux, très nombreux sont les groupes, les couples, les familles, pour lesquels le repas à l'Exposition est une formalité que l'on abrège dans la simplicité et dans l'économie. Alors on déjeune comme l'on veut, comme l'on peut, où l'on se trouve et bien amusante est la diversité des tables de fortune sur lesquelles on dépose le petit bagage des provisions, le sandwich, le flacon, le pain, le saucisson des familles. Le spectacle est d'un pittoresque familial et populaire et ajoute à la multiplicité des visions une attraction supplémentaire. »

La surprise des contemporains face à ces pique-niques en zone urbaine témoigne de l'exceptionnalité de cette pratique, ici liée à une temporalité où la fête s'installe à l'échelle de la ville. Habituellement, le déjeuner sur l'herbe du XIX^e siècle s'effectue dans les environs de Paris. Le fait que les pelouses des squares et jardins de Paris soient interdites au public participent sans doute à cette absence de repas sur l'herbe parisienne³⁸, mais ne peut pas en être l'unique raison. Si les citadins avaient voulu déjeuner sur l'herbe à l'intérieur de Paris, des traces



Figure 5 : « Les Déjeuners en plein air à l'exposition », *L'Illustration*, n° non renseigné, 1937, Paris, Bibliothèque Forney (ICO THEMA TABL Pique-nique).

³⁷ Figure 5.

³⁸ Sur l'interdit de fréquenter les pelouses parisiennes, lire MATHIS, Charles-François, PÉPY, Émilie-Anne, *La ville végétale. Une histoire de la nature en milieu urbain (France, XVII^e-XXI^e siècle)*, Paris, Champ Vallon, 2017, p. 142.

de tentatives de violer le règlement auraient été conservées. Or, aucun imprimé du corpus ne semble mentionner le cas de pique-niqueurs se faisant chasser des pelouses par les gardiens des parcs parisiens, alors qu'on a des exemples de ce type pour les environs de Paris³⁹. Ceci prouve que le déjeuner sur l'herbe est une activité de la partie de campagne ; il faut rejoindre les environs de Paris pour l'effectuer. Les bois de Boulogne et de Vincennes sont les espaces verts les plus proches de Paris, et donc les plus facilement accessibles, dans lesquels le citadin prend son repas champêtre. Ils sont également les seuls endroits qui demeurent des haut-lieux du déjeuner sur l'herbe pendant toute la période. La géographie de cette activité change au cours du XIXe siècle, évolution qu'Émile Zola schématise dans un essai sur la banlieue parisienne publié en 1883⁴⁰ :

« Il est à remarquer que la vogue change à peu près tous les cinquante ans, pour les lieux de réjouissances champêtres. Que de chansons on a rimées sur Romainville, aujourd'hui si désert et si muet ! Robinson, un groupe de guinguettes, a remplacé Romainville, dans les commencements du second Empire. Et, à cette heure, Robinson lui-même pâlit, la mode va sauter ailleurs. Je citerai aussi Asnières et Bougival, dont il n'est jamais question dans Paul de Kock, et qui sont si encombrés de nos jours. »

Au premier XIXe siècle, le nord-est de Paris, et notamment la forêt de Romainville, attire effectivement un grand nombre de pique-niqueurs comme en témoigne les romans de Paul de Kock⁴¹. À cette période, la vallée de Montmorency est également réputée pour les déjeuners sur l'herbe qu'on y organise. À partir du second XIXe siècle, ces espaces perdent en popularité au profit du sud de Paris, Robinson, mais aussi les bois de Verrières, Meudon, Clamart et même la forêt de Fontainebleau. Dès les années 1860, et surtout à partir de la décennie suivante, ce sont les bords de Seine et de Marne qui deviennent populaires pour le déjeuner sur l'herbe. La dépopularisation du sud de Paris serait toutefois moins franche qu'Émile Zola ne le laisse entendre. Le peintre Louis Morin affirme en effet en 1898 dans son récit d'excursion que « Robinson, la Vallée aux Loups, le bois de Verrières.... Ce sont des noms déjà anciens dans le

³⁹ C'est le cas dans le parc de Versailles d'après le récit d'excursion de Louis Morin : MORIN, Louis, « Les Grandes eaux. Dimanche 28 juin », dans *Dimanches parisiens*, op. cit., pp. 107-120.

⁴⁰ ZOLA, Émile, *La banlieue*, op. cit., p. 201-202.

⁴¹ KOCK, Charles Paul de, *Monsieur Dupont*, op. cit. ; KOCK, Charles Paul de, *La Pucelle de Belleville* [1834], op. cit.

faute des étudiants. Il y a comme cela des lieux de plaisir aux enseignes vénérables qui survivent au milieu ou à l'entour du Paris moderne⁴² ».

Cette évolution des lieux de repas champêtre est calquée sur celle de la géographie de la partie de campagne. Le déjeuner sur l'herbe apparaîtrait alors comme un moment accompagnant les autres activités dominicales, et non comme un loisir en soi. Les individus choisissent le lieu de leur sortie dominicale en fonction des activités spécifiques qu'ils souhaitent pratiquer. Le lieu du déjeuner sur l'herbe dépend de l'espace de la partie de campagne, et non l'inverse. Le citadin déjeune sur l'herbe des bois de Boulogne et de Vincennes car il en apprécie la promenade dans leurs allées ombragées et autour de leurs lacs et cascades pittoresques. Il en est de même pour les domaines de Saint-Cloud, Versailles, Marly, Saint-Germain-en-Laye et Fontainebleau, où les déjeuners sur l'herbe s'accompagnent d'un intérêt patrimonial pour les monuments de l'Ancien Régime⁴³. Le bois de Romainville est quant à lui un haut-lieu du déjeuner sur l'herbe pendant la première moitié du XIX^e siècle car les Parisiens aiment y « cueillir la violette, manger des fraises, boire du lait, couper des lilas »⁴⁴. La cueillette n'est pas la seule activité attrayante à Romainville puisque « les courses à cheval et sur des ânes sont le passe-temps ordinaire des promeneurs. Beaucoup de sociétés dînent dans le bois, sur l'herbe⁴⁵ ». L'engouement des Parisiens pour les promenades à dos d'âne est tel qu'il représente un argument de taille pour choisir le lieu d'un déjeuner sur l'herbe. C'est le cas pour la vallée de Montmorency et pour Robinson, les deux espaces les plus réputés pour ce type d'excursion. Pour le premier, « de toutes les distractions classiques de la campagne parisienne, les promenades à âne, dans la vallée de Montmorency, sont peut-être les plus goûtées. (...) Rien ne creuse l'estomac comme les émotions. Aussi, le complément naturel d'une partie d'âne est-il un déjeuner sur l'herbe⁴⁶ ». Cette continuité logique qui est dressée entre la partie d'âne et le déjeuner sur l'herbe est encore plus prégnante dans le cas de Robinson où « il est d'usage de faire une promenade à âne pendant qu'on prépare le dîner. C'est la grande et spéciale attraction du lieu ; et l'espérance de ce sport incohérent pèse d'un grand poids sur les décisions de la

⁴² MORIN, Louis, « À Robinson. Dimanche 17 mai », dans *Dimanches parisiens. op. cit.*, p. 49-50.

⁴³ Pour approfondir sur l'importance de la dimension patrimoniale dans les parties de campagne voir CSERGO, Julia, « Parties de campagne. Loisirs périurbains et représentations de la banlieue parisienne, Fin XVIII^e-XIX^e siècles », *Sociétés & Représentations*, 2004/1(n°17), p. 36.

⁴⁴ B. R., *Guide du promeneur aux barrières et dans les environs de Paris*, Paris, R. Ruel Aîné, 1851, p. 75.

⁴⁵ An., *Promenades aux environs de Paris*, Paris, Lacombe, 1841.

⁴⁶ ROBIQUET, Jean, « Les Beaux dimanches parisiens », art. cit., p. 68.



Figure 6 : An., *Deux chromolithographies campagne*,
Non datées, Paris, Musée des Arts
décoratifs (DJ 290.13.1-2).

plupart des organisateurs de pique-nique⁴⁷ ». Il n'est d'ailleurs pas rare que ces deux activités soient traitées ensemble dans l'imagerie populaire. La partie d'âne et le déjeuner sur l'herbe font par exemple l'objet de deux chromolithographies non datées conservées au Musée des Arts Décoratifs⁴⁸. Même si les costumes ne se rapportent pas à la même période (le XVIII^e siècle pour le repas ; le XIX^e

siècle pour la promenade en âne), les deux images se font bien pendant en présentant la même forme et le même style. Les berges de la Seine et de la Marne deviennent quant à elles convoitées pour déjeuner sur l'herbe puisqu'elles offrent la possibilité de pratiquer des loisirs propres à la présence de l'eau (baignade, pêche à la ligne, canotage), activités qui se développent à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle⁴⁹. La pêche et le canotage sont dans certains cas étroitement liés au déjeuner sur l'herbe puisqu'ils servent sa pratique. La pêche permet d'enrichir le repas comme en témoigne Joseph Perreau en 1904 lorsqu'il décrit une journée type de pêche à la ligne : « on dîne sur l'herbe, on vide le poisson pêché et, comme on a apporté la poêle et que le bois est en abondance, on fait la friture avec les malheureux goujons⁵⁰ ». Cette citation est d'autant plus intéressante qu'elle illustre la dimension genrée des activités de la partie de campagne. Ce sont les hommes qui pêchent à la ligne tandis que les femmes apportent le repas. Le canotage est quant à lui un moyen pour les pique-niqueurs de rejoindre des espaces propices à l'installation du déjeuner. C'est ce qu'illustre un extrait du *Canotage en France* dans lequel Alphonse Karr et Léon Gatayes s'exclament : « Combien de rieuses sociétés d'amis ou d'amoureux remontèrent et descendirent ainsi la Seine, allant planter leur tente en quelque endroit préféré de ses rives hospitalières, dînant sur l'herbe et arrosant les

⁴⁷ CRAFTY, *La Province à cheval*, Paris, Plon, 1885, p. 31-32.

⁴⁸ Figure 6.

⁴⁹ Sur l'histoire de la pêche à ligne en tant que loisir voir CORBIN, Alain, « La pêche à la ligne et la polarisation des heures, dans CORBIN, Alain (dir.), *L'avènement des loisirs*, op. cit., pp. 324-340.

Sur l'histoire du canotage parisien voir DELAIVE, Frédéric, *Canotage et canotiers de la Seine : genèse du premier loisir moderne à Paris et dans ses environs (1800-1860)*, thèse d'histoire, Université Paris 1 – Panthéon Sorbonne, 2003.

⁵⁰ PERREAU, Joseph (dit Jho-Pâle), *Pêches, Pêcheurs, Pêchés !*, Paris, Société parisienne d'édition, 1904, p. 36.

modestes plats de ces pique-niques champêtres d'un vin du cru et de gais propos⁵¹ ». Notons là encore que la tâche de ramer revient toujours aux hommes. La même association du canotage et du repas champêtre est visible dans l'iconographie comme l'illustre une gravure publiée en 1862 dans un article de *La Vie à la campagne* où l'on voit un groupe déjeunant sur une berge où leur bateau est amarré⁵². Sans géographie précise, le déjeuner sur l'herbe est également le repas classique des randonneurs comme le montre la lettre de Guy de Maupassant à sa mère datée du 20 septembre 1875. Il y relate une excursion à pied en vallée de Chevreuse pour laquelle il a prévu « du saucisson, du jambon, deux livres de pain, du fromage et un verre⁵³ ».

Le déjeuner sur l'herbe représente donc un maillon de la partie de campagne. Il possède la même géographie que celle-ci, puisque sa pratique est complémentaire de celle des autres loisirs de plein air. En étant effectué aux mêmes moments et aux mêmes endroits que les parties de campagne, le déjeuner sur l'herbe est pratiqué par les mêmes personnes qui se réunissent pour partir en excursion.

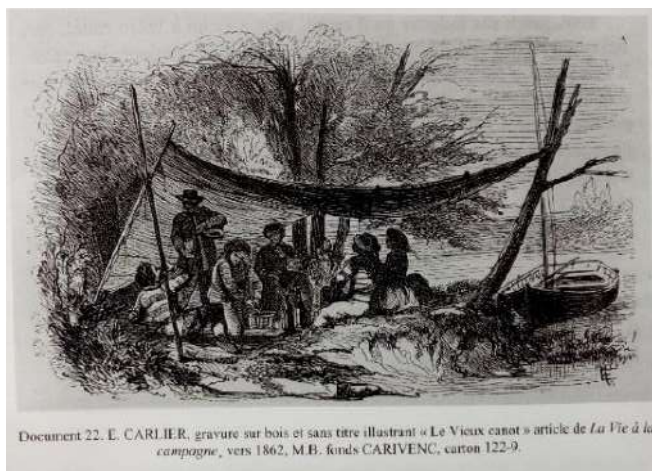


Figure 7 : CARLIER, Émile, Sans titre, Gravure sur bois illustrant « Le Vieux canot », *La Vie à la campagne*, vers 1862.



Figure 8 : BEAUMONT, Charles-Édouard de, *Canotiers et canotières* (Planche 6), 1862, Lithographie, 22.5x19.9 cm, Paris, Musée Carnavalet.

⁵¹ KARR, Alphonse, GATAYES, Léon, *Le canotage en France*, Paris, Taride, 1858, p. 35-36.

⁵² Figure 7. Image issue de DELAIVE, Frédéric, *Canotage et canotiers de la Seine*, op. cit., document 22. Voir également la figure n°8 qui elle aussi associe canotage et pique-nique.

⁵³ MAUPASSANT, Guy de, « À sa mère. 20 septembre 1875 », dans *Œuvres complètes de Guy de Maupassant*, Vol. 1, Paris, Conard, 1908, pp. 87-90.

c. Les mêmes acteurs

Prendre un repas sur l'herbe au sein d'une journée passée dans les environs de Paris relève du collectif⁵⁴, quelle que soit la classe sociale. Le plaisir de la partie de campagne tient d'ailleurs plus à la convivialité qu'à la nourriture ou aux activités elles-mêmes⁵⁵. Un essai de 1890 témoigne de cela en précisant que « les uns vont à la campagne ou dans les bois pour faire un déjeuner sur l'herbe (...). D'autres emportent une canne à pêche, des livres, de la couture, des ballons, des raquettes. Chacun est heureux, parce que tous sont en famille⁵⁶ ». Le cercle familial est le noyau de base dans la plupart des déjeuners sur l'herbe ouvriers et bourgeois. Le dimanche lui-même est le jour dédié à la famille dès le XVIII^e siècle, période où la prise d'un repas en commun est instaurée pour renforcer les liens de sang⁵⁷. Dans les déjeuners sur l'herbe, ce cercle familial est souvent élargi pour intégrer les proches de la famille. Il est fréquent de convier au repas un voisin, l'apprenti de l'atelier familial, ou encore le futur mari de la fille. C'est ainsi que quatorze personnes sont présentes au déjeuner sur l'herbe décrit par Paul de Kock dans *Monsieur Dupont* (1823), toutes des connaissances amicales ou professionnelles de la famille Moutonnet⁵⁸.

Les aristocrates entreprennent également des parties de campagne et déjeunent sur l'herbe au XIX^e siècle, surtout aux époques impériales. Ce sont cependant plus les relations courtoises qui les unissent que les liens de sang. Dans ses *Souvenirs du Second Empire*, Albert de Maugny écrit qu'au « déclin de la saison mondaine de Paris, le duc et la duchesse de Bisaccia, installés dans leur délicieux cottage de la Vallée aux Loups, y avaient reçu continuellement pendant plus d'un mois, tout ce qui faisait partie de leurs relations habituelles. C'était le but préféré de toutes les promenades. On y dînait sur l'herbe, on y flânait sous les grands arbres du parc, on y causait comme on ne cause plus et on rentrait très tard en ville⁵⁹ ».

⁵⁴ Mon corpus présente une seule source mentionnant un déjeuner champêtre pris solitairement : SAINT-ELME, Ida, *Mémoires d'une contemporaine*, Tome premier, Paris, Ladvocat, 1827, p. 223-224.

⁵⁵ La commensalité est une dimension essentielle des plaisirs de la table comme l'argumente BIRLOUEZ, Éric, « Les plaisirs de la table », dans DURPAIRE, François (dir.), *Histoire mondiale du bonheur*, Paris, Le cherche midi, 2020, pp. 299-304.

⁵⁶ An. (Un ouvrier socialiste), *Place au travailleur ! Études sociales et photographies d'après nature*, Beauvais, A. Schmutz, 1890, p. 309.

⁵⁷ BECK, Robert, « Chapitre 8 : Le jour du repos et de la famille (1880-1906) », dans *Histoire du dimanche*, op. cit., p. 278.

⁵⁸ KOCK, Charles Paul de, *Monsieur Dupont*, op. cit., p. 3.

⁵⁹ MAUGNY, Albert de, *Souvenirs du Second Empire. La fin d'une société*, Paris, E. Kolb, 1890, p. 178-179.

L'auteur détaille ensuite ces « relations habituelles » qui correspondent à l'élite aristocratique du moment. L'entre-soi est ici d'autant plus marquant que les parties de campagne s'effectuent dans un espace privé ; le domaine des Bisaccia au sud de Paris. Précisons néanmoins que les déjeuners sur l'herbe aristocratiques ne se font pas exclusivement dans des domaines privés. Sous le Second Empire, la forêt de Fontainebleau est réputée pour accueillir les repas champêtres organisés par l'Impératrice, comme en témoignent les mémoires du bibliothécaire du palais de Fontainebleau Octave Feuillet⁶⁰. Les déjeuners sur l'herbe aristocratiques sont également des instruments diplomatiques puisque les empereurs de Russie et d'Autriche auraient déjeuné sur l'herbe en 1815 près du château de la Chasse dans la vallée de Montmorency. Ce type d'événement doit néanmoins être rare puisque les guides des environs de Paris en parlent comme d'une attractivité touristique contribuant au pittoresque du lieu⁶¹.

Mis à part les cercles familiaux et aristocratiques, un autre type de sociabilité est récurrent dans les déjeuners sur l'herbe du XIXe siècle : la sociabilité amoureuse. Le duo étudiant-grisette est systématiquement associé aux plaisirs champêtres. Un article de journal de 1904 lui attribue même la mise à la mode de la partie de campagne⁶² :

« Comme Christophe Colomb découvrit l'Amérique et M. de Morny la plage de Deauville, c'est aux grisettes que revient l'honneur d'avoir inventé la banlieue parisienne. (...) Oui, vraiment, la première modiste qui, au bras de son amoureux, passa la Barrière des Bonshommes, pour aller battre les buissons, par quelque après-midi d'été, accomplit un acte décisif; sans le savoir, elle inaugurerait une ère : l'ère des beaux dimanches; elle ouvrirait l'âme parisienne à mille petites joies inconnues, elle la dotait d'un sens tout neuf, ignoré de la belle société, oublié depuis deux siècles par les poètes eux-mêmes : le sentiment du vert. »

Si l'engouement pour les environs de Paris n'est sans doute pas dû aux activités dominicales des grisettes (voir chapitre 2), cette citation a le mérite de montrer le lien étroit qui est dressé entre l'excursion parisienne et la sociabilité amoureuse. Le duo étudiant-grisette est plus particulièrement associé au premier XIXe siècle⁶³. Les sources postérieures mentionnent encore

⁶⁰ FEUILLET, Octave, *Quelques années de ma vie*, Paris, Calmann-Lévy, 1894, p. 340-342.

⁶¹ BARRON, Louis, *Les Environs de Paris*, op. cit., p. 92 ; BERTOT, Jean, *Guides du cycliste en France. Les plus belles excursions des environs de Paris*, Paris, C. Mendel, 1895, p. 46-47.

⁶² ROBIQUET, Jean, « Les Beaux dimanches parisiens », art. cit., p. 68.

⁶³ La mention d'Alain Corbin des grisettes fréquentant les berges de la Seine sous le Second Empire me semble ainsi à nuancer. Lire CORBIN, Alain, *La fraîcheur de l'herbe. Histoire d'une gamme d'émotions de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Fayard, 2018, p. 95.

ces acteurs du déjeuner sur l'herbe, mais toujours pour rappeler un temps révolu. Dès 1858, Alfred Karr et Léon Gatayes s'exclament : « Que de joyeuses grisettes mortes à jamais pour nous, que de gais étudiants dont le type regrettable a aussi malheureusement disparu⁶⁴ ». Si le lien avec le déjeuner sur l'herbe n'est pas explicite dans cet ouvrage qui traite du canotage, il l'est plus chez Henry de Kock qui écrit en 1865 à propos du premier XIXe siècle : « D'où viennent ces figures joyeuses qui descendent le faubourg du Temple? — Nous venons du bois de Romainville. — Nous venons des Prés-Saint-Gervais. — Nous avons dîné sur l'herbe. » pour finalement conclure « Hélas! cent fois hélas! pleurez, fils infortunés de trop fortunés pères! Il n'y a plus de grisettes ; elles ont disparu, sans retour, de la surface parisienne⁶⁵ ». Les figures de la grisette et de l'étudiant allant déjeuner sur l'herbe appartient donc au premier XIXe siècle, tout en restant vivace dans l'imaginaire collectif. Ceci se perçoit jusque dans les récits de voyage d'étrangers venus à Paris, comme c'est le cas de Mark Twain qui garde un souvenir grivois des repas champêtres de grisettes⁶⁶ : « Ah, the *griseites*! I had almost forgotten. They are another romantic fraud. They were (...) —so devoted to their poverty-stricken students of the Latin Quarter—so lighthearted and happy on their Sunday picnics in the suburbs—and oh, so charmingly, so delightfully immoral! ». Les déjeuners sur l'herbe de grisettes et d'étudiants apparaissent ainsi comme une spécificité parisienne sous la plume de l'écrivain américain, qui en parle lui aussi au passé. En étant peint en 1863, *Le Déjeuner sur l'herbe* de Édouard Manet participe également à immortaliser l'époque révolue des repas champêtres de grisettes et d'étudiants⁶⁷. En représentant deux jeunes hommes et deux



Figure 9 : MANET, Édouard, *Le Déjeuner sur l'herbe*, 1863, Huile sur toile, 207 x 265 cm, Paris, Musée d'Orsay.

⁶⁴ KARR, Alphonse, GATAYES, Léon, *Le canotage en France*, op. cit., p. 35-36.

⁶⁵ KOCK, Henry de, *Guide de l'amoureux à Paris*, Paris, A. Faure, 1865, p. 82. Ce même discours est présent pendant tout le deuxième XIXe siècle : lire GAUTIER, Théophile, « Paul de Kock », dans *Portraits contemporains*, Deuxième édition, Paris, Charpentier et Cie, 1874, p. 192 ; CLARÉTIE, Jules, *Les Amours d'un interne*, Paris, E. Dentu, 1881, p. 10 ; GOUDEAU, Émile, *Paysages parisiens. Heures et saisons*, Paris, Imprimé pour Henri Bérardi, 1892, p. 69-70.

⁶⁶ TWAIN, Mark, *The Innocent Abroad, or The New Pilgrims' progress*, Hartford, The American Publishing Company, 1869, p. 150.

⁶⁷ Figure 9.



Figure 10 : *Les amoureux de la campagne piquent. Ils écoutent en riant la chanson des oiseaux*, Non daté, Coll. part.



Figure 11 : *De la Varenne à Champigny. Déjeuner sur l'herbe*, P. Marmuse, Bd de Montparnasse, 8 octobre 1906.

jeunes femmes, la toile représente plus une partie carrée qu'une partie de campagne. *La partie carrée* était d'ailleurs le nom originel qu'aurait donné Édouard Manet à sa peinture⁶⁸, titre qui aurait été modifié pour éviter un plus grand scandale. Les parties carrées, également appelées parties fines, désignent effectivement la réunion de deux hommes et de deux femmes pour s'adonner à des plaisirs sexuels. Si la grisette et l'étudiant ne sont plus des acteurs du déjeuner sur l'herbe au second XIXe siècle, l'association entre pique-nique et érotisme reste récurrente jusque dans les premières années du XXe. Elle se retrouve par exemple dans des cartes postales mettant en scène des jeunes couples contant fleurette autour d'un repas de plein air⁶⁹.

Précisons enfin que la partie de campagne et le déjeuner sur l'herbe relèvent également de sociabilités associatives, surtout au tournant du XXe siècle. Cette période correspond à l'essor des clubs sportifs, le plus important étant le Touring Club de France fondé en 1890 autour du cyclotourisme pour s'ouvrir ensuite à toutes les formes de tourisme sportif (automobilisme, camping, randonnée, équitation, etc.)⁷⁰. Dans ce contexte, les excursions dans les environs de Paris et les repas champêtres réunissent des personnes ne se connaissant pas forcément, mais partageant la même passion. Le déjeuner sur l'herbe sort de l'entre-soi familial, amical, aristocratique ou amoureux pour devenir un espace de rencontre autour d'une même activité. Le Touring Club de France utilise par exemple le déjeuner sur l'herbe pour réunir ses

⁶⁸ CHAPPEY, Frédéric, « Le pique-nique dans l'art : de l'anecdote à l'expérimentation esthétique », dans BARTHE-DELOIZY, Francine (dir.), *Le pique-nique : ou l'éloge d'un bonheur ordinaire*, Rosny-sous-Bois, Bréal, 2008, p. 41.

⁶⁹ Figures 10-11.

⁷⁰ Pour une histoire du Touring Club de France, lire BERTHOT-LAVENIR, Catherine, *La Roue et le stylo. Comment nous sommes devenus touristes*, Paris, O. Jacob, 1999.

membres au sein de retrouvailles annuelles. C'est ainsi qu'un article de la revue du TCF daté d'avril 1909 invite les membres de l'association à un « pique-nique en Forêt de Rambouillet » prévu le mois suivant⁷¹. De même, un déjeuner sur l'herbe au prix de 6 francs est prévu dans le programme de la réunion nautique de l'Isle Adam du 29 juin 1913, organisée pour inaugurer des débarcadères installés en bord de Seine par le TCF⁷². Le même type de réunion avec déjeuner sur l'herbe se retrouve au sein d'autres associations sportives comme le canoë-club⁷³. Le repas champêtre est même un moyen de rencontre entre des clubs parisiens et provinciaux, comme l'illustre un article de la *Revue vélocipédique* de 1883 qui rappelle que le Véloce-club Rouennais « demande au secrétaire ce qu'est devenue la proposition faite, le 4 mars, par M. Faussier, président du Sport Vélocipédique Parisien, au sujet du pique-nique à organiser entre ces deux clubs⁷⁴ ». C'est aussi à partir des dernières décennies du XIXe siècle que la partie de campagne et le déjeuner sur l'herbe sont pratiqués par des sociabilités d'ordre professionnel. L'habitude est prise de partir en excursion dans les environs de Paris entre employés d'une même maison pour célébrer la fête patronale du directeur, comme c'est le cas dans le roman *Les Parisiennes* (1878) où une fleuriste offre un déjeuner sur l'herbe à ses employés à Ville d'Avray⁷⁵. Il en est de même pour les parties de campagne organisées pour les élèves d'une même école. La trace la plus ancienne que je possède à propos de ce type d'excursion se trouve dans les mémoires d'Edouard de Tabaries de Grandsaignes, qui évoquent les repas champêtres organisés dans les années 1850 dans le bois de Meudon pour les élèves de La Petite Communauté, école religieuse située rue de Vaugirard⁷⁶. Ce n'est néanmoins qu'au tournant du XXe siècle que les sorties scolaires à la campagne deviennent courantes, jusqu'à même faire l'objet de cartes postales. C'est le cas de la colonie scolaire de Saint-Maur qui effectue une « excursion-déjeuner » en 1908 dans la forêt d'Eu en Normandie, et dont la carte postale représente une quarantaine d'enfants accompagnés par six adultes posant dans un pré⁷⁷. De même, sous la IIIe République, il devient fréquent de pique-niquer entre militaires d'une même

⁷¹ *Revue mensuelle du Touring Club de France*, Paris, Avril 1909, p. 175.

⁷² *Ibid.*, Mai 1913, p. 200.

⁷³ *Bulletin mensuel du Canoë-club, société d'encouragement du tourisme nautique*, n° 87, mai 1913, p. 17 et 20.

⁷⁴ *La Revue vélocipédique : journal bimensuel : organe indépendant des sociétés vélocipédiques françaises et étrangères*, n° 41, 10 juin 1883, p. 226.

⁷⁵ GRÉVIN, Alfred, HUART, Adrien, *Les Parisiennes*, Paris, Librairie Illustrée, 1878, p. 108.

⁷⁶ TABARIES DE GRANDSAIGNES, Édouard de, *Souvenirs des maisons de Vaugirard et d'Auteuil : dédiés aux anciens élèves*, Paris, C. Noblet, 1908, p. 14.

⁷⁷ Figure 12.

caserne comme en témoigne un essai de 1883 qui relate l'habitude pour les polytechniciens de partager un repas sur l'herbe après les journées de manœuvres, entraînement militaire qui a lieu chaque année sur le plateau de Gravelle⁷⁸. Là encore, les cartes postales documentent cette pratique comme l'illustre celle conservée aux archives des Yvelines représentant un repas sur l'herbe effectué par des soldats dans le camp de Maisons-Laffitte⁷⁹. Cet investissement du déjeuner champêtre par des sociabilités associatives (professionnelles ou sportive), prouve que la pratique est entrée dans les mœurs parisiennes.



Figure 12 : An., *Colonie Scolaire de Saint-Maur 1908. Excursion-Déjeuner dans la Forêt d'Eu*, Collection L. G., Créteil, Archives départementales du Val-de-Marne (2FI/SaintMaur 798).



Figure 13 : SOULIÉ, P., *Maisons-Laffitte. Le camp. Repas sur l'herbe*, 1900-1909, Montigny-le-Bretonneux, Archives départementales des Yvelines (3Fi137 128).

Le déjeuner sur l'herbe n'a néanmoins jamais passé le cap de l'institutionnalisation. Si c'est un moyen de retrouvailles récurrent pour les familles, les amoureux, les aristocrates et les associations, aucun club ne s'est forgé autour de cette pratique. Le repas champêtre a ainsi tendance à s'effacer au profit des autres loisirs de plein air. Comme il vient d'être démontré, le déjeuner sur l'herbe a lieu au même moment, dans les mêmes espaces, et avec les mêmes personnes que les excursions dans les environs de Paris. Le repas champêtre appartient certes à la partie de campagne, mais il ne faut pas croire qu'il en est une étape secondaire.

⁷⁸ GINISTY, Paul, « Sous les armes », dans *Paris à la loupe*, Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1883, p. 209-210.

⁷⁹ Figure 13.

II. Déjeuner sur l'herbe : un loisir en soi

En étant un mode de consommation apprécié des excursionnistes de toutes classes sociales et pratiquant tous types de loisirs de plein air, le déjeuner sur l'herbe est l'une des occupations les plus structurantes de la partie de campagne. Le repas champêtre est une activité singulière du dimanche parisien et non pas qu'une étape venant en complément des activités de la partie de campagne. Il s'agit d'un loisir en soi, qui possède sa propre temporalité scandée à l'échelle d'une journée en différents temps forts.

a. Un événement qui se prépare

La réussite d'un déjeuner sur l'herbe passe par une préparation rigoureuse qui peut être entreprise plusieurs jours en amont. « Aidée de sa nièce Lucie, Mlle Morangis avait employé trois jours en préparatifs, et de vastes paniers s'étaient remplis de pâtés, de volailles, de viandes froides, de fruits et de gâteaux⁸⁰ » relate Eudoxie Dupuis dans son roman *Le Page de Napoléon* à propos d'une excursion au Bois de Boulogne. Comme l'illustre cette citation, les mêmes normes de genre prévalent pour préparer un déjeuner sur l'herbe que pour tout autre repas : ce qui touche à l'alimentation est du ressort des femmes. Cela s'illustre également au tournant du XXe siècle dans les revues féminines qui offrent des conseils à la « bonne ménagère » pour s'assurer de la réussite d'un repas champêtre. Les sections dédiées aux recettes de cuisine confirment qu'un véritable déjeuner sur l'herbe s'anticipe comme en témoigne cet extrait d'un numéro de 1911 de *La Vie heureuse*⁸¹ :

« Nous pensons qu'il serait agréable à nos lectrices de trouver ici les indications qui leur permettront d'organiser un pique-nique bien réussi. Les préparatifs : L'avant-veille du jour fixé, on confectionnera le pâté de lièvre (si on n'a pas un sûr fournisseur, à qui, dans ce cas, on l'achèterait au moment du départ). La veille, on préparera le caneton en gelée, on rôtera le rosbif, on s'approvisionnera de gâteaux secs, de fromage, de rhum, de bière, et l'on fera choix d'un melon. Le matin, on prendra le pain et le vin nécessaire, l'eau minérale, la charcuterie, les fruits ; on fera le café, on apprêtera les sandwiches, on mettra en ordre les ustensiles et les accessoires ; on rangera tout dans les paniers. »

⁸⁰ DUPUIS, Eudoxie, *Le Page de Napoléon*, op. cit., p. 92.

⁸¹ « Les bonnes recettes », *La Vie heureuse : revue féminine universelle illustrée*, Paris, Hachette, n°5, Mai 1911, p. 76. Le même discours est tenu dans COLOMBIE, Auguste, *La Cuisine bourgeoise. Traité pratique à l'usage des Jeunes Filles. Guide indispensable de la maîtresse de maison*, Meulan, A. Réty, 1906, p. 141-142.

Là encore, la cuisine d'un repas champêtre s'étend sur trois jours. Dans un article entier consacré aux « Conseils aux Maîtresses de Maison pour organiser un pique-nique »⁸², cette longue préparation appartient d'ores et déjà à la temporalité de la partie de campagne en anticipant le bonheur du déjeuner sur l'herbe puisque « leur organisation à elle seule est déjà un motif d'amusement, de gaité et de joie ». Ce même article en appelle cependant à la rigueur en s'assurant de « centraliser les pouvoirs » dans les mains d'une seule personne qui devra superviser les préparatifs puisque « chacun, dans un pique-nique, devant contribuer, soit à la composition du menu, soit à la fourniture du matériel, on comprend qu'il est indispensable, pour éviter les lacunes ou les répétitions, de se concerter d'avance, de prendre en note les offres de chacun, afin de pouvoir établir une concordance entre tous ces apports divers et arriver à ce qu'ils forment un tout complet et parfait ». L'article poursuit en assurant que le rôle d'une maîtresse de maison dans la préparation d'un déjeuner champêtre est de savoir adapter la quantité de nourriture en fonction du moyen de transport choisi pour se rendre sur le lieu du repas. Il est nécessaire de simplifier le repas si le déplacement se fait à pied pour éviter la fatigue, mais au contraire, la nourriture et le matériel peuvent être plus importants « si l'excursion projetée est lointaine et doit se faire en voiture ou en automobile ». Anticipation, rigueur et adaptabilité semblent ainsi être les trois qualités importantes qu'une ménagère doit avoir pour réussir un déjeuner champêtre. La mauvaise organisation est l'une des raisons pour lesquelles certains n'apprécient pas déjeuner sur l'herbe. Dans un essai de 1841, Louis Huart critique ces « repas composés inévitablement de cinq plats identiques, attendu que dans ces pique-niques, où chaque personne apporte sa part sans divulguer à l'avance le nom de la victuaille, pour avoir le plaisir de faire une surprise, toute la société se trouve effectivement bien surprise, en comptant sur l'herbe tendre cinq melons — un melon par tête d'invité⁸³ ».

Outre les préparatifs du repas, le voyage pour se rendre sur le lieu du pique-nique est également à anticiper. Participer à un déjeuner sur l'herbe occupe en cela toute une journée puisqu'il est d'usage de se rejoindre le matin dans Paris pour ensuite entreprendre l'excursion tous ensemble. Dans son *Almanach des gourmands* de 1806, Alexandre Grimot de la Reynière consacre un chapitre aux « Parties de campagne gourmandes » où il assure que le rendez-vous

⁸² « Conseils aux Maîtresses de Maison pour organiser un pique-nique », *La Mode illustrée*, n° 27, Paris, Firmin-Didot, 7 juillet 1907, p. 328.

⁸³ HUART, Louis, « Le Lapin », dans *Muséum parisien. Histoire physiologique, pittoresque, philosophique et grotesque de toutes les bêtes curieuses de Paris et de la banlieue*, Paris, Beauger et Cie, 1841, p. 258. Le même reproche est exprimé au siècle suivant par ROBIQUET, Jean, « Les Beaux dimanches parisiens », art. cit., p. 68.

général doit être « indiqué au domicile du convive qui sera le plus au centre des autres⁸⁴ ». Le point de rendez-vous peut également être chez la personne chargée des préparatifs comme Paul de Kock l'imagine dans son roman *Monsieur Dupont* où les convives se retrouvent à dix heures chez la famille Moutonnet⁸⁵ ; ou encore dans un café comme le font les personnages de Jules et Edmond de Goncourt dans *Germinie Lacerteux* pour ensuite partir en fiacre en direction du bois de Vincennes⁸⁶. Dans le récit d'un déjeuner sur l'herbe à Montmorency auquel elle participe en 1835, Frances Trollope précise que c'est également en milieu de matinée que la société s'est donnée rendez-vous dans une galerie parisienne, « et ce fut là que la personne chargée de l'ordonnance des préparatifs avait dit aux voitures de venir nous prendre⁸⁷ ». Là encore, le déjeuner sur l'herbe s'apparente à une expédition qui occupe la journée entière et qui nécessite une fine organisation pour que les participants se retrouvent à un endroit commode pour ensuite partir en voiture. Concernant le trajet entre le point de rendez-vous dans Paris et le lieu du déjeuner sur l'herbe, Alexandre Grimot de la Reynière en 1806 affirme qu'il doit s'effectuer comme suit : « les dames en voiture avec les provisions, et les hommes à pied avec leur appétit. (...) Les hommes auront pris l'avance de deux ou trois heures, selon la distance, afin d'être au débotté des dames ». Il en est de même pour le retour où les femmes monteront dans les voitures et « s'y livreront aux confidences les plus aimables » alors que « les hommes les accompagneront sur leurs jambes, auxquelles les plaisirs de la journée auront donné des forces nouvelles⁸⁸ ». Notons que cette préconisation de séparer les genres pour le transport est unique, et ne correspond sans doute qu'aux repas champêtres du début du XIXe siècle où il est encore possible de se rendre à la campagne à pied depuis Paris. Le déjeuner sur l'herbe au XIXe siècle est ainsi un loisir en soi, pour lequel plusieurs jours d'organisation sont requis pour préparer le repas et le déplacement.

⁸⁴ GRIMOT DE LA REYNIÈRE, Alexandre-Balthazar-Laurent, « Des parties de campagne gourmandes », *Almanach des gourmands, servant de guide dans les moyens de faire excellente chère*, Paris, Maradan, 1806, p. 72.

⁸⁵ KOCK, Charles Paul de, *Monsieur Dupont*, *op. cit.*, p. 4.

⁸⁶ GONCOURT, Edmond et Jules de, *Germinie Lacerteux*, Paris, Charpentier, 1865, p. 186.

⁸⁷ TROLLOPE, Frances, « Le Dîner sur l'herbe à Montmorency », *Paris et les Parisiens en 1835*, Tome 3, Paris, H. Fournier, 1836, p. 101.

⁸⁸ GRIMOT DE LA REYNIÈRE, Alexandre-Balthazar-Laurent, « Des parties de campagne gourmandes », *Almanach des gourmands*, *op. cit.*, p. 72.

b. Un art de la table

Déjeuner sur l'herbe est ensuite à considérer comme un loisir en soi dans sa fonction alimentaire. Il ne s'agit pas seulement d'un moyen de se nourrir au cours d'une partie de campagne : un repas champêtre apparaît comme un véritable art de la table, impliquant certains codes et attendus.

Le menu type du déjeuner sur l'herbe se dessine dès les premières années de la période étudiée. Les viandes froides accompagnées de pain en constituent un élément de base qui sera décliné sous diverses formes et avec différents accompagnements selon les périodes et les classes sociales. Les volailles rôties, les jambons et les pâtés en croûte sont déjà mentionnés pour les déjeuners champêtres en 1806 par Alexandre Grimot de la Reynière⁸⁹. Cette apparente simplicité du repas se retrouve tout au long de la période étudiée. En 1885, Raoul Tinnenbrock assure dans un chapitre dédié à « L'organisation d'un buffet de campagne » que « le poulet froid et le pâté classique constituent en général le menu à peu près invariable d'un déjeuner sur l'herbe⁹⁰ ». Le « traditionnel jambonneau⁹¹ », le poulet « base de tout déjeuner sur l'herbe⁹² », et le « lapin traditionnel⁹³ » sont des expressions couramment utilisées pour aborder le menu d'un repas champêtre. Cette permanence du même type de menu est imposée par la contrainte de la mobilité et du plein air, comme l'explique Émile de Najac en 1873 dans un chapitre dédié aux « Repas sur l'herbe »⁹⁴ :

« Je vous ferai observer en passant qu'à part quelques rares exceptions, il n'y a pas deux sortes de repas champêtres. La nécessité de tout emporter avec soi simplifie la carte, en supprimant les sauces. C'est tout au plus si les gelées peuvent être de la partie. On est donc forcé de tourner dans le même cercle de viandes froides; c'est du moins ce que j'ai toujours vu. »

⁸⁹ *Ibid*, p. 75.

⁹⁰ TINNENBROCK, Raoul, « L'organisation d'un buffet de campagne », *Le Nouveau Guide. Les environs inconnus de Paris par une société d'excursionnistes*, Paris, Librairie patriotique, 1885, p. 34.

⁹¹ MARTIN, Alexis, *Les étapes d'un touriste en France. Tout autour de Paris : Promenades et excursions dans le département de la Seine*, Paris, A. Hennuyer, 1890, p. 166.

⁹² VOITELLIER, Henri, *Les Mois Avicoles. Couvées, Guide pratique d'Incubation. Élevage, Guide des Croisements rationnels*, Paris, Vic et Amat, 1904, p. 264.

⁹³ An. (Un ouvrier socialiste), *Place au travailleur !*, *op. cit.*, p. 53.

⁹⁴ NAJAC, Émile de, « Un repas sur l'herbe », *Madame est servie*, Paris, E. Dentu, 1873, p. 249.



Figure 14 : TISSOT, James, *Le Déjeuner sur l'herbe*, 1881-1882, Huile sur toile, 33x21 cm, Dijon, Musée des Beaux-Arts.



Figure 15 : BELLANGÉ, Joseph-Louis-Hippolyte, *O honnête homme !!!!*, planche n° 6 de l'Album Lithographique, 1832, Estampe, 23.1x19.5 cm, Paris, Musée Carnavalet.

Concernant les accompagnements, les salades et le melon sont appréciés pendant toute la période. Ce dernier apparaît même chez certains auteurs comme un élément aussi incontournable que les viandes froides. Dans ses mémoires, R. Herbaut se souvient des Parisiens partant à la campagne en 1808 « chargés du melon et du pâté de veau traditionnels⁹⁵ ». De même, dans son roman *Mathias l'humoriste*, Louis Reybaud décrit la joie de pique-niqueurs apercevant l'un des leurs « élever dans les airs, avec un geste triomphant, un objet à la forme duquel il était impossible de se méprendre. — Victoire! s'écria-t-il, victoire! il y a un melon. Cette nouvelle, avec les preuves à l'appui, excita un enthousiasme général⁹⁶ ». La popularité du melon est d'ailleurs visible dans l'iconographie, comme dans le *Déjeuner sur l'herbe* de James Tissot peint en Angleterre vers 1881⁹⁷. De même, dans les dessins humoristiques publiés dans la presse, le déjeuner sur l'herbe est souvent représenté à travers la figure du petit-bourgeois portant sous le bras un melon et un panier rempli de pain et de bouteilles⁹⁸. Sous la Révolution française, la *Famille allant à la guinguette* de Jean-Baptiste

⁹⁵ HERBAUT, R., *Mémoires d'un ménage parisien*, Tome 1, Bruxelles, A. Bluff, 1855, p. 17-18.

⁹⁶ REYBAUD, Louis, *Mathias l'humoriste*, op. cit., p. 29.

⁹⁷ Figure 14.

⁹⁸ Figure 15. Voir également VRESSE, Arnaud de, « Comment les Parisiens se reposent le dimanche », *Le Charivari*, 22 juin 1868, p. 132. Figure 1.

Lesueur est elle aussi représentée avec un melon sous le bras⁹⁹. Les sandwiches, appréciés en France dans les soirées mondaines dès les années 1850¹⁰⁰, n'apparaissent pas dans les déjeuners sur l'herbe avant la fin du XIXe siècle¹⁰¹. Dans *Pain et liberté* publié en 2023, Denis Saillard explique que ce n'est qu'au cours des premières décennies du XXe siècle que des recettes britanniques de sandwiches sont publiées en France, permettant alors à ceux-ci de devenir des incontournables de l'alimentation de voyage. Selon l'historien, la famille photographiée dans *La Revue du 14 juillet en 1914* serait en train de manger des sandwiches¹⁰². Concernant les boissons, le vin arrose abondamment le repas, tandis que les liqueurs et le café (chaud ou froid en fonction du matériel à disposition) facilitent la digestion¹⁰³. La bière est quant à elle mentionnée à partir du tournant du XXe siècle¹⁰⁴. Aucun dessert emblématique n'est perceptible, mais les fruits de saison et les gâteaux secs sont souvent mentionnés. Le sel, le poivre et le sucre sont enfin presque systématiquement cités dans les menus de déjeuners sur l'herbe, condiments « qu'on aura placés dans de petites boîtes de carton » comme le conseille Raoul Tinnenbrock dans son guide de 1885¹⁰⁵.

Si la mode du pique-nique a sans doute participé à modifier les habitudes alimentaires des individus, il semblerait exagéré de penser que le déjeuner sur l'herbe est l'inventeur des repas froids. Dans *Le Mangeur du XIXe siècle* (1973), Jean-Paul Aron montre que ces mets prennent de l'importance sur les tables bourgeoises dès le début du XIXe siècle, sans dresser de lien avec la pratique du déjeuner sur l'herbe¹⁰⁶. Pour le guide de voyage *Le Conducteur de l'étranger à Paris* publié en 1816, deux autres raisons sont à l'origine de cet engouement pour les repas froids : « L'enchérissement excessif des denrées coloniales et le retardement de l'heure

⁹⁹ LESUEUR, Jean-Baptiste, *Famille allant à la guinguette*, 1793-1794, Dessin, 36x53.5 cm, Paris, Musée Carnavalet. Voir la figure n°1 de l'introduction.

¹⁰⁰ SAILLARD, Denis, ARNAUD, Coline, « Le triomphe du sandwich », *Pain et liberté : une histoire politique du pain, du Moyen-Age au XXIe siècle*, Paris, Textuel, 2023, pp. 148-151 ; WILSON, Bee, « History of sandwich », *Sandwich : A Global History*, Londres, Reaktion Books, 2011, pp. 16-35.

¹⁰¹ La première mention de préparation de sandwiches pour un repas champêtre se trouve dans « Les bonnes recettes », *La Vie heureuse*, art. cit., Mai 1911, p. 76.

¹⁰² Agence Meurisse, *La revue du 14 juillet : le déjeuner sur l'herbe*, 1914, photographie de presse, 13x18 cm, Paris, BNF. Figure 3.

¹⁰³ GRIMOD DE LA REYNIERE, Alexandre-Balthazar-Laurent, « Des Dîners champêtres », *Le Gastronomes français*, op. cit., p. 173.

¹⁰⁴ An., « Pique-nique », *La Fronde*, 19 mai 1899, p. 5.

¹⁰⁵ TINNENBROCK, Raoul, « L'organisation d'un buffet de campagne », *Le Nouveau Guide*, op. cit., p. 36.

¹⁰⁶ ARON, Jean-Paul, *Le mangeur du XIXe siècle*, Paris, R. Laffont, 1973, p. 181-183.

du dîner, fixée maintenant presque partout de cinq à six heures du soir, après la fermeture des bureaux, a mis à la mode le matin un repas un peu plus solide, ce sont des déjeuners froids à la fourchette, composés de côtelettes, de viandes froides, de charcuterie et d'œufs, accompagnés d'excellents vins¹⁰⁷ ».

Malgré les incontournables du déjeuner sur l'herbe qui viennent d'être étudiés, de nombreuses sources mentionnent les différences de menus entre les classes populaires et les élites, faisant alors du repas champêtre un moyen de distinction sociale. Dès le début du XIXe siècle, l'almanach de Joseph Cuchet et Alexandre de Lagarancière s'amuse ainsi de la mixité sociale qui est observable à la fête de Saint-Germain-en-Laye¹⁰⁸ :

« La forêt, dans laquelle elle a lieu, présente à cette époque le coup-d'œil le plus pittoresque. A côté d'équipages brillants, de femmes élégantes et de jeunes gens du bon ton, on voit de modestes carrioles couvertes de toile, de robustes villageoises, et des artisans qui sont venus de Paris à pied avec toute leur famille. Les uns ont chargé la caisse de leur voiture d'excellents pâtés de Rouget, de volailles désossées et de flacons de Chambertin; les autres ont apporté dans un grand panier le bœuf à la mode, la salade tout assaisonnée, et sont obligés de se contenter du vin du cru, qui ce jour-là passe pour du Bourgogne. »

La différence de classe sociale s'observe ici tant au niveau de l'alimentation que des moyens de transport utilisés pour se rendre jusqu'au lieu du déjeuner. Ces écarts sociaux ne semblent pas s'estomper au cours du XIXe siècle. Dans un chapitre sur le « Dîner sur l'herbe », Émile Goudeau compare ainsi les repas aristocratiques et bourgeois¹⁰⁹ :

« Il y a eu, dit-on, à Fontainebleau, des déjeuners sur l'herbe où le mets impérial était un grand pain coupé en deux dont on enlevait la mie, aussitôt remplacée par une omelette soit aux truffes, soit aux artichauts, soit au lard ; on refermait le pain, on l'enveloppait refroidi, et au lieu d'arrivée on le coupait à larges tranches, exquis, au dire des historiens bien informés. Ajoutez-y les traditionnels saucissons, pâtés, les

¹⁰⁷ MARCHANT DE BEAUMONT, François-Marie, *Le Conducteur de l'étranger à Paris [...] suivi de La Description des environs de Paris, avec la description des Fêtes champêtres*, Quatrième Édition, Paris, J. Moronval, 1816, p. 26-27.

¹⁰⁸ CUCHET, Joseph, LAGARANCIÈRE, Alexandre de, *Almanach des plaisirs de Paris*, op. cit., p. 155.

¹⁰⁹ GOUDEAU, Émile, « Dîner sur l'Herbe », *Paris qui consomme : tableaux de Paris*, Paris, Imprimé pour Henri Béraldi, 1893, p.193-194. Pour une autre description d'un menu de déjeuner sur l'herbe impérial, lire FEUILLET, Octave, *Quelques années de ma vie*, op. cit., p. 342.

viandes froides, poulets, les puddings, gâteaux, et aussi tout ce qu'il faut pour fabriquer une salade fraîche mêlée d'œufs durs, et vous aurez le menu d'un pompeux repas sur n'importe quelle herbe. Le chester et les fruits sont indiqués, et les vins à volonté. Les bouchons de champagne aiment à sauter sous les arbres, ne les en empêchez point. Mais, tout cela, c'est pour la haute, qui a des larbins, comme on dit. Le petit bourgeois et sa bourgeoise préparent eux-mêmes leur panier : il y a des pâtés ou du gigot, du poulet ou du veau froid, du bouillon peut-être, un pain énorme, des œufs durs, quatre ou cinq bouteilles d'un vin résistant à la marche et aux secousses, un de ces vins cyniques que rien ne trouble ; peut-être encore du café froid, ou, raffinement de sybarite, une lampe à esprit-de-vin, et une cafetière ad hoc pour improviser le café ; du rhum, de l'eau de Seltz. »

La distinction sociale observée dans ces deux citations reposent avant tout sur une différence de qualité des produits, et non de types d'aliments. Mise à part la spécialité impériale d'un pain garni d'omelette, les produits sont dans les deux cas des viandes froides et de l'alcool. La provenance des aliments et leur dressage semblent ainsi être les principaux paramètres sur lesquels les pique-niqueurs peuvent jouer pour se distinguer.

Le déjeuner sur l'herbe peut être considéré comme un art de la table à part entière dans le sens où il cherche à adapter au plein air les codes alimentaires auxquels les individus sont habitués dans leur foyer. Dans son *Almanach des Gourmands* de 1806, Alexandre Grimot de la Reynière assure à propos d'un repas champêtre pour douze personnes que « six plats et quatre douzaines d'assiettes de fer-blanc battu et poli, vingt-quatre fourchettes de fer étamé, douze cuillers à bouche, et autant à café de buis, douze gobelets de cuir vernissé, deux carafes de même matière, une nappe et dix-huit serviettes, seront suffisants », avant de préciser qu'il ne faut surtout pas oublier « les salières, d'excellents couteaux, et vingt-quatre cure-dents, dont douze à la Carmeline¹¹⁰ ». Un essai de 1853 résume cela dans les termes suivants : « Le marchand qui improvise une partie de campagne n'oublie rien du confort de la ville. Même aux champs, le Parisien sait dîner. Sur l'herbe il dispose ses douze couverts, plus ou moins comme chez Véfour. Les crèmes, le moka, les mille raffinements d'un dessert splendide, rien n'est oublié¹¹¹ ». Installé dans les galeries du Palais-Royal dès 1784, Véfour est l'un des premiers restaurants de Paris. Si tous les déjeuners sur l'herbe n'ont en réalité pas le même chic que ce prestigieux établissement, de nombreuses sources mentionnent le soin que les pique-niqueurs

¹¹⁰ GRIMOT DE LA REYNIÈRE, Alexandre-Balthazar-Laurent, *Almanach des gourmands*, op. cit., p. 71-72.

¹¹¹ ROUX, L., « La demoiselle de comptoir », dans *Les Français peints par eux-mêmes*, Tome 2, Paris, Furne et Cie, 1853, p. 180.

accordent à la présentation des plats sur la nappe (celle-ci étant présente dès le début du XIX^e siècle sans pour autant être systématique). Alexandre Grimot de la Reynière assure ainsi en 1806 que « les ustensiles et les vivres seront déballés avec adresse et promptitude, la nappe déployée et étendue sur la pelouse, le couvert mis avec autant d'ordre et de symétrie que la circonstance le permet, le réchaud disposé pour le café, etc. ; les convives entremêlés de manière que chaque dame soit entre deux hommes, et chaque homme entre deux dames, s'asseoiront autour de cette table champêtre¹¹² ». Si la symétrie est choisie ici pour régler l'emplacement des provisions et des individus, ce n'est pas le seul critère possible. C'est par exemple l'harmonie des couleurs qui est recherchée dans le déjeuner sur l'herbe du roman *Les Amours d'un interne* (1881) puisqu'un convive déballe les provisions « avec une certaine habileté de mise en scène, les étalant sur l'Utrecht des mousses, plaçant les cerises près des bruyères roses et les oranges à côté des clochettes jaunes¹¹³ ». La volonté de déplacer en plein air le confort de l'intérieur est également perceptible dans les références culinaires grâce auxquelles est organisé un déjeuner sur l'herbe. Dans son *Almanach des gourmands* (1806), Alexandre Grimot de la Reynière calque le protocole du repas champêtre sur l'ordonnancement de la cuisine bourgeoise en associant certains plats du pique-nique à des mets couramment dégustés en intérieur. Il assure ainsi : « En place de potage, on servira d'abord le Coup d'avant (ce Coup est composé d'excellent vermouth), (...). Ensuite on servira la fricassée de poulet, qui, comme nous l'avons dit, doit tenir lieu de la pièce de bœuf¹¹⁴ ». Au sein des classes aisées, le soin recherché dans la mise en œuvre d'un déjeuner sur l'herbe se perçoit à travers la présence de domestiques faisant le service. Un article publié dans *La Fronde* en 1899 relate un repas champêtre en assurant que la maîtresse de maison « prépara tout de son mieux, découpa les viandes froides et les poulets, et disposa tout si bien, que chacun envia le sort de cette société, si confortablement installée, et servie si promptement grâce à la domestique amenée de Paris¹¹⁵ ». Il n'est par contre en aucun cas question de déplacer un cuisinier pour préparer sur le vif le repas du déjeuner sur l'herbe. Émile de Najac conseille de se contenter de la simplicité des viandes froides en prévenant que « si quelque amphytrion croit devoir se singulariser en emportant avec lui son cuisinier, son charbon

¹¹² GRIMOT DE LA REYNIERE, Alexandre-Balthazar-Laurent, *Almanach des gourmands*, op. cit., p. 74.

¹¹³ CLARÉTIE, Jules, *Les Amours d'un interne*, op. cit., p. 12.

¹¹⁴ GRIMOT DE LA REYNIERE, Alexandre-Balthazar-Laurent, *Almanach des gourmands*, , op. cit., p. 75.

¹¹⁵ An., « Pique-nique », *La Fronde*, 19 mai 1899, p. 5. La présence de domestiques facilitant le déroulement du déjeuner sur l'herbe se retrouve également dans les sources suivantes : SAINT-ELME, Ida, *Mémoires d'une contemporaine*, op. cit., p. 223-224 ; « Les bonnes recettes », *La Vie heureuse*, art. cit., Mai 1911, p. 76.

et ses casseroles, soyez sûr qu'il obtiendra un fiasco complet. Le cuisinier sera de mauvaise humeur ; le charbon ne prendra pas, et l'on aura toujours oublié quelque chose d'indispensable à mettre dans les casseroles¹¹⁶ ».

Déjeuner sur l'herbe est donc une pratique alimentaire prise au sérieux qui ne permet pas seulement de se restaurer au sein de la partie de campagne. C'est un loisir qui possède ses propres règles et attendus en fonction des classes sociales. Tout en adoptant un menu déterminé par les contraintes du plein air, les pique-niqueurs réussissent à reproduire en extérieur le confort auquel ils sont habitués. Les dessins humoristiques ne se privent pas de caricaturer cette recherche de confort extérieur comme c'est le cas de la lithographie d'Henry Émy *Départ pour une partie de campagne* où la taille et la quantité de bagages sont exagérées par rapport au nombre d'excursionnistes¹¹⁷.



Figure 16 : ÉMY, Henry, *Paris l'été. Départ pour une partie de campagne*, 1846, Lithographie, 36x27.6 cm, Paris, Musée Carnavalet.

¹¹⁶ NAJAC, Émile de, « Un repas sur l'herbe », *Madame est servie*, op. cit., p. 249.

¹¹⁷ Figure 16.

c. Une temporalité du loisir étendue à l'entièreté de la journée

La singularité du déjeuner sur l'herbe au sein de la partie de campagne se trouve également dans le fait qu'il possède sa propre temporalité du loisir. Participer à un repas champêtre, ce n'est pas uniquement manger, c'est aussi trouver des occupations avant, pendant et après. Avant même d'arriver sur le lieu du repas, la promenade est propice à la discussion. Un essai rédigé par un ouvrier en 1890 témoigne que les sujets abordés dépendent de l'âge et du genre des individus puisque « les hommes parlent ensemble des affaires du jour ; les mères causent ménage; les jeunes filles regardent les toilettes qui passent, ou se racontent leurs mille petits riens; les jeunes gens papillonnent autour de leurs charmantes petites voisines et leur offrent gentiment une fleur avec leurs services empressés. Et les enfants donc, il faut les voir comme ils font du tapage¹¹⁸ ».

Arrivés sur le lieu du déjeuner champêtre, les individus s'adonnent à des jeux divers pour attendre le repas. Dans son guide de voyage sur le département de la Seine, Alexis Martin décrit une journée de déjeuner sur l'herbe passée par des ouvriers au bois de Vincennes en précisant que :

« Chacun a, tour à tour, porté le panier qui contient les provisions pour le repas du soir ; les fillettes se sont fait une ceinture de leur corde à sauter ; les garçonnets sont chargés de ballons, de tambourins à lancer la balle, parfois d'une boîte contenant un jeu de croquet. On arrive, on choisit une place, une pelouse gazonnée où l'on sera bien assis pour dîner, une clairière assez vaste où l'on prendra commodément ses ébats, deux arbres suffisamment rapprochés pour qu'on y puisse attacher la corde transformée en escarpolette. On s'installe, les jeux s'organisent, les sociétés se mêlent ; les hommes jettent la redingote à terre et organisent des parties de barres ; les ballons décrivent de longues courbes dans l'air, les tambourins font un bruit sec en frappant les balles, des cris joyeux éclatent de toute part¹¹⁹. »

Alexis Martin montre que ces occupations de l'avant-repas s'anticipent puisque chacun apporte sur place de quoi s'amuser. C'est le cas des jeux de balle pour les garçons, des jeux de cerceau pour les jeunes filles. Chez les adultes de toutes les classes sociales, les parties de cache-cache et l'escarpolette sont les plus récurrentes. Alexis Martin précise que les pique-niqueurs amènent de quoi monter leur propre balançoire. Il semblerait en réalité que la pratique la plus courante

¹¹⁸ An. (Un ouvrier socialiste), *Place au travailleur !*, op. cit., p. 307-309.

¹¹⁹ MARTIN, Alexis, *Les étapes d'un touriste en France*, op. cit., p. 166. Le même type d'informations se retrouve dans la plupart des récits de déjeuner sur l'herbe. Lire entre autres MANGIN, Arthur, *Les Jardins : histoire et description*, Tours, A. Mame et Fils, 1867, p. 364-366 ; DE LA BÉDOLLIÈRE, Émile, *Le Bois de Vincennes*, Paris, Librairie Internationale, 1866, p. 10.

soit d'utiliser les escarpolettes mises à disposition par les gérants de guinguettes devant leur établissement, comme fait la famille Dufour dans *Une Partie de campagne* de Guy de Maupassant¹²⁰. Comme dans ce récit, c'est toujours une femme qui est assise tandis qu'un homme la pousse. Notons par ailleurs que le type de jeux évolue au cours du XIXe siècle. Louis Morin s'étonne en 1898 de voir qu'il y a « encore des jeunes filles qui jouent aux grâces, à Charenton, et au volant. » pour ajouter ensuite « nous sommes en plein 1830¹²¹ ».

L'heure du repas change au cours du XIXe siècle. Pour les déjeuners du début de la période, les pique-niqueurs commencent à manger dans le milieu de l'après-midi. En 1823 dans *Monsieur Dupont*, Paul de Kock fait dire à la famille Moutonnet : « -Il n'est que midi, dit M. Moutonnet, nous pouvons faire quelque chose avant dîner... - Oui, dit Bernard, jouons à des petits jeux par exemple¹²² ». Les lignes suivantes informent que le repas champêtre a commencé vers 16 heures pour se terminer vers 17 heures. En 1893, « dès cinq heures, commencent, au Bois et ailleurs, les premiers préparatifs des dîners sur l'herbe¹²³ ». Le milieu d'après-midi se tourne déjà vers le repas du soir à la fin du XIXe siècle, et n'est donc plus consacré au déjeuner. Celui-ci se déroule plusieurs heures plus tôt puisque « à midi, les femmes viennent retrouver les maris avec le déjeuner dans des paniers et des culottes de rechange; on dîne sur l'herbe¹²⁴ ». En 1913, le programme d'une réunion nautique organisée par un canoë-club annonce que « à onze heures, déjeuner pique-nique dans les îles de Noisiel (l'heure du déjeuner a été avancée pour permettre de disposer de plus de temps dans l'après-midi)¹²⁵ ». En 1929, un essai assure à propos du dimanche au Bois de Vincennes « Quand midi sonne, on déballe sur la nappe de verdure un repas froid et peu varié¹²⁶ ». Les moments consacrés aux repas champêtres évoluent donc entre le début du XIXe siècle et le milieu du XXe siècle, même si le corpus de sources ne permet pas de cibler à quelle période ce basculement a lieu. Ce changement semble correspondre à l'évolution que subit, à la même période, l'horaire des repas bourgeois de tous les jours. Anne Martin-Fugier observe que la journée est structurée autour de deux repas dans

¹²⁰ Voir entre autres MAUPASSANT, Guy de, *Une Partie de campagne*, op. cit., p. 18.

¹²¹ MORIN, Louis, *Dimanches parisiens*, op. cit., p. 159.

¹²² KOCK, Charles Paul de, *Monsieur Dupont*, op. cit., p. 7.

¹²³ GOUDEAU, Émile, « Dîner sur l'Herbe », *Paris qui consomme*, op. cit., p. 192.

¹²⁴ PERREAU, Joseph (dit Jho-Pâle), *Pêches, Pêcheurs, Pêchés !*, op. cit., p. 36.

¹²⁵ *Bulletin mensuel du Canoë-club*, op. cit., mai 1913, p. 17.

¹²⁶ COLEMAN, Marguerite, *Les Jardins de Paris*, Paris, E. Figuière, 1929, p. 192-193.

la première moitié du XIXe siècle, l'un entre 10 et 12 heures, l'autre vers 17 heures. À la fin du XIXe siècle, le déjeuner est servi à partir de midi ¹²⁷.

Pendant le repas, le chant est systématiquement présent chez les bourgeois comme chez les ouvriers. C'est principalement à l'approche du dessert que ce rituel a lieu comme l'illustre le récit d'un déjeuner sur l'herbe dans le roman *Germinie Lacerteux* : « - Dédèle ! dit une voix de femme, chante-nous quelque chose... - Ah ! répondit Adèle, je n'ai pas le vent avant manger¹²⁸ ». Les chants entonnés sont de trois types : les chansons des enfants à destination d'un membre de la famille pour célébrer sa fête¹²⁹, les romances séductrices des jeunes hommes¹³⁰, et les chants populaires allant des chansons à boire aux chansons paillardes scandalisant certains pique-niqueurs¹³¹. Les sources mentionnent cependant rarement les titres exactes des chansons. Dans *Mathias l'humoriste*, Louis Reybaud imagine le personnage principal entonnant avant le déjeuner sur l'herbe « sa chanson favorite : 'Amis, faisons tous une pause, J'aperçois l'ombre d'un bouchon'¹³² ». Il s'agit des deux premiers vers de *Fanchon*, un chant écrit par l'abbé Gabriel-Charles de Lattaignant en 1757 qui reste populaire pendant tout le XIXe siècle, en particulier chez les soldats¹³³.

Des occupations spécifiques dépendent également de la pratique du déjeuner sur l'herbe après le repas, ce dont témoigne Alexis Martin en 1890 à propos du bois de Vincennes¹³⁴ :

« Puis le déjeuner fini, chacun s'égaille à sa fantaisie à travers les prés, les plaines, sur les bords de l'eau, dans le bois voisin... Les paresseux vont faire la sieste, les artistes vont flâner en fumant une cigarette, sous prétexte de travailler, les amoureux cherchent des coins isolés, où ils puissent se faire la cour, les poètes sentimentaux, le tertre discret où ils aient la liberté de rimer loin du bruit et des distractions... »

¹²⁷ MARTIN-FUGIER, Anne, « Les repas dans l'horaire quotidien des ménages bourgeois à Paris au XIXe siècle », dans AYMARD, Maurice, GIGNON, Claude, SABBAN, Françoise (dir.), *Le Temps de manger : alimentation, emploi du temps et rythmes sociaux*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 1993, pp. 227-232.

¹²⁸ GONCOURT, Edmond et Jules de, *Germinie Lacerteux*, *op. cit.*, p. 189.

¹²⁹ Par exemple KOCK, Charles Paul de, *Monsieur Dupont*, *op. cit.*, p. 9.

¹³⁰ Par exemple DE LA BÉDOLLIÈRE, Émile, *Le Bois de Vincennes*, *op. cit.*, p. 10.

¹³¹ *Ibid.*

¹³² REYBAUD, Louis, *Mathias l'humoriste*, *op. cit.*, p. 24-25.

¹³³ LATTAGNANT, Gabriel-Charles, *Fanchon*, 1757. Voir l'annexe n°2 pour l'entièreté des paroles.

¹³⁴ MARTIN, Alexis, *Les étapes d'un touriste en France*, *op. cit.*, p. 166.

Comme l'illustre cette citation, le moment qui suit le déjeuner champêtre apparaît davantage comme un temps pour soi. Les individus s'adonnent à des activités plus intimes pendant la digestion. Les hommes dorment ou fument tandis que les femmes font de la couture, de la tapisserie, ou occupent les bambins¹³⁵. La lecture est quant à elle pratiquée par tous les membres de la famille, même si chacun ne lit pas le même type de littérature. La lecture d'informations considérées sérieuses, comme le journal, est toujours attribuée à l'homme. Les femmes et les enfants lisent quant à eux des fictions. Après cette phase de repos, surviennent des loisirs plus sportifs en fin d'après-midi comme la baignade¹³⁶ ou le bal. Rejoindre une guinguette pour aller danser est un *topos* des journées de déjeuner sur l'herbe comme en témoigne cette phrase issue du chapitre « Des Dîners champêtres » du guide gastronomique de Grimot de la Reynière : « un petit bal, dont la folie fera tous les frais, succédera au festin présidé par la simple nature¹³⁷ ».

Le déjeuner sur l'herbe n'accompagne pas seulement les activités de la partie de campagne, il en est un loisir à part entière. Précisons tout de même que les temps forts qui viennent d'être définis constituent un schéma type d'une journée de déjeuner sur l'herbe, sans pour autant être systématiquement suivis. Les jeux sportifs sont parfois présents l'après-midi alors que les occupations reposantes sont d'usage le matin¹³⁸. Rappelons également qu'un mauvais temps peut à tout moment remettre en cause les plans de la journée. Un article paru dans *La Fronde* en 1899 décrit l'après-déjeuner sur l'herbe en prenant en compte ces aléas de la météo puisque « si le soleil brille, on se promène à pied ou à bécane ; si la pluie menace, on flirte agréablement assis sur la mousse (...), enfin s'il pleut, on en prend gaiement son parti, on s'informe s'il y a un piano, et en ce cas, on danse pour passer le temps¹³⁹ ».

Quoiqu'il en soit, le déjeuner sur l'herbe est bel et bien un loisir à part entière, relevant d'une organisation étendue sur l'ensemble du dimanche. Certains auteurs le perçoivent comme une activité tellement singulière qu'il est nécessaire de choisir avec attention les invités pour

¹³⁵ UZANNE, Octave, *La femme à Paris. Nos contemporaines : Notes successives sur Les Parisiennes de ce Temps dans leurs divers Milieux, États et Conditions*, Paris, Librairie-Imprimeries Réunies, 1894, p. 80.

¹³⁶ MORIN, Louis, *Dimanches parisiens*, *op. cit.*, p. 159.

¹³⁷ GRIMOT DE LA REYNIÈRE, Alexandre-Balthazar-Laurent, « Des Dîners champêtres », dans *Le Gastronomes français*, *op. cit.*, pp. 173.

¹³⁸ BRUANT, Aristide, *Les Bas-fonds de Paris*, *op. cit.*, p. 660.

¹³⁹ An., « Pique-nique », *La Fronde*, 19 mai 1899, p. 5.

s'assurer de la réussite de la journée. C'est le cas d'Émile de Najac qui assure en 1873 dans un essai gastronomique¹⁴⁰ :

« Un repas sur l'herbe est avant tout une partie de plaisir. Il faut donc s'y amuser. Par malheur, il y a des gens qui ne savent pas s'amuser. Et, tout en s'ennuyant, ces gens-là ont le talent merveilleux d'ennuyer ceux qui savent s'amuser et qui ne le peuvent plus. Triste! Que faire? Choisir ses invités: avec le plus grand soin. Et, quand on est invité soi-même, et qu'on découvre un fâcheux sur la banquette de la voiture, trouver un prétexte pour rester en route. »

L'auteur poursuit en esquisant quatre types de personnes qui troublent la joie des déjeuners sur l'herbe. Les « gens trop gros, quel que soit leur caractère » constituent la première catégorie. Leur corpulence les empêcherait de trouver une position confortable au sol, ce qui les rendraient bougons toute la journée. Les « gens qui posent » ne sont pas non plus bienvenus aux repas champêtres. Cette classe regroupe toutes les personnes précieuses au point de ne pas vouloir manger avec les doigts ou froisser leurs vêtements. Les « hommes qui s'occupent de politique » forment un autre groupe de convives à exclure des déjeuners sur l'herbe. Ils auraient tendance à continuer leur campagne électorale dans les environs de Paris, jusqu'à inviter les paysans à partager un verre avec eux au grand dam des autres excursionnistes. Les « dévotes » représentent la dernière catégorie de personnes à ne pas inviter car elles s'indigneraient de la moindre plaisanterie et gêneraient l'atmosphère légère d'un déjeuner sur l'herbe en multipliant des gestes pieux. De même que tous n'ont pas la patience pour la pêche à la ligne ou la force musculaire pour le canotage, tous ne sont pas faits pour le déjeuner sur l'herbe. Celui-ci est ainsi un loisir aussi singulier que les autres activités de la partie de campagne.

¹⁴⁰ NAJAC, Émile de, « Un repas sur l'herbe », *Madame est servie, op. cit.*, pp. 250-253.

d. Le déjeuner sur l'herbe : le moment culminant de la partie de campagne ?

La singularité du déjeuner sur l'herbe va même plus loin chez certains auteurs qui le présentent comme le moment culminant des parties de campagne. Le titre de « déjeuner sur l'herbe » est en effet souvent donné à des chapitres qui ne traitent pas uniquement d'un repas, mais plus généralement d'un dimanche passé à l'extérieur de Paris. Le seul moment du repas sur l'herbe semble tellement central dans une partie de campagne qu'il est utilisé par métonymie pour décrire l'ensemble de la journée. C'est par exemple ce que fait la britannique Frances Trollope dans son récit de voyage *Paris et les Parisiens en 1835* en intitulant un chapitre « Le Dîner sur l'herbe à Montmorency »¹⁴¹. Ce chapitre traite en réalité d'une journée passée au nord de Paris en compagnie d'une société fortunée. Elle y détaille le repas champêtre certes, mais également la visite de la basilique de Saint-Denis, la découverte de l'Ermitage de Rousseau, et les promenades à cheval dans la forêt. Le déjeuner sur l'herbe n'est d'ailleurs pas ce qui aura occupé le plus longtemps les excursionnistes, seulement une heure et demie selon Frances Trollope. Un raisonnement similaire peut être mené à propos de l'usage de l'iconographie dans les livres. Au même titre que le repas champêtre donne le nom à un chapitre relatant toute une journée passée en dehors de Paris, le déjeuner sur l'herbe est souvent le moment retenu pour illustrer à lui seul les pages traitant de parties de campagne. C'est par exemple le cas dans l'essai de Jean Rengade en 1887 où, dans la section dédiée au « dimanche à la campagne », une page entière reproduit une gravure intitulée *Le déjeuner sur l'herbe*¹⁴². Elle représente trois personnes autour d'une nappe étalée au sol. Une femme se fait servir une assiette par un homme, tandis qu'un autre débouche une bouteille. L'image est centrée sur le moment du repas, alors que la section qu'elle illustre

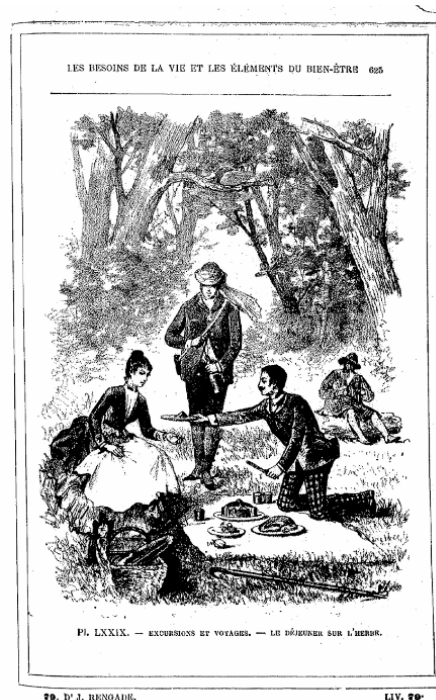


Figure 17 : RENGADÉ, Jean, « Le dimanche à la campagne », *Les Besoins de la vie et les éléments du bien-être. Traité pratique de la vie matérielle et morale de l'homme dans la famille et dans la société [...]*, Paris, Librairie Illustrée, 1887, p. 623-626.

¹⁴¹ TROLLOPE, Frances, « Le Dîner sur l'herbe à Montmorency », *Paris et les Parisiens en 1835*, op. cit., pp. 100-123.

¹⁴² Figure 17.

traite de la partie de campagne de manière générale (départ en train, choix de la destination, fêtes champêtres). Il en est de même dans les guides de voyage où la représentation d'un déjeuner sur l'herbe résume certaines excursions. Dans le guide de Henri de Conty de 1886, le repas champêtre illustre les itinéraires traitant du bois de Vincennes, de Meudon et de Bougival.

DE SAINT-MANDÉ A VINCENNES
Itinéraire. — Si vous voulez traverser Saint-Mandé, prenez la Grande-Rue que vous rencontrerez en suivant l'avenue Daumesnil (2^e voie à gauche, à partir du lac Daumesnil), et, arrivé à son extrémité, inclinez à droite, puis longez à gauche la gare de Saint-Mandé et rentrez dans le bois pour gagner en quelques instants le joli lac de Saint-Mandé; mais si vous préférez suivre un chemin plus agréable et plus direct que la Grande-Rue, remontez pendant quelques pas l'avenue Daumesnil et suivez, du même côté, la Chaussée de l'Evang qui vous conduit en dix minutes au Lac de Saint-Mandé, situé dans la partie la plus agreste et la plus fréquentée du bois, et au centre duquel se détache une île plantée d'arbres magnifiques.



* Rien de curieux comme l'aspect des rives du lac de Saint-Mandé par une belle journée d'été, alors que les Parisiens, amateurs d'une villégiature peu dispendieuse, viennent y former de véritables campements et festoyer gaiement en plein air.

Figure 18 : CONTY, Henri
 Auxcouteaux de, *Les environs de Paris. Guide pratique et illustré*, Paris, Guides Conty, 1886, p. 159.

Pour le premier, l'image d'une famille déjeunant sur l'herbe paraît logique puisque le texte fait du repas sur l'herbe une spécificité du bois de Vincennes : « Rien de curieux comme l'aspect des rives du lac de Saint-Mandé par une belle journée d'été, alors que les Parisiens, amateurs d'une villégiature peu dispendieuse, viennent y former de véritables campements et festoyer gaiement en plein air¹⁴³ ». Au contraire, la présence de l'iconographie du déjeuner sur l'herbe interpelle dans les itinéraires consacrés à Meudon et Bougival, dont le texte ne mentionne pas cette activité¹⁴⁴. Le repas champêtre symbolise à lui seul des excursions dans les environs de Paris dont on ne détaille même pas le temps du repas. Le déjeuner sur l'herbe semble ainsi le moment culminant de

la partie de campagne. Il s'agit du moment que l'on retient pour intituler ou illustrer des chapitres traitant plus largement d'un dimanche en plein air, comme s'il s'agissait de l'activité la plus attendue d'une journée dans les environs de Paris. À ce sujet, Paul de Kock dans *Monsieur Dupont* écrit en parlant de bourgeois à Romainville que le déjeuner sur l'herbe « est pour beaucoup de personnes, et surtout pour le héros de la fête, l'instant le plus intéressant de la journée¹⁴⁵ ».

Le déjeuner sur l'herbe est présenté par d'autres comme le véritable repas des escapades en dehors de Paris. « Quant aux parties de campagne, il en est de plus d'une sorte. On part souvent en bande pour faire une excursion et déjeuner ou luncher sur l'herbe » affirme la baronne Staffe dans ses *Usages du monde*¹⁴⁶. Le journaliste Grimot de la Reynière discrédite

¹⁴³ CONTY, Henri Auxcouteaux de, *Les environs de Paris. Guide pratique et illustré*, Paris, Guides Conty, 1886, p. 257 et 276.

¹⁴⁴ Figure 18.

¹⁴⁵ KOCK, Charles Paul de, *Monsieur Dupont*, op. cit., p. 9.

¹⁴⁶ SOYER, Blanche (dite Baronne Staffe), *Usages du Monde*, op. cit., p. 179.

même les autres modes d'alimentation en présentant le déjeuner sur l'herbe comme le seul type de repas digne des parties de campagne¹⁴⁷ :

Celles-ci « sont de deux espèces. Ou l'on se rend à quelque ville ou village, distans de Paris de plusieurs lieues, chez un fameux restaurateur qui vous traite à tant par tête ; ou l'on porte avec soi toutes ses provisions, et l'on va les manger sur l'herbe, à l'ombre d'une épaisse forêt, et dans le voisinage d'une source d'eau pure et légère. Dans le premier cas, il s'agit seulement d'un déplacement plus ou moins agréable. L'autre méthode est la seule qui mérite vraiment le nom de Partie de Campagne. »

Le déjeuner sur l'herbe devient donc la norme pour s'alimenter dans les environs de Paris. Les restaurants sont alors souvent présentés comme des lieux de consommation secondaires dans les guides de voyage, puisque perçus comme des recours pour ceux qui n'apprécient pas déjeuner sur l'herbe. Louis Barron décrit le bois de Romainville au premier XIX^e siècle en mentionnant les guinguettes qui « recevaient les promeneurs affamés et fatigués, ceux du moins qui n'aimaient pas à dîner sur l'herbe¹⁴⁸ ». De même en 1890, Alexis Martin aborde l'île de la Grande Jatte et ses « cabarets offrant leurs tables rustiques aux gens qui ne veulent pas dîner sur l'herbe¹⁴⁹ ».

Même si le déjeuner sur l'herbe s'inscrit pleinement dans la partie de campagne, il en est bien plus qu'une étape. L'excursion dominicale définit certes les espaces, les moments et les personnes avec qui les Parisiens mangent sur l'herbe. Les loisirs de la partie de campagne ne relèguent pour autant pas le repas champêtre à une place secondaire. Déjeuner sur l'herbe est un loisir en soi, scandé en plusieurs étapes clés et souvent considéré comme le moment culminant du dimanche dans les environs de Paris. Cette importance donnée au déjeuner sur l'herbe témoigne de l'engouement des citadins pour sa pratique.

¹⁴⁷ GRIMOT DE LA REYNIERE, Alexandre-Balthazar-Laurent, *Almanach des gourmands*, op. cit., p. 66-67.

¹⁴⁸ BARRON, Louis, *Les Environs de Paris*, op. cit., p. 105.

¹⁴⁹ MARTIN, Alexis, *Les étapes d'un touriste en France*, op. cit., p. 42.

Chapitre 2 : La picnic-mania du XIXe siècle

« Il y aurait une curieuse étude à écrire, celle du goût de la campagne chez les Parisiens. L'engouement n'a pas toujours été le même. Non seulement les moyens de transport manquaient, ce qui restreignait naturellement le nombre des promeneurs ; mais encore l'amour des longues courses n'était pas venu. Il y a cent ans, à peine connaissait-on quelques points de la banlieue. Beaucoup de trous charmants, d'adorables villages perdus sous les feuilles, dormaient dans leur virginité¹ ».

Dans son essai *La banlieue* (1883), Émile Zola invite à penser le goût des Parisiens pour le plein air comme une vogue prenant son essor au XIXe siècle. Cette période voit deux évolutions selon l'écrivain : une amélioration des moyens de locomotion, et une nouvelle sensibilité des individus à la nature. Cette analyse d'Émile Zola incite à interroger le déjeuner sur l'herbe comme une mode, dont l'âge d'or se situe au XIXe siècle pour le cas parisien. C'est à cette période que le désir de manger sur l'herbe dans les environs de Paris émerge et se massifie dans toutes les classes sociales. De multiples facteurs encouragent l'engouement pour le repas champêtre, le principal étant sans doute l'essor de nouveaux moyens de transport. Si ceux-ci rendent la campagne accessible au plus grand nombre, la notion de démocratisation sera nuancée pour lui privilégier celle d'appropriation du déjeuner sur l'herbe par les classes populaires.

I. La massification du déjeuner sur l'herbe

L'évolution de l'engouement pour le déjeuner sur l'herbe est observable au XIXe siècle. Une massification de sa pratique se perçoit jusqu'au tournant du XXe siècle grâce au développement du chemin de fer, de la bicyclette et dans une moindre mesure de l'automobile.

¹ ZOLA, Émile, *La banlieue*, dans *Le Capitaine Burle*, Paris, G. Charpentier, 1883, p. 197.

a. Un engouement en hausse

L'engouement pour le déjeuner sur l'herbe se développe au cours du XIX^e siècle. Dans sa première décennie, le Parisien mange sur l'herbe en été pour « tromper le temps, amuser son loisir, et faire couler plus vite la saison où les tables sont désertes à Paris, parce que tous les propriétaires sont dans leurs terres, et les marchés dégarnis de denrées succulentes² » affirme Grimot de la Reynière. Le déjeuner sur l'herbe se pratiquerait en 1806 pour lutter contre l'ennui, plus que par envie, à une période de l'année où les restaurants parisiens sont fermés. Au milieu du siècle, la situation a changé puisqu'un « des goûts les plus vifs de la population parisienne, c'est le dîner sur l'herbe » selon le journaliste Eugène Briffault³. L'engouement pour cette pratique est toutefois récent en 1846. L'auteur l'aborde dans son guide gastronomique au sein du chapitre dédié aux « excentricités », preuve que le déjeuner sur l'herbe n'appartient pas tout à fait à la norme parisienne. Les contemporains ont conscience de la hausse de l'engouement pour le plein air au XIX^e siècle comme l'illustrent Alphonse Karr et Léon Gatayes lorsqu'ils affirment en 1858 qu'il « n'y a pas beaucoup moins d'une trentaine d'années, la campagne n'était pas à la mode comme aujourd'hui⁴ ». Vingt-cinq ans plus tard, le repas champêtre est totalement ancré dans les mœurs des Parisiens, en particulier celles des petits commerçants et des ouvriers qui deviennent « fidèles au classique déjeuner sur l'herbe⁵ ». En 1893, l'écrivain Emile Goudeau dédie un chapitre entier à cette pratique dans son essai sur la gastronomie *Paris qui consomme*. Il y affirme que « manger sur l'herbe est un de ces rêves qu'avec le plus d'ardeur couve le Parisien », pour préciser ensuite que lorsque « la capricieuse température de son climat séquanien veut bien s'y prêter, le Parisien avide de manger sur l'herbe ne connaît plus d'obstacles⁶ ». La mode du déjeuner champêtre relève donc d'un désir intense. Si manger sur l'herbe reste dépendant des conditions météorologiques chez Emile Goudeau, d'autres sources de la même période montrent que l'envie d'un repas en plein air prend le pas sur les

² GRIMOT DE LA REYNIÈRE, Alexandre-Balthazar-Laurent, « Des parties de campagne gourmandes », dans *Almanach des gourmands, servant de guide dans les moyens de faire excellente chère*, Paris, Maradan, 1806, p. 66.

³ BRIFFAULT, Eugène, « Chapitre XI : Excentricités », dans *Paris à table*, Paris, J. Hetzel, 1846, pp. 179-184, p. 182.

⁴ KARR, Alphonse, GATAYES, Léon, *Le canotage en France*, Paris, Taride, 1858, p. 7-8.

⁵ GINISTY, Paul, *Paris à la loupe*, Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1883, p. 391.

⁶ GOUDEAU, Émile, « Dîner sur l'Herbe », dans *Paris qui consomme : tableaux de Paris*, Paris, Imprimé pour Henri Beraldi, 1893, p. 192.

températures basses. C'est ce dont témoigne Louis Morin dans son récit de voyage de 1898 où une section est dédiée à l'excursion à Saint-Cloud qu'il entreprit le 11 octobre⁷ :

« Nous avons monté la grande avenue qui mène à la Lanterne de Diogène. C'est la plus fréquentée, un rendez-vous de déjeuners sur l'herbe que les Parisiens ne peuvent s'habituer à délaissier, car, malgré les souffles frisquets de l'automne, les voici, de côté et d'autre, assis tant bien que mal sur des pliants, sur des manteaux roulés, sur les paniers mêmes qui ont contenu les provisions. »

La fin de la belle saison n'éteint pas chez tous les Parisiens l'envie de déjeuner sur l'herbe. Des astuces sont trouvées pour poursuivre cette pratique malgré le froid automnal, quitte à ne pas s'asseoir directement sur l'herbe.

Un engouement pour le repas champêtre est ainsi de plus en plus présent au XIXe siècle. Quantifier l'évolution de cette pratique aussi personnelle est cependant délicat. Si les contemporains ont constaté l'émergence de la mode du pique-nique, aucune étude chiffrée ne semble avoir été entreprise. J'ai espéré trouver plus d'informations en consultant les statistiques produites par les compagnies de chemins de fer. L'archiviste de la bibliothèque du fonds cheminot du 140 rue de Bercy m'a conseillé de consulter les archives conservées par la bibliothèque Alain Desrosières de l'Institut National de la Statistique et des Études Economiques (INSEE). Un grand nombre de chiffres concernant les transports collectifs parisiens est recueilli dans les *Recherches statistiques* qui ont fait l'objet d'un sondage sur les années 1821 à 1936, et dans les *Annuaire statistiques de la ville de Paris* sondés de 1880 à 1891⁸. Aucune valeur ne permet cependant de quantifier précisément la pratique de la partie de campagne, et encore moins celle du déjeuner sur l'herbe. Des chiffres traitant des trajets Paris-périphérie sont bien présents, mais comme aucun découpage selon les jours de la semaine n'est réalisé, il est impossible d'estimer séparément les déplacements pour le travail de ceux pour le loisir. Face à cette impasse, je me contenterai donc de rappeler les chiffres rapportés par les historiens des divertissements dominicaux. Dans son article *Partie de campagne*⁹, Julia Csergo a réussi à tirer des chiffres des articles de presse relatant deux accidents ferroviaires survenus

⁷ MORIN, Louis, « Saint-Cloud, Dimanche 11 octobre », dans *Dimanches parisiens. Notes d'un décadent*, Paris, L. Conquet, 1898, p. 207-208.

⁸ *Recherches statistiques*, Ville de Paris et département de la Seine, 1821-1936 (Bibliothèque Alain Desrosières : Fp – 01) ; *Annuaire statistiques de la ville de Paris*, publiés par la préfecture de la Seine, Paris, Imprimerie Nationale, 1880-1991 (Bibliothèque Alain Desrosières S-FRA R19 1880).

⁹ CSERGO, Julia, « Parties de campagne. Loisirs périurbains et représentations de la banlieue parisienne, Fin XVIIIe-XIXe siècles », *Sociétés & Représentations*, 2004/1(n°17), p. 38.

en région parisienne un dimanche. Le premier a lieu le 8 mai 1842 lors d'un retour des Parisiens ayant assisté aux Grandes eaux de Versailles. Dix-huit wagons « pleins » du train de Meudon déraillent et prennent feu. Pour environ neuf cents passagers, soixante-treize morts et des dizaines de blessés sont comptabilisés¹⁰. Le second incident étudié par l'historienne est celui du 26 juillet 1891 surnommé « catastrophe de Saint-Mandé ». L'affluence de personnes est telle que le train régulier venu de Joinville ne réussit pas à loger tous les voyageurs dans ses vingt-quatre voitures (qui peuvent transporter jusqu'à 1200 personnes). Pour résoudre ce manque de place, la Compagnie de l'Est forme à Vincennes un train supplémentaire. Les deux trains s'emboutissent et un incendie se déclare. L'événement cause quarante-cinq morts et des dizaines de blessés. Julia Csergo exploite également le *Journal des chemins de fer* du 15 décembre 1855 qui rapporte que pour un dimanche de mois d'août, les seuls chemins de fer de la banlieue Saint Lazare ont transporté 86 000 personnes jusqu'à Versailles en l'espace de seize heures (pour un trafic de 400 trains et 5800 voitures). Ces chiffres peuvent être complétés par ceux d'un bulletin de 1875 conservé aux archives de la Préfecture de Police intitulé *Chemin de fer parlementaire de la place de la Concorde aux deux Chambres*¹¹. On y trouve une estimation du nombre de voyageurs se rendant au Bois de Boulogne par la ligne Concorde-Versailles qui s'élève à 8 000 passagers les dimanches ordinaires et 80 000 les jours de courses hippiques. Ces chiffres semblent s'intensifier dans les décennies ultérieures selon un rapport du Conseil Municipal de Paris rédigé en 1908 et conservé aux archives de Paris. Il assure à propos du Bois de Boulogne que « les jours de dimanche et de fête, lorsqu'il fait beau temps, on peut estimer à 500 000 piétons le nombre de promeneurs. Seulement pour les champs de courses de Longchamp et d'Auteuil, le nombre d'entrées, relevées pour une année, fournit les moyennes de 22 000 et 25 000 entrées par chaque réunion. En 1907, on a compté en une seule journée de dimanche 2 000 autos sortant par la porte de Suresnes¹² ». L'intensification des pratiques champêtres est également étudiée par d'autres historiens des loisirs de plein air, comme c'est le

¹⁰ Le dossier concernant cet incident conservé aux archives de la Préfecture de Police liste les victimes et les objets trouvés, mais aucune information importante pour mon étude n'a été trouvée (Archive de la Préfecture de Police DA 30).

¹¹ *Chemin de fer parlementaire de la place de la Concorde aux deux Chambres, avec ou sans embranchement sur Marly-le-Roi, Avant-projet extrait du mémoire justificatif*, Paris, Lahure, 1875 (Archive de la Préfecture de Police DB 513).

¹² Conseil Municipal de Paris 1908, Rapport au nom de la 3^e Commission, sur le Bois de Boulogne, présenté par M. Jousset, conseiller municipal, p. 4-5. Archives de Paris, VM90 332.

cas de Frédéric Delaive dans sa thèse sur le canotage parisien¹³. L'obligation de se déclarer en préfecture permet de retracer quantitativement l'évolution de cette activité. Le nombre de canots immatriculés est ainsi multiplié par 3,5 entre 1826 et 1862¹⁴, année perçue par l'historien comme le moment où la pratique du canotage est la plus massive en région parisienne. François Gasnault observe cette même massification pour les bals publics en région parisienne, dont le nombre augmente rapidement entre 1830 et 1850¹⁵.

La hausse de l'engouement pour le plein air au XIXe siècle est favorisée par différents types d'acteurs qui ont popularisé les environs de Paris. Dans son essai *La banlieue*, Émile Zola mentionne trois lanceurs de mode. Il affirme qu'il « fallait que Rousseau vînt pour qu'un attendrissement universel se déclarât, et pour qu'on se mît à embrasser les chênes comme des frères. Aujourd'hui, notre passion des champs nous vient de ce grand mouvement naturaliste du dix-huitième siècle¹⁶ ». Jean-Jacques Rousseau et ses *Confessions* rédigées entre 1765 et 1770 sont des grilles de lecture du paysage au XIXe siècle. Dans son récit d'excursion de 1835, Frances Trollope se remémore les écrits de Rousseau devant la nature de la vallée de Montmorency, espace réputé pour abriter l'Ermitage du philosophe. La voyageuse assure à propos de Rousseau : « nous n'avons cessé à chaque pas que nous faisions dans cette belle forêt, de le voir en imagination, dans chaque fleur, dans chaque brin de mousse, dont l'étude faisait à Montmorency ses plus chères délices¹⁷ ». Le deuxième acteur ayant participé selon Émile Zola la vogue du plein air est Paul de Kock (1793-1871), auteur de romans populaires : « C'est certainement lui qui a le plus travaillé à pousser le menu peuple hors des fortifications. Sans doute, de son temps, l'élan existait déjà ; mais il fit une mode des parties de campagne qu'il racontait, il donna la vogue à certains coins de verdure et de soleil¹⁸ ». La thèse de Constance

¹³ DELAIVE, Frédéric, *Canotage et canotiers de la Seine : genèse du premier loisir moderne à Paris et dans ses environs (1800-1860)*, Tome 2, Thèse d'histoire, Université Paris 1 – Panthéon Sorbonne, 2003, p. 393.

¹⁴ Le nombre de canots immatriculés passe de 1633 en 1826 à 3500 en 1862.

¹⁵ GASNAULT, François, « Chapitre 5 : L'apothéose de la danse », *Guinguettes et lorettes : bals publics et danse sociale à Paris entre 1830 et 1870*, Paris, Aubier, 1986, pp. 115-142.

¹⁶ ZOLA, Émile, *La banlieue*, op. cit., p. 199.

¹⁷ TROLLOPE, Frances, « Le Dîner sur l'herbe à Montmorency », dans *Paris et les Parisiens en 1835*, Tome 3, Paris, H. Fournier, 1836, p. 119.

¹⁸ ZOLA, Émile, *La banlieue*, op. cit., p. 200.

Barbaresco confirme cela en attribuant à Paul de Kock, et non aux écrivains naturalistes et aux peintres impressionnistes du second XIXe siècle, l'origine de l'imaginaire de la partie de campagne parisienne¹⁹. La caricature d'André Gill parue en 1867 dans l'hebdomadaire satirique *La Lune* laisse même penser que les récits de Paul de Kock ont diffusé le goût du déjeuner sur l'herbe²⁰. L'écrivain est représenté sur la route de Romainville, village fétiche de ses récits de partie de campagne, avec à la main un panier de pique-nique duquel dépasse une bouteille de vin. La troisième étape de mise à la mode des environs de Paris selon Émile Zola est amorcée par les peintres de plein air²¹ :



Figure 1 : GILL, André, « Ch. Paul de Kock », *La Lune*, Troisième année, N°76, 18 août 1867, p. 1.

« Après Paul de Kock, toute une bande de peintres est venue, et ce sont réellement eux qui ont découvert la banlieue parisienne. Cette découverte se rattache à l'histoire de notre école naturaliste de paysage. (...) Ce fut Français et quelques-uns de ses amis qui découvrirent Meudon. Personne encore ne s'était douté du charme des rives de la Seine. Plus tard, Daubigny explora le fleuve tout entier, depuis Meudon jusqu'à Mantes ; et que de trouvailles, le long du chemin : Chatou, Bougival, Maisons-Laffitte, Conflans, Andrésy ! Les Parisiens ignoraient même alors les noms de ces villages. Quinze ans plus tard, une telle cohue s'y pressait, que les peintres devaient fuir. (...) Ainsi, la banlieue parisienne se révélait davantage à chaque Salon de peinture. »

L'école naturaliste de paysage fait référence aux peintres de Barbizon actifs des années 1820 aux années 1870. Ces artistes rejettent la tradition d'une peinture de paysage inspirée de la nature italienne pour peindre en plein air la région parisienne. Si Émile Zola centre son propos sur les bords de Seine, ajoutons que l'école de Barbizon a également participé à la vogue de l'excursion en forêt de Fontainebleau. Les représentations influencent donc la pratique d'activités champêtres. Cette perméabilité s'observe dans le roman *Évariste Plauchu* de Marius Roux, où le *Déjeuner sur l'herbe* d'Edouard Manet est une référence mentale présente au

¹⁹ BARBARESCO, Constance, *"Entre les fortifications et la province", le bonheur dans le pré. Une histoire littéraire et culturelle du bonheur en banlieue verte (1820-1939)*, Thèse de littérature dirigée par Judith Lyon-Caen et Myriam Boucharenc, Soutenue à l'EHESS le 30 septembre 2022, p. 94.

²⁰ Figure 1.

²¹ ZOLA, Émile, *La banlieue*, op. cit., p. 202-203.

moment du choix d'un lieu de repas de plein air. Le romancier fait dire à l'un de ses personnages : « Le déjeuner sur l'herbe... où ai-je vu cela ? Ah! j'y suis, à l'Exposition de M. Manet. Tiens, c'est très-chic ! Il paraît que, quand on déjeune sur l'herbe, les femmes déjeunent sans chemise... Mesdames, tâchez d'y mettre de la décence²² ». Même si cette source est à manipuler avec précaution puisqu'elle est fictionnelle, elle montre tout de même que les œuvres d'art entraînent des conséquences sur la pratique du déjeuner sur l'herbe.

La hausse de l'engouement pour le déjeuner sur l'herbe n'est cependant pas linéaire. Les guerres et les crises politiques remettent ponctuellement en cause les joies des parties de campagne. Le *Guide du promeneur aux barrières et dans les environs de Paris* constate en 1851 en parlant du bois de Vincennes que « tout s'est désenchanté à la fois, tout ce qui était champêtre s'est évanoui : y a-t-il rien de moins pastoral qu'un uniforme, de moins idylle que la fanfare, de moins églogue que les retentissements perpétuels de coups de canon ?²³ ». La diminution des loisirs de plein air est ici associée à la militarisation du fort de Vincennes sous Louis-Napoléon Bonaparte. Dans les lignes suivantes, l'auteur justifie l'abandon de Romainville pour la partie de campagne en justifiant que « l'humeur parisienne n'est plus autant aux folâtres gâités, elle s'est tempérée, attristée, assombrie ; la faute en est, dit-on, aux préoccupations politiques, qui, bientôt depuis plus d'un demi-siècle, ne nous laissent plus sans soucis²⁴ ». L'instabilité politique du premier XIXe siècle, notamment due aux changements de régimes à la suite des révolutions de 1789, de 1830 et de 1848, assombrirait donc les dimanches parisiens. Cette même observation resurgit à la fin du XIXe siècle dans *Les Environs de Paris* de Louis Barron (1886) qui évoque Romainville au début du siècle en assurant que « les guerres civiles, ces terribles accès de la lutte pour la vie, n'avaient pas encore altéré la bonne humeur, assombri le caractère enjoué de la population parisienne²⁵ ». Comme l'a montré François Gasnault à travers son étude des guinguettes, les loisirs dominicaux sont très peu pratiqués pendant les révolutions de 1830 et 1848, mais aussi pendant plusieurs années qui suivirent²⁶.

En mettant de côté ces fluctuations, l'engouement pour le déjeuner sur l'herbe est en hausse au cours du XIXe siècle. Cette nouvelle mode est encouragée par un imaginaire du plein

²² ROUX, Marius, *Évariste Plauchu. Mœurs vraies du Quartier-Latin*, Paris, E. Dentu, 1869, p. 239.

²³ B. R., *Guide du promeneur aux barrières et dans les environs de Paris*, Paris, R. Ruel Aîné, 1851, p. 61.

²⁴ *Ibid.*, p. 76.

²⁵ BARRON, Louis, *Les Environs de Paris*, Paris, Quantin, 1886, p. 106.

²⁶ GASNAULT, François, « Chapitre 8 : Le tournant », dans *Guinguettes et lorettes, op. cit.*, pp. 217-244.

air qui se forge dès le XVIIIe siècle et surtout au XIXe siècle avec les romans populaires et les représentations picturales. Toutefois, ces représentations du déjeuner sur l'herbe n'auraient pas été suivies par une pratique massive de cette activité si l'accès à la campagne n'avait pas été facilité par l'essor de nouveaux moyens de transport.

b. De nouveaux horizons

L'amélioration des moyens de transport au XIXe siècle joue un rôle de catalyseur dans la massification du déjeuner sur l'herbe. Elle facilite l'accès à des environs de Paris qui s'étendent alors sur une plus vaste géographie.

L'accès à la campagne parisienne est difficile dans le début du XIXe siècle. Un récit d'excursion à Vincennes de 1825 assure que « c'est là le désagrément des grandes villes : on perd un temps infini avant de trouver la campagne ; et c'est ce qui fait que bien des gens, dégoûtés des promenades champêtres, meurent sans avoir jamais connu les beautés de la nature²⁷ ». Les moyens de transport sont lents et peu nombreux, ce qui restreint la fréquence et l'éloignement des parties de campagne. Dans ses mémoires publiées en 1855, R. Herbaut mentionne le départ des Parisiens pour déjeuner sur l'herbe en énumérant les moyens de sortir de la ville en fonction des lieux de partie de campagne : « les uns se dirigeant vers la barrière de la Villette, les autres montés en lapins dans les coucous de Saint-Denis ; ceux-ci assiégeant les voitures de Versailles ; ceux-là louant des chevaux pour grimper au bois de Romainville ; tous projetant de dîner sur l'herbe²⁸ ». La banlieue se rejoint principalement à pied, à dos de cheval, ou en fiacre. Précisons qu'il existe dès le premier XIXe siècle des organisations de transports collectifs pour se rendre dans les environs de Paris²⁹ : des diligences desservent les localités très fréquentées comme Versailles et Saint-Germain-en-Laye dès la fin du XVIIIe siècle, des bateaux à vapeur sont mis en fonctionnement sur la Seine à partir de 1826 dans un objectif de plaisance, et un service d'omnibus relie la banlieue à Paris dès 1828. Malgré ces réseaux, les espaces investis par les citadins le dimanche restent proches de Paris au début du XIXe siècle. Mis à part Versailles, les localités mentionnées par R. Herbaut se situent dans un rayon d'une dizaine de kilomètres autour de la ville. La lenteur des moyens de transport en est l'une des deux causes majeures, la seconde étant la présence d'une campagne suffisamment

²⁷ An., *Une promenade à Vincennes* ou *Le Bon Pasteur*, Toulouse, B. Cadet, 1825, p. 13.

²⁸ HERBAUT, R., *Mémoires d'un ménage parisien*, Tome 1, Bruxelles, A. Bluff, 1855, p. 17-18.

²⁹ CSERGO, Julia, « Parties de campagne », art. cit., p. 40-47.

champêtre à proximité directe de Paris (voir chapitre 3). Les coucous mentionnés par R. Herbaut représentent le véhicule type du premier XIXe siècle comme en témoigne le romancier Louis Reybaud en 1860³⁰ :

« Pour voyager dans la banlieue, il n'y avait qu'une ressource à la portée des bourses modestes : c'étaient ces voitures en forme de cages à poulets, attelées d'une bête poussive et que l'on nommait des coucous. Aujourd'hui, à peine en reste-t-il quelques échantillons, débris d'une race perdue : mais alors ils déployaient orgueilleusement leurs files aux abords des portes Saint-Denis et Saint-Martin, et sur les autres stations où ils espéraient trouver de l'emploi. (...) Pour une locomotive, qu'est-ce que le trajet de Paris à Saint-Denis? l'affaire d'un clin d'oeil. Pour un coucou, chargé au complet, c'était une entreprise. »

Cette entreprise dont parle Louis Reybaud est causée par la faible vitesse à laquelle avance le coucou. « On faisait le trajet de Versailles à Paris en cinq heures, quand on tombait sur un bon cheval » assure Louis Huart en 1841³¹. Ce même auteur explique ensuite que la lenteur est due au mauvais état des voies de communication, à la présence de lapins sur les routes qui perturbent les chevaux, à la fatigue de ceux-ci, et au fait qu'il faille attendre que trois bêtes soient attelées à la voiture avant de partir, ce qui pouvait prendre plusieurs dizaines de minutes. Ce même auteur méprise également les coucous pour leur inconfort puisque les passagers sont victimes d'incessantes secousses et des aléas du climat. Les coucous sont néanmoins associés à la lenteur des déplacements uniquement *a posteriori*, une fois que ce véhicule « a été broyé sous la roue des wagons³² ». Le rapport au temps est différent avant l'avènement du chemin de fer. Dans son roman *Monsieur Dupont* (1823), Paul de Kock fait par exemple dire à Mme Moutonnet projetant de rejoindre le lieu du déjeuner sur l'herbe à pied : « Le bois de Romainville est si près... il ne faut que deux petites heures en se promenant. Nous aurons ensuite le temps de nous reposer³³ ». Soixante ans plus tard, Émile Zola aborde justement le bois de Romainville pour souligner la difficulté d'y accéder au premier XIXe siècle alors qu'il se situe « aux portes de Paris, on peut faire cette promenade à pied, en suivant la grande rue de Belleville. Aller à Romainville autrefois était pourtant une plus grosse affaire que d'aller aujourd'hui à Mantes ou

³⁰ REYBAUD, Louis, *Mathias l'humoriste*, Paris, Michel Lévy Frères, 1860, p. 21.

³¹ HUART, Louis, « Le Lapin », dans *Muséum parisien. Histoire physiologique, pittoresque, philosophique et grotesque de toutes les bêtes curieuses de Paris et de la banlieue*, Paris, Beaucher et Cie, 1841, p. 255-258.

³² *Ibid.*, p. 256.

³³ KOCK, Charles Paul de, *Monsieur Dupont*, Paris, G. Barba, 1823, p. 5.

à Fontainebleau³⁴ ». Dans le dernier tiers du XIXe siècle, les villes situées aux limites de la région parisienne sont effectivement accessibles en une ou deux heures par le train, temps qu'il fallait pour se rendre dans les proches environs de Paris³⁵. Se déplacer au premier XIXe siècle apparaît donc difficile par rapport à la vitesse permise ensuite par la machine à vapeur.

L'essor du chemin de fer engendre une massification de la pratique de la partie de campagne en rendant la périphérie parisienne plus accessible. L'historiographie s'est beaucoup penchée sur l'histoire du chemin de fer en région parisienne. Dans le chapitre intitulé « La métropole rayonnante » de *L'invention de la vitesse*, Christophe Studeny démontre que Paris s'ouvre à la banlieue avec l'essor du chemin de fer³⁶. Il en est de même de *l'Histoire des chemins de fer en France* où François Caron dédie quelques pages à l'influence que ce nouveau moyen de transport a eu sur le rapport de Paris à sa banlieue³⁷. Dans un article de 2004, Isabelle Rabault-Mazières rappelle les inaugurations de lignes de chemin de fer en région parisienne entre 1837 et 1860³⁸, liste que l'on peut synthétiser dans le tableau suivant :

Destination des lignes de chemin de fer en provenance de Paris	Année d'ouverture
Le Pecq	1837
Versailles	1839-1840
Corbeil	1840
Mantes-la-Jolie par Maisons-Laffitte	1843
Bourg-la-Reine / Robinson	1846
Saint-Germain-en-Laye	1847
Melun	1849
Nogent-sur-Marne	1856
La Varenne	1859
Aulnay-sous-Bois	1860

Figure 2 : Tableau présentant les lignes de chemins de fer inaugurées jusqu'en 1860 reliant Paris à ses environs.

³⁴ ZOLA, Émile, *La banlieue*, op. cit., p. 201-202.

³⁵ BARBARESCO, Constance, *"Entre les fortifications et la province"*, op. cit., p. 212.

³⁶ STUDENY, Christophe, « Chapitre VIII. La métropole rayonnante », dans *L'invention de la vitesse. France, XVIIIe-XXe siècle*, Paris, Gallimard, 1995, pp. 197-215. Il en est de même chez MARCHAND, Bernard, « Désastre en banlieue : le mitage du paysage (1890-1930) », dans *Paris, histoire d'une ville. XIXe-XXe siècles*, Paris, Le Seuil, 1993, p. 193-204.

³⁷ CARON, François, « La banlieue, lieu d'évasion, lieu de travail », dans *Histoire des chemins de fer en France. Tome premier. 1740-1883*, Paris, Fayard, 1997, pp. 592-596.

³⁸ RABAULT-MAZIÈRES, Isabelle, « Chemin de fer, croissance suburbaine et migrations de travail : l'exemple parisien au XIXe siècle », *Histoire urbaine*, Vol. 11, n° 3, 2004, pp. 9-30.

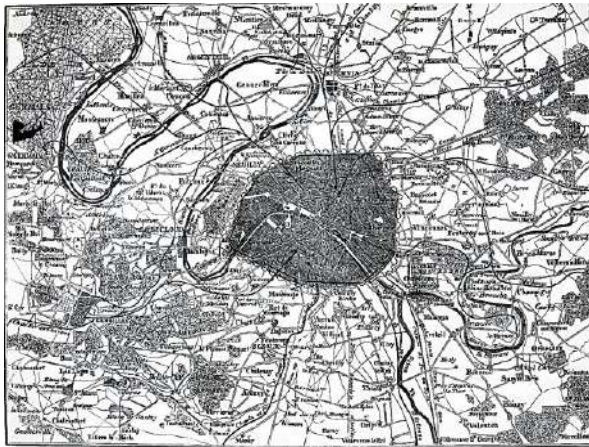


Figure 3 : MURRAY, John, *Handbook for visitors to Paris ; containing a description of the most remarkable objects, in the city and its environs*, Londres, J. Murray, 1876, page non renseignée.

Entre 1855 et 1887, plus de deux cents gares de banlieue sont reliées au réseau ferroviaire parisien³⁹. Cet essor du chemin de fer aux environs de Paris modifie la pratique du déjeuner sur l'herbe. Les guides d'excursion prennent en compte les déplacements en train pour accéder aux environs de Paris. Le guide Murray de 1876 présente par exemple une carte des environs de Paris détaillant les différentes lignes de chemin de fer et les gares de banlieue, preuve que le train est devenu le

moyen de locomotion par excellence pour se rendre dans les environs de Paris⁴⁰. En 1868, Adolphe Joanne justifie le besoin d'une réédition de son guide des *Environs de Paris illustrés* publié pour la première fois en 1856 en assurant que « depuis douze ans les chemins de fer, en s'étendant et en se multipliant, ont singulièrement facilité les promenades et les excursions. Les trains des dimanches et des jours de fêtes, dont les prix devraient être diminués au lieu d'être augmentés, transportent hors des fortifications un nombre de plus en plus considérable de familles entières⁴¹ ». Par conséquent, la pratique même du déjeuner sur l'herbe s'intensifie. « Les parcs et les forêts, dont les chemins de fer ont fait des jardins parisiens, sont, pendant les dimanches de l'été, jonchés de ces douairs assis autour d'un pâté⁴² » assure Eugène Briffault dès 1846 dans un essai sur la gastronomie parisienne⁴³. Le même lien direct entre l'expansion de la pratique du repas champêtre et l'avènement du train est observable dans une gravure issue de la revue de *La Vie du rail* en 1870⁴⁴. L'illustration représente une journée de partie de

³⁹ CSERGO, Julia, « Parties de campagne », art. cit., p. 40-47.

⁴⁰ Figure 3. Les voies de chemins de fer sont représentées par des lignes noires, les gares par des carrés noirs.

⁴¹ JOANNE, Adolphe, *Les environs de Paris illustrés*, Paris, Hachette, 1868, page non renseignée (préface).

⁴² BRIFFAULT, Eugène, *Paris à table*, op. cit., p. 182.

⁴³ Le même type d'information est présent chez LEMARCHAND, Ernest-Hector, *Histoire de Vincennes*, Vincennes, G. Gillot, 1889, p. 38, où le bois de Vincennes est devenu « un véritable faubourg desservi par le chemin de fer qui a des trains tous les quarts d'heure et par une ligne de tramways. »

⁴⁴ Figure 4. Gravure reproduite dans BARTHE-DELOIZY, Francine (dir.), *Le pique-nique : ou l'éloge d'un bonheur ordinaire*, Rosny-sous-Bois, Bréal, 2008, p. 37.

campagne en six vignettes. Cinq d'entre elles traitent explicitement du chemin de fer en illustrant les gares bondées de Saint-Germain et Versailles, une locomotive dans la campagne, et des passagers au retour de leur excursion. Au centre, la dernière vignette représente une famille déjeunant sur l'herbe. Un lien étroit est donc établi entre le repas champêtre et le chemin de fer. Le déjeuner sur l'herbe

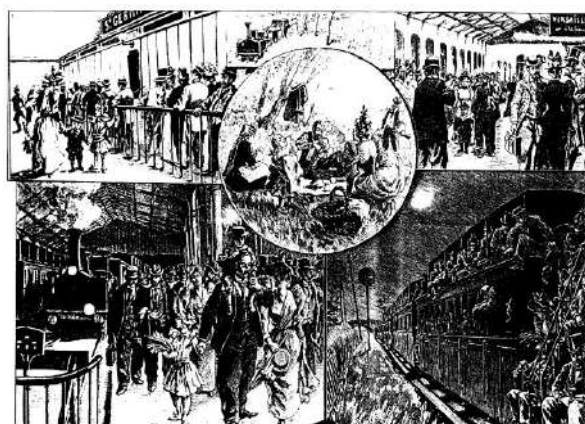


Figure 4 : *L'Illustration. La vie du rail*, 1870.

apparaît comme l'objectif de l'utilisation du chemin de fer vers la banlieue parisienne. Le train devient le moyen de transport indispensable pour entreprendre un repas dans les environs de Paris. Les compagnies de chemins de fer encouragent la vogue de la partie de campagne en proposant des billets aller-retour à des prix avantageux exclusivement pour le dimanche et les jours fériés⁴⁵. Elles s'adaptent par ailleurs à la hausse des mobilités récréatives Paris-périphérie en mettant à disposition des trains supplémentaires le dimanche soir pour désengorger plus rapidement les gares bondées des localités de banlieue. Dans un essai de 1889, Maurice du Seigneur relate ce moment singulier du retour de partie de campagne en soulignant le mélange des classes sociales toléré par la fatigue : « Le sifflet d'une locomotive retentit, annonçant l'arrivée d'un train supplémentaire. Des Ah! Ah! de satisfaction sortent de toutes les bouches. On se précipite à l'assaut des wagons, sans s'inquiéter de la classe du compartiment; il n'y a plus de classe, à cette heure, il n'y a que des gens pressés de rentrer⁴⁶ ».

Le chemin de fer facilite le déjeuner sur l'herbe puisqu'il crée une proximité nouvelle entre Paris et sa campagne environnante. De nouveaux horizons s'ouvrent alors aux pique-niqueurs, l'exemple de la forêt de Fontainebleau étant le plus probant. La massification du déjeuner sur l'herbe dans cet espace est perceptible au fil des rééditions du guide de Claude-François Denecourt, habitant de Fontainebleau à l'initiative du tracé des parcours d'excursions dans la forêt. En 1840, le guide renseigne que c'est au pied du rocher des Deux-Sœurs « que les citadins de Fontainebleau viennent plusieurs fois chaque année, se réunir, et, par des jeux, des

⁴⁵ Cette information est systématiquement donnée dans tous les guides Joanne du second XIXe siècle concernant les environs de Paris.

⁴⁶ DU SEIGNEUR, Maurice, « La Banlieue et les environs de Paris », dans *Paris, voici Paris*, Paris, Librairie de Paris, 1889, p. 350.

danses, et surtout par un dîner sous la feuillée⁴⁷ ». Outre le fait que le déjeuner sur l'herbe ne soit mentionné qu'une seule fois, cet extrait montre que l'habitude de repas en forêt de Fontainebleau ne concerne que les habitants de cette ville. En 1849 est inaugurée la ligne de chemin de fer Paris-Fontainebleau. Dès l'année suivante, le guide Denecourt prend en compte l'arrivée des Parisiens à Fontainebleau pour organiser des fêtes champêtres : « Quant aux grandes fêtes qui, pour ajouter aux agréments des joyeux Parisiens qu'amènent parmi nous les trains de plaisir, doivent être fréquemment données, nous pensons que l'emplacement le plus convenable à choisir serait l'Avenue et le Mail de Henri IV, en y comprenant les quinconces et toutes les délicieuses allées et oasis contigus⁴⁸ ». Ce même guide de 1850 encourage même la massification de l'usage récréatif de la forêt de Fontainebleau par les Parisiens en souhaitant que la construction du chemin de fer soit suivie d'une multiplication des structures touristiques. Denecourt s'exclame : « Puisse notre Administration municipale s'entendre avec celle du Chemin de Fer, qui, sans doute, entrerait pour partie dans la dépense, et alors, comme à Saint-Cloud, Saint-Germain, Sèvres et Versailles, en un mot, comme dans toutes les localités avoisinant Paris, et desservies par une ligne de Fer, nous verrons des milliers de personnes, conviées par la joie et le plaisir, arriver dans nos murs à certains jours de l'année, se répandre dans tous nos lieux publics, et y donner la vie et le mouvement !⁴⁹ ». Le chemin de fer est ainsi perçu comme un moyen d'élargir le champ des possibles. Une journée de partie de campagne peut désormais s'effectuer à plusieurs dizaines de kilomètres de Paris. En ouvrant de nouveaux horizons, l'essor du chemin de fer modifie l'usage qui est fait de la campagne des environs de Paris. Dans ses *Promenades d'un naturaliste aux environs de Paris* (1866), Jules Rengade témoigne de l'évolution des activités pratiquées dans la forêt de Bondy nouvellement desservie par le train. Il assure que⁵⁰ :

« Le progrès, bien mieux que la maréchaussée, a dispersé les voleurs. Paris, lassé d'envoyer des brigades de gendarmerie dans ces bois dangereux, s'est avancé lui-même de ce côté. En un demi-siècle, il a joint successivement Belleville, les prés Saint-Gervais, la Chapelle, la Villette, les Buttes-Chaumont, Romainville, il a fait passer un chemin de

⁴⁷ DENECOURT, Claude-François, *Guide du voyageur dans le palais et la forêt de Fontainebleau ou Histoire et description abrégés de ces lieux remarquables et pittoresques*, Fontainebleau, Chez l'auteur et chez F. Lhuillier, 1840, p. 24.

⁴⁸ DENECOURT, Claude-François, *Guide du voyageur et de l'artiste à Fontainebleau ; itinéraire du palais et de la forêt avec les promenades les plus pittoresques*, Cinquième édition ornée de planches, Paris, Aux libraires du Palais National, 1850, p. 76-77.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 77.

⁵⁰ RENGADE, Jules, *Promenades d'un naturaliste aux environs de Paris*, Paris, Librairie du Petit-Journal, 1866, p. 178.

fer à travers la forêt sinistre, et complètement changé l'aspect des villages qui l'environnent. Ses bons habitants vont aujourd'hui paisiblement dîner sur l'herbe où les bandits d'autrefois se partageaient les dépouilles de leurs victimes. »

Avec le chemin fer, la forêt de Bondy au nord-est de Paris troque ainsi sa réputation de haut-lieu de la criminalité pour celle de haut-lieu du repas champêtre. En plus de permettre aux pique-niqueurs d'investir de nouveaux espaces, le train change le visage de certains environs de Paris qui deviennent des lieux de partie de campagne des Parisiens.

La fin du XIXe siècle marque un second tournant dans l'histoire de l'excursion parisienne. Cette période correspond à l'avènement de nouveaux moyens de transport, notamment la bicyclette et l'automobile, qui facilitent davantage la pratique du déjeuner sur l'herbe. Un rapport du conseil municipal de Paris de 1908 témoigne des conséquences de ce tournant sur la fréquentation et l'état du bois de Boulogne⁵¹ :

« Aujourd'hui, à quinze ou vingt ans seulement de distance, la physionomie du Bois s'est totalement modifiée. (...) À cette époque, d'ailleurs, les moyens de transport à bon marché faisaient défaut ; la région avoisinant le Bois, consistant pour sa plus grande partie en terrains vagues, était particulièrement déshéritée sous ce rapport. Il n'y avait que pas ou peu d'omnibus et de tramways ; on n'avait alors aucune idée du Métropolitain amenant en quelques instants de tous les points de la Ville des flots de Parisiens avides d'air et de lumière ; enfin, la bicyclette et l'automobile, ces deux merveilleux instruments de progrès qui ont si profondément transformé la circulation parisienne et les conditions d'existence moderne n'avaient pas encore fait leur apparition. »

Dans les dernières décennies du XIXe siècle, l'accès des Parisiens aux espaces verts est facilité par la progression des réseaux d'omnibus et de tramways développés dès 1855 et par l'essor du métro à partir de 1900. Si ces moyens de transport intensifient le déplacement des Parisiens, c'est surtout l'avènement de la bicyclette dès les années 1880⁵² et celui de la voiture au début du XXe siècle⁵³ qui modifient la géographie du déjeuner sur l'herbe. Grâce à ces deux véhicules, les excursionnistes deviennent indépendants des gares. Une partie de campagne peut s'organiser en tous lieux, ce qui participe à une nouvelle modification des environs de Paris. Dans ses *Dimanches parisiens*, Louis Morin affirme que « c'est tout un monde que la bicyclette a

⁵¹ Conseil Municipal de Paris 1908, Rapport sur le Bois de Boulogne, *op. cit.*, p. 4-5. Archives de Paris, VM90 332.

⁵² BERTHOT-LAVENIR, Catherine, « Chapitre 4 : L'âge d'or de la bicyclette », dans *La Roue et le stylo. Comment nous sommes devenus touristes*, Paris, O. Jacob, 1999, pp. 87-111.

⁵³ *Idem.*, « Chapitre 7 : Le système technique de l'automobile », dans *La Roue et le stylo, op. cit.*, pp. 157-186.

transformé, et la révolution est égale à celle qui s'est accomplie lors de l'invention des chemins de fer » pour ensuite expliquer que le cercle des parties de campagne « s'est élargi tout autour de Paris, cinq à dix lieues plus loin⁵⁴ ». La bicyclette est associée à la vitesse et à la liberté. C'est ce même sentiment d'indépendance que Frédéric Delaive observe chez les canotiers qui apprécient mener leur barque car ils se sentent libres de tout animal et de tout moteur⁵⁵. Bien que d'une démocratisation plus lente, l'automobile répond également à cette liberté désirée lors d'une partie de campagne. Dans *Le Commis de M. Bouvat* (1909), Jules Girardin promeut l'autonomie que ce véhicule permet en faisant dire à son héros : « Je pars aux heures qui me conviennent, je m'arrête aux endroits qui me plaisent, je déjeune sur l'herbe quand il m'en prend fantaisie. En un mot, je suis libre comme l'air⁵⁶ ».

L'essor de nouveaux moyens de transport participe à la massification de la pratique du déjeuner sur l'herbe en rendant les environs de Paris plus accessibles. Si le propos a été divisé autour de deux tournants majeurs, le train n'a pas remplacé du jour au lendemain les déplacements à pied ou à cheval, de même que la bicyclette ne s'est pas substituée au chemin de fer. Une complémentarité des moyens de transport existe, et ce au sein d'une même partie de campagne. Un article publié en 1894 dans *Le Cycle* relate une journée type de déjeuner sur l'herbe en précisant les divers moyens de transport utilisés par un même groupe de pique-niqueurs⁵⁷ :

« On se donne rendez-vous de bonne heure, pour partir, près de la Concorde et on va déjeuner à une trentaine de kilomètres : les paresseux et les paresseuses (...) remplissent le haut des mails, les longues trompettes font retentir l'air de leurs cris stridents, le fouet claque, les grelots des chevaux sonnent clair et les voitures se mettent en marche, escortées par les cyclistes et cavaliers des deux sexes qui causent, animés, joyeux, réveillés par l'air frais du matin. »

Toute la nourriture est apportée par les mails pour alléger les cyclistes. Le retour du déjeuner sur l'herbe est encore plus diversifié en termes de moyens de transport. Seulement quelques courageux rentrent en vélo, tandis que les autres prennent le mail ou le train. Dans ce cas, les bicyclettes sont rapportées à Paris par une charrette de campagne, à moins qu'un wagon spécial

⁵⁴ MORIN, Louis, « Sur la route, Dimanche 19 avril », *Dimanches parisiens*, op. cit., p. 40.

⁵⁵ DELAIVE, Frédéric, *Canotage et canotiers de la Seine*, op. cit., p. 184-185.

⁵⁶ GIRARDIN, Jules, *Le Commis de M. Bouvat*, Troisième édition, Paris, Hachette et Cie, 1909, p. 59.

⁵⁷ « Le Cyclisme dans les parties de campagne », *Le Cycle : organe hebdomadaire spécial de la vélocipédie*, n°148, 24 juin 1894. p. 6.

du train ne soit mis à disposition des cyclistes. Un excursionniste partant le matin en pédalant peut donc revenir le soir par le chemin de fer.

Le chemin de fer, la bicyclette et l'automobile ouvrent de nouveaux horizons à des pique-niqueurs qui se font de plus en plus nombreux. À la fin du XIX^e siècle, la massification de la pratique du déjeuner sur l'herbe dans les environs de Paris est si importante qu'elle aboutit à faire de cette activité un symbole de la vie parisienne. À partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle, le déjeuner sur l'herbe devient un *topos* de la culture populaire en apparaissant sur des supports variés. Le repas de plein air est par exemple mentionné dans des pièces de théâtre⁵⁸ et dans certaines chansons de la Troisième République où il est prétexte aux récits grivois⁵⁹. L'iconographie est quant à elle très importante chez les peintres de plein air et dans les cartes postales du tournant du XX^e siècle. Elle se retrouve également sur des objets du quotidien comme des éventails⁶⁰, des calendriers⁶¹, ou encore des jeux⁶². C'est par exemple le cas de la onzième carte d'atout du jeu de tarot qui met en miroir un déjeuner sur l'herbe et une promenade en canot⁶³.

⁵⁸ Figure 5.

⁵⁹ BARNOLT et DEBAILLEUL, *Un Déjeuner sur l'herbe*, vers 1879 ; DELORMEL et GARNIER (paroles), DESORMES (musique), *En revenant de la revue*, 1886. Annexe 1 ; BENECH, Ferdinand-Louis (paroles), BERNIAUX, Désiré (musique), *Mes petites ouvrières*, 1909. Annexe 3.

⁶⁰ Figure 6.

⁶¹ Figure 7.

⁶² Figure 8.

⁶³ Figure 9. Pour une brève histoire des cartes de tarot lire STOLZENBURG, Kay, *The Bourgeois Tarot – International Playing Card Society* [site web], Novembre 1978. Consulté le 14/02/2025 : <https://i-p-c-s.org/pattern/ps-18.html>.



Figure 5 : An., Affiche pour *Un déjeuner sur l'herbe* joué aux Folies-Bergères par la troupe Albert & Edmund's, 1889, Lithographie, 117x79.7 cm, Paris, Musée Carnavalet.



Figure 6 : Production italienne, Éventail représentant un déjeuner sur l'herbe, XIXe s., Aquarelle, papier, bois, ivoire et Strass, Hauteur : 17.5 cm, Paris, Musée Carnavalet.



Figure 7 : An., *Almanach des Postes et des Télégraphes*, 1895, Chromolithographie, 21x26.3 cm, Marseille, Mucem.



Figure 8 : LEROUGE, Raoul, *Une partie de campagne*, 1908, Jeu à découper, 39.1x49.3 cm, Épinal, Musée de l'image.

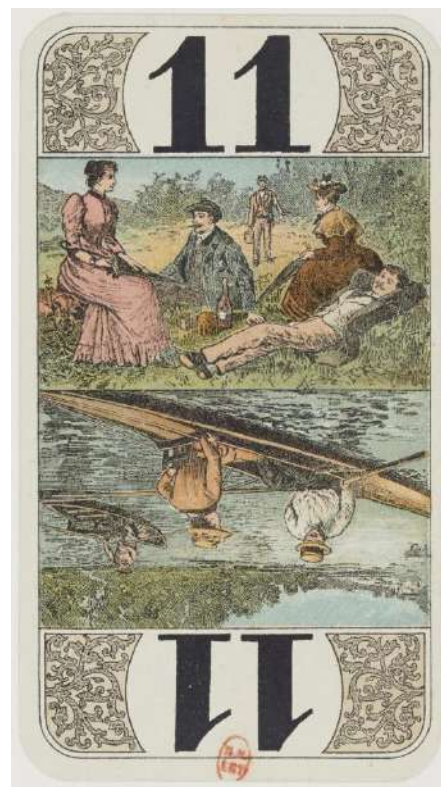


Figure 9 : GRIMAUD, Baptiste-Paul, Jeu de tarot français à deux têtes dit « tarot allemand » ou « tarot nouveau », Onzième carte d'atout, 1898-1899, Paris, BNF.

II. Une démocratisation du déjeuner sur l'herbe ?

Il a été démontré que la pratique du déjeuner sur l'herbe est en hausse au XIX^e siècle. Il convient désormais de comprendre de quel type est l'intensification de cette activité. Le déjeuner sur l'herbe touche-t-il seulement de plus en plus d'espaces grâce aux nouveaux moyens de transport, ou alors sa massification est-elle également d'ordre social ? En bref, peut-on parler d'une démocratisation du repas champêtre au XIX^e siècle ?

a. Une pratique économique accessible à tous ?

Commençons par montrer que le déjeuner sur l'herbe est un loisir accessible à tous au XIX^e siècle. Les sources soulignent presque systématiquement son caractère économique. Emmener ses propres provisions dans les environs de Paris est présenté comme étant la solution pour profiter d'une partie de campagne en dépensant peu. Le roman de Jules Mary intitulé *La Bien-Aimée* donne la parole à une ouvrière vantant les qualités de son mari, en particulier celle d'être « économe. Jamais chez le marchand de vin. Le dimanche, une promenade avec toute la famille au bois de Vincennes, dont nous sommes obligés de ramener les petits sur les bras, parce qu'ils sont fatigués. On dîne sur l'herbe, quand il fait beau. Voilà toutes les distractions⁶⁴ ». Le déjeuner sur l'herbe intègre ici la liste des loisirs bon marché. Au contraire, consommer chez le marchand de vin est associé à la dépense irraisonnable. Manger sur l'herbe avec ses propres provisions est notamment un moyen d'éviter les traiteurs et débits de boissons trop coûteux. Dans son récit d'excursions de 1898, Louis Morin s'interroge sur le prix que coûte un dimanche passé aux Grandes eaux de Versailles⁶⁵ :

« Combien cela coûtera-t-il, une journée de ces délices ? Pas trop cher ! quarante-six sous par personne, aller et retour. On peut se payer cela. Si la ménagère est économe, elle aura préparé, dès le samedi soir, le morceau de veau froid, si doux à déguster sur l'herbe, et l'on pourra passer fièrement, son filet à la main, les goulots des bouteilles sortant des poches, devant les marchands de soupe qui, dès l'aube, alignent leurs tables sur les avenues de Versailles, prêts à tous les brigandages. »

Une partie de campagne devient abordable à partir du moment où le repas est préparé par la famille qui excursionne, et non acheté sur place auprès de restaurateurs qui profiteraient de l'attraction touristique de Versailles pour augmenter leurs prix. Cette opposition entre déjeuner

⁶⁴ MARY, Jules, *La Bien-Aimée. Roman Parisien*, Paris, E. Dentu, 1885, p. 349.

⁶⁵ MORIN, Louis, « Les Grandes eaux. Dimanche 28 juin », dans *Dimanches parisiens*, op. cit., p. 107-108.

sur l'herbe bon marché et restaurants coûteux est récurrente dans les sources⁶⁶. Pour n'en citer qu'une seule, une enquête de Frédéric Le Play de 1861 concernant une famille d'ouvriers dont le père est compositeur-typographe renseigne que « dans ces excursions, jamais ils ne mangent chez le traiteur, la mère emporte ce qui est strictement nécessaire pour le goûter⁶⁷ ». En plus de la stratégie d'emmener avec soi le repas du midi ou du soir, d'autres astuces plus sophistiquées existent pour dépenser le moins possible. Il s'agit par exemple du partage des coûts du déjeuner sur l'herbe qui est souvent instauré entre les convives. Cela peut s'effectuer en nature : chacun apporte un aliment pour compléter le repas. C'est ce qui est décrit dans le roman *Germinie Lacerteux* d'Edmond et Jules de Goncourt (1865) où une amie de l'héroïne lui annonce : « Nous allons à Vincennes. Chacun apporte quelque chose. Nous dînerons sur l'herbe ». Ce à quoi Germinie répond « Attends-moi, je vais prendre une moitié de homard chez le charcutier⁶⁸ ». Le partage des coûts du repas peut également s'effectuer en argent. Dans ce cas, chacun contribue à une cagnotte commune qui est remise à la personne en qui on a le plus confiance pour choisir les meilleurs aliments, tant en termes de prix que de qualité. C'est ce que renseigne le roman *Les Soirées de la chaumière* de François Guillaume Ducray-Duminil (1844), où l'un des personnages « propose à ses frères de dîner sur l'herbe à frais communs. Nous avons chacun, dit-il, quelques épargnes (...) ; achetons un pâté, quelque chose, nous le mangerons dans le bois, et nous jouerons. Tout le monde est de cet avis : on se cotise ; on remet la bourse à Benoît, qui fait emplette d'un morceau de pain et d'une volaille rôtie ; puis on revient au bois des Châtaigniers⁶⁹ ». Faire des économies au cours d'un déjeuner sur l'herbe est tellement recherché que des guides d'excursions incluent dans leur propos des conseils pour moins dépenser en s'amusant tout autant. C'est le cas du guide de Raoul Tinnenbrock de 1885 où les excursions « sont calculées pour pouvoir être faites à l'aller et au retour dans une même journée, et pour ne pas coûter (chemin de fer et les deux repas compris) plus de dix francs par personne⁷⁰ ».

⁶⁶ Lire notamment REGNAULT, Élias, « Le Maître de pension », dans *Les Français peints par eux-mêmes*, Tome 2, Paris, Furne et Cie, 1853, p. 70 ; GRÉVIN, Alfred, HUART, Adrien, *Les Parisiennes*, Paris, Librairie Illustrée, 1878, p. 173-174 ; MORIN, Louis, « La Marne. Dimanche 9 août », dans *Dimanches parisiens. op. cit.*, p. 158 ; et COLETTE, « Chambre d'hôtel », *Œuvres*, Vol. 4, Paris, Gallimard, 1940, p. 69-70.

⁶⁷ LE PLAY, Frédéric, « Enquête 33 : Compositeur-typographe de Paris », dans *Les ouvriers des Deux Mondes*. Première série, Tome quatrième, Paris, Au siège de la société d'économie sociale, 1862, p. 253.

⁶⁸ GONCOURT, Edmond et Jules de, *Germinie Lacerteux*, Paris, Charpentier, 1865, p. 185-186.

⁶⁹ DUCRAY-DUMINIL, François Guillaume, *Les Soirées de la chaumière, ou Les Leçons du vieux père*, Tome deuxième, Paris, Leclere, 1844, p. 26-27. La même organisation est décrite dans REYBAUD, Louis, *Mathias l'humoriste, op. cit.*, p. 29.

⁷⁰ TINNENBROCK, Raoul, *Le Nouveau Guide. Les environs inconnus de Paris par une société d'excursionnistes*, Paris, Librairie patriotique, 1885, p. 7.

Pour ce faire, il est par exemple conseillé d'emporter des gourdes de caoutchouc vides, qui seront remplies de vin chez un marchand juste avant de s'installer pour déjeuner. Ceci évite de porter les bouteilles de vin sur de trop longues distances, et permet surtout de ne pas avoir à payer le prix du contenant en verre (le système de consigne mis en place dans les débits de vin n'étant pas commode pour les excursionnistes prévoyant des itinéraires prenant la forme d'une boucle, et donc ne repassant pas par la cahute du marchand de vin)⁷¹.

Le déjeuner sur l'herbe est ainsi le loisir économique par excellence, ce qui le rend abordable par toutes les classes sociales.

b. L'appropriation du déjeuner sur l'herbe par les classes populaires

Il semble néanmoins difficile de parler d'une démocratisation de la pratique du repas champêtre au XIXe siècle. Cela signifierait que ce loisir est initialement pratiqué par les élites sociales, avant de se diffuser au sein des classes bourgeoises puis populaires. Le déjeuner sur l'herbe est en réalité pratiqué par toutes les catégories sociales du début à la fin du XIXe siècle. Concernant la classe aristocratique, les déjeuners sur l'herbe effectués sous le Premier et le Second Empire à Montmorency et Fontainebleau ont été abordés précédemment (voir chapitre 1). Même après 1870, les repas champêtres aristocratiques sont toujours d'actualité comme en témoignent les goûters sur l'herbe du début du XXe siècle relatés dans les mémoires de Pauline de Broglie, comtesse de Pange⁷². Les déjeuners sur l'herbe des bourgeois sont quant à eux largement exploités par la littérature de Paul de Kock au premier XIXe siècle, et par celle des naturalistes au second. La famille Moutonnet, qui dîne sur l'herbe de Romainville dans *Monsieur Dupont* de Paul de Kock (1823), est celle d'un « riche passementier de la rue Saint-Martin⁷³ ». Dans *Une partie de campagne* de Guy de Maupassant (1881), la famille Dufour qui part déjeuner sur l'herbe à Bezons est celle de « bourgeois privés d'herbe et affamés de

⁷¹ *Idem.*, *Le Nouveau Guide*, *op. cit.*, p. 33-34. Lire aussi MAUPASSANT, Guy de, *Petit soldat*, dans *Œuvres complètes illustrées de Guy de Maupassant*, Vol. 15, Paris, Conard, 1885, p. 298. Il y est relaté que les excursionnistes prennent le même chemin au retour qu'à l'aller pour déposer « le litre vide (...) chez le marchand de vin de Bezons ».

⁷² DE PANGE, Pauline, *Comment j'ai vu 1900*, Vol. 2, *Confidences d'une jeune fille*, Paris, B. Grasset, 1962, p. 130.

⁷³ KOCK, Charles Paul de, *Monsieur Dupont*, *op. cit.*, p. 2.

promenades aux champs⁷⁴ ». La petite bourgeoisie et les artisans des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Denis sont eux aussi des acteurs du déjeuner sur l'herbe tout au long du XIXe siècle⁷⁵. Concernant les classes populaires, l'essai de Louis-Sébastien Mercier *Paris pendant la Révolution* (1798) prouve qu'elles déjeunent également sur l'herbe au moins à partir de la fin du XVIIIe siècle⁷⁶ :

« C'est à la mi-juin, époque où les cerises brillent aux arbres comme des rubis ; où les paysannes cueillent la groseille rafraîchissante et, portent sur leur tête des paniers de fraises, qu'il faut voir tout un peuple laborieux gravir en serpentant la cime de Belleville, pour se régaler de ces fruits bienfaisants. Les enfants précèdent leurs parents et portent les provisions du dîner. »

Le déjeuner sur l'herbe n'est donc pas une activité qui se serait diffusée au sein des classes travailleuses sur imitation des loisirs bourgeois, qui eux-mêmes chercheraient à reproduire les pratiques aristocratiques. Certains auteurs soulignent même que la partie de campagne aurait été initialement une pratique ouvrière, comme c'est le cas d'Alphonse Karr et Léon Gatayes qui affirment en 1858 dans *Le Canotage en France* qu'il « n'y a pas beaucoup moins d'une trentaine d'années, la campagne n'était pas à la mode comme aujourd'hui (...). En ce temps-là, il n'y avait guère parmi les Parisiens que les ouvriers qui allaient à la campagne, et ils n'y allaient que le dimanche⁷⁷ ». Si cette source est néanmoins à manipuler avec précaution, notamment vis-à-vis de la chronologie qu'elle propose⁷⁸, elle constitue un argument de plus prouvant que la pratique du déjeuner sur l'herbe ne s'est pas démocratisée au XIXe siècle. Dès le début de la période, toutes les classes sociales apprécient de manger en plein air.

S'il n'est pas possible d'utiliser le concept de démocratisation, celui d'appropriation du déjeuner sur l'herbe par les classes populaires est néanmoins pertinent. Certes la pratique du repas champêtre ne se diffuse pas des élites sociales aux petites gens au cours du XIXe siècle. Une association de plus en plus forte est néanmoins effectuée entre ce loisir et le peuple

⁷⁴ MAUPASSANT, Guy de, *Une Partie de campagne* [1881], Paris, Hachette, 1995, p. 21-22.

⁷⁵ Lire entre autres An., *Le Dîner au Bois de Vincennes*, Paris, Pillet Ainé, 1820. p. 1 ; HERBAUT, R., *Mémoires d'un ménage parisien*, op. cit., p. 17-18 ; KOCK, Henry de, *Guide de l'amoureux à Paris*, Paris, A. Faure, 1865. p. 82 ; et LÉVY, Jules, *Belles de jour et belles de nuit*, Paris, Flammarion, 1897, p. 72.

⁷⁶ MERCIER, Louis-Sébastien, « Le Pré-Saint-Gervais », dans *Paris pendant la Révolution (1789-1798) ou Le Nouveau-Paris* [1798], Tome 2, Paris, Poulet-Malassis, 1862, p. 420-423.

⁷⁷ KARR, Alphonse, GATAYES, Léon, *Le canotage en France*, op. cit., p. 7-8.

⁷⁸ Une explication plus détaillée des biais de cette source est présente chez DELAIVE, Frédéric, *Canotage et canotiers de la Seine*, op. cit., p. 158.

laborieux. En 1820, le récit d'excursion intitulé *Le Dîner au Bois de Vincennes* montre que le déjeuner sur l'herbe populaire éveille la curiosité de personnes plus aisées. L'auteur y relate sa découverte d'une famille d'artisans effectuant un repas de plein air : « Chacun prit place en rond, autour du repas champêtre. Ce spectacle me plaisait. Je ne crus pas être indiscret en continuant à regarder et même à écouter⁷⁹ ». Deux décennies plus tard, *Les environs de Paris* de Charles Nodier et Louis Lurine (1844) illustre à propos de Saint-Cloud que le déjeuner sur l'herbe est associé aux petites gens, comme s'il était leur repas type⁸⁰ :

« Les riches dînent à grands frais chez le restaurateur du parc ; l'humble employé, le petit boutiquier et l'artisan aisé étendent sous les ombrages un couvert champêtre, et mangent, appuyés sur le coude, sinon aussi splendidement, du moins plus gaiement que l'aristocratie gastronome attablée chez Legriel. »

Par la suite, le déjeuner sur l'herbe des classes populaires devient une référence mentale pour les élites sociales s'adonnant à ce même loisir. Dans sa lettre du 2 juillet 1863, Prosper Mérimée relate son séjour à Fontainebleau en compagnie d'aristocrates en disant « avoir dîné sur l'herbe comme les bonnetiers de la rue Saint-Denis⁸¹ ». Les classes populaires se sont donc appropriées la pratique du déjeuner sur l'herbe, comme si elle était avant tout réservée aux petites gens. D'autres sources précisent que c'est la simplicité du bonheur d'un déjeuner sur l'herbe qui échapperait aux élites sociales. Le *Petit manuel de la Femme Supérieure* de Gérard Beauregard (1897) réserve le sentiment de la joie aux classes populaires en prenant pour exemple celle que ressent l'ouvrière partant pique-niquer⁸² :

« Ce que votre état de femme du monde et de femme supérieure vous obligera d'ignorer toujours, le sentiment que vous devrez mépriser, faute d'avoir le droit de l'éprouver, c'est la joie. (...) Il ne vous sera jamais donné de concevoir la joie débordante de la petite ouvrière, de la blondinette qui, le dimanche matin, fait la queue derrière le tramway ou le bateau de Saint-Cloud, tenant d'une main son numéro d'ordre, de l'autre un petit sac

⁷⁹ An., *Le Dîner au Bois de Vincennes*, op. cit., p. 3.

⁸⁰ NODIER, Charles, LURINE, Louis, *Les Environs de Paris. Paysage, histoire, monuments, mœurs, chroniques et traditions*, Paris, P. Boizard & G. Kugelmann, 1844, p. 171.

⁸¹ MÉRIMÉE, Prosper, « Lettre CCLXIV, Château de Fontainebleau, jeudi 2 juillet 1863 », *Lettres à une inconnue*, Tome troisième, Paris, Calmann-Lévy, 1874, p. 225. La même référence mentale est observable chez BARTHEZ, Ernest, « Lettre XXIX, 14 septembre 1858 », dans *La Famille impériale à Saint-Cloud et à Biarritz*, Paris, Calmann-Lévy, 1913, p. 171-172.

⁸² BEAUREGARD, Gérard de, « Les Choses du Cœur », dans *Petit manuel de la Femme Supérieure : secrets intimes*, Paris, E. Dentu, 1897, p. 242.

où s'entrechoquent une boîte de sardines, des œufs durs et des cerises. Elle va dîner sur l'herbe avec son bon ami qui escalade, derrière elle, les plus abruptes impériales. »

Un lien est dressé entre le déjeuner sur l'herbe et la simplicité des petites gens. Le repas champêtre devient le lieu d'observation pour les élites sociales de cette joie franche que les classes populaires seraient les seules à détenir. La conclusion du journal d'excursion de Louis Morin témoigne en 1898 de la fascination des élites sociales pour les parties de campagne et les déjeuners sur l'herbe des petites gens. Après avoir fait le récit de vingt excursions dominicales qu'il entreprit entre le 9 février et le 11 octobre 1898, Louis Morin s'adresse finalement à sa femme⁸³ :

« Pompom, j'ai appris aussi à connaître le petit peuple, que vous m'avez présenté, et je ne l'ai pas trouvé plus ridicule que nous autres. (...) Ce que nous n'avons pas, c'est la bonne simplicité qu'il met dans sa joie : nous sommes affolés de chic ; cela nous rend imbéciles et malheureux. Je vous assure que j'ai été profondément touché, plus que je n'ai voulu le dire peut-être, en voyant les plaisirs de quatre sous de quelques-uns. Pour leurs quatre sous, ils avaient la gaieté, et c'est encore une vertu qui nous manque de plus en plus. »

Les joies dominicales du petit peuple parisien sont ici élevées en modèle moral. Parler de démocratisation de la pratique du déjeuner sur l'herbe au XIXe siècle serait donc une double erreur. En plus du fait que les classes populaires pratiquent ce loisir dès le début de la période, c'est le repas champêtre des petites gens qui inspire les élites sociales, et non l'inverse. Le concept d'appropriation du déjeuner sur l'herbe par les classes populaires est donc plus pertinent. Toutes les catégories sociales mangent sur l'herbe du début à la fin du XIXe siècle, mais la pratique devient de plus en plus associée aux petites gens.

⁸³ MORIN, Louis, *Dimanches parisiens. op. cit.*, p. 210.

c. Une démocratisation des espaces

Si la pratique du déjeuner sur l'herbe ne s'est pas démocratisée au XIXe siècle, une démocratisation des espaces de ce loisir est néanmoins observable. Les classes populaires sont amenées à consommer leurs repas champêtres en dehors des espaces verts qui leur sont habituellement associés.

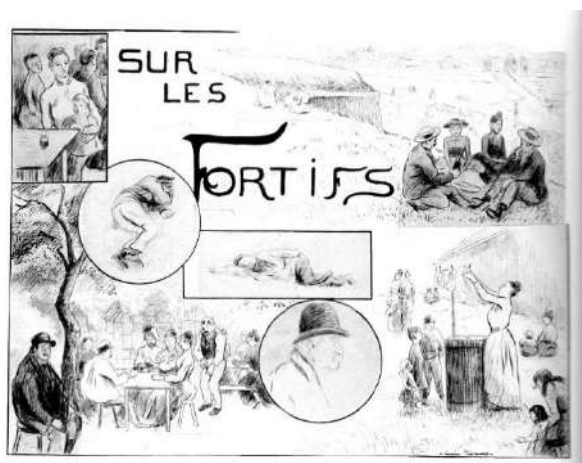


Figure 10 : PISSARO, Lucien, *Sur les fortifs*, Collage, 1886, Collection privée Laurent Baziller.



Figure 11 : Paris. Boulevard Brune, sur les fortifications, carte postale, 4 août 1907.

Les deux hauts-lieux du déjeuner sur l'herbe des classes laborieuses sont le bois de Vincennes et le fossé des fortifications. Selon le guide de Louis Barron de 1886, le premier « ouvre ses clairières aux repas champêtres, il prête ses arbres aux escarpolettes comme aux colin-maillard (...). Il est toute la campagne des pauvres ; les jours oisifs, il s'emplit et rayonne de leur joie⁸⁴ ». Le fossé des fortifications est lui aussi un lieu type du déjeuner populaire comme en témoigne Octave Uzanne dans un essai de 1894. Il assure en parlant des ouvrières que « leurs plus heureuses et plus idylliques journées, lorsqu'elles sont mariées et mères d'un bébé, c'est le dimanche, aux fortifs, entre leur p'tit homme et le gosse, sur l'herbe lépreuse des contre-fossés ; elles aiment faire en cette vague banlieue un repas lentement, sous la clarté du ciel, en famille⁸⁵ ». Comme en témoigne

⁸⁴ BARRON, Louis, *Les Environs de Paris*, op. cit., p. 128. Le même lien est fait entre le bois de Vincennes et le déjeuner sur l'herbe populaire par DE LANNOY, Auguste Pawlowski, *Les Plaisirs et la vie de Paris. Guide du flâneur*, Paris, L. Borel, 1900, p. 12 ; et TARSOT, Louis, CHARLOT, Maurice, *Les Palais nationaux : Fontainebleau, Chantilly, Compiègne, Saint-Germain, Rambouillet, Pau, etc., etc.*, Paris, H. Laurens, Tournant XXe, p. 41.

⁸⁵ UZANNE, Octave, « Les Ouvrières », dans *La femme à Paris. Nos contemporaines : Notes successives sur Les Parisiennes de ce Temps dans leurs divers Milieux, États et Conditions*, Paris, Librairie-Imprimeries Réunies, 1894, p. 80. Lire également GONCOURT, Edmond et Jules de, *Germinie Lacerteux*, op. cit., p. 77.



Figure 12 : ATGET, Eugène, *Les Fortifications, Porte d'Arcueil*, juin 1899, Paris, Musée Carnavalet.

herbeux⁸⁷. Des nappes et quelques emballages sont visibles. Il en est de même pour la photographie *Les Fortifications, Porte d'Arcueil* prise par Eugène Atget en 1899⁸⁸. Le bois de Vincennes et les fortifications sont ainsi les hauts-lieux des repas champêtres des classes populaires tout au long du XIXe siècle.

Si ces deux espaces sont ceux attribués aux classes laborieuses pour leurs parties de campagne, les petites gens s'approprient au cours du XIXe siècle d'autres espaces verts, initialement fréquentés par les élites sociales. Dès la Révolution française, la vente des biens nationaux rend public certains domaines aristocratiques devenant alors propices à l'organisation de déjeuners champêtres. C'est le cas du château de Marly pour lequel « de 1792 à 1796, le parc devenu promenade publique, servit le dimanche aux plaisirs de la foule. On y allait déjeuner sur les pelouses, manger à la sauce au vin les carpes pêchées dans les bassins », avant que le domaine ne soit privatisé en 1798⁸⁹. C'est également le cas pour la forêt de Montmorency comme le sous-entendent Charles Nodier et Louis Lurine dans leur guide de 1844 en disant que

l'iconographie, le déjeuner sur l'herbe ouvrier est même un élément à part entière du paysage des fortifications. Le collage *Sur les fortifs* réalisé par Lucien Pissaro en 1886 résume l'usage de cet espace par les Parisiens en plusieurs vignettes⁸⁶. Le déjeuner sur l'herbe est présent au même titre que la sieste, la vente ambulante, et la consommation à l'intérieur ou en terrasse d'un bistrot. Le repas champêtre est également le moment que les photographes choisissent d'immortaliser lorsqu'ils s'intéressent aux fortifications. En témoigne la carte postale intitulée *Boulevard Brune, sur les fortifications* datée de 1907 représentant plusieurs groupes d'individus assis sur le talus

⁸⁶ Figure 10.

⁸⁷ Figure 11.

⁸⁸ Figure 12.

⁸⁹ BARRON, Louis, *Les Environs de Paris*, op. cit., p. 487-488.

le Parisien y « mange des salades de homards sur l'herbe, messieurs ! L'aristocratie et les lettres ont fait leur temps à Montmorency. C'est maintenant le tour de la bourgeoisie⁹⁰ ». En 1904, c'est le domaine de Bagatelle qui est rendu public. Les déjeuners sur l'herbe aristocratiques se substituent aux parties de campagne de tous comme le décrivent les mémoires de la comtesse de Pange. Appréciant goûter sur l'herbe à Bagatelle, la famille de cette aristocrate se trouve contrainte en 1904 de se déplacer au Pré-Catalan pour pouvoir perpétuer son habitude gourmande à l'écart de la foule⁹¹. Si les sources ne mentionnent que ces exemples de Marly, Montmorency et Bagatelle, le propos est sans doute valable pour beaucoup d'autres domaines aristocratiques ouverts au public au cours du XIXe siècle.

Pour déjeuner sur l'herbe, les classes populaires s'approprient également des espaces verts déjà publics, quoique habituellement fréquentés par les élites sociales⁹². La démocratisation du bois de Boulogne est l'un des cas les plus abordés dans les sources. Associé à la promenade des élites sociales, cet espace vert est investi le dimanche par les petites gens venant entre autres déjeuner sur l'herbe. Un essai d'Arthur Mangin renseigne cela en 1867⁹³ :

« La haute société avait adopté le premier comme lieu de promenade en voiture et à cheval. Aller au bois était faire acte de high life, comme disent nos voisins d'outre-Manche. Mais on n'allait au bois qu'à certaines heures ; les promeneurs aristocratiques avaient adopté deux ou trois grandes avenues, et le reste était relativement solitaire ; les petites gens en faisaient leur profit. Aux jours de beau temps et de loisir, on y allait en famille ou par groupes d'amis intimes, en patache, en coucou, en tapissière, – ou bien à pied. On emportait des provisions, on dînait sur l'herbe ; on jouait à cache-cache dans les taillis, et aux quatre coins dans les clairières. »

Les élites ont ici recours à une stratégie d'évitement social⁹⁴. Elles ne fréquentent pas le bois de Boulogne le dimanche, jour où les classes bourgeoises et populaires y viennent pour jouer et

⁹⁰ NODIER, Charles, LURINE, Louis, *Les Environs de Paris, op. cit.*, p. 68.

⁹¹ DE PANGE, Pauline, *Comment j'ai vu 1900, Vol. 1, Comtesse Jean de Pange*, Paris, Grasset, 1962, p. 48-49.

⁹² Sur la démocratisation des espaces verts au XIXe siècle, lire MATHIS, Charles-François, PÉPY, Émilie-Anne, *La ville végétale. Une histoire de la nature en milieu urbain (France, XVIIe-XXIe siècle)*, Paris, Champ Vallon, 2017, p. 144-146.

⁹³ MANGIN, Arthur, *Les Jardins : histoire et description*, Tours, A. Mame et Fils, 1867, p. 364-366.

⁹⁴ Sur les stratégies d'évitement social dans les espaces verts, lire BECK, Robert, « Chapitre 8 : Le jour du repos et de la famille (1880-1906) », dans *Histoire du dimanche, de 1700 à nos jours*, Paris, L'Atelier, 1997, p. 294-297 ; et MATHIS, Charles-François, PÉPY, Émilie-Anne, *La ville végétale, op. cit.*, p. 144-146.

pique-niquer⁹⁵. Les petites gens investiraient cet espace par mimétisme social. Selon un guide de 1851, le Bois « le dimanche est aux travailleurs, aux marchands et même aux petits rentiers, inerte bourgeoisie qui, par imitation, essaie de se donner hebdomadairement douze heures de congé⁹⁶ ». Précisons néanmoins que c'est uniquement dans le lieu choisi pour le déjeuner sur l'herbe, et non dans la pratique de ce repas, que les classes populaires imitent les élites sociales. La haute société se rend au bois de Boulogne pour se montrer au cours de promenades, mais aucune source ne mentionne la présence de repas champêtres aristocratiques dans cet espace vert. Les petites gens imitent certes les classes aisées en se rendant au bois de Boulogne, mais elles s'approprient également cet endroit en y important ses habitudes, comme celle du déjeuner sur l'herbe dominical. Si la chronologie de la démocratisation du bois de Boulogne est difficilement perceptible, la première décennie du XXe siècle en serait un tournant selon le rapport du conseil municipal de Paris de 1908⁹⁷ :

« À l'heure actuelle tout cela est radicalement changé et le Bois de Boulogne, comme je le disais au début de ce rapport, n'est pas l'apanage d'une classe privilégiée, il est la promenade de tous, il a subi la loi des temps modernes, il s'est démocratisé. Et pour s'en convaincre, il suffit d'y aller faire un tour une journée de dimanche en été ; l'affluence est telle qu'en certains endroits elle devient cohue et qu'un service d'ordre n'y serait pas déplacé. De l'aveu de l'Administration, la fréquentation au Bois a au moins décuplé depuis 1900. Les jours de dimanche et de fête, lorsqu'il fait beau temps, on peut estimer à 500.000 piétons le nombre de promeneurs. »

Si ce rapport du conseil municipal s'inquiète uniquement de la démocratisation du bois de Boulogne, et de ses conséquences destructrices, tous les environs de Paris sont en réalité concernés par ce phénomène social. Émile Zola renseigne en 1883 que « par certains dimanches de soleil, on a calculé que près d'un quart de la population, cinq cent mille personnes, prenaient d'assaut les voitures et les wagons, et se répandaient dans la campagne. Des ménages emportent leur dîner et mangent sur l'herbe⁹⁸ ». Comme l'a étudié Julia Csergo, l'invasion des moyens de transport est un *topos* des récits de parties de campagne⁹⁹. Elle se retrouve jusque dans

⁹⁵ Cette même observation est présente chez GOURDON, Édouard, *Le Bois de Boulogne : histoire, types, mœurs*, Seconde édition, Paris, Coulon-Pineau, 1854, p. 181-183 ; et BARRON, Louis, *Les Environs de Paris*, op. cit., p. 2.

⁹⁶ B. R., *Guide du promeneur*, op. cit., p. 158.

⁹⁷ Conseil Municipal de Paris 1908, Rapport sur le Bois de Boulogne, op. cit., p. 4-5. Archives de Paris, VM90 332.

⁹⁸ ZOLA, Émile, *La banlieue*, op. cit., p. 196.

⁹⁹ CSERGO, Julia, « Parties de campagne », art. cit., p. 33-37.



Figure 13 : DETTI, Cesare Auguste, *Le Train du dimanche*, 1885, Chromolithographie, Paris, Bibliothèque des Arts décoratifs.

l'iconographie comme l'illustre une lithographie réalisée par Cesare Auguste Detti en 1885 intitulée *Le Train du dimanche* et représentant une gare et un wagon bondés¹⁰⁰. Même si le chiffre donné par Émile Zola est sans doute une valeur haute, il a le mérite de montrer l'ampleur que prend la démocratisation des espaces de la partie de campagne grâce aux nouveaux moyens de transport. Le romancier poursuit en observant que « si les pauvres gens font leurs délices du fossé des fortifications, les petits employés, même les ouvriers à leur aise, poussent leurs promenades plus loin. Ceux-là vont jusqu'aux premiers bois de la banlieue. Ils gagnent même la vraie campagne, grâce aux nombreux moyens de locomotion dont ils disposent aujourd'hui¹⁰¹ ». Le chemin de fer permet en particulier aux petites gens

d'accéder à une campagne plus lointaine que l'herbe sale des fortifications. En 1883, Paul Ginisty observe que Clamart est envahi par les ouvriers et les petits commerçants venant déjeuner sur l'herbe, car c'est « la première station de la rive gauche¹⁰² ». Dans un roman de 1896, Eudoxie Dupuis constate que les charmes de la solitude sont une chose « qu'on trouve à peine maintenant à vingt lieues de Paris » à cause du chemin de fer déversant dans les environs de cette ville « une foule bruyante et envahissante¹⁰³ ». Cette démocratisation des environs de Paris grâce aux chemins de fer se perçoit dans l'augmentation de la fréquentation des gares parisiennes au cours du second XIXe siècle. Pour 1867, celle-ci s'élève à 36,5 millions de voyageurs alors que ce chiffre atteint 87,5 millions pour 1892. Si ces valeurs ne concernent pas uniquement les pique-niqueurs, ni même les excursionnistes du dimanche, elles donnent tout de même une idée de la démocratisation de la périphérie parisienne puisque la majeure partie des déplacements estivaux serait liée aux parties de campagne¹⁰⁴.

¹⁰⁰ Figure 13.

¹⁰¹ ZOLA, Émile, *La banlieue*, *op. cit.*, p. 196.

¹⁰² GINISTY, Paul, *Paris à la loupe*, *op. cit.*, p. 391.

¹⁰³ DUPUIS, Eudoxie, *Le Page de Napoléon*, Paris, Delagrave, 1896, p. 91.

¹⁰⁴ BARBARESCO, Constance, *"Entre les fortifications et la province"*, *op. cit.*, p. 132.

Les espaces du déjeuner sur l'herbe se démocratisent au XIXe siècle, notamment grâce aux nouveaux moyens de locomotion. Toutefois, la pratique même du repas champêtre ne se popularise pas. Même si ce loisir est de plus en plus attribué aux classes laborieuses au cours du XIXe siècle, celles-ci l'organisent dès le début de la période, parallèlement aux déjeuners sur l'herbe aristocratiques et bourgeois.

Le XIXe siècle est bien celui d'une picnic-mania. Cette période correspond à une massification de la pratique du déjeuner sur l'herbe dans toutes les classes sociales, et à son appropriation par les petites gens. Les nouveaux moyens de transport jouent un rôle essentiel pour concrétiser l'engouement des Parisiens pour le repas champêtre. Grâce au chemin de fer, et dans une moindre mesure à la bicyclette, fuir Paris pour atteindre la campagne de ses environs devient plus facile. Si le déjeuner sur l'herbe est autant en vogue au XIXe siècle, c'est en effet parce qu'il permet de satisfaire le désir de nature des citadins.

Chapitre 3 : L'appel de la nature

Le déjeuner sur l'herbe au XIX^e siècle répond à un besoin de nature. Les individus trouvent dans les repas champêtres des environs de Paris un espace de repos et de bien-être, en contrepoint du rythme de la vie urbaine. L'enjeu de ce chapitre sera de comprendre quelles motivations incitent les citadins à s'extraire d'un Paris perçu comme la capitale de la modernité¹, mais aussi de déterminer le type de nature avec lequel ils souhaitent renouer. Un idéal champêtre est en effet attendu par les Parisiens déjeunant sur l'herbe. Si les citadins parviennent au XIX^e siècle à satisfaire la recherche d'un ailleurs rustique et dépayçant en mangeant sur l'herbe des environs de Paris, ce ne sera plus le cas au tournant du XX^e siècle, ce qui participera à une diminution de la vogue du repas champêtre parisien.

I. S'échapper de la ville

« Le cri de Paris est un continuel cri de liberté. La ville craque dans sa ceinture trop étroite ; elle regarde sans cesse à l'horizon, essoufflée, demandant du soleil et du vent² ». Le repas champêtre apparaît comme une solution pour combler ce manque de liberté décrit par Émile Zola en 1883. Déjeuner sur l'herbe, c'est partir à la recherche du grand air, à l'écart de l'urbanisation grandissante.

a. Une réponse au besoin de renouer avec la nature

De nombreux récits de repas champêtres présentent l'excursion dans les environs de Paris comme une libération à l'encontre d'une ville oppressante. Dans son roman *Les Amours d'un interne* (1881), Jules Claretie parle des « échappés de Paris mangeant sur l'herbe³ ». Comme l'a démontré Pierre Citron dans *La Poésie de Paris*, le rapport des individus à cette ville est ambigu puisqu'elle joue aussi bien le rôle d'aimant que de repoussoir⁴. L'insalubrité

¹ CHARLE, Christophe, *Paris, « capitales » des XIX^e siècles*, Paris, Le Seuil, 2021.

² ZOLA, Émile, *La banlieue*, dans *Le Capitaine Burle*, Paris, G. Charpentier, 1883, p. 204.

³ CLARÉTIE, Jules, *Les Amours d'un interne*, Paris, E. Dentu, 1881, p. 14.

⁴ CITRON, Pierre, « Chapitre XX. Réaction contre le mythe », dans *La Poésie de Paris, dans la littérature française de Rousseau à Baudelaire*, Tome 2, Paris, Minuit, 1961, pp. 141-156.

des lieux de vie dans Paris semble être l'élément le plus fui par les citadins allant déjeuner sur l'herbe. La préface du guide Joanne de 1868 assure que les Parisiens partent en excursion pour tenter « de s'échapper pour quelques heures de ces affreuses prisons de pierre ou de plâtre dans lesquelles ils achètent trop chèrement le droit d'être enfermés sans air, sans espace et sans lumière⁵ ». L'insalubrité des logements parisiens inquiète d'autant plus les élites qu'elle concerne une part importante de la population. Au milieu du XIXe siècle, près de 50 000 personnes, soit un cinquième de la main d'œuvre ouvrière de Paris, logent dans des garnis exigus, humides, poussiéreux et mal éclairés⁶. L'étroitesse des habitations est encore plus pesante lorsque les individus sont soumis aux aléas de la météorologie. Dans son essai *Croquis Parisiens* (1897), Jho Pâle précise que le déjeuner sur l'herbe au printemps marque la fin d'un hiver qui a contraint les Parisiens à rester enfermés chez eux pendant de longs mois⁷ :

« Vers les gares, c'est une effervescence inusitée; c'est que le dimanche des Rameaux est le jour consacré par les parisiens pour faire leur première sortie à la campagne, et cela, après six mois de claustration en fortification, prend pour eux l'importance de la première sortie d'un convalescent après une longue maladie. Il part ce jour-là faire un déjeuner sur l'herbe et voir si le goût de l'air des champs est resté le même depuis l'an passé. »

En été, le déjeuner sur l'herbe permet de fuir la chaleur de la ville. Dans un essai de 1901, Adolphe Brisson s'intéresse aux habitudes d'une famille de petits bourgeois. Il constate qu'elle reste le dimanche chez elle pour ranger le comptoir, sauf « parfois en été, quand la température est intenable, on emporte un pâté au bois de Boulogne ou de Vincennes et l'on déjeune sur l'herbe⁸ ». Si ce foyer profite du dimanche pour mettre de l'ordre dans sa boutique, un grand nombre de citadins utilise le dimanche pour rompre avec la temporalité d'un travail jugé étouffant. Les récits de parties de campagne de la littérature naturaliste en témoignent. Dans *Une partie de campagne* (1881), Guy de Maupassant fait allusion aux membres de la famille Dufour en évoquant leur désir de nature « qui les hante toute l'année derrière le comptoir de

⁵ JOANNE, Adolphe, *Les environs de Paris illustrés*, Paris, Hachette, 1868, page non renseignée (préface).

⁶ LÉONARD, Jacques, « Chapitre 2 : L'air respiré », dans *Archives du corps. La santé au XIXe siècle*, Rennes, Ouest-France, 1986, p. 62-71.

⁷ PÂLE, Jho, « Pâques-Fleuries », *Croquis Parisiens*, Paris, Garnier Frères, 1897, p. 3-4. Il en est de même dans An., *Le Dîner au Bois de Vincennes*, Paris, Pillet Ainé, 1820, p. 1, où le narrateur part déjeuner sur l'herbe après plusieurs mois de pluie.

⁸ BRISSON, Adolphe, « Propos de la Rue », dans *Scènes et Types de l'Exposition*, Paris, Librairie Illustrée, 1901, p. 27.

leur boutique⁹ ». Dans *Les Amours d'un interne* (1881), Jules Claretie fait dire à son héros, étudiant en médecine : « J'en avais assez de modeler des larynx et des reins en cire et de mouler des cerveaux en plâtre, et j'étais pris d'une fringale de campagne. Parole! Déjeuner sur la mousse, voir les arbres couverts de feuilles bonnes à croquer comme des salades, (...) c'était mon rêve¹⁰ ». Il en est de même dans *Au Bonheur des Dames* (1883) où l'héroïne d'Émile Zola, en partant en excursion dans les environs de Paris, a l'impression « que sa poitrine se dégageait d'un étouffement de six mois. Enfin, elle ne sentait donc plus sur elle l'air enfermé, les pierres lourdes du Bonheur des Dames¹¹ », en parlant du grand magasin dans lequel elle travaille. La partie de campagne et le déjeuner sur l'herbe permettent donc d'échapper aux tracas de la vie urbaine.

Cette liberté conquise en l'espace d'une journée se transcrit dans le comportement corporel des citadins en excursion¹². Sortir de la ville est grisant pour des Parisiens qui n'en n'ont pas l'habitude. Le départ en déjeuner sur l'herbe relaté dans *Germinie Lacerteux* en 1865 par Edmond et Jules de Goncourt illustre cela¹³ :

« Les hommes couraient, les femmes les rattrapaient en sautillant. On jouait à se rouler. Il y avait dans la société des impatiences de danser, des envies de grimper aux arbres. (...) Les femmes bavardaient, riaient, se renversaient à chaque minute dans de gros accès d'hilarité bête, et dans de criards éclats de joie. »

Dans *Monsieur Dupont* (1823), Paul de Kock décompose même cette libération du corps dans l'espace. Les pique-niqueurs sont de plus en plus euphoriques à mesure qu'ils s'éloignent de la ville en direction de Romainville. L'auteur assure que¹⁴ :

« La compagnie conserve une marche réglée tant que l'on est à Paris ; mais une fois dans le haut du faubourg du Temple, on commence à rire et à se rapprocher : enfin on passe la barrière, et M. Bernard déclare qu'il ne répond plus de lui. »

⁹ MAUPASSANT, Guy de, *Une Partie de campagne* [1881], Paris, Hachette, 1995, p. 22.

¹⁰ CLARÉTIE, Jules, *Les Amours d'un interne*, op. cit., p. 15.

¹¹ ZOLA, Émile, *Au Bonheur des Dames*, Paris, G. Charpentier et E. Fasquelle, 1883, p. 168.

¹² Sur la libération du corps en partie de campagne dans la littérature fictionnelle, lire PEYROLES, Aurore, « À l'écart de la ville, à l'écart des normes ? Escapade des corps parisiens en banlieue », *Arts et Savoirs*, N°16, 2021.

¹³ GONCOURT, Edmond et Jules de, *Germinie Lacerteux*, Paris, Charpentier, 1865, p. 188-189.

¹⁴ KOCK, Charles Paul de, *Monsieur Dupont*, Paris, G. Barba, 1823, p. 6. La même libération du corps de manière graduelle est décrite chez MAUPASSANT, Guy de, *Petit soldat* [1885], dans *Œuvres complètes illustrées de Guy de Maupassant*, Vol. 15, Paris, Conard, 1910, p. 287. Il s'agit de soldats partant déjeuner sur l'herbe à Bezons lors d'un jour de repos.

Le déjeuner sur l'herbe est donc une pratique libératoire. Il permet aux Parisiens d'échapper aux problèmes de la ville contemporaine.

En contrepoint de la vie urbaine, le repas champêtre permet de combler le manque de nature ressenti par Parisiens. Dans son journal intime publié en 1895, Augustin Léger relate une journée de déjeuner sur l'herbe dans la forêt de Meudon pour célébrer la fête de son fils. Il assure à propos de ses enfants que « ça leur aura fait du bien, et à la mère aussi, ces dix heures de réconfortant contact avec la saine Nature¹⁵ ». L'argument hygiéniste évoqué ici est récurrent dans les récits de repas champêtres. Si l'émergence du lien entre déjeuner sur l'herbe et salubrité est difficilement datable, une évolution est observable entre 1806 et 1828, dates de publication de deux ouvrages écrits par le même journaliste, Alexandre Grimot de la Reynière¹⁶. Dans les deux cas, un chapitre entier est consacré aux déjeuners sur l'herbe, désignés sous le terme de « parties de campagne gourmandes » en 1806, et sous celui de « dîners champêtres » en 1828. Le discours hygiéniste est absent de l'ouvrage de 1806. Le propos évoque le « plaisir délicieux, après un tel repas, de respirer l'air embaumé des forêts, de humer les douces et pénétrantes émanations qui s'élèvent de tous les végétaux¹⁷ », preuve que la sensibilité à la nature est déjà présente dans les déjeuners sur l'herbe du début du XIXe siècle. Toutefois, aucun lien n'est établi avec la santé des individus. En 1828, le journaliste fait toujours allusion au plaisir des yeux que suscitent les déjeuners sur l'herbe, en ajoutant¹⁸ :

« Saisissez donc avec empressement le mois de juin pour vos dîners champêtres, vous qui, las d'être emprisonnés dans vos sombres demeures, et de ne respirer pendant vos repas d'autre atmosphère que celle de la cuisine, voulez renaître à la nature, et surtout à l'appétit, par un exercice salutaire, et rafraîchir en quelque sorte vos organes blasés en humant ces émanations bienfaisantes qui s'exhalent des végétaux dans cette saison, qui est vraiment celle du bonheur et de la volupté ».

L'auteur légitime aux lignes suivantes la pratique du déjeuner sur l'herbe en s'opposant aux repas dominicaux consommés dans un cabaret ou une maison de campagne d'un ami, « dont la salle à manger, souvent reléguée dans l'endroit le plus obscur et le plus retiré de l'habitation, vous laisse douter si vous avez quitté la ville ». Il est conseillé de déjeuner en plein air, qui plus

¹⁵ LÉGER, Augustin, *Journal d'un anarchiste*, Paris, A. Savine, 1895, p. 271.

¹⁶ GRIMOT DE LA REYNIÈRE, Alexandre-Balthazar-Laurent, « Des parties de campagne gourmandes », dans *Almanach des gourmands, servant de guide dans les moyens de faire excellente chère*, Paris, Maradan, 1806, pp. 65-78. *Idem*, « Des Dîners champêtres », dans *Le Gastronomes français, ou L'Art de bien vivre*, Paris, Charles-Béchet, 1828, pp. 170-173.

¹⁷ *Idem*, *Almanach des gourmands*, *op. cit.*, p. 77.

¹⁸ *Idem*, *Le Gastronomes français*, *op. cit.*, p. 171.

est à trois ou quatre lieues de Paris car « l'air de la banlieue est plus malsain encore que celui de la grande ville, parce qu'il se compose de ses plus putrides émanations, et qu'elle est en toute saison le réceptacle de ses immondices les plus dégoûtantes ». L'auteur recommande enfin d'entreprendre l'excursion à pied et non dans une voiture « hermétiquement fermée », car l'objectif d'un déjeuner sur l'herbe c'est plus « changer d'air que changer de place ». Les problématiques de salubrité, passant par l'aération et la luminosité des espaces, motivent donc beaucoup plus la pratique du déjeuner sur l'herbe en 1828 qu'en 1806. Il est d'autant plus marquant que l'ouvrage de 1828 consacre dix pages de moins au chapitre sur les repas champêtres que l'ouvrage de 1806. Cet exemple illustre donc une modification du rapport du citadin au déjeuner sur l'herbe au cours des premières décennies du XIXe siècle. Il devient, *a minima* à partir de la fin des années 1820, un moyen de fortifier le corps et l'esprit. Dans les dernières décennies du XIXe siècle, le lien entre repas champêtre et salubrité s'intensifie. En plus d'être décrit comme une activité saine ou salubre par certains guides d'excursion¹⁹, le repas champêtre est désormais incité par des acteurs de l'hygiénisme et de la santé. Certaines sources mentionnent le cas de médecins conseillant à leurs patients de sortir au grand air, ce qui encourage les excursions dans les environs de Paris. Dans ses mémoires, Pauline de Pange évoque ses goûters d'enfance sur l'herbe du domaine de Bagatelle en expliquant que « le médecin, ce vieux docteur Leroy (...) prescrivait toujours le 'grand air' pour ce petit Louis malingre et fatigué par ses études²⁰ ». De même, l'intrigue des *Dimanches d'un bourgeois de Paris* de Guy de Maupassant (1880) commence par une prescription médicale recommandant « beaucoup d'exercice » à M. Patissot, ce qu'il suivit en partant visiter les environs de Paris chaque dimanche²¹. Des repas champêtres sont également organisés par des institutions hospitalières comme en témoigne une carte postale conservée aux archives du Val-de-Marne représentant des adolescents assis autour d'une table dressée à l'ombre du feuillage d'un bois. La légende renseigne qu'ils dépendent de la Maison de repos des enfants de la Seine à Saint-Maur-des-Fossés²². Les établissements psychiatriques semblent également être à l'origine de ce genre de sortie comme l'illustre le récit d'Alfred de Saint-Rémy dans *Une Maison de fous*

¹⁹ Lire par exemple JOANNE, Adolphe, *Les environs de Paris illustrés*, op. cit., page non renseignée (préface) ; ou encore MARTIN, Alexis, *Les étapes d'un touriste en France. Tout autour de Paris : Promenades et excursions dans le département de la Seine*, Paris, A. Hennuyer, 1890, p. 166 et 288.

²⁰ DE PANGE, Pauline, *Comment j'ai vu 1900, Vol. 2, Confidences d'une jeune fille*, Paris, B. Grasset, 1962, p. 128-129.

²¹ MAUPASSANT, Guy de, *Les Dimanches d'un bourgeois de Paris*, 1880, Paris, Ollendorf, 1880, p. 11.

²² Figure 1.

(1870). L'auteur y relate une excursion dans les environs de Paris, au cours de laquelle il rencontre un groupe d'aliénés déjeunant sur l'herbe, encadré par un docteur de l'asile duquel ils dépendent. L'hôpital organise « de temps en temps ces parties de campagne, dont les effets sont en général salutaires²³ ». Cette pratique ne semble cependant pas être fréquente puisqu'aucune trace de



Figure 1 : *Maison de repos des enfants de la Seine - 21, rue Edgard-Quinet - Le repas du dimanche*, Archives du Val-de-Marne (2FI/SaintMaur 480).

déjeuners sur l'herbe, ni même de parties de campagne, n'est visible dans les archives des hôpitaux parisiens. Consultés à partir de l'année 1893, les comptes-rendus annuels des activités des établissements de l'AP-HP mentionnent l'organisation de divertissements tels que des concerts et des pièces de théâtre, mais jamais il n'est question de sorties en plein air²⁴. De même, les dossiers « Fêtes et divertissements » des hôpitaux psychiatriques de Bicêtre et de la Salpêtrière décrivent l'organisation de nombreuses fêtes, mais celles-ci se déroulent toujours à l'intérieur des établissements. Il semblerait que les patients aient peu d'occasions pour sortir de l'hôpital, la seule documentée dans les archives étant la visite de l'exposition universelle de 1900²⁵. Outre les médecins, ce sont les livres d'hygiène de la fin du XIXe siècle qui évoquent le déjeuner sur l'herbe afin d'encourager cette pratique jugée salubre. Dans le manuel *L'Hygiène des plaisirs* de A. Debay, le déjeuner sur l'herbe est présenté comme « le repas le plus agréable comme le plus salubre : il restaure davantage, parce que sa digestion est plus facile²⁶ ». Dans les *Besoins de la vie et les éléments du bien-être*, Jean Rengade préconise également le déjeuner sur l'herbe, en particulier pour la santé des enfants. Il assure en effet que²⁷ :

²³ SAINT-RÉMY, Alfred de, *Une Maison de fous*, Paris, Furne, Jouvet et Cie, 1870, p. 5-6.

²⁴ Comptes rendus annuels d'activité des établissements de l'AP-HP (1893-1944). Disponibles sur le site web des archives de l'AP-HP.

²⁵ Fêtes et divertissements (1886-1913), Bicêtre, Archives de l'AP-HP (9L 47) ; et Fêtes et divertissements (1872-1911), Salpêtrière, Archives de l'AP-HP (9L 144).

²⁶ DEBAY, A., *Hygiène des plaisirs selon les âges, les tempéraments et les saisons*, Paris, E. Dentu, 1884, p. 251.

²⁷ RENGADE, Jean, *Les Besoins de la vie et les éléments du bien-être. Traité pratique de la vie matérielle et morale de l'homme dans la famille et dans la société [...]*, Paris, Librairie Illustrée, 1887, p. 626.

« Vous ne sauriez trouver un plus salubre et plus agréable passe-temps que d'aller, par une belle journée, dîner sur l'herbe. Si vos enfants sont déjà grands, quelle fête ce sera pour eux ! Quelle excellente influence, en outre, aura, sur leur santé, cette immersion dans le grand air pur et la vive lumière, après de longs jours passés dans la froide atmosphère de la classe, dans l'étroit et sombre réduit que peut-être vous habitez ! Comme leur esprit enfin, recevra de fortes et saines impressions de ces promenades rurales où tout objet qui frappera leurs regards sera nouveau pour eux, et vous fournira le sujet de conversations aussi variées qu'instructives ! Organisez donc, tous les ans, à la belle saison, le plus que vous le pourrez, de ces excursions charmantes. »

Un parallèle peut être dressé ici avec l'encouragement du sport et du contact à la nature à partir des années 1880, en particulier chez les enfants, dans un mouvement de crainte de la dégénérescence de la race humaine²⁸. En étant perçu comme un moyen de renouer avec la nature à l'encontre d'une ville jugée insalubre, la pratique du déjeuner sur l'herbe est ainsi en accord avec la pensée hygiéniste du XIXe siècle.

b. Une géographie fuyant l'urbanisation

Puisque le déjeuner sur l'herbe permet de fuir la ville, les espaces de sa pratique évoluent en fonction de l'urbanisation parisienne.

La pratique du repas champêtre semble tout d'abord affectée par l'artificialisation des espaces verts. Les sources concernant les bois de Boulogne et de Vincennes sont riches en détails. Ces deux espaces sont réaménagés sous le Second Empire avec la création d'allées, de perspectives, de lacs, de rivières et de cascades²⁹. Cette disciplinarisation de la nature a participé à une modification de son usage comme l'illustre en 1883 Émile Zola³⁰ :

« Rien n'est curieux comme de chercher, dans Paul de Kock, ce qu'étaient les bois de Boulogne et de Vincennes, il y a cinquante ans. On y voit des parties à ânes, des dîners sur l'herbe ; les promeneurs s'y perdent pour tout de bon, et l'on parle d'organiser des battues, quand il s'agit de les retrouver. Certes, les choses ont changé aujourd'hui. Les ânes font place aux équipages du Paris élégant. On peut encore dîner sur l'herbe, mais on est regardé de travers par les gardiens. Quant à se perdre, il faudrait y mettre de la

²⁸ MATHIS, Charles-François, "The World of Nature", dans *A Cultural History of Leisure : The Age of Empire*, Vol. 5, Londres, Bloomsbury, 2024, p. 180-181.

²⁹ CSERGO, Julia, « Chapitre 4 : Extension et mutation du loisir citadin, Paris XIXe-début XXe siècle », dans CORBIN, Alain (dir.), *L'avènement des loisirs : 1850-1960*, Paris, Flammarion, 2001, pp. 119-168.

³⁰ ZOLA, Émile, *La banlieue*, op. cit., p. 200-201. Une description détaillée de l'artificialisation des bois de Boulogne et de Vincennes est également présente chez MANGIN, Arthur, *Les Jardins : histoire et description*, Tours, A. Mame et Fils, 1867, p. 364-366.

bonne volonté, car on a nettoyé les fourrés, coupé les taillis, percé des avenues, transformé les clairières en pelouses. »

Depuis le réaménagement des bois de Boulogne et de Vincennes, les joies de parties de campagne se sont substituées aux déambulations mondaines. Si les Parisiens sont mal vus des gardiens lorsqu'ils déjeunent sur l'herbe, c'est sans doute parce qu'ils sont suspectés de détériorer les espaces verts en s'asseyant aux mauvais endroits ou en salissant les pelouses de leurs déchets³¹. En prenant l'allure et les codes du jardin public, les bois de Boulogne et de Vincennes deviennent moins favorables aux repas champêtres qu'auparavant. L'exemple de la mare d'Auteuil est intéressant puisque l'évolution des activités pratiquées à ses abords est retraceable au fil des décennies. Dans les *Chroniques de Passy et de ses environs*, P. N. Quillet assure en 1836 que la mare d'Auteuil est le « rendez-vous des amis, des amans, des dîners sur l'herbe³² ». En 1867, quelques années après l'artificialisation du bois de Boulogne, le guide Joanne *Paris illustré* cite explicitement les *Chroniques de Passy* en observant que « cette mare n'est plus comme autrefois 'le rendez-vous des amis, des amans, des dîners sur l'herbe'³³ ». En 1883, Émile Zola confirme que la pratique du déjeuner sur l'herbe ne correspond plus à l'atmosphère de la mare d'Auteuil qui est devenue « la voisine aristocratique du bassin des Tuileries³⁴ ». L'artificialisation des espaces verts participe à repousser plus loin de Paris la pratique du repas champêtre.

L'essor de la banlieue urbaine est la deuxième cause de l'évolution de la géographie du déjeuner sur l'herbe. Il a été démontré que le développement de moyens de transport ouvre de nouveaux horizons pour la partie de campagne (chapitre 2). Précisons qu'il participe également à repousser les limites de la ville. Selon Jean Bastié, le chemin de fer est à l'origine du phénomène moderne de banlieue (...) en rendant possible le va-et-vient journalier³⁵ ». La campagne propice au déjeuner sur l'herbe se trouve par conséquent de plus en plus loin de Paris. Dans une biographie sur Eugène Delacroix (1798-1863), C. de Beaulieu évoque en 1885 les cinq dernières années de la vie du peintre en assurant qu'il « aimait la vie simple et, lorsqu'il s'accordait quelques loisirs, il arrangeait avec ses amis une partie champêtre, pour aller, comme

³¹ Lire chapitre 3, partie III.

³² QUILLET, P. N., *Chroniques de Passy et de ses Environs*, Paris, Delaunay, 1836, p. 90-91.

³³ JOANNE, Adolphe, *Paris illustré. Nouveau guide de l'étranger et du Parisien*, Paris, Hachette, 1867, p. 234.

³⁴ ZOLA, Émile, *La banlieue*, op. cit., p. 200-201.

³⁵ BASTIÉ, Jean, *La Croissance de la banlieue parisienne*, Paris, PUF, 1964, p. 105.

au temps des études, dîner sur l'herbe et boire du vin bleu dans quelques jolis coins des environs de Paris, coins ombrés, alors beaucoup moins éloignés qu'aujourd'hui³⁶ ». En vingt-cinq ans, les lieux champêtres pour déjeuner sur l'herbe se seraient écartés de Paris. Si l'urbanisation n'en ait pas explicitement la cause, le roman *Évariste Plauchu* de Marius Roux (1869) apporte plus de détails à ce sujet. L'auteur relate une scène au cours de laquelle Évariste et ses amis cherchent sur l'île d'Asnières un endroit pour leur repas sur l'herbe³⁷ :

« Ils arrivèrent ainsi jusqu'au milieu de l'île. Oh ! malchance ! là, une compagnie d'ouvriers, remuant de grosses pierres, battant du mortier, faisant bouillir du bitume, était en train de bâtir des maisons neuves, plantées sur une route tracée selon les lois de l'alignement et aboutissant à deux ponts à moitié construits qui la reliaient à la terre ferme. — Allons, bon !... s'écria Raoul, voilà notre oasis qui 's'haussmannise' ! »

En faisant allusion aux chantiers de construction entrepris sous le Second Empire dans Paris par le préfet Haussmann, cet extrait illustre la perturbation des habitudes des pique-niqueurs par l'urbanisation des environs de Paris.

Deux types de banlieues prennent la place de la périphérie récréative. Le premier correspond à l'essor de la villégiature. À partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, il est en vogue chez les classes aisées de s'offrir une maison dans les environs de Paris pour y passer ses jours de repos³⁸. Cette volonté d'avoir à soi un bout de campagne modifie le paysage de la périphérie parisienne. En témoigne Gustave Coquiot en 1894 lorsqu'il observe que « ces restaurants-guinguettes, ces terrasses, d'où l'on plonge tout droit dans la Seine, aussi disparaissent, s'effondrent peu à peu pour laisser la place aux villas-jouets, aux jardins-jets d'eau, aux 'Petit Versailles' et aux 'Petit Saint-Cloud'³⁹ ». L'urbanisation des environs de Paris répondant à la demande de villégiatures remet donc en cause la pratique de la partie de campagne en réduisant les espaces de festivité collective.

³⁶ BEAULIEU, C. de, « Eugène Delacroix », dans *Les Illustrations et les célébrités du XIX^e siècle*, Huitième série, Paris, Bloud et Barral, 1885, p. 453.

³⁷ ROUX, Marius, *Évariste Plauchu. Mœurs vraies du Quartier-Latin*, Paris, E. Dentu, 1869, p. 240.

³⁸ FAURE, Alain, « Banlieue mon amour... », dans FAURE, Alain (dir.), *Les Premiers Banlieusards. Aux origines des banlieues de Paris (1860-1940)*, Paris, Créaphis, 1991, pp. 167-183.

³⁹ COQUIOT, Gustave, *La Seine*, Paris, L. Vanier, 1894, p. 33.

L'essor de la banlieue industrielle et populaire est le second élément repoussant de plus en plus loin la périphérie récréative⁴⁰. Le guide de Louis Barron de 1886 assure que « la spéculation, la misère, l'industrie, la guerre, la politique ont changé la campagne heureuse en banlieue lépreuse⁴¹ ». Dans les années 1840, les parties de campagne de Romainville perdent de leur réputation puisque, comme l'assure Émile Zola en 1883, « la forêt a été rasée, pour laisser passer Paris, qui avance toujours ; on ne trouve plus qu'une vaste plaine nue, où de laides constructions ont poussé, le long des routes. C'est le faubourg, avec son travail et sa misère⁴² ». La première diminution de la forêt de Romainville a lieu entre 1841 et 1844 pour laisser passer l'enceinte de Thiers. La véritable phase d'urbanisation commence en 1848, année où les terrains du bois de Romainville sont achetés par le gouvernement pour y construire des lotissements. Selon François Caron, le chemin de fer est à l'origine de l'essor de ce type d'urbanisation au dépend de la banlieue verte⁴³. Des lotissements sont ainsi construits à Bois-Colombes en 1851, dans la forêt de Bondy au début des années 1850, à Levallois en 1853 et dans la forêt de Vésinet en 1858. Les mêmes raisons participent à raréfier les excursions dans les environs du sud de Paris dans les dernières décennies du XIXe siècle. Le guide de Louis Barron de 1886 souligne qu'on « allait le dimanche à Malakoff, comme à Robinson ou au bois de Vincennes ; on irait encore peut-être, mais la tour a complètement disparu. Malakoff, érigé en commune, recueille lentement les ouvriers et les employés chassés de Paris par l'élévation des loyers⁴⁴ ». Cette hausse du prix du logement parisien est due à la pression démographique à laquelle les villes sont confrontées. La population parisienne est ainsi multipliée par cinq au cours du XIXe siècle⁴⁵. De même, selon le guide d'Alexis Martin de 1890, l'urbanisation a altéré le bois de Verrières « dont quelques coins sont bien jolis encore, malgré les changements que l'ensemble

⁴⁰ MARCHAND, Bernard, « Essor de la banlieue », dans *Paris, histoire d'une ville. XIXe-XXe siècles*, Paris, Le Seuil, 1993, pp. 198-204. Sur l'essor du paysage industriel parisiens, lire Le Roux, Thomas (dir.), *Les Paris de l'industrie 1750-1920 : Paris au risque de l'industrie*, Grâne, Créaphis, 2013.

⁴¹ BARRON, Louis, *Les Environs de Paris*, Paris, Quantin, 1886, p. 106.

⁴² ZOLA, Émile, *La banlieue*, *op. cit.*, p. 201-202.

⁴³ CARON, François, *Histoire des chemins de fer en France. Tome premier. 1740-1883*, Paris, Fayard, 1997, p. 594.

⁴⁴ BARRON, Louis, *Les Environs de Paris*, *op. cit.*, p. 316.

⁴⁵ Selon les chiffres issus du site web de l'Agence Nationale de la Cohésion des Territoires.

a subi depuis quelques années⁴⁶ ». Il en est de même pour les environs du nord de Paris tels que décrits par François Coppée en 1904⁴⁷ :

« Il y a quarante ans, ce coin de banlieue, au nord de Paris, était frais et champêtre. On y venait, en été, le dimanche, canoter, dîner sur l'herbe, et la berge de la Seine, les prairies, l'île encadrée de saules s'égayaient de rires, de chansons, de chapeaux de paille, d'ombrelles et de robes claires. (...) Aujourd'hui, la grande ville s'est étendue jusque-là et a transformé le gracieux pays de jadis en un banal et sinistre faubourg où grouillent le travail et la misère. »

L'auteur précise ensuite que les usines ont remplacé les peupliers et que les maisons rustiques ont laissé place à des immeubles de cinq étages. À partir de la fin du XIXe siècle, sortir de Paris ne suffit donc plus pour déjeuner sur l'herbe. Il faut désormais dépasser la banlieue « noire » qui ceinture la ville pour rejoindre les environs agrestes⁴⁸. Dans la première moitié du XXe siècle, le retrait de la banlieue verte se poursuit comme en témoigne les choix de Jean Renoir pour tourner son adaptation de la *Partie de campagne* de Guy de Maupassant (1881). Dans un reportage effectué en 1962, le cinéaste affirme⁴⁹ :

« La Partie de campagne, ça se passe au bord de la Seine. Je ne pouvais pas tourner au bord de la Seine car la Seine de 1935 – c'est l'année où j'ai tourné La Partie de campagne – n'était plus la Seine de quatre-vingts ans avant, n'était plus la Seine des canotiers de mon père. La Seine de 1935 elle est une scène avec des usines, des bateaux à vapeur et beaucoup de bruit. Alors je suis allé tourner au bord du Loing. »

La rivière du Loing se jette dans la Seine à Saint-Mammès près de Fontainebleau, à soixante-dix kilomètres au sud-ouest de Paris. L'histoire écrite par Maupassant se déroule à Bezons, soit à une dizaine de kilomètres de Paris. La région parisienne s'est donc tant industrialisée en un demi-siècle que Jean Renoir est contraint de s'éloigner sept fois plus loin de Paris pour trouver un lieu de tournage similaire aux bords de Seine des années 1880.

Puisque les Parisiens apprécient déjeuner sur l'herbe pour renouer avec la nature en s'échappant de la ville, la géographie du repas champêtre évolue à mesure que l'urbanisation des environs de Paris progresse. Une source s'oppose cependant à l'idée que le déjeuner sur

⁴⁶ MARTIN, Alexis, *Les étapes d'un touriste en France*, op. cit., p. 285.

⁴⁷ COPPÉE, François, « Les Deux communions, Conte de Pâques », dans *Œuvres complètes, Prose*, Tome IX, Paris, A. Houssiaux, 1904, p. 279-280.

⁴⁸ Pour une description de la banlieue noire, lire ZOLA, Émile, *La banlieue*, op. cit., p. 193-195.

⁴⁹ COLDEFY, Jean-Marie, *Jean Renoir vous présente Une partie de campagne*, 1962, Interview de 5min32, Radiodiffusion Télévision Française, Paris, INA, 3min41-4min04.

l'herbe permet de fuir la ville en présentant cette pratique comme un moyen de mieux profiter de la vue sur Paris. Il s'agit de Paul Arène qui affirme dans un essai de 1882⁵⁰ :

« On croit généralement que le Parisien va à la campagne pour le plaisir d'être à la campagne. Erreur profonde! Il va à la campagne parce que, de là, Paris se voit mieux. (...) Malgré les petites bêtes, les rhumatismes et les railleries, il fait encore son bonheur d'un dîner sur l'herbe humide, sans siège, sans table et sans nappe. Mais à une condition: c'est que toujours Paris étincelle à l'horizon dans le soleil et les fumées ».

Bien qu'unique en son genre, cette citation interpelle et incite à mieux comprendre ce que les Parisiens attendent d'un déjeuner champêtre. Quel est le cadre idéal pour manger sur l'herbe au XIXe siècle ?

⁵⁰ ARÈNE, Paul, *Paris ingénu*, Paris, G. Charpentier, 1882, p. 255-256.

II. La nature du déjeuner sur l'herbe

La nature avec laquelle les pique-niqueurs souhaitent renouer possède des caractéristiques spécifiques. Les Parisiens ont des attentes précises quant au cadre de leur repas. La nature du déjeuner sur l'herbe doit répondre à un idéal champêtre et à un désir de dépaysement, tout en restant domestiquée.

a. L'attente d'un idéal champêtre

Un cadre champêtre est attendu par les Parisiens déjeunant sur l'herbe. Il s'agit bien d'un idéal puisqu'il correspond moins à un espace naturel qu'à un lieu répondant à l'idée que les Parisiens se font de la nature.

Le citadin attend d'un déjeuner sur l'herbe que tous ses sens soient éveillés. Pour ce faire, le choix du cadre du repas champêtre revêt une importance particulière. La fraîcheur du site est une condition nécessaire pour effectuer un déjeuner sur l'herbe. L'ombre d'un arbre est systématiquement évoquée dans les récits, au point qu'elle résume parfois à elle seule le lieu du déjeuner sur l'herbe⁵¹. Dans un essai de 1864, Oscar Comettant décrit l'île du Roi au nord-ouest de Paris en mentionnant ses « ombrages où vont tous les dimanches, en été, de bons bourgeois dîner sur l'herbe avec leur famille⁵² ». De même, dans son guide de 1874, Claude-François Denecourt évoque « le *Charme oranger*, à l'ombre duquel bien des déjeuners furent savourés », en parlant d'un arbre en forêt de Fontainebleau⁵³. Dans *Le Page de Napoléon* d'Eudoxie Dupuis (1896), un déjeuner sur l'herbe est organisé « à l'un des endroits les plus couverts du bois⁵⁴ ». L'ombre est si importante pour manger sur l'herbe qu'elle est source de tensions lorsqu'il n'y en a pas assez pour tous. C'est par exemple le cas dans *Une partie de campagne* (1881) où Guy de Maupassant relate la frustration de la famille Dufour lorsqu'elle apprend « qu'à la meilleure place, qu'en son esprit Mme Dufour avait choisie pour s'installer, deux jeunes gens déjeunaient déjà. (...) L'autre aussitôt se leva et, tenant à la main sa toque mi-

⁵¹ Pour une histoire des sensibilités autour de l'ombre, lire CORBIN, Alain, *La douceur de l'ombre. L'arbre, source d'émotions, de l'Antiquité à nos jours*, Paris Flammarion, 2013.

⁵² COMETTANT, Oscar, *En vacances*, Paris, A. Faure, 1864, p. 196.

⁵³ DENECOURT, Claude-François, *L'indicateur de Fontainebleau. Itinéraire descriptif du palais et de toutes les plus charmantes promenades de la forêt*, Nouvelle édition des Guides-Denecourt, Paris, Hachette, 1874, p. 84.

⁵⁴ DUPUIS, Eudoxie, *Le Page de Napoléon*, Paris, Delagrave, 1896, p. 92.

partie rouge et mi-partie noire, il offrit chevaleresquement de céder aux dames le seul endroit du jardin où ne tombât point le soleil⁵⁵ ».

Outre l'ombre, c'est la proximité d'un point d'eau qui est recherchée pour s'assurer de la fraîcheur d'un site. Comme l'a montré Julia Csergo dans son article « Parties de campagne », les journées passées en dehors de Paris prennent souvent les fleuves pour objectif⁵⁶. Pour les déjeuners sur l'herbe, c'est également le cas des mares, des fontaines et des rivières. Dans son *Almanach des gourmands*, Alexandre Grimot de la Reynière conseille ainsi en 1806 de choisir pour déjeuner sur l'herbe le « lieu le plus ombragé, le plus délicieux de la forêt, et qui, comme nous l'avons dit, ne doit pas être éloigné d'une source d'eau vive et fraîche⁵⁷ ». La présence d'un point d'eau à proximité du lieu du repas participe au confort corporel des individus, mais également à un meilleur goût des aliments puisque l'eau permet de les rafraîchir avant leur consommation. C'est le cas des nourritures, que l'on enveloppe dans un linge humide pour diminuer leur température, mais également des boissons que l'on plonge dans l'eau avant de les ouvrir. C'est ainsi que la revue féminine *La Vie heureuse* de mai 1911 assure à propos de l'organisation d'un déjeuner sur l'herbe que « la proximité d'un lac, d'une rivière ou d'un petit ruisseau est un agrément qui a son utilité, l'eau permet de tenir les boissons au frais. », tout en conseillant à la ménagère de prévoir « des torchons pour tenir au frais, en les imbibant de l'eau du ruisseau limpide, le melon, le moule qui contient le caneton en gelée, ainsi que la terrine de salade italienne⁵⁸ ». Maintenir les denrées au frais est une préoccupation importante comme l'illustrent certaines iconographies de pique-niques qui choisissent de représenter ce moment où une personne, toujours un homme, plonge les bouteilles dans un point d'eau en se contorsionnant pour s'assurer de ne pas se mouiller les pieds. C'est par exemple le cas du *Repas de chasse* de Gustave Courbet (1858), du *Pique-nique en mai* de Pál Szinyei Merse (1873), et d'*Une femme de qualité au siècle passé, Paris, 1778* de Maurice Lecloir (1899)⁵⁹.

⁵⁵ MAUPASSANT, Guy de, *Une Partie de campagne*, op. cit., p. 21.

⁵⁶ CSERGO, Julia, « Parties de campagne. Loisirs périurbains et représentations de la banlieue parisienne, Fin XVIIIe-XIXe siècles », *Sociétés & Représentations*, n°17, 2004, p. 30-31.

⁵⁷ GRIMOT DE LA REYNIÈRE, Alexandre-Balthazar-Laurent, *Almanach des gourmands*, op. cit., p. 74. Lire également REMILLY, Émile, *Les Eaux de Versailles : histoire, distribution et consommation en 1880*, Versailles, E. Aubert, 1882, p. 50.

⁵⁸ « Le Bonnes recettes », *La Vie heureuse : revue féminine universelle illustrée*, Paris, Hachette, n°5, Mai 1911, p. 76. Les mêmes conseils sont donnés chez TINNENBROCK, Raoul, « L'organisation d'un buffet de campagne », *Le Nouveau Guide. Les environs inconnus de Paris par une société d'excursionnistes*, Paris, Librairie patriotique, 1885, p. 36.

⁵⁹ Figures 2-4.



Figure 2 : COURBET, Gustave, *Le repas de chasse*, 1858, Huile sur toile, 207x325 cm, Cologne, Musée Wallraf Richartz.



Figure 3 : LECLOIR, Maurice, *Une femme de qualité au siècle passé*, Paris, 1778, 1899, Recueil d'aquarelles publié à Paris chez J. Boussod, Manzi, Joyant et Cie, 31.5x40.5 cm, Coll. part.



Figure 4 : SZINYEI MERSE, Pál, *Pique-nique en mai*, 1873, Huile sur toile, 127x162.5 cm, Budapest, National Gallery.

Outre la fraîcheur, le confort des pique-niqueurs dépend également du terrain choisi pour s'asseoir. Sans surprise, l'herbe est systématique dans un déjeuner sur l'herbe⁶⁰. Dans *Évariste Plauchu* de Marius Roux (1869), le héros part à la recherche d'une « nappe de gazon largement développée » car il refuse de manger sur le sable⁶¹. L'herbe idéale qui est recherchée est épaisse, pour le confort, et fleurie, pour le plaisir des yeux. En témoigne Alexandre Grimot de la Reynière en 1828 dans *Le Gastronomes français* lorsqu'il conseille à ses lecteurs d'entreprendre les repas champêtres entre le premier et le quinze juin car « l'herbe, qui a atteint sa plus grande hauteur, ne vous offrira jamais un tapis plus doux ni mieux fourni puisque la plupart des fleurs sont dans tout leur éclat⁶² ». La présence de fleurs est également recherchée pour satisfaire l'odorat comme l'illustre François Guillaume Ducray-Duminil dans *Les Soirées de la chaumière* (1844) en mentionnant le « tapis vert émaillé de fleurs odoriférantes » qui a été choisi pour un déjeuner⁶³. La déclivité du terrain est également prise en compte dans le cadre idéal d'un déjeuner sur l'herbe. La forme d'amphithéâtre est parfois perçue comme la plus confortable. Dans *Monsieur Dupont* de Paul de Kock (1823), Madame Bernard s'oppose à

⁶⁰ Pour une histoire des sensibilités autour de l'herbe, lire CORBIN, Alain, *La fraîcheur de l'herbe. Histoire d'une gamme d'émotions de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Fayard, 2018.

⁶¹ ROUX, Marius, *Évariste Plauchu*, op. cit., p. 239.

⁶² GRIMOT DE LA REYNIÈRE, Alexandre-Balthazar-Laurent, *Le Gastronomes français*, op. cit., p.170-171. Concernant la recherche d'une pelouse fleurie pour déjeuner, lire également SOUVESTRE, Emile, *Journal d'un homme heureux. Un philosophe sous les toits*, Paris, Michel Lévy Frères, 1872, p. 105.

⁶³ DUCRAY-DUMINIL, François Guillaume, *Les Soirées de la chaumière, ou Les Leçons du vieux père*, Tome deuxième, Paris, Leclerc, 1844, p. 26-27.

l'emplacement retenu pour manger en assurant que « le site n'est pas bien choisi, cela ne va pas assez en amphithéâtre (...) on est bien mieux assis quand le terrain va en pente⁶⁴ ».

Un autre objectif du déjeuner sur l'herbe est de satisfaire la vue, notamment par la présence d'un panorama pittoresque. Dans le guide de 1850, Claude-François Denecourt dresse une liste des lieux dans la forêt de Fontainebleau propices pour déjeuner⁶⁵. Parmi les dix endroits conseillés, sept d'entre eux portent dans leur nom le pittoresque du paysage qui les environne. Les expressions « point de vue », « belvédère », et « promontoire » sont employées pour souligner la beauté du lieu de repas. Le panorama est pour Denecourt l'élément le plus important avec l'ombre puisqu'il assure que « tous ces endroits éminemment pittoresques, où l'on a à la fois de délicieux ombrages et de charmants points de vue, complètent on ne peut mieux les lieux de rendez-vous de parties et de festins dans la forêt de Fontainebleau⁶⁶ ». Ce désir de pouvoir profiter d'une belle vue pendant un repas champêtre se perçoit dans le matériel emporté. Un article de *La Vie heureuse* de 1911 consacré à l'organisation d'un déjeuner sur l'herbe conseille par exemple de se doter « d'une jumelle de course, dans son étui en bandoulière, pour savourer les beautés du paysage⁶⁷ ».

L'ouïe est également mobilisée au cours d'un repas champêtre idéal avec l'importance donnée au chant des oiseaux. En témoigne Eudoxie Dupuis dans *Le Page de Napoléon* (1896) lorsqu'elle précise à propos d'un repas sur l'herbe que « le temps était magnifique et les petits oiseaux, par leurs gazouillements, semblaient vouloir prendre leur part de la fête⁶⁸ ». L'idéal champêtre attendu des Parisiens déjeunant sur l'herbe comprend ainsi la présence

⁶⁴ KOCK, Charles Paul de, *Monsieur Dupont*, op. cit., p. 7. La forme d'amphithéâtre est également mentionnée par CLARÉTIE, Jules, *Les Amours d'un interne*, op. cit., p. 14.

⁶⁵ DENCOURT, Claude-François, *Guide du voyageur et de l'artiste à Fontainebleau ; itinéraire du palais et de la forêt avec les promenades les plus pittoresques*, Cinquième édition ornée de planches, Paris, Aux libraires du Palais National, 1850, p. 76.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 76. D'autres sources mentionnent l'importance de la beauté du paysage pour déjeuner sur l'herbe, lire par exemple REYBAUD, Louis, *Mathias l'humoriste*, Paris, Michel Lévy Frères, 1860, p. 26 ; CLARÉTIE, Jules, *Les Amours d'un interne*, op. cit., p. 12 ; et FEUILLET, Octave, *Quelques années de ma vie*, Paris, Calmann-Lévy, 1894, p. 341.

⁶⁷ « Les Bonnes recettes », *La Vie heureuse*, art. cit., p. 76.

⁶⁸ DUPUIS, Eudoxie, *Le Page de Napoléon*, op. cit., p. 94. Un lien est également dressé entre le plaisir d'un déjeuner sur l'herbe et le gazouillis des oiseaux dans An., *Une promenade à Vincennes ou Le Bon Pasteur*, Toulouse, B. Cadet, 1825, p. 14 ; et MAUPASSANT, Guy de, *Regrets*, dans *Œuvres complètes illustrées de Guy de Maupassant*, Vol. 10, Paris, Conard, 1883, p. 261.

d'éléments participant au bien-être des pique-niqueurs tels que l'ombre, le point d'eau, l'herbe grasse, le panorama, les fleurs et les oiseaux.

Le cadre idéal du repas de plein air se définit également par l'absence de certains éléments qui perturberaient les sens. L'herbe idéale pour déjeuner est « sans plante parasite ni insecte » chez Louis Reybaud dans *Mathias l'humoriste* (1860)⁶⁹. Il en est de même dans le guide Tinnenbrock en 1885⁷⁰ :

« Les mouches nous harcèlent, l'été, dans les bois, et leurs piqûres nous causent souvent des démangeaisons fort douloureuses. Un petit flacon d'ammoniaque, renfermé dans un étui en buis, nous est donc indispensable. Il est également prudent d'avoir toujours dans son portefeuille deux ou trois minces bandes de papier gommé ou de taffetas collodionné, destinées à arrêter le sang d'une petite coupure ou d'une égratignure. »

Si cette recommandation est émise à propos des excursions de manière générale, elle s'applique également aux déjeuners sur l'herbe qui sont abordés par Raoul Tinnenbrock aux lignes suivantes. L'herbe mouillée est également redoutée puisqu'elle est, selon l'essai gastronomique d'Émile Goudeau en 1893, « fatale non seulement aux pantalons, mais aux crânes eux-mêmes, et que, par une mystérieuse et occulte concordance, quand l'assiette est refroidie, on attrape un rhume de cerveau⁷¹ ». L'idéal champêtre qui est attendu pour déjeuner sur l'herbe correspond donc à une nature domestiquée.

Cette importance accordée au confort par les pique-niqueurs participe dans certains cas à la modification des espaces naturels. Les guides touristiques de la forêt de Fontainebleau témoignent de cette volonté de rendre la nature plus accueillante puisqu'il y est fait mention de l'installation de tables et de sièges aux endroits les plus pittoresques. Dès 1840, le guide Denecourt assure que l'intérieur de l'ancre des Druides, sorte de galerie rocheuse formant abri « est meublé de tables et de bancs en pierre brute, servant quelquefois aux personnes qui vont faire des parties de plaisir en forêt, et surtout des repas champêtres⁷² ». L'ancre des Druides

⁶⁹ REYBAUD, Louis, *Mathias l'humoriste*, op. cit., p. 29-30.

⁷⁰ TINNENBROCK, Raoul, *Le Nouveau Guide*, op. cit., 1885, p. 31.

⁷¹ GOUDEAU, Émile, « Dîner sur l'Herbe », *Paris qui consomme : tableaux de Paris*, Paris, Imprimé pour Henri Beraldi, 1893, p. 192. Lire également à ce sujet GRÉVIN, Alfred, HUART, Adrien, *Les Parisiennes*, Paris, Librairie Illustrée, 1878, p. 173-174.

⁷² DENECOURT, Claude-François, *Guide du voyageur dans le palais et la forêt de Fontainebleau ou Histoire et description abrégées de ces lieux remarquables et pittoresques*, Fontainebleau, Chez l'auteur et chez F. Lhuillier, 1840, p. 29-30.



Figure 5 : DENECOURT, Claude-François, « Antres des Druides (Franchard) », *Souvenirs de Fontainebleau*, Fontainebleau, Chez l'auteur, 1848, p. 22.

comme lieu de collation est d'ailleurs représenté dans un recueil de lithographie publié par Claude-François Denecourt en 1848⁷³. Au second plan gauche de l'image sont effectivement représentées trois personnes paraissant boire autour d'une table disposée sous un gros rocher. Dans les quinze années suivantes, de nouveaux endroits de la forêt ont été aménagés pour les

excursionnistes. Le guide Denecourt de 1856 conseille deux espaces supplémentaires aux excursionnistes souhaitant déjeuner. Le belvédère d'Arsène Houssaye y est décrit comme « un tertre en gazon formant tables et bancs où vous pourrez vous reposer, et même expédier une petite collation tout en savourant le point de vue⁷⁴ ». Le second espace a été aménagé par Claude-François Denecourt autour d'un hêtre appelé « l'Arbre Fleury ». Il assure ainsi : « Je l'avais fait entourer d'un tertre et de bancs en gazon où l'on venait se reposer et faire de champêtres goûters⁷⁵ ». Pour atteindre leur idéal champêtre, les excursionnistes encouragent donc la modification de certains espaces pour rendre leurs pique-niques plus confortables.

Le rapport des pique-niqueurs à la campagne est néanmoins plus subtil. Tout en étant à la recherche du confort d'une nature contrôlée par l'homme, les pique-niqueurs désirent être confrontés à « la campagne dans sa rudesse⁷⁶ ». Cela passe notamment par l'attente d'une nature « sauvage »⁷⁷, vierge de toute présence humaine. Julia Csergo a démontré que la partie de campagne est pratiquée le dimanche dans une optique de repos, en opposition à l'agitation des

⁷³ Figure 5.

⁷⁴ DENECOURT, Claude-François, *Le palais et la forêt de Fontainebleau. Guide historique et descriptif suivi d'un aperçu d'histoire naturelle de la forêt*, Seizième édition de Indicateurs-Denecourt, Fontainebleau, Chez l'auteur et chez tous les libraires, 1856, p. 359.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 139. D'autres endroits de la forêt de Fontainebleau sont mentionnés dans les guides Joanne. Il est par exemple question de tables et de sièges improvisés dans une ancienne carrière dans JOANNE, Adolphe, *Guide de Fontainebleau. Son palais, ses jardins, sa forêt et ses environs*, Paris, Hachette, 1867, p. 154.

⁷⁶ ZOLA, Émile, *La banlieue*, *op. cit.*, p. 199 : « Nous voulons la campagne dans sa rudesse, nous y fuyons la ville, au lieu d'y emporter la ville avec nous. »

⁷⁷ Sur l'opposition entre le civilisé et le naturel, lire DESCOLA, Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.

plaisirs parisiens nocturnes du samedi (le cabaret entre autres)⁷⁸. Précisons que le déjeuner sur l'herbe franchit un seuil supplémentaire dans le degré de tranquillité qui est recherché. Tout en permettant lui aussi de fuir la ville, le repas champêtre cherche en plus à s'écarter du dynamisme des hauts-lieux de la partie de campagne. L'isolement dans la profondeur d'un bois est un critère central dans le choix d'un lieu de repas. Dans une nouvelle autobiographique de 1883, Émile Zola évoque l'endroit du bois de Verrière que Paul Cézanne et lui préfèrent pour passer le dimanche et déjeuner sur l'herbe. Il s'agit d'une « mare loin de tout chemin », pour laquelle il n'a rarement « vu un coin plus retiré⁷⁹ ». L'auteur fait du calme de cette mare la principale raison du goût qu'il lui porte. Certaines sources vont plus loin en dressant une opposition franche entre les espaces bruyants des parties de campagne et les lieux idéaux pour déjeuner sur l'herbe. C'est le cas du traité d'hygiène de Jean Rengade publié en 1887, dans lequel l'auteur conseille de pratiquer le repas champêtre à l'écart de la foule des parties de campagne en assurant que⁸⁰ :

« Même aux environs de Paris abondent heureusement, encore, les sites ravissants où, loin de la musique enragée des fêtes villageoises, on peut toujours entendre chanter des oiseaux, courir après les papillons, faire des gros bouquets de fleurs sauvages, passer dans le calme le plus profond une délicieuse journée. »

Si les citadins déjeunent sur l'herbe dans les mêmes aires géographiques que les parties de campagne, ils cherchent un endroit reposant pour s'installer. Les Parisiens conçoivent souvent le moment du repas comme une bulle privée, à l'écart des lieux de sociabilité comme les guinguettes. Cette intimité recherchée transparaît dans le désir de s'appropriier un endroit pour déballer les provisions. « Chacun va chercher, dans les bois d'alentour, le petit coin tranquille propice à la mastication du veau froid et du jambonneau » observe Louis Morin au cours de son excursion dominicale à Versailles en 1898⁸¹.

La campagne attendue pour un déjeuner sur l'herbe correspond donc à une nature idéalisée, dans laquelle les Parisiens peuvent profiter de ses agréments sans en subir les inconvénients.

⁷⁸ CSERGO, Julia, « Extension et mutation du loisir citadin, Paris XIXe-début XXe siècle », dans CORBIN, Alain (dir.), *L'avènement des loisirs*, op. cit., p. 216-218.

⁷⁹ ZOLA, Émile, *Le Bois*, dans *Le Capitaine Burle*, Paris, G. Charpentier, 1883, p. 211-213.

⁸⁰ RENGADE, Jean, *Les Besoins de la vie et les éléments du bien-être*, op. cit., p. 626. Lire également ARÈNE, Paul, *Paris ingénu*, op. cit., p. 263-264.

⁸¹ MORIN, Louis, « Les Grandes eaux. Dim 28 juin », *Dimanches parisiens. Notes d'un décadent*, Paris, L. Conquet, 1898, p. 109.

b. La recherche d'un ailleurs géographique et temporel

En plus de chercher à satisfaire leur désir de nature sauvage, les Parisiens partant déjeuner sur l'herbe tentent de s'évader vers un ailleurs. Outre la fuite physique de la ville, un citadin attend d'un repas champêtre qu'il le fasse voyager mentalement au-delà des seuls environs de Paris.

Les récits de déjeuner sur l'herbe font transparaître un désir de dépaysement. Dynamique tout au long du XIX^e siècle⁸², l'engouement pour l'Orient transparaît dans les récits des pique-niqueurs. L'imaginaire oriental est par exemple mobilisé à deux reprises dans le « Dîner sur l'herbe à Montmorency » vécu par Frances Trollope en 1835. Elle décrit le plaisir que représente « le dîner pris par terre, à la manière des Bohémiens, avec le gazon pour table et le feuillage des arbres pour dais », puis assure aux lignes suivantes : « nos bêtes, vues à travers les nombreux taillis dans lesquels elles étaient remisées, et leurs bizarres harnais empilés au pied d'une vieille aubépine à l'entrée du taillis, achevaient la ressemblance de notre campement avec celui d'une troupe de Bohémiens⁸³ ». Dans son journal d'excursions dans les environs de Paris publié en 1898, Louis Morin a lui aussi recours à l'imaginaire oriental pour parler du déjeuner sur l'herbe puisqu'il évoque « la posture de Turc ou de tailleur » que ce repas impose⁸⁴. Le fantasme oriental est également instrumentalisé par les vendeurs de paniers à pique-nique pour mieux vendre leurs produits. C'est le cas de la « cantine pagode », dont le nom fait directement écho à l'architecture religieuse des cultures bouddhistes. L'achat est conseillé par le journal de *La Mode illustrée* qui fait lui aussi allusion à l'imaginaire oriental en assurant que ce panier est « indispensable dans toute excursion, pique-nique, ou voyage de longue durée » à cause des « déplacements continuels qui font de nous de vrais nomades⁸⁵ ». Les guides de voyage jouent également sur le désir de dépaysement de leurs lecteurs excursionnistes comme c'est le cas du *Guide de Fontainebleau* de 1867 rédigé par Adolphe Joanne. Il décrit la promenade jusqu'au point de vue du mail Henri IV en mentionnant⁸⁶ :

⁸² Cela se perçoit par exemple à travers le mouvement artistique et littéraire de l'orientalisme.

⁸³ TROLLOPE, Frances, « Le Dîner sur l'herbe à Montmorency », dans *Paris et les Parisiens en 1835, Tome 3*, Paris, H. Fournier, 1836, p. 115-116.

⁸⁴ MORIN, Louis, « On mange. Dimanche 12 juillet », *Dimanches parisiens, op. cit.*, p. 129.

⁸⁵ *La Mode illustrée*, n° 19, 7 mai 1899, p. 231.

⁸⁶ JOANNE, Adolphe, *Guide de Fontainebleau. Son palais, ses jardins, sa forêt et ses environs*, Paris, Hachette, 1867, p. 151.

« un endroit découvert d'où l'on jouit d'un admirable point de vue sur une vaste étendue de forêt, se prolongeant jusqu'à l'horizon. Un banc et une table de gazon ont été disposés à ce belvédère. Il semble que, en vue de cette solitude, on lirait avec une impression plus vive les romans où Cooper décrit si bien les forêts de l'Amérique, cachant dans leurs mystérieuses profondeurs des troupes dangereuses de sauvages indiens. »

Si le repas champêtre n'est pas explicitement évoqué par Adolphe Joanne, l'installation d'un banc et d'une table sous-entend sa pratique. En faisant référence à l'écrivain américain James Fenimore Cooper, ce n'est pas ici l'engouement pour l'Orient mais celui pour les romans d'aventures qui conditionne l'ailleurs attendu par les Parisiens déjeunant sur l'herbe. Ce même désir de dépaysement a été observé pour d'autres loisirs de la partie de campagne. Frédéric Delaive a notamment démontré que les Parisiens pratiquent le canotage en prenant les récits d'aventures pour références mentales. Les citadins projettent leur désir d'ailleurs dans les îles de la Seine et de la Marne en se prenant pour des explorateurs du XVIII^e siècle comme Cook, Bougainville et Lapérouse, ou pour des aventuriers fictifs tel que Robinson Crusoé⁸⁷.

Mise à part la recherche de dépaysement, les citadins se servent du déjeuner sur l'herbe dans la nature des environs de Paris pour renouer avec leur passé provincial. L'exode rural qui marque le XIX^e siècle précipite en ville des campagnards mal habitués au rythme de la ville moderne⁸⁸. En 1861, 57 % des

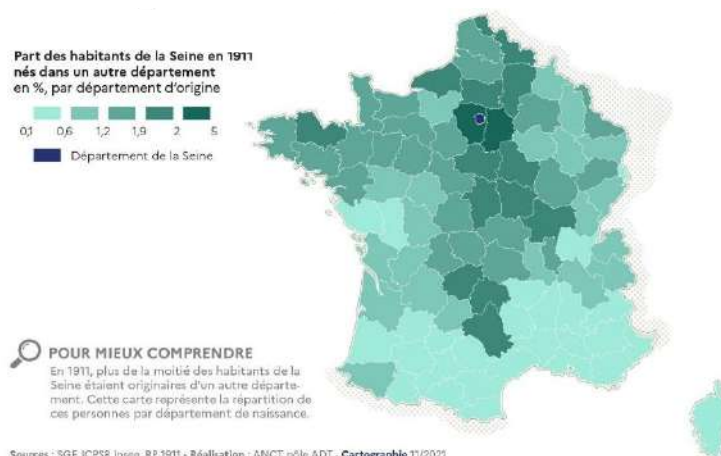


Figure 6 : Carte représentant en pourcentage les départements d'origines des Parisiens en 1911.

habitants de la Seine sont nés dans un autre département. Cette valeur s'élève à 62,9 % en 1881 et à 57,4 % en 1911. Les personnes vivant dans le département de la Seine nées dans un autre département sont principalement originaires des deux départements limitrophes de la Seine, la Seine-et-Oise (113 000) et la Seine-et-Marne (60 000), mais également des départements du

⁸⁷ DELAIVE, Frédéric, *Canotage et canotiers de la Seine : genèse du premier loisir moderne à Paris et dans ses environs (1800-1860)*, Tome 1, Thèse d'histoire, Université Paris 1 – Panthéon Sorbonne, 2003, p. 60, 160-162 et 203.

⁸⁸ Concernant le mal-être des provinciaux nouvellement arrivés à Paris, lire CITRON, Pierre, *La Poésie de Paris*, op. cit., pp. 141-156.

Nord (57 600), de la Nièvre (57 100) et de la Seine-Inférieure (53 600)⁸⁹. Pour ces nouveaux parisiens, l'excursion dans les environs de Paris apparaît comme un moyen de réduire leur mal-être puisque le contact avec la nature les rattacherait à leurs racines. Dans la nouvelle autobiographique *Le Bois* (1883), Émile Zola justifie ses excursions dominicales, au cours desquelles le déjeuner sur l'herbe était d'usage, en évoquant l'attachement à sa terre d'origine⁹⁰ :

« Je me souviens des grandes courses que nous faisions, Paul et moi, il y a vingt ans, au bois de Verrières. (...) Dès le lundi, je rêvais le dimanche, avec la passion d'un garçon de vingt ans élevé au grand air; et que sa vie enfermée d'employé désespérait. Autrefois, dans les environs d'Aix, nous avions battu les routes, couru le pays pendant des lieues, couché à la belle étoile. À Paris, nous ne pouvions renouveler ces longues marches, car il fallait songer à l'heure inexorable du bureau, qui revenait si vite. Nous partions donc par le premier train du dimanche, pour être de grand matin hors des fortifications. »

Le dimanche passé dans les environs de Paris permet au romancier et à son ami Paul Cézanne de renouer avec la jeunesse provençale qui était la leur avant de venir vivre à Paris dès 1858. Les excursions au bois de Verrières leur permettent de pallier le manque de plein air auquel ils étaient habitués. L'attachement à la terre natale constitue également un fil rouge de la nouvelle de Guy de Maupassant *Petit soldat* (1885). L'auteur y relate les parties de campagne de deux soldats d'origine bretonne en évoquant les souvenirs qui leur viennent à la vue de la campagne des environs de Paris. Leurs déjeuners sur l'herbe ont lieu là où « ils avaient trouvé, à l'entrée du petit bois des Champieux, un endroit leur rappelant leur pays, et ils ne se sentaient bien que là⁹¹ ». Aux lignes suivantes, on apprend que les deux compagnons avaient pour habitude de s'arrêter sur le pont de Bezons pour regarder la Seine et le bassin d'Argenteuil qui, « peut-être, leur remémoraient la mer bretonne, le port de Vannes dont ils étaient voisins, et les bateaux pêcheurs s'en allant à travers le Morbihan, vers le large ». Ils avançaient ensuite jusqu'au « petit bois qui leur avait paru ressembler à celui de Kermarivan. (...) Chaque fois aussi, ils s'arrêtaient auprès d'une pierre qui bornait une propriété, parce qu'elle avait quelque chose du dolmen de Locneuen. (...) De temps en temps, Luc citait un nom, rappelait un fait de leur enfance, en

⁸⁹ Ces chiffres sont issus du site web de l'Agence Nationale de la Cohésion des Territoires. Voir la figure n°6 pour la part des habitants de la Seine en 1911 nés dans un autre département. Cette carte est publiée depuis 2022 sur le site web de l'Agence Nationale de la Cohésion des Territoires.

⁹⁰ ZOLA, Émile, *Le Bois*, op. cit., p. 205-206.

⁹¹ MAUPASSANT, Guy de, *Petit soldat*, op. cit., p. 288.

quelques mots seulement qui leur donnaient longtemps à songer⁹² ». Les soldats de Maupassant apprécient ainsi les excursions dans les environs de Paris car elles leur rappellent leur région d'origine. Les parties de campagne permettent donc de renouer avec un ailleurs tant géographique que temporel puisqu'elles rapprochent le citadin de ses racines et de son passé provincial.

La mémoire de cet ailleurs souhaite être entretenue par certains individus cherchant à prolonger dans le futur le souvenir de l'excursion dominicale. Cueillir des fleurs pour les ramener chez soi pourrait s'inscrire dans cet objectif de poursuivre l'évasion champêtre dans l'espace (le bouquet des environs de Paris décore l'intérieur du foyer parisien), et dans le temps (le bouquet rappelle pendant plusieurs jours les joies de l'excursion passée). Dans son journal intime, l'ouvrier Augustin Léger relate ainsi un dimanche passé dans les environs de Paris en l'honneur de la fête de son fils⁹³ :

« J'ai regalé la famille d'une promenade dans les bois de Meudon, avec déjeuner sur l'herbe, au milieu des primevères et des violettes : on a fait des bouquets ; au retour, on les a mis, faute de mieux, dans un verre à boire, avec un peu d'eau pour les conserver frais. Ils sont déjà fanés aujourd'hui et bons à jeter dans la poubelle : c'est dommage, ils égayaient notre chambre. »

Outre la cueillette de fleurs, la nature des environs de Paris est parfois elle-même support de mémoire. Dans leur roman *Germinie Lacerteux* (1865), Jules et Edmond de Goncourt décrivent le retour d'un déjeuner au bois de Vincennes en soulignant qu'au « mur des fortifications, Gautruche dessina avec l'entaille de son couteau, sur la pierre, un grand cœur dans lequel on mit le nom de tout le monde au-dessous de la date⁹⁴ ». Même si cette citation est extraite d'un roman, elle donne une idée des pratiques et des besoins d'entretenir la mémoire d'une journée de déjeuner sur l'herbe dans les environs de Paris.

Partir en déjeuner sur l'herbe dans les environs de Paris permet donc de satisfaire le désir de nature champêtre et de dépaysement ressenti par les citadins. La massification de la partie de campagne au XIXe siècle remet cependant en cause l'idéal champêtre recherché par les Parisiens.

⁹² *Ibid.*, p. 289-290.

⁹³ LÉGER, Augustin, *Journal d'un anarchiste*, *op. cit.*, p. 269-271.

⁹⁴ GONCOURT, Edmond et Jules de, *Germinie Lacerteux*, *op. cit.*, p. 192-193.

III. Le déjeuner sur l'herbe contre nature

Dans sa thèse intitulée *In Nature We Trust*, Charles-François Mathis s'intéresse à l'altération de la nature par la massification de l'usage des espaces verts autour de Londres et des inquiétudes qui en résultent. Il analyse notamment le souhait contradictoire des défenseurs de l'environnement qui cherchent à préserver la nature tout en démocratisant l'accès pour des raisons hygiénistes⁹⁵. Les mêmes problématiques concernent les environs de Paris à partir du second XIXe siècle. La massification de l'usage des espaces verts autour de la capitale sont sources de tensions, dont les acteurs du repas champêtre ne sont pas étrangers. Un nombre non négligeable de sources laisse notamment poindre des problématiques de conflits d'usage de la nature et de pollutions. Au tournant du XXe siècle, le déjeuner sur l'herbe en région parisienne semble ainsi atteindre ses limites. Les Parisiens sont alors de plus en plus amenés à sortir des environs de Paris pour trouver la nature idéale avec laquelle ils souhaitent renouer.

a. Une nature sous tension

L'engouement des Parisiens pour la campagne au XIXe siècle modifie le rapport entre Paris et ses environs. Des tensions (railleries, vols, conflits d'usage) découlent de la pratique de la partie de campagne tout au long de la période, même si le plus grand nombre de sources à ce sujet se concentre à partir des dernières décennies du XIXe siècle. Les tensions sont observables entre les pique-niqueurs et les habitants de la périphérie parisienne, mais aussi entre les acteurs mêmes de l'excursion dominicale.

En investissant les environs de Paris, les citadins sont amenés à entrer en contact avec les populations locales. Cette rencontre est quelquefois décrite de façon positive comme c'est le cas dans la nouvelle *Petit soldat* (1885) où Guy de Maupassant relate le rapprochement sentimental de deux soldats avec une paysanne au fil de leurs repas champêtres dominicaux dans les environs de Paris⁹⁶. Ce sont cependant les tensions entre les Parisiens et les habitants de la périphérie parisienne qui sont le plus souvent soulignées par les sources. Celles-ci se forment sur une opposition entre culture urbaine et culture campagnarde. Dans une biographie de Paul de Kock publiée à titre posthume en 1874, Théophile Gautier s'intéresse à

⁹⁵ MATHIS, Charles-François, « Protéger pour le peuple ou protéger du peuple », *In Nature We Trust : les paysages anglais à l'ère industrielle*, Paris, PUPS, 2010, pp. 551-566.

⁹⁶ MAUPASSANT, Guy de, *Petit soldat*, *op. cit.*, p. 293-295.

l'émerveillement de cet écrivain du premier XIXe siècle pour des paysages sans pittoresque. Il assure que le romancier « n'entendait pas grand'chose à ce qu'on appelle aujourd'hui la nature, et en cela il était bien Français et bien Parisien⁹⁷ ». Si cette phrase est à manipuler avec précaution (elle est un moyen de dévaloriser la littérature populaire de Paul de Kock dont le style ne devait pas susciter l'admiration de Théophile Gautier), elle prouve tout de même que les Parisiens sont réputés pour méconnaître la campagne. L'excitation des citadins à la vue d'un coin de verdure telle qu'elle a été étudiée précédemment⁹⁸ est raillée par les populations rurales habituées au contact de la nature. Dans son récit d'excursions *Dimanches parisiens* (1898), Louis Morin note par exemple à propos des Parisiens que « transportés à la campagne, ils prêtent à rire aux villageois par des étonnements d'une telle naïveté que ceux-ci la prennent pour de la sottise⁹⁹ ». Une quarantaine d'années plus tard, le moyen-métrage *Une Partie de campagne* de Jean Renoir (1936) joue sur cette opposition culturelle entre Parisiens et campagnards, bien plus que dans la nouvelle originale de Guy de Maupassant¹⁰⁰. La famille Dufour incarne à l'écran cette sottise parisienne dont parle Louis Morin (l'extase surjouée des femmes à la vue du premier brin d'herbe, la crédulité du père qui ne pense qu'à pêcher alors qu'il est en train de devenir cocu, l'idiotie du gendre dans sa démarche clownesque, ses réactions infantiles et sa voix nasillarde). Contrairement à Guy de Maupassant, Jean Renoir s'intéresse aux réactions des populations locales en consacrant plusieurs scènes aux dialogues moqueurs de l'aubergiste et des canotiers. La relation entre citadins et campagnards n'est jamais plus violente que la raillerie dans *Une Partie de campagne* car des intérêts sont en jeu (les Dufour sont les clients de l'aubergiste et les femmes sont désirées par les canotiers). Au contraire, d'autres sources soulignent la présence de tensions. Louis Morin en 1898 met par exemple en garde le lecteur contre une arnaque dont les Parisiens en partie de campagne à Robinson sont victimes¹⁰¹ :

« Méfiez-vous ! il y a des embûches sur le chemin : des champs de fraises tentatrices s'alignent le long de la route, et les étudiants à la coule prétendent que le principal rapport d'icelles consiste dans les amendes que perçoivent les paysans madrés, à l'affût

⁹⁷ GAUTIER, Théophile, « Paul de Kock », dans *Portraits contemporains*, Deuxième édition, Paris, Charpentier et Cie, 1874, p. 191.

⁹⁸ Lire le chapitre 1, partie I.

⁹⁹ MORIN, Louis, « Les Fleurs », *Dimanches parisiens*, op. cit., 1898, p. 62.

¹⁰⁰ RENOIR, Jean, *Une Partie de campagne*, 1936, 40 min, France, Panthéon Production.

¹⁰¹ MORIN, Louis, « A Robinson », *Dimanches parisiens*, op. cit., 1898, p. 59.

de la première jupe qui se hasardera sur leur bien. Le fait est qu'il n'y a pas de dimanche où des femmes ne se fassent dresser procès-verbal pour de semblables larcins. »

Les *Histoires tragiques et comiques, tirées des annales judiciaires* (1843) rapportent même le cas d'un vol à l'encontre d'une famille d'un « riche manufacturier du faubourg Saint-Antoine » déjeunant sur l'herbe à Vincennes¹⁰² :

« A quatre heures, tout le monde était à table, c'est-à-dire que chacun des convives, assis sur l'herbe, faisait honneur au festin champêtre. Tout à coup une violente explosion se fait entendre ; elle est suivie, à de très-courts intervalles, d'une seconde et d'une troisième, puis immédiatement deux jeunes gens apparaissent, courant et criant : 'On se bat ! on se bat ! sauvez-vous !' En un instant toute la famille, vivement effrayée, est sur pied et prend la fuite précipitamment. Au bout d'un quart d'heure, cependant, le chef de la famille, n'entendant plus rien et voyant que tout était tranquille autour de lui, revint en toute hâte au lieu où le dîner avait été servi, mais il n'y trouva que quelques misérables débris : linge, argenterie, comestibles, tout avait disparu. »

Mis à part ces cas extrêmes et sans doute peu fréquents, la plupart des sources traitant des rapports des citadins avec les habitants des environs de Paris se rejoignent sur le mauvais accueil fait aux pique-niqueurs et excursionnistes de manière générale. Ces tensions sont caricaturées dans les romans populaires à travers les querelles grotesques qui opposent les personnages principaux en partie de campagne aux populations qu'ils croisent. Dans *Monsieur Dupont*, Paul de Kock imagine une lutte à mains nues entre la famille Bernard et des paysans « malotrus » au cours d'un bal après avoir déjeuné sur l'herbe. Il est d'ailleurs intéressant de constater que le fondement de la dispute est culturel puisque la bagarre éclate car les Parisiens n'ont pas la même manière de danser que les villageois. Le père de la famille Bernard est alors perçu comme « ce grand imbécile qui donne des coups de pied à tout le monde¹⁰³ ».

Les tensions des excursions dominicales ne peuvent cependant pas se résumer à la simple opposition entre Parisiens et habitants des environs de la capitale. Des rivalités sont perceptibles entre les acteurs mêmes de la partie de campagne. Dans son article publié dans *A Cultural History of Leisure*, Charles-François Mathis mentionne par exemple le cas de bourgeois en partie de campagne se plaignant des classes ouvrières bruyantes et soi-disant

¹⁰² An., *Histoires. Recueil intéressant, Destiné à l'instruction des habitants des villes et des campagnes*, Paris, Derche, 1843, p. 100-101.

¹⁰³ KOCK, Charles Paul de, *Monsieur Dupont*, op. cit., p. 11.

destructrices des beautés de la nature¹⁰⁴. De même, dans sa thèse consacrée au canotage, Frédéric Delaive s'intéresse aux provocations des élites par les canotiers¹⁰⁵. Si l'on en croit le chapitre dédié au canotage de l'encyclopédie de Charles Fries, les pique-niqueurs sont habituellement la cible des railleries des canotiers. L'auteur s'exclame : « Malheur au bourgeois décoré d'un melon, et suivi de sa famille y compris son chien, qui vient chercher sur la berge un endroit commode pour se livrer aux délices d'un repas champêtre ! Il ne tardera pas à être salué d'un : 'Oh ! c'te tête ! bonjour, mossieu !' exorde accoutumé de la nuée de quolibets que les canotiers se plaisent à faire pleuvoir sur lui¹⁰⁶ ». Les pique-niqueurs raillent quant à eux les pêcheurs qui sont à la recherche de calme pour le bon déroulé de leur activité. Dans son récit de voyage de 1898, Constant de Tours décrit la Grande Jatte comme « l'île où le Parisien apporte sa belle humeur des dimanches pour dîner sur l'herbe incommodément, mais non sans gaieté, en taquinant les pêcheurs à la ligne malheureux qui, eux-aussi, voudraient bien taquiner le goujon¹⁰⁷ ». Selon un grand nombre de sources, c'est en particulier le bruit causé par les acteurs du déjeuner sur l'herbe qui dérange. Dès 1815, Joseph Cuchet et Alexandre Lagarancière observent dans leur almanach à propos de groupes de pique-niqueurs de la fête de Saint-Germain : « Assis sur l'herbe, à l'ombre d'un gros chêne, de bons bourgeois se livrent à une gaieté bruyante, agacent les passans¹⁰⁸ ». Déjeuner sur l'herbe est même perçu par certains comme une activité entravant l'expérience de la nature que les poètes cherchent à avoir. Dans le récit d'excursion *Le Dîner au Bois de Vincennes* (1820), l'auteur s'installe pour lire sous les feuillages et assure : « il y avait déjà une couple d'heures qu'enfoncé dans le taillis je jouissais d'un calme parfait, lorsque je fus tiré de ma rêverie par le bruit que fit une famille assez nombreuse qui vint s'établir à dix pas de moi¹⁰⁹ ». Édouard Gourdon va plus loin dans son essai

¹⁰⁴ MATHIS, Charles-François, « The World of Nature », art. cit., p. 187-188.

¹⁰⁵ DELAIVE, Frédéric, « Scandaliser le bourgeois », *Canotage et canotiers de la Seine*, op. cit., pp. 352-357.

¹⁰⁶ FRIES, Charles, « Les Canotiers », dans *Le Prisme. Encyclopédie morale du dix-neuvième siècle*, Paris, L. Curmer, 1841, p. 226.

¹⁰⁷ DE TOURS, Constant, *De Paris à la mer : voyage d'un petit parisien*, Paris, Société française d'édition d'art, 1898, p. 175. Le même type de scène est décrit par MORIN, Louis, « La Marne. Dimanche 9 août », *Dimanches parisiens*, op. cit., p. 159.

¹⁰⁸ CUCHET, Joseph, LAGARANCIERE, Alexandre de, *Almanach des plaisirs de Paris et des communes environnantes*, Paris, Goujon, 1815, p. 154.

¹⁰⁹ An., *Le Dîner au Bois de Vincennes*, op. cit., p. 1.

sur le bois de Boulogne en présentant des pique-niqueurs comme des sauvages alors qu'un jeune couple cherche la tranquillité pour vivre leur amour en toute intimité¹¹⁰ :

« Pour trouver la cent-unième violette, on écarte les branches, on quitte le sentier, on s'avance dans le taillis, et l'on tombe, non pas sur l'herbe, mais dans un groupe de dîneurs, sans nappe et sans assiettes, qui dévorent à belles dents un jambonneau, et se noient dans le vin de Suresnes, pris au cabaret voisin. Ils sont là six ou huit, mâles et femelles, mais tous Auvergnats et affamés. Leurs ébats, qui ont déjà fait fuir les oiseaux, effarouchent nos amoureux. »

Cette perception du déjeuner sur l'herbe comme un élément qui gâte le charme de la nature est sans doute une vision élitiste, portée sur les familles des classes populaires et de la petite bourgeoisie qui ne seraient pas aptes à apprécier la nature avec autant de sensibilité que les classes supérieures. Le guide Joanne de 1867 souligne le problème de la massification de la partie de campagne puisque « cette révélation de la forêt aux mille curieux qui accourent de Paris à Fontainebleau a déplu d'abord aux artistes qu'elle troublait dans leurs oasis jusque-là solitaires, où ils campaient comme des bohémiens¹¹¹ ». La dimension sociale est encore plus marquée dans un article de 1884 de *L'Excursion Parisienne* qui constate avec regret à propos de la région de Chatou que « les canotiers et le demi-monde ont envahi malheureusement toute cette portion des alentours de Paris et rendent désagréables, aux excursionnistes amoureux de calme et de solitude, toutes les promenades de ce côté¹¹² ». Des conflits d'usage de la nature sont donc perceptibles parmi les acteurs de la partie de campagne exprimant différents désirs pour leur sortie dominicale. Les tensions s'établissent entre les différentes activités pratiquées, mais aussi entre les différentes classes sociales. Les élites cherchent à s'éloigner des lieux investis par la foule populaire. Précisons cependant que certaines sources nuancent cette catégorisation des attentes de la partie de campagne selon le type d'activité. Les artistes ne cherchent pas tous à fuir l'animation des sorties familiales. Un article de *La Vie heureuse* de 1904 consacré à l'affichiste Jules Chéret (1836-1932) reproduit par exemple une photographie de l'artiste peignant en plein air à quelques mètres d'un groupe de personnes assises sur des sièges. La légende assure que « Chéret ne redoute pas, pour son art étincelant, de peindre

¹¹⁰ GOURDON, Édouard, *Le Bois de Boulogne : histoire, types, mœurs*, Seconde édition, Paris, Coulon-Pineau, 1854, p. 201.

¹¹¹ JOANNE, Adolphe, *Guide de Fontainebleau*, op. cit., 1867, p. 143.

¹¹² An., « Château et forêt de St Germain », *L'Excursion Parisienne : Journal des excursions champêtres des environs de Paris*, Paris, n°25, 1884, p. 2.

entouré d'amis. Il aime les parties de campagne, les déjeuners, les pique-niques où Mme Chéret met beaucoup de charme et d'élégance¹¹³ ».



Figure 7 : An., « Le roi de l'affiche », *La Vie heureuse : revue féminine universelle illustrée*, Paris, Hachette, n°9, Septembre 1904, p. 169.

CHÉRET ne recule pas, pour son art étincelant, de peindre entouré d'amis. Il aime les parties de campagne, les déjeuners, les pique-niques où Mme Chéret met beaucoup de charme et d'élégance.

Les conflits d'usage causés par la massification de l'excursion dominicale dépassent la seule partie de campagne en s'immisçant dans la pratique même du déjeuner sur l'herbe. Si l'on en croit Marius Roux dans *Évariste Plauchu* (1869), certains individus supportent mal la présence d'autres pique-niqueurs sur leur lieu de repas. Dans ce roman, les amis d'Evariste préfèrent poursuivre leur chemin plutôt que de s'installer là où il y a déjà du monde¹¹⁴ :

« On était entré dans l'île. A peine Évariste et ses amis eurent-ils fait quelques pas qu'ils se trouvèrent en face d'une famille de marchands du Marais qui, elle aussi, se payait un déjeuner sur l'herbe. Ils passèrent, se disant avec un certain dépit que ce voisinage serait incommode si l'île n'était pas grande. Un peu plus loin, ils virent encore de nouveaux groupes et, encore une fois, ils passèrent en maugréant et en poussant en avant. »

Chercher un endroit sans personne est laborieux pour les pique-niqueurs. L'emplacement idéal enfin trouvé, les individus s'organisent pour le garder. Dans *Mathias l'humoriste* (1860), Louis Reybaud assure par exemple qu'il « fut convenu que le gros de la compagnie resterait afin de défendre contre toute usurpation l'emplacement qui avait été choisi, tandis que Daniel irait chercher le panier aux vivres¹¹⁵ ». Le déjeuner sur l'herbe est ainsi une pratique d'entre-soi. Le cadre champêtre idéal qui est trouvé pour pique-niquer n'a pas pour but d'être partagé. Une immersion totale dans la nature est attendue des Parisiens déjeunant sur l'herbe.

¹¹³ Figure 7.

¹¹⁴ ROUX, Marius, *Évariste Plauchu*, op. cit., p. 239-240. Le même type de description est présente chez MARIO, Marc, *Mariage in-extremis*, Tome premier, Paris, J. Rouff et Cie, 1900, p. 21-22.

¹¹⁵ REYBAUD, Louis, *Mathias l'humoriste*, op. cit., p. 29.

Les pique-niqueurs sont soumis à un dernier type de tensions souligné à plusieurs reprises dans les sources : les rivalités avec les représentants de l'ordre. Certaines sources mentionnent la stricte surveillance des gardes champêtres dans les environs de Paris dès le début du XIXe siècle. Dans ses mémoires, Paul de Kock (1793-1871) relate ses excursions amoureuses au bois de Romainville lorsqu'il avait vingt ans en soulignant que « Immédiatement, devant soi, on avait la campagne, les champs de seigle et de blé, entrecoupés de massifs de groseilliers et de cassis où l'on faisait, en automne, de petites haltes furtives, ombragés de pruniers et de noyers auxquels on empruntait subrepticement quelques fruits. Subrepticement, car les gardes champêtres veillaient par-là, et ils n'étaient pas caressant pour les Parisiens, les gardes champêtres de Romainville¹¹⁶ ». Une altercation de ce type est d'ailleurs romancée par ce même écrivain dans « Une fête aux environs de Paris » où un Parisien en excursion à Romainville est mis en prison par un garde champêtre après avoir cueilli des noix¹¹⁷. Dans un essai de 1878, Alfred Grévin et Adrien Huart relatent l'histoire d'une amende que des pique-niqueurs ont dû payer à un garde champêtre pour s'être installés dans un champ de blé¹¹⁸. Alexandre Abrant imagine quant à lui une verbalisation de vingt francs qui aurait été imposée à une famille qui n'aurait pas respecté le code forestier en allumant un feu pour préparer le café à la fin d'un déjeuner sur l'herbe¹¹⁹. L'agent de l'octroi des barrières de Paris est une autre figure d'autorité présente dans les récits de tensions vécues par les pique-niqueurs. Chargés de taxer l'entrée des marchandises dans Paris, certains agents feraient du zèle en verbalisant les restes de repas champêtre que les familles parisiennes remportent chez elles après une partie de campagne. Un guide d'excursions de 1851 décrit ainsi les activités du « fisc municipal »¹²⁰ :

« Son droit n'a pas de limite, et les promeneurs parisiens, à qui il a pris la fantaisie bien naturelle d'aller respirer l'air de la campagne, ont toujours, en repassant à la barrière, la jouissance de se voir, eux, leurs femmes et leurs filles, examinés, maniés et fouillés comme des voleurs ou des contrebandiers. Que l'on rentre avec des reliefs de son dîner

¹¹⁶ KOCK, Charles Paul de, *Mémoires de Ch.- Paul de Kock écrits par lui-même*, Paris, E. Dentu, 1873, p. 294.

¹¹⁷ KOCK, Charles Paul de, « Une fête aux environs de Paris », *Mœurs parisiennes. Nouvelles, Partie I*, Paris, G. Barba, 1839, p. 242.

¹¹⁸ GRÉVIN, Alfred, HUART, Adrien, *Les Parisiennes*, op. cit., p. 174.

¹¹⁹ ABRANT, Alexandre, *Exercices sur la style épistolaire à l'usage des jeunes demoiselles*, Deuxième édition, Paris, Larousse et Boyer, 1860, p. 133.

¹²⁰ B. R., *Guide du promeneur aux barrières et dans les environs de Paris*, Paris, R. Ruel Aîné, 1851, p. 9.

qu'on aura emporté de Paris pour n'avoir point à faire de dépense, pâtés, veau ou jambon, quelque peu qu'il y en ait, on le saisira, peut-être même fera-t-on un procès-verbal si l'on n'a pas cru que la déclaration en fût obligatoire. »

La même critique est prononcée par Émile Goudeau dans le chapitre « Dîner sur l'herbe » de son essai de 1893¹²¹. Dans ce document, les perquisitions de l'agent de l'octroi n'étaient en rien le retour de déjeuner sur l'herbe, déjà marqué par la fatigue et la tristesse de la fin du dimanche.

La pratique du pique-nique est ainsi source de tensions avec les habitants des environs de Paris, avec les autres Parisiens effectuant une partie de campagne ou un déjeuner sur l'herbe, mais aussi avec les représentants de l'ordre. Les pique-niqueurs sont selon les cas victimes ou acteurs des gênes occasionnées.

b. La dégradation de la nature

En plus d'entrer en rivalité avec les autres protagonistes des environs de Paris, les pratiquants du repas champêtre sont accusés de détériorer la nature. L'herbe jaunie et poussiéreuse semble être la première dégradation constatée. Elle est fréquente dès le milieu du XIXe siècle dans les descriptions des haut-lieux de la partie de campagne. Dans *Germinie Lacerteux* (1865), Edmond et Jules de Goncourt décrivent sur plusieurs pages le mauvais état des pelouses du bois de Vincennes. Celui-ci est perçu comme « un de ces lieux champêtres où vont se vautrer les dimanches des grands faubourgs, et qui restent comme un gazon piétiné par une foule après un feu d'artifice¹²² ». Les sources traitant de la détérioration de la nature par le déjeuner sur l'herbe sont de plus en plus nombreuses dans la seconde moitié du XIXe siècle, notamment à propos des déchets laissés sur les pelouses par les pique-niqueurs. La période de la Belle-Epoque représente un pic concernant la présence de ce type de pollution dans mon corpus. Sur quatorze sources textuelles traitant des déchets du pique-nique parisien en tant que pollution, dix concernent les décennies 1890, 1900 et 1910. Ce sont en particulier les emballages tachés de graisse qui sont systématiquement mentionnés. Dans son essai *Paysages parisiens* (1892), Émile Goudeau écrit ainsi à propos du bois de Vincennes que « le lundi, une étrange floraison de papiers gras indique que la récolte du saucisson et du jambonneau a été

¹²¹ GOUDEAU, Émile, « Dîner sur l'Herbe », *Paris qui consomme*, op. cit., p. 197.

¹²² GONCOURT, Edmond et Jules de, *Germinie Lacerteux*, op. cit., p. 187.

fructueuse la veille¹²³ ». Une phrase similaire est présente dans *Les Plaisirs de la vie de Paris* (1900), où Auguste Pawlowski de Lannoy observe que « le lundi matin, le bois de Vincennes est un tapis gras¹²⁴ ». Dans un essai de 1899 consacré aux courses hippiques parisiennes, Léon Millot évoque dès la douzième page les déjeuners sur l'herbe à Longchamp le jour du Grand prix en assurant que « deux heures après, des débris de volaille et de charcuterie, des fragments de journaux des nuances les plus diverses, mais uniformément gras, des bouteilles vides, jonchent le gazon foulé aux pieds de milliers de promeneurs¹²⁵ ». Dans les années 1910, les déchets semblent tellement associés à la pratique du pique-nique qu'ils deviennent une référence mentale. Dans *Celles qui travaillent* (1913), Simone Bodève évoque ces pollutions pour renforcer un propos qui ne traite pas de repas champêtre¹²⁶ :

« Qui voudrait, pendant une semaine, prendre la place d'une petite jeune fille mise au service du téléphone dans une maison de commerce de luxe, serait grandement surpris de la brutalité, de la grossièreté, voire de l'obscénité des propos qu'elle doit entendre. Et ceux qui s'expriment ainsi ne sont pas des subalternes, ce sont des clients, des bourgeois, des gens qui ont des femmes et des filles, des employées et des domestiques. A quel besoin obéissent-ils en se débarrassant ainsi des insanités qu'ils ne s'arrogeraient pas le droit de dire chez eux? Ils font comme ces Parisiens qui s'en vont déjeuner sur l'herbe; ils rougiraient de manger sans serviette, mais ils polluent les pelouses de leurs débris. »



Figure 8 : Paris. Boulevard Brune, sur les fortifications, carte postale, 4 août 1907.

Cette importance donnée aux déchets du pique-nique dans les sources textuelles se retrouve dans une moindre mesure dans l'iconographie. Dans une carte postale du début du XXe siècle intitulée *Paris. Boulevard Brune, sur les fortifications*, deux papiers d'emballage jonchent l'herbe de l'avant-plan droit de

¹²³ GOUDEAU, Émile, « Midi. Été », *Paysages parisiens. Heures et saisons*, Paris, Imprimé pour Henri Béraldi, 1892, p. 69-70.

¹²⁴ DE LANNOY, Auguste Pawlowski, *Les Plaisirs et la vie de Paris. Guide du flâneur*, Paris, L. Borel, 1900, p. 12.

¹²⁵ MILLOT, Léon, *Les Minutes Parisiennes. Trois heures. Les Courses, le Grand Prix de Paris*, Paris, P. Ollendorff, 1899, p. 12.

¹²⁶ BODÈVE, Simone, *Celles qui travaillent*, Paris, Ollendorff, 1913, p. 180-181.

la photographie sans sembler appartenir à un groupe de pique-niqueurs¹²⁷. De même, dans son illustration du chapitre « Dîner sur l'herbe » de l'essai d'Émile Goudeau *Paris qui consomme* (1893), Pierre Vidal choisit de représenter au premier plan une bouteille de vin vide et une feuille de papier du quotidien *Le Petit Journal* qui a sans doute servi d'emballage¹²⁸. Situés à l'écart du groupe, ces déchets semblent être voués à rester sur place. Si les sources traitent principalement des déchets recouvrant les pelouses, certaines indiquent que la pollution des déjeuners sur l'herbe concerne également les cours d'eau. Ceux-ci sont une solution simple pour faire disparaître tout type de détritits au XIXe siècle¹²⁹. C'est entre autres le cas des restes du repas comme le montre le roman *Mathias*



Figure 9 : VIDAL, Pierre, Illustration pour Émile Goudeau, « Dîner sur l'herbe », *Paris qui consomme*, : *tableaux de Paris*, Paris, Imprimé pour Henri Beraldi, 1893, p. 195.

l'humoriste (1860) où Louis Reybaud écrit que « les berges se tapissaient de dîneurs, et la Seine emportait les débris de ces festins improvisés, à la grande satisfaction des ablettes d'alentour¹³⁰ ». Les Parisiens déjeunant sur l'herbe ne semblent donc pas habitués à remporter leurs déchets avec eux. Ceci a l'avantage d'alléger les paniers pour rendre plus confortable le trajet du retour. Dans *Monsieur Dupont* (1823), Paul de Kock évoque ainsi les détritits laissés par le commis de la famille Moutonnet : « Il tient les deux paniers renfermant les débris du dîner, et, grâce à toutes ses petites ruses, une grande partie de la volaille est restée dans le bois de Romainville ; les paniers sont donc assez légers¹³¹ ».

La pollution visuelle causée par les déchets des repas champêtres entache la réputation de cette pratique. Dans son article « Les Beaux dimanches parisiens » publié en 1904, Jean Robiquet évoque les détritits des pique-niques comme une « flore bizarre, que le printemps

¹²⁷ Figure 8.

¹²⁸ Figure 9.

¹²⁹ Pour une histoire de la pollution des cours d'eau dans les capitales européennes lire LESTEL, Laurence, CARRÉ, Catherine, MEYBECK, Michel, « Chapitre 1 - Comment les grandes villes européennes ont sacrifié leurs rivières (1850-2010) », dans LESTEL, Laurence, CARRÉ, Catherine, *Les rivières urbaines et leur pollution*, Versailles, Quæ, 2017, pp. 9-22.

¹³⁰ REYBAUD, Louis, *Mathias l'humoriste*, *op. cit.*, p. 30.

¹³¹ KOCK, Charles Paul de, *Monsieur Dupont*, *op. cit.*, p. 11.

ramène, chaque année, parmi les gazons suburbains, au risque de navrer les poètes et d'affoler les botanistes !¹³² ». Les déchets deviennent pour certains une des principales raisons de leur dégoût pour la pratique du pique-nique. Dans son récit d'excursion *Dimanches parisiens* (1898), Louis Morin assure par exemple qu'il a « grande horreur » de ce loisir à cause « de la décoration de papiers gras qui vous entoure, reliefs dégoûtants des fêtes passées¹³³ ». Les pollutions des déjeuners sur l'herbe est même source de tensions lorsqu'elles concernent des espaces à valeur symbolique. Dans son récit d'excursion aux Grandes eaux de Versailles, Louis Morin évoque la chasse menée par les gardiens du parc contre les pique-niqueurs en présentant les déchets comme la principale raison de cette rivalité¹³⁴ :

« Il y en a qui déjeunent dans le parc, sur un banc vénérable, ou même sur les trois marches de marbre rose qu'a chantées Musset, mais gare les gardiens ! Ces fonctionnaires corrects ont horreur des ripailles champêtres, à cause de leurs lamentables reliefs ; ils trouvent, non sans quelque raison, que les journaux tachés de graisse, les croûtons de pain et les bouteilles vides jurent étrangement dans la rectitude des allées du Grand Roi, sur ses gazons peignés comme des perruques. »

Dans les lignes suivantes, Louis Morin précise qu'il a assisté à la fuite d'une famille de pique-niqueurs surprise par un gardien.

La pollution des espaces verts ne laisse pas les municipalités indifférentes. Dans « Dîner sur l'herbe » (1893), Émile Goudeau rend hommage aux cantonniers chargés les lundis de retirer les déchets abandonnés la veille par les pique-niqueurs. Il traite ainsi des « pelouses bientôt graissées de vils papiers et de détritiques, qui heureusement, dès le lendemain à l'aube, disparaîtront sous le coup de peigne admirable que reçoivent chaque jour nos promenades et nos bois !¹³⁵ ». Si les archives de Paris sont peu loquaces à ce sujet¹³⁶, elles conservent tout de même un rapport du conseil municipal de Paris qui prouve que la situation s'est empirée au

¹³² ROBIQUET, Jean, « Les Beaux dimanches parisiens », *Les Annales Politiques et Littéraires, Revue Populaire paraissant le Dimanche*, 22^e année, 2^e semestre, n°1101, 31 juillet 1904, p. 68.

¹³³ MORIN, Louis, « On mange. Dimanche 12 juillet », *Dimanches parisiens*, op. cit., p. 129.

¹³⁴ MORIN, Louis, « Les Grandes eaux. Dimanche 28 juin », *Dimanches parisiens*, op. cit., p. 109.

¹³⁵ GOUDEAU, Émile, « Dîner sur l'Herbe », *Paris qui consomme*, op. cit., p. 197.

¹³⁶ Tous les cartons susceptibles d'apporter des précisions sur le traitement des déchets dans les espaces verts du département de la Seine ont été consultés. Ceci correspond à plus d'une vingtaine de cartons appartenant à la série VM 90 « Parcs, jardins, bois, et squares ».

cours des premières années du XXe siècle¹³⁷. Rédigé en 1908, le document alerte quant au mauvais état du bois de Boulogne. Le conseiller municipal M. Jousselin explique qu'il reçoit toutes les semaines un nombre important de plaintes et de réclamations de la part des usagers des promenades du bois. La cause de la dégradation du bois de Boulogne est selon lui la hausse soudaine de la fréquentation, qui aurait été multipliée par dix depuis 1900. Il assure « qu'avec une pareille masse de promeneurs, sous une telle avalanche de véhicules de toutes sortes, le Bois voit ses allées se détériorer bien plus rapidement qu'autrefois¹³⁸ ». Sans doute liée à la démocratisation des espaces verts, cette hausse de la fréquentation, est d'autant plus dangereuse pour la bonne conservation du bois de Boulogne que le nombre de personnel a été revu à la baisse sous la Troisième République. M. Jousselin observe qu'en 1872 le nombre de gardes s'élève à 47 et celui de cantonniers à 193. En 1908, les gardes ne sont plus qu'au nombre de 44 et les cantonniers de 170¹³⁹. Le conseiller municipal utilise alors cette évolution pour s'alarmer du manque de budget consacré à l'entretien du bois¹⁴⁰ :

« De pareils chiffres se passent de commentaires, et lorsqu'on vient me signaler l'état cahoteux et raviné des plus belles routes du Bois, la poussière qui s'élève aveuglante, ou les déprédations qui sont commises journellement, taillis saccagés, tessons de bouteilles, papiers gras et détritiques de toute nature abandonnés sur les pelouses et y séjournant indéfiniment, il m'est impossible d'incriminer l'Administration qui tire en somme le meilleur parti possible des moyens insuffisants dont elle dispose et je suis bien forcé de reconnaître que la ville de Paris ne dépense pas assez pour son Bois. »

En mentionnant les débris de bouteilles et les emballages graisseux, la pollution due aux pique-niques apparaît bien comme l'un des éléments participant à la détérioration du bois de Boulogne. Le rapport évoque brièvement l'organisation mise en place pour le traitement de ces déchets en assurant que « l'enlèvement des papiers, détritiques, etc., se fait actuellement par des femmes embauchées trois fois par semaine pendant la période de beau temps¹⁴¹ ». Il est intéressant de constater que la masse des détritiques est tellement importante en été qu'elle nécessite l'emploi d'un personnel uniquement dédié à cette tâche. Notons également la

¹³⁷ Rapport du Conseil Municipal de Paris au nom de la 3^e Commission sur le Bois de Boulogne, présenté par M. Jousselin, 1908, Archives de Paris (VM90 332 : « Gestion du domaine de Bagatelle »).

¹³⁸ *Ibid.*, p. 4.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 5-6.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 6.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 14.

dimension genrée de ce travail précaire car saisonnier et représentant peu d'heures dans la semaine. Pour résoudre le problème de la dégradation du bois de Boulogne, M. Jousselin estime qu'une hausse de 50% du budget est nécessaire. Il a toutefois conscience que cette augmentation est trop élevée pour qu'elle soit effective dès l'année suivante. C'est pourquoi il décide d'élaborer le budget de 1909 en se concentrant sur une liste des dégradations les plus urgentes à résoudre selon le conseil municipal. « L'aspect désagréable des pelouses encombrées fréquemment de détritus de tout genre¹⁴² » en fait partie. Sur ce point, M. Jousselin souhaite « accorder la totalité du crédit demandé, soit 3.000 francs, pour l'enlèvement régulier des papiers, détritus, etc. abandonnés sur les pelouses¹⁴³ ». Ces extraits donnent une idée du paysage du bois de Boulogne dans la première décennie du XXe siècle. Si tous les déchets ne doivent pas résulter du déjeuner sur l'herbe, il est tout de même probable qu'une grande partie soit liée à cette pratique. L'état du bois de Boulogne ne s'est sans doute pas amélioré dès l'année suivant ce rapport car la hausse totale de 123 000 francs proposée dans le budget de 1909 a été refusé par le Rapporteur général pour raisons économiques. Le fait que le rapport de 1908 ne s'inquiète que du Bois de Boulogne et qu'aucun document de ce type n'ait été conservé pour le Bois de Vincennes, ne signifie pas que l'état de ce dernier est irréprochable. Le conseiller municipal concentre sans doute son indignation sur le Bois de Boulogne car il s'agit de l'espace vert de l'élite parisienne. Les pouvoirs publics alerteraient moins sur la dégradation du Bois de Vincennes puisqu'il semble moins important car principalement fréquenté par les couches populaires.

La pollution des pique-niqueurs est d'ailleurs source de tensions sociales. Les classes populaires sont souvent désignées comme les coupables de la détérioration des espaces verts. Dans *Germinie Lacerteux* (1865), Jules et Edmond de Goncourt confortent cette pensée élitiste en dressant un parallèle entre le mauvais état du bois de Vincennes et sa fréquentation par les habitants des faubourgs parisiens. Il s'agit d'un bois « poudreux et grillé, une promenade banale et violée, un de ces endroits d'ombre avare où le peuple va se balader à la porte des capitales, parodies de forêts, pleines de bouchons, où l'on trouve dans les taillis des côtes de melon¹⁴⁴ ». L'accusation faite aux classes populaires se retrouve dans les solutions qui sont envisagées pour

¹⁴² *Ibid.*, p. 20.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 17.

¹⁴⁴ GONCOURT, Edmond et Jules de, *Germinie Lacerteux*, *op. cit.*, p. 187-188.

limiter la dégradation des espaces verts. Le rapport du conseil municipal de 1908 à propos du bois de Boulogne propose par exemple de restreindre l'accès au parc de Bagatelle¹⁴⁵ :

« Ne pourrait-on continuer l'œuvre commencée et, tout en procurant à Bagatelle des ressources précieuses qui permettraient de l'embellir et de développer les cultures florales, faire en sorte d'écarter les simples badauds, indifférents à la beauté du site et souvent peu soucieux de respecter les pelouses et les fleurs. Ce double but serait facilement atteint en instituant un droit d'entrée qui aurait pour effet de faire de Bagatelle un lieu de retraite, réservé à un public de choix qui, en échange du calme qu'il serait assuré d'y trouver n'hésiterait pas à s'imposer un léger sacrifice pécuniaire. »

En souhaitant faire payer une entrée de cinquante centimes par promeneur, M. Jouselin cherche à sélectionner socialement les fréquentations du parc de Bagatelle. Les classes populaires seraient moins sensibles et respectueuses face aux charmes de la nature que les élites. Le même type de propos est spécifié pour d'autres parcs. Dans son essai *Promenades parisiennes* (1912), Pierre Gauthiez fait référence aux pique-niqueurs pour justifier son souhait de facturer l'entrée au parc de Versailles¹⁴⁶ :

Mais surtout, on devrait fermer aux touristes éhontés, aux gens à déjeuner sur l'herbe, notre miraculeux Versailles. Une entrée de cinquante centimes au parc, une entrée d'un franc au Palais et aux Trianons suffiraient à décourager les promeneurs qui brisent tout et salissent tout dans les jardins et les visiteurs qui abîment l'intérieur du musée.

Ce sont là encore les classes les moins fortunées qui sont visées par cette méthode de régulation des fréquentations. Cette présentation des catégories populaires comme les coupables de la détérioration de la nature n'a rien de spécifique aux environs de Paris et à la pratique de la partie de campagne. En 1903, un rapport de plainte conservé aux archives de Paris s'intéresse par exemple aux raisons du mauvais entretien d'un passage couvert du parc du Trocadéro en assurant qu'il « est difficile d'être toujours propre, surtout les dimanches quand les ouvriers ne travaillent pas¹⁴⁷ ».

¹⁴⁵ Rapport du Conseil Municipal de Paris, *op. cit.*, 1908, p. 18-19.

¹⁴⁶ GAUTHIEZ, Pierre, *Promenades parisiennes. Croquis et fantaisies*, Paris, Bloud et Cie, 1912, p. 7.

¹⁴⁷ Plainte du 29 avril 1903 sur l'entretien d'un passage couvert au parc du Trocadéro, Archives de Paris (TRIBRIAND 264 : « Direction de l'architecture – Trocadéro »).

Si les classes populaires ne sont pas les seules responsables de la dégradation de la nature¹⁴⁸, la massification de la pratique du déjeuner sur l'herbe participe à une pollution des espaces verts qui devient trop importante au tournant du XXe siècle pour être ignorée des contemporains. La mode du pique-nique parisien se confronte ainsi à ses propres limites. Le cadre champêtre idéal devient de plus en plus rare dans les environs de Paris, entraînant alors la fin de la vogue du déjeuner sur l'herbe dans cet espace.

c. Quand le pique-nique se fait la malle...

Une diminution de l'engouement pour le déjeuner sur l'herbe est observable à partir du tournant du XXe siècle dans la périphérie parisienne. Elle se perçoit à travers les guides des environs de Paris qui donnent de moins en moins d'informations sur les lieux propices à cette activité. Les rééditions du guide Denecourt pour la forêt de Fontainebleau en sont un exemple. En 1850, le guide mentionne une seule fois les déjeuners sur l'herbe des Parisiens. L'édition de l'année suivante y fait allusion à deux reprises, dont un nommé « Chauffoir des Artistes » car c'est le « lieu où pendant les fraîches journées d'automne nos paysagistes viennent s'y réunir autour d'un feu, qui leur sert quelquefois aussi à faire cuire ou réchauffer leurs champêtres repas¹⁴⁹ ». Les conseils de lieux pour manger sur l'herbe sont au nombre de quatre dans l'édition de 1856, et un nouvel espace dédié à cette activité est évoqué en 1874. Face à cette hausse de l'intérêt pour le déjeuner sur l'herbe, les éditions de 1888 et de 1893-1900 marquent une rupture. Elles font allusion une seule fois au repas de plein air, qui plus est de manière secondaire puisqu'il est conseillé au cours d'une excursion de « déjeuner à Arbonne, à moins que l'on ne préfère un déjeuner champêtre¹⁵⁰ ». En 1913, plus aucune allusion n'est faite aux repas sur l'herbe. L'époque où les artistes cuisaient et réchauffaient leur repas en plein air semble d'ailleurs révolue puisqu'il est recommandé de « ne jamais faire de feu en forêt¹⁵¹ ».

¹⁴⁸ Cette dégradation concerne principalement celle de la flore et des paysages selon les sources consultées. Aucune ne mentionne le cas de la gêne occasionnée sur la faune, même si un détour par les archives des sociétés de protection de la nature ou celles d'ornithologie aurait éventuellement pu étoffer cette étude.

¹⁴⁹ DENECOURT, Claude-François, *Guide du promeneur et de l'artiste à Fontainebleau ; itinéraire du palais et de la forêt*, Septième édition, Fontainebleau, Chez l'auteur et chez les libraires, 1851, p. 33.

¹⁵⁰ COLINET, Charles, *Indicateur de Fontainebleau. Palais, forêt et environs*, Vingt-deuxième édition des guides Denecourt-Colinet, Fontainebleau, Chez tous les libraires et chez l'auteur, 1888, p. 259 ; COLINET, Charles, *Indicateur de Fontainebleau. Palais, forêt et environs*, Vingt-septième édition des guides Denecourt-Colinet, Fontainebleau, Chez tous les libraires et chez l'auteur, 1893-1900, p. 264.

¹⁵¹ An., *Guide de Fontainebleau. Palais et Forêt*, Paris, Garnier Frères, 1913, p. 85.

L'exemple des guides Denecourt prouve que le déjeuner sur l'herbe perd son attrait touristique au tournant du XXe siècle pour les environs de Paris. Il n'est plus mentionné dans les guides de voyage car l'engouement que les Parisiens lui portent a diminué. Toutefois, cet exemple pourrait laisser croire que le repas champêtre s'est tellement ancré dans les mœurs parisiennes qu'il en est devenu une banalité, tout en étant toujours autant organisé.

En réalité, c'est bien la pratique même du déjeuner sur l'herbe qui diminue au tournant du XXe siècle en région Parisienne. La raison majeure serait que les environs de Paris ne suffisent plus à satisfaire le désir de nature et de dépaysement des citadins. L'article de journal « Les Beaux dimanches parisiens » écrit en 1904 par Jean Robiquet rend compte de la disparition de la partie de campagne parisienne¹⁵² :

« Ces temps héroïques ne sont plus. Depuis bien des étés, l'ermite du parc d'Issy est rentré dans sa grotte et les ânes de Montmorency ont vendu leurs vieilles peaux à des fabricants de tambours. Quant aux canotiers et aux canotières, ils se font, chaque année, plus rares entre Charenton et Bougival. Est-ce à dire que les Parisiens aient perdu le goût de la campagne? Non, ils ont simplement une autre façon de la comprendre. D'abord, ils vont la chercher plus loin, la multiplication des moyens de transport les ayant rendus plus entreprenants. Où il y avait, autrefois, le coche et le coucou, il y a, maintenant, le train de plaisir, et un déjeuner à Dieppe s'improvise plus facilement que, jadis, un voyage à Saint-Cloud. Des sports nouveaux ont aussi contribué à changer le caractère des beaux dimanches campagnards. De nos jours, Frédéric et Bernerette, au lieu de louer des ânes, enfourcheraient des bicyclettes. La grande route fait tort au buisson. »

Au tournant du XXe siècle, les activités classiques de la partie de campagne seraient moins présentes en périphérie parisienne. Effectivement, Frédéric Delaive observe une diminution du nombre de canotiers à proximité directe de Paris à partir de 1875, date à laquelle la ville perd son statut de port de canotage¹⁵³. L'industrialisation et l'urbanisation des environs de Paris qui ont été étudiés précédemment repoussent plus loin les espaces récréatifs¹⁵⁴. La campagne provinciale devient par ailleurs plus accessible que ne l'étaient les environs de Paris auparavant. L'essor des nouveaux moyens de transport ne se limite pas à faciliter l'accès à la périphérie parisienne¹⁵⁵. C'est la France entière qui finit par s'ouvrir à Paris, faisant perdre l'engouement pour ses seuls environs. Victor Hugo constate dès 1862 un changement des environs de Paris

¹⁵² ROBIQUET, Jean, « Les Beaux dimanches parisiens », art. cit., p. 68.

¹⁵³ DELAIVE, Frédéric, *Canotage et canotiers de la Seine*, op. cit., p. 393.

¹⁵⁴ Lire le chapitre 3, partie I.

¹⁵⁵ Lire chapitre 2, partie I.

avec l'avènement des nouveaux moyens de transport. Il observe que « la figure de ce qu'on pourrait appeler la vie circum-parisienne a complètement changé depuis un demi-siècle; où il y avait le coucou, il y a le wagon; où il y avait la patache, il y a le bateau à vapeur; on dit aujourd'hui Fécamp comme alors on disait Saint-Cloud. Le Paris de 1862 est une ville qui a la France pour banlieue¹⁵⁶ ». La partie de campagne est de plus en plus amenée à sortir du bassin parisien comme en témoigne les parcours décrits dans la revue mensuelle de *L'Excursion parisienne*. Son sous-titre « Journal des excursions champêtres des environs de Paris » laisse penser que les itinéraires seront avant tout proposés à proximité de cette ville. En réalité, dès l'année 1891, les excursions sortent de la région parisienne avec des numéros consacrés à la visite d'Ermenonville en Picardie, de Rouen en Normandie, de Saint-Remèze en Ardèche et même de Marseille en Provence. Les excursions des Parisiens ne se restreignent donc plus aux seuls environs de Paris. Elles s'effectuent dans une autre géographie, mais aussi dans une autre temporalité. C'est désormais plus dans le cadre de séjours de plusieurs jours que les Parisiens excursionnent, et moins dans un contexte de partie de campagne. Par conséquent, le déjeuner sur l'herbe parisien change lui-aussi de géographie et de temporalité. En mai 1888, l'iconographie du déjeuner sur l'herbe en banlieue parisienne est utilisée pour illustrer la couverture du catalogue commercial de l'entreprise alimentaire Félix Potin¹⁵⁷. En 1926, la couverture du catalogue du Bazar de l'Hôtel de Ville est également un repas champêtre, mais



Figure 10 : Couverture du catalogue commercial de Félix Potin du 5 mai 1888. Bibliothèque Forney (CC 1882 Plano 1).



Figure 11 : Couverture du catalogue commercial du Bazar de l'Hôtel de Ville « Mer et campagne », 1926.

¹⁵⁶ HUGO, Victor, *Les Misérables* [1862], Partie 1, Paris, Ollendorff, 1904-1924, p. 285-286.

¹⁵⁷ Figure 10.

cette fois-ci organisé en bord de mer¹⁵⁸. Le déjeuner sur l'herbe demeure un argument de vente dans les deux cas. La différence est que les entreprises jouent au XIX^e siècle sur le désir d'excursion dans les environs de Paris, alors que c'est le rêve de vacances à la mer qui est instrumentalisé quelques décennies plus tard. La côte normande est plus particulièrement devenue à la mode parisienne. En témoigne le littoral représenté en couverture du catalogue de 1926, et les villes de Dieppe et Fécamp respectivement mentionnées par Jean Robiquet et Victor Hugo comme les nouveaux lieux en vogue chez les Parisiens. Le déjeuner sur l'herbe échappe à la temporalité de la partie de campagne pour rejoindre celle des séjours de plus longue durée. Un article de *La Mode illustrée* daté de 1907 assure ainsi que « les pique-niques peuvent s'inscrire au premier rang parmi les nombreux plaisirs que réserve le temps ardemment désiré des villégiatures et des vacances¹⁵⁹ ». D'autres sources vont même jusqu'à décrédibiliser le déjeuner sur l'herbe des environs de Paris. C'est le cas d'un article publié en 1903 dans *La Vie heureuse* sur la thérapie par le soleil dans les villes d'eau qui assure que¹⁶⁰ :

« Les rayons du soleil gênent bien un peu la vue et font cligner les yeux en plaisantes grimaces. Mais comme le reste du corps prend sa revanche ! Quel air heureux ! Et comme les promeneurs qui déjeunent dans l'herbe du bois de Vincennes, empêtrés de vêtements qui ne sont pas faits pour qu'on se couche, ont l'air moins naturel et moins épanoui ! »

Le repas champêtre parisien est ici discrédité au profit des séjours dans les villes d'eau qui régénéreraient plus le corps et l'esprit. Pourtant, comme il a été démontré précédemment, ces mêmes raisons de santé encourageaient le déjeuner sur l'herbe quelques décennies auparavant. Le changement de temporalité du repas de plein air au tournant du XX^e siècle semble donc principalement concerner la bourgeoisie qui a les moyens de s'offrir des escapades plus lointaines et plus longues. L'imaginaire du déjeuner sur l'herbe se déplace certes vers des lieux plus éloignés de Paris, mais cette pratique est celle d'une élite sociale. Les classes populaires se contentent quant à elles des environs de la capitale pour pique-niquer. Le principe de la partie de campagne semble même remis en question au cours des premières années de la Troisième République. Ce régime anticlérical remet en effet en cause le repos dominical en autorisant le travail le dimanche dès 1880, avant que la loi du 13 juillet 1906 sur le repos hebdomadaire ne

¹⁵⁸ Figure 11.

¹⁵⁹ An., « Conseils aux Maîtresses de Maison pour organiser un pique-nique », dans *La Mode illustrée*, n° 27, Paris, Firmin-Didot, 7 juillet 1907, p. 328.

¹⁶⁰ An., « Les Cures de Soleil : Des sports en petite tenue », *La Vie heureuse : revue féminine universelle illustrée*, Paris, Hachette, n°7, Juillet, 1903, p. 137.

réimpose le dimanche comme jour chômé. Ce laps de temps met en danger les habitudes de partie de campagne des Parisiens les moins fortunés¹⁶¹, et par conséquent la pratique du déjeuner sur l'herbe. En témoigne un essai publié en 1890 par un ouvrier socialiste sous le titre *Place au travailleur*, dans lequel les loisirs dominicaux sont abordés au passé¹⁶² :

« L'ouvrier d'autrefois était plus heureux, il avait pour lui son dimanche tout entier et en jouissait largement avec sa famille. Lui et les siens faisaient un gai pèlerinage à une guinguette de banlieue: là, installés sur l'herbe fraîche ou sous la tonnelle embaumée, on humait ce bon air de la campagne, accompagné d'un litre d'agréable piquette à cinq ou six sous ; on mangeait le lapin traditionnel; on croquait à belles dents les fruits de la saison; puis, un camarade grimpait sur la table et chantait pour dessert une de ces vieilles et honnêtes romances, pleines de poésie, émouvante ou de franche gaîté gauloise. »

Le temps du repos dominical est ici regretté avec mélancolie. La classe ouvrière en 1890 n'aurait plus la possibilité de passer un jour dans la semaine dans les environs de Paris. Le déjeuner sur l'herbe change donc de géographie et de temporalité au tournant du XXe siècle. Il est désormais pratiqué au-delà des environs de Paris dans un contexte de vacances, et moins dans le cadre d'une partie de campagne dominicale en banlieue parisienne.

La plupart des déjeuners sur l'herbe mentionnés dans la première décennie du XXe siècle ne sont plus organisés au cours d'excursions. Il s'agit surtout de repas donnés dans le cadre de réunions des membres d'un même club sportif. La revue du Touring Club de France de 1891 à 1914 illustre cela. Les seuls numéros évoquant le déjeuner sur l'herbe en région parisienne sont ceux annonçant le programme de retrouvailles annuelles comme c'est le cas d'un article d'avril 1909 qui annonce un « pique-nique en forêt de Rambouillet » pour le 23 mai¹⁶³. Au contraire, tous les repas champêtres mentionnés dans le cadre d'excursions sont effectués au cours de séjours passés en dehors de la région parisienne. C'est par exemple le cas à Noirmoutier en août 1906 où « on pique-nique dans les futaies, on joue à cache-cache autour des rocs qui parsèment le sous-bois, on excursionne aux ruines de l'abbaye de la Blanche¹⁶⁴ ». La même observation est valable pour d'autres numéros de la *Revue du Touring Club de France*

¹⁶¹ CSERGO, Julia, « La partie de campagne : une représentation du loisir périurbain, fin XIXe-début XXe siècle », dans TSIKOUNAS, Myriam, *Imaginaires urbains du Paris romantique à nos jours*, Paris, Le Manuscrit, 2011, p. 130-137.

¹⁶² An. (Un ouvrier socialiste), « Chapitre III : L'ouvrier d'autrefois et le progrès d'aujourd'hui », dans *Place au travailleur ! Études sociales et photographies d'après nature*, Beauvais, A. Schmutz, 1890, p. 53.

¹⁶³ An., « De ci, de-là », *Revue mensuelle du Touring Club de France*, Paris, Avril 1909, p. 175.

¹⁶⁴ An., « Noirmoutier ; l'île du silence », *Revue mensuelle du Touring Club de France*, Paris, Août 1906, p. 362.

comme celui de septembre 1909 où des alpinistes déjeunent sur l'herbe après avoir gravi un col¹⁶⁵, ou encore celui de juillet 1911 où un pique-nique est organisé au cours d'une croisière dans le bassin d'Arcachon¹⁶⁶. Les membres du Touring Club de France déjeunent rarement sur l'herbe des environs de Paris. Ce club sportif encourage au contraire les repas dans les restaurants puisque les membres du TCF bénéficient d'avantages financiers dans ces établissements¹⁶⁷.

Au tournant du XXe siècle, les environs de Paris ne suffisent donc plus à satisfaire le désir de dépaysement des citadins, *a minima* celui des plus fortunés. La mode du déjeuner sur l'herbe dans les environs de Paris s'éteint pour changer d'espace. À partir de la première décennie du XXe siècle, les Parisiens pique-niquent en périphérie de leur ville presque uniquement dans le cadre de réunions sportives. Que penser cependant des nombreuses cartes postales publiées à cette même période et représentant des déjeuners sur l'herbe dans les environs de Paris¹⁶⁸ ? Celles-ci laissent croire de prime abord que la pratique de la partie de campagne est toujours à la mode en périphérie parisienne. En réalité, comme l'a montré Juliette Rennes dans son ouvrage *Métiers de rue* (2022), de nombreuses cartes postales du tournant du XXe siècle cherchent à construire l'image d'un Paris pittoresque en s'intéressant aux professions et activités en voie de disparition¹⁶⁹. Ce serait ainsi également le cas avec le repas champêtre de la banlieue parisienne, qui n'est plus représenté dans les premières années du XXe siècle pour illustrer la modernité parisienne, mais bien pour immortaliser un temps révolu.

¹⁶⁵ An., « Les fêtes de Saint-Pierre-de-Chartreuse », *Revue mensuelle du Touring Club de France*, Paris, Août 1906, p. 404.

¹⁶⁶ An., « Croisière d'Arcachon au phare et retour », *Revue mensuelle du Touring Club de France*, Paris, Août 1906, p. 296.

¹⁶⁷ An., « Pique-nique », *La Fronde*, 19 mai 1899, p. 5.

¹⁶⁸ Voir les figures 12-15 pour une sélection de cartes postales représentant des déjeuners sur l'herbe dans les environs de Paris.

¹⁶⁹ RENNES, Juliette, « Chapitre I. De l'expérience de la rue à l'invention du Paris pittoresque », *Métiers de rue. Observer le travail et le genre à Paris en 1900*, Paris, EHESS, 2022, pp. 39-92.



Figure 12 : Créteil-Bonneuil - La Marne
près de l'Arche de Noël, LL., Tournant
XX^e, Bibliothèque Forney
(ICO CPTMA 80 Vol. 11).

Figure 13 : Bois de Verrières - Un
déjeuner sur l'herbe, Genre Bromure
Viré, Coll. F. Fleury, Décembre 1908,
Bibliothèque Forney (ICO CPTMA 80
Vol. 11).



Figure 14 : Les bords de la Marne,
Déjeuner sur l'herbe, E. M., Juillet 1906,
Bibliothèque Forney
(ICO CPTMA 80 Vol. 11).

Figure 15 : Les Beaux Sites De La Marne.
144. De Champigny à La Varenne. - La
Dînette, Début XX^e s., 9x14 cm, Paris,
Musée Carnavalet.



La vogue du repas de plein air au XIXe siècle s'explique par un besoin de nature des citadins. Déjeuner sur l'herbe, c'est mettre volontairement de côté, en l'espace de quelques heures, les problèmes sanitaires, sociaux et moraux auxquels les individus sont confrontés dans un Paris qui s'industrialise et s'urbanise de plus en plus. Les pique-niqueurs ne souhaitent néanmoins pas renouer avec n'importe quelle nature. Un idéal champêtre est attendu par les Parisiens déjeunant sur l'herbe. Malgré cette sensibilité singulière des pique-niqueurs vis-à-vis de la nature, la massification du repas champêtre participe à la dégradation de la nature, notamment à travers les pollutions. Au tournant du XXe siècle, les environs de Paris ne suffisent plus à satisfaire le désir de dépaysement champêtre des individus.

Cela ne signifie cependant pas que les Parisiens ne pratiquent plus le pique-nique à partir des années 1910. Les individus sont seulement amenés à chercher plus loin le cadre de décompression dont ils ont besoin. L'amélioration et la démocratisation des moyens de transport facilitent le départ pour de plus longues distances et de plus longues durées. La mode du pique-nique ne s'éteint pas, elle se déplace avec les Parisiens. Les premières décennies du XXe siècle correspondent justement au moment où une industrie du déjeuner sur l'herbe se développe. Des objets spécialement conçus pour pique-niquer apparaissent sur le marché pour faciliter la mobilité.

Chapitre 4 : Quand le pique-nique fait son marché

Le pique-nique du XIXe et du début du XXe siècle se caractérise par sa commercialisation. Cette période est marquée par l'extension du marché à la sphère sociale et par la marchandisation du monde, concept développé par Karl Polanyi dans *La Grande transformation* (1944). Dans son ouvrage *Pyrénées* (2022), Steve Hagimont étudie l'investissement des espaces montagnards par le tourisme pour démontrer que la marchandisation du monde s'étend aux espaces mêmes qui permettent d'y échapper¹. La pratique du déjeuner sur l'herbe au XIXe siècle repose sur la même contradiction. L'engouement pour ce loisir participe à transformer en marchandises des éléments qui auparavant ne l'étaient pas. Dès le milieu du siècle, une économie se développe autour du repas en plein air, avec l'apparition sur le marché de services et de produits spécifiques à cette pratique. Par extension, ce sont même les paysages naturels qui deviennent marchandise, puisqu'en développant une économie du repas champêtre, les industriels et les restaurateurs jouent sur le désir de nature des Parisiens (voir chapitre 3). Chronologiquement, la pratique du déjeuner sur l'herbe se contente d'abord de soutenir l'économie locale, puis encourage une adaptation des commerces de bouche des environs de Paris, pour enfin précipiter l'essor industriel d'une nouvelle culture matérielle.

I. L'absence d'un marché du repas champêtre au premier XIXe siècle

La massification du repas champêtre participe à modifier l'économie des environs de Paris. Au début du XIXe siècle, la pratique du pique-nique soutient les commerces parisiens sans pour autant inciter à les modifier. À partir du deuxième tiers du XIXe siècle, les populations locales investissent le nouveau marché que représente la pratique du déjeuner sur l'herbe en proposant des services facilitant l'excursion.

¹ HAGIMONT, Steve, *Pyrénées. Une histoire environnementale du tourisme*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2022.

a. L'économie locale des environs de Paris soutenue par les pique-niqueurs

Si aucun commerce spécifique au déjeuner sur l'herbe n'est présent dans les trente premières années du XIXe siècle, les pique-niqueurs soutiennent néanmoins une économie qui ne leur est pas directement dédiée.

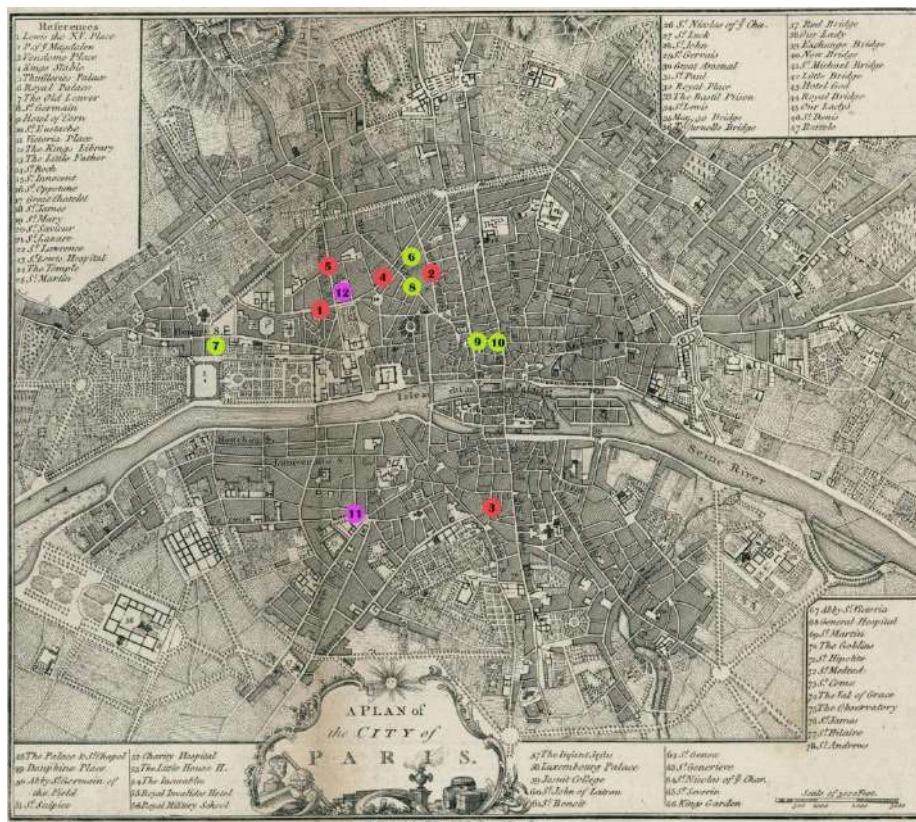
Au début du XIXe siècle, trois solutions s'offrent aux excursionnistes souhaitant s'approvisionner pour leur repas. La première consiste à acheter les denrées dans Paris, avant le départ en partie de campagne. Dans son *Almanach des gourmands* de 1806, Alexandre Grimot de la Reynière dresse une liste de douze commerces parisiens où il est conseillé de s'approvisionner pour un déjeuner sur l'herbe². Cinq concernent les viandes froides, cinq autres les desserts, et les deux derniers les alcools. La carte, qu'il est possible d'établir grâce aux adresses renseignées par le gastronome³, informe qu'une large majorité de commerces se situe sur la rive droite de Paris (dix adresses sur les douze conseillées). Cela est sans doute dû à la proximité du quartier des Halles qui attire les commerçants et dont il faut connaître « parfaitement les us et coutumes⁴ » pour réussir l'organisation d'une partie de campagne selon Alexandre Grimot de la Reynière. Il n'est pas non plus étonnant que les commerces conseillés soient essentiellement situés dans des quartiers aisés, comme ceux du Palais-Royal et de la rue Saint-Honoré, puisque l'almanach gastronomique s'adresse justement à cette clientèle fortunée habituée à fréquenter ces lieux. La carte rend enfin compte du temps que nécessite la préparation d'un déjeuner sur l'herbe. Les Parisiens doivent se rendre dans autant de commerces qu'il y a de types de plats différents, ce qui multiplie les distances à parcourir pour rassembler toutes les provisions nécessaires. Aucun magasin au début du XIXe siècle ne s'adresse directement aux pique-niqueurs en leur proposant tous les aliments nécessaires pour leurs excursions.

² GRIMOT DE LA REYNIÈRE, Alexandre-Balthazar-Laurent, « Des parties de campagne gourmandes », *Almanach des gourmands, servant de guide dans les moyens de faire excellente chère*, Paris, Maradan, 1806, p. 69-71.

³ Figure 1.

⁴ *Ibid.*, p. 69.

Figure 1 : Carte des commerces alimentaires conseillés par Alexandre Grimot de la Reynière dans *L'Almanach des gourmands* (1806) pour s'approvisionner pour un déjeuner sur l'herbe. Fond de carte : I. Stockdale, *A Plan of the City of Paris*, Londres, 1800.



Pour les viandes froides

- 1 : « Chez M. Biennait, excellent rôtisseur, rue Sainte-Anne » pour les poulets et les dindons rôtis
- 2 : « Chez M. Perrier, pâtissier, rue Montorgueil » pour les galantines, les langues de bœufs et les langues de lièvres
- 3 : « Chez M. Le Blanc, pâtissier, rue de la Harpe, vis-à-vis de l'Académie de législation » pour les jambons de Bayonne et de Mayence
- 4 : « Chez M. Bouchon, pâtissier, rue du Mail » pour les pâtés de poulardes désossées, flanqués de quelques cailles ou alouettes selon la saison
- 5 : « Chez M. Rouget, pâtissier, rue de Richelieu » pour les timbales de perdreaux

Pour les desserts

- 6 : « Chez M. George, pâtissier-confiseur, rue de Bourbon-Villeneuve » pour les tourtes de frangipane
- 7 : « Chez M. Benaud, pâtissier, rue St-Honoré, vis-à-vis celle de Saint Florentin » pour les biscuits de Savoye
- 8 : « Chez M. Rat, pâtissier, rue Montmartre » pour les assiettes de petits fours, de biscuits, de macarons
- 9/10 : « Chez M. Oudard, confiseur, rue des Lombards, ou M. Duval, même rue » pour les confitures

Pour les alcools

- 11 : « Chez M. Taillieur rue de Grenelle, près la Croix-Rouge » pour les vins ordinaires, et les vins de Champagne, de Malaga, de Jurançon et de Frontignan
- 12 : « Chez M. Le Moine, rue Vivienne » pour les liqueurs

La seconde méthode d'approvisionnement des pique-niqueurs du début du XIXe siècle consiste à acheter les denrées dans le village des environs de Paris le plus proche du lieu du repas. L'enjeu est le plus souvent de compléter les provisions apportées de Paris en achetant sur place des denrées de base. Dans *Monsieur Dupont* de Paul de Kock (1823), l'homme de main des Moutonnet « était chargé de porter deux énormes paniers remplis de provisions », et une fois arrivée à l'endroit du pique-nique, la mère de famille assure qu'il « faut s'assurer de l'essentiel qui est le pain et le vin » que monsieur Moutonnet sera chargé d'aller acheter chez le garde forestier⁵. La maison de ce dernier semble être un repère tout au long du XIXe siècle pour les pique-niqueurs comme en témoigne sa présence dans certaines sources de la fin du siècle⁶. Le guide Tinnenbrock de 1885 conseille ainsi aux excursionnistes dans la forêt de Carnelle au nord de Paris de s'arrêter « boire un bol d'excellent lait frais » chez le garde champêtre⁷. Si les pique-niqueurs soutiennent l'économie locale de Paris et de ses environs en y achetant leurs provisions, aucune organisation commerciale spécifique à la pratique du déjeuner sur l'herbe n'est donc présente au premier tiers du XIXe siècle.

Acheter le complément du repas aux vendeurs ambulants présents dans les espaces verts est la dernière solution s'offrant aux pique-niqueurs souhaitant s'approvisionner⁸. Dès le début du XIXe siècle, les sources dressent un lien entre cette profession marchande et l'alimentation champêtre. Le guide *Promenades amusantes d'une jeune famille dans les environs de Paris* (1816) relate par exemple l'excursion d'une famille au château de la Muette (Bois de Boulogne) en précisant que « les enfants s'assirent en cet endroit sur une jolie pelouse : une marchande de gâteaux vint leur offrir sa corbeille et le bon père se fit un plaisir de les régaler⁹ ». Il s'agit cependant plus d'un goûter improvisé que d'un véritable déjeuner sur l'herbe puisque la famille dîne quelques heures plus tard dans un restaurant de la Porte Maillot. Le lien entre les vendeurs

⁵ KOCK, Charles Paul de, *Monsieur Dupont*, Paris, G. Barba, 1823, p. 7.

⁶ An., « Conseils aux Maîtresses de Maison pour organiser un pique-nique », *La Mode illustrée*, n° 27, Paris, Firmin-Didot, 7 juillet 1907, p. 328.

⁷ TINNENBROCK, Raoul, *Le Nouveau Guide. Les environs inconnus de Paris par une société d'excursionnistes*, Paris, Librairie patriotique, 1885, p. 404. Le même type d'information est valable pour Robinson chez MORIN, Louis, « À Robinson, Dimanche 17 mai », *Dimanches parisiens. Notes d'un décadent*, Paris, L. Conquet, 1898, p. 56.

⁸ L'étude qui suit tente de se rapprocher d'une histoire sociale telle qu'elle a été écrite par Arlette Farge à propos des classes populaires au sein de l'espace public : FARGE, Arlette, *Vivre dans la rue à Paris au XVIIIe siècle*, Paris, Gallimard, 1979.

⁹ An., *Promenades amusantes d'une jeune famille dans les environs de Paris ; avec des remarques historiques et des anecdotes sur les lieux les plus célèbres*, Paris, Blanchard, 1816, p. 43.

de rue et le repas champêtre est plus évident dans le récit d'excursions de Louis Morin *Dimanches parisiens* (1898). Dans un chapitre consacré aux Grandes Eaux de Versailles, l'auteur relate que les gardiens du parc font la chasse aux pique-niqueurs à cause des déchets qu'ils provoquent, et « font une guerre sans merci aux gastronomes ambulants » qui leur fournissent les aliments¹⁰. Louis Morin décrit encore mieux le rôle joué par les vendeurs ambulants auprès des pique-niqueurs dans son récit de l'excursion qu'il a effectuée jusqu'aux bords de Marne¹¹ :

« Les gens s'asseyent en rond, développent tous les paquets, depuis le paquet de veau froid que renferme un grand papier taché de graisse jusqu'à celui du sel, un petit bout de journal roulé en papillote. Mais il manque toujours quelque chose, la moutarde ou le saucisson, que la ménagère trop pressée a laissés sur la table de la cuisine. C'est alors que le marchand d'oublis survient à propos avec son grand panier à anse. Une boutique complète, ce panier ; il contient le résumé de l'épicerie, de la rôtisserie, de la friturerie, de la pâtisserie. Manquez-vous de poivre, de cognac, de pain, il a tout cela, et même des ingrédients propres à augmenter l'ordinaire et à ouvrir les appétits, des crevettes et des radis. »

Si l'expression « marchand d'oublis » ne se retrouve dans aucune autre source, la profession décrite par Louis Morin semble être une déclinaison du métier de vendeur ambulant, spécifiquement appliquée à la pratique du déjeuner sur l'herbe.

Un détour par les archives permet de mieux comprendre cette profession¹². Je me suis en particulier intéressé aux soixante-huit dossiers de demandes de vente au panier conservés aux archives de Paris¹³, qui ne représentent sans doute qu'un échantillon de la totalité des demandes émises entre 1884 et 1902. Ces demandes ont été envoyées au préfet de la Seine par des personnes souhaitant être autorisées à vendre des marchandises dans le bois de Boulogne, le bois de Vincennes, la pelouse du Ranelagh, et dans une moindre mesure dans certains parcs situés à l'intérieur de Paris. Sur les 67 dossiers étudiés, 25 demandes concernent le bois de Boulogne, 19 la pelouse du Ranelagh, 13 le bois de Vincennes, et 12 les squares parisiens¹⁴.

¹⁰ MORIN, Louis, « Les Grandes eaux. Dimanche 28 juin », *Dimanches parisiens*, op. cit., p. 109.

¹¹ MORIN, Louis, « La Marne. Dimanche 9 août », *Ibid.*, p. 157-158.

¹² L'étude qui suit se rapproche de l'histoire sociale de l'espace public.

¹³ 49 dossiers de demandes de vente au panier dans les Bois de Boulogne et de Vincennes, 1900-1902, Archives de Paris (VM90 2 : « Aménagement des parcs, jardins et squares »). 19 dossiers de demandes d'autorisation de vente au panier sur les pelouses du parc du Ranelagh, 1884-1894, Archives de Paris (TRIBRIAND 262 : « Direction de l'Architecture – Ranelagh »).

¹⁴ Le nombre de demandes dépasse le nombre de dossiers car certains pétitionnaires expriment leur requête pour plusieurs espaces verts à la fois.

Mis à part l'exemple de Louis Morin pour les bords de Marne, les vendeurs ambulants sont présents dans des espaces verts aménagés dans Paris, ou à proximité directe (Versailles), puisqu'il s'agit des lieux les plus fréquentés et donc où il y aura le plus de chance de vendre. Les tableaux ci-dessous résument les demandes de vente au panier selon le lieu désiré, en renseignant leur date, leur type, et leur issue.

Bois de Boulogne

Années	Nombre de premières demandes (dont acceptées)	Nombre de demandes de renouvellement (dont acceptées)	Nombre de demandes de restitution (dont acceptées)	Nombre total de demandes (dont acceptées)
1887	2 (0)	x	x	2 (0)
1892	1 (0)	x	x	1 (0)
1893	x	1 (1)	x	1 (1)
1900	1 (0)	x	x	1 (0)
1901	10 (2)	2 (2)	1 (0)	13 (4)
1902	6 (3)	x	1 (0)	7 (3)
Total et pourcentage d'autorisation	20 (5) = 25%	3 (3) = 100%	2 (0) = 0%	25 (8) = 32%

Figure 2 : Nombre de demandes de vente au panier dans le bois de Boulogne selon l'année et le type de demande.

Figure 3 : Nombre de demandes de vente au panier dans le parc du Ranelagh selon l'année et le type de demande.

Parc du Ranelagh

Années	Nombre de premières demandes (dont acceptées)	Nombre de demandes de renouvellement (dont acceptées)	Nombre de demandes de restitution (dont acceptées)	Nombre total de demandes (dont acceptées)
1884	1 (1)	x	x	1 (1)
1887	2 (2)	x	x	2 (2)
1888	2 (2)	x	x	2 (2)
1889	3 (3)	x	x	3 (3)
1891	1 (1)	x	1 (0)	2 (1)
1892	2 (2)	2 (2)	x	4 (4)
1893	x	1 (1)	x	1 (1)
1894	2 (0)	x	x	2 (0)
Total et pourcentage d'autorisation	13 (11) = 85%	3 (3) = 100%	1 (0) = 0%	17 (15) = 88%

Bois de Vincennes

Années	Nombre de premières demandes (dont acceptées)	Nombre de demandes de renouvellement (dont acceptées)	Nombre de demandes de restitution (dont acceptées)	Nombre total de demandes (dont acceptées)
1900	1 (1)	x	x	1 (1)
1901	6 (5)	x	1 (0)	7 (5)
1902	3 (1)	x	2 (0)	5 (1)
Total et pourcentage d'autorisation	10 (7) = 70%	x	3 (0) = 0%	13 (7) = 54%

Figure 4 : Nombre de demandes de vente au panier dans le bois de Vincennes selon l'année et le type de demande.

Aucun tableau n'a été réalisé pour les demandes concernant les parcs situés *intramuros* car celles-ci sont systématiquement rejetées. Le dossier de M. Louvain, dont la demande de vente dans les parcs de Paris en 1901 n'a pas eu de suite, en offre une explication¹⁵ :

« Les autorisations de vendre dans les squares des Promenades Intérieures ont toujours été refusées ; nous sommes d'avis que cette interdiction doit être maintenue pour conserver leur bon aspect aux Promenades, aussi pour ne pas troubler la quiétude des Promeneurs. »

Pour les autres espaces verts, les demandes sont de trois types : les « premières demandes » (le pétitionnaire n'a jamais été vendeur au panier auparavant), les demandes de renouvellement, et les demandes de restitution. Les autorisations ne sont valables que pour un an, mais il semble aisé pour les pétitionnaires de les reconduire car les demandes de renouvellement sont systématiquement acceptées. C'est ainsi que certains sont vendeurs pendant plusieurs années consécutives, comme c'est le cas de Mme Anne à qui une autorisation a été délivrée tous les ans de 1889 à 1901 pour le bois de Boulogne. Les demandes de restitution sont quant à elles toujours refusées car elles font suite à un retrait d'autorisation en raison d'un mauvais comportement du vendeur. La plupart des pétitionnaires sont de nouveaux demandeurs (« première demande »). Pour le bois de Boulogne entre 1887 et 1902, seulement 25% des nouvelles demandes sont acceptées, alors que cette valeur s'élève à 85% pour le square du Ranelagh entre 1884 et 1894, et à 70% pour le bois de Vincennes entre 1900 et 1901. Cet écart dans les taux d'autorisation pourrait s'expliquer par le fait que l'investissement du bois de Boulogne par les vendeurs au panier est plus précoce qu'au bois de Vincennes et au Ranelagh. Toutes les autorisations de vente ambulante dans le bois de Boulogne ont déjà été distribuées *a minima* à partir de la fin des années 1880. Les réponses négatives données aux pétitionnaires sont systématiquement justifiées par le trop grand nombre de vendeurs déjà autorisé. En 1892, la requête de Mme Guillien est ainsi refusée car « Nous avons déjà accordé plus de cent permissions de cette nature pour l'année 1892 et il n'est pas possible d'en délivrer de nouvelles sous peine d'encombrer la promenade¹⁶ ». Plus d'une centaine de vendeurs seraient donc autorisés dans le bois de Boulogne, nombre qui est également valable pour le bois de Vincennes¹⁷. Pour le square du Ranelagh, les demandes des années 1880 et du début des années 1890 sont toutes acceptées, sans doute parce que l'investissement des vendeurs au panier y est

¹⁵ Louvain, avril 1901, Archives de Paris (VM90 2 : « Aménagement des parcs, jardins et squares »).

¹⁶ Guillien, août 1892, Archives de Paris (TRIBRIAND 262 : « Direction de l'Architecture – Ranelagh »).

¹⁷ Lefebvre, juillet 1901, Archives de Paris (VM90 2 : « Aménagement des parcs, jardins et squares »).

nouveau dans cet espace. Les demandes de l'année 1894 sont quant à elles rejetées « en raison du grand nombre de marchands au panier déjà autorisés¹⁸ ». Le nombre maximal de vendeurs ambulants au square du Ranelagh commencerait donc à être atteint entre 1890 et 1894. Ce décalage avec le bois du Boulogne provient peut-être du fait de la petitesse du jardin du Ranelagh. Il est probable que les marchands au panier aient d'abord cherché à vendre au bois de Boulogne, car plus grand et plus fréquenté. Une fois celui-ci complet, les vendeurs se seraient tournés vers le Ranelagh qui en est une bonne alternative pour sa proximité avec le bois de Boulogne. Le même type de fréquentation y est en effet présente puisque le square du Ranelagh s'apparente à une prolongation *intramuros* du bois de Boulogne. L'investissement des vendeurs au panier dans le bois de Vincennes semble encore plus tardif comme le montrent les nombreuses autorisations délivrées en 1900 et 1901. Cet écart chronologique est peut-être ici à expliquer par la différence sociale de fréquentation du bois de Vincennes. Etant investi par des classes plus populaires, cet espace intéresse en dernier les vendeurs ambulants qui ont tout d'abord ciblé la clientèle du bois de Boulogne, car plus fortunée et donc plus à même de dépenser. L'année 1902 correspond à un moment de bascule où le nombre de vendeurs devient trop important pour délivrer de nouvelles autorisations. La demande de M. Jamart en octobre 1902 est en effet rejetée car « il n'existe pas, pour le moment, de vacances parmi les titulaires de permissions de vendre dans le Bois de Vincennes¹⁹ ». Le terme de « vacances » employé ici renvoie au système de cantons qui sectionnent le bois de Vincennes et le bois de Boulogne. A chaque canton correspond un vendeur, celui-ci ne pouvant proposer sa marchandise dans les autres espaces du parc. Les pétitionnaires non autorisés sont inscrits sur une liste d'attente dans le cas où un canton se libérerait. Ce système est toutefois peu respecté puisqu'il semblerait que le plus stratégique pour s'assurer une place de vendeur au panier n'est pas d'être bien placé dans la liste d'attente, mais d'être recommandé par une personne importante. En 1901 par exemple, les deux seules demandes de vente au bois de Boulogne qui sont acceptées sont celles qui sont appuyées par un conseiller municipal, alors que les huit autres de cette même année sont rejetées par manque d'espace disponible. Pour ces deux autorisations, le directeur administratif du Service des Promenades et Plantations a adressé une lettre au conseiller municipal qui a appuyé la demande des pétitionnaires précisant : « Je me félicite d'avoir pu

¹⁸ Prat, juillet 1894, Archives de Paris (TRIBRIAND 262 : « Direction de l'Architecture – Ranelagh »).

¹⁹ Jamart, octobre 1902, Archives de Paris (VM90 2 : « Aménagement des parcs, jardins et squares »).

ainsi seconder le bienveillant intérêt que vous portez à Mme Périer²⁰ », et « à Mme Lévy²¹ ». Dans la plupart des cas, il est proposé aux pétitionnaires à qui la demande d'une autorisation à l'année est refusée de vendre au moment de la course du Grand Prix en juin et de la fête du 14 juillet, deux événements annuels pour lesquels plus de 450 marchands ambulants sont autorisés à vendre²².

Les quelques lignes motivant les demandes renseignent sur le profil des pétitionnaires, que l'on peut comparer avec celui des vendeurs effectivement autorisés pour connaître les critères de recrutement du Service des Promenades et Plantations. Même si les dossiers concernent presque deux fois plus de femmes que d'hommes, le genre ne semble pas être un critère de recrutement puisque les proportions de femmes et d'hommes autorisés sont sensiblement les mêmes que celles des demandeurs (les femmes représentent 61% des demandeurs et 63% des vendeurs autorisés)²³. Le principal critère de recrutement est la précarité des pétitionnaires. Un rapport assure que la vente au panier est autorisée « à titre humanitaire²⁴ ». Un autre précise que « l'autorisation n'est accordée qu'à des personnes âgées, infirmes, chargées de famille, ou sans aucune ressource²⁵ ». Les lettres des pétitionnaires renseignent effectivement le fait qu'ils se trouvent presque tous dans l'une ou plusieurs de ces situations. Une enquête est systématiquement menée par le Service des Promenades et Plantations pour s'assurer de la véracité des informations délivrées par les demandeurs sur leur situation. L'âge et le veuvage semblent être des critères importants de sélection. La moyenne d'âge des demandeurs est en effet de 57 ans, alors que celle des vendeurs autorisés est de 65 ans²⁶. Si le plus jeune demandeur a 24 ans, le plus jeune autorisé a 49 ans. Tous les demandeurs ayant plus de 68 ans sont finalement autorisés à vendre, le plus âgé ayant 79 ans. Concernant le veuvage, 23% des demandeurs se trouvent dans cette situation, alors que ce chiffre s'élève à

²⁰ Lettre au conseiller municipal Jousselin. Périer, janvier 1901, Archives de Paris (VM90 2 : « Aménagement des parcs, jardins et squares »).

²¹ Lettre au conseiller municipal Sprouk. Lévy, février 1901, Archives de Paris (VM90 2 : « Aménagement des parcs, jardins et squares »).

²² Voir les 35 dossiers de demandes d'autorisation de vente au panier pour les fêtes du 14 juillet et du Grand Prix, 1901-1902, Archives de Paris (VM90 10 : « Aménagement des parcs, jardins et squares »).

²³ Les figure n°5 et 6 présentent ces données sous forme de graphiques circulaires.

²⁴ Vinelle, février 1902, Archives de Paris (VM90 2 : « Aménagement des parcs, jardins et squares »).

²⁵ Wargny, juillet 1901, Archives de Paris (VM90 2 : « Aménagement des parcs, jardins et squares »).

²⁶ Figure 7.

30% pour les vendeurs autorisés²⁷. Cela explique alors sans doute la proportion importante de femmes demandant et étant autorisées à vendre puisque celles-ci sont plus sensibles à la misère en cas de veuvage.

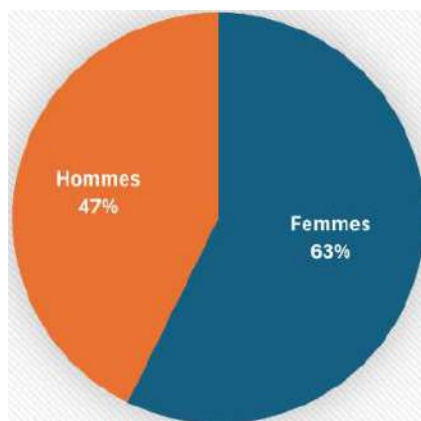


Figure 5 : Genre des vendeurs au panier demandeurs.

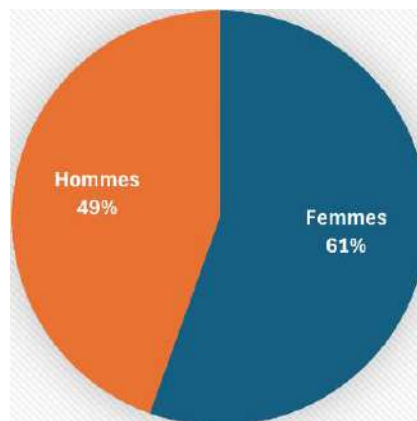


Figure 6 : Genre des vendeurs au panier autorisés.

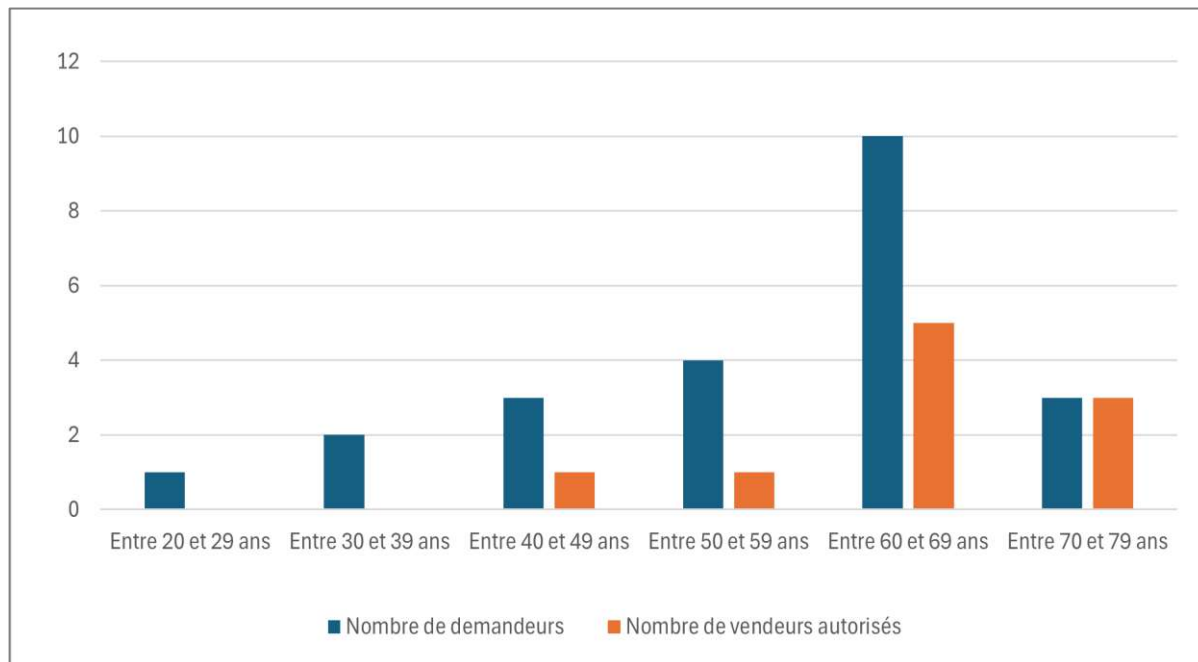


Figure 7 : Classification des demandeurs et des autorisés en fonction de l'âge.

²⁷ Les figures 8 et 9 présentent ces données sous forme de graphiques circulaires.

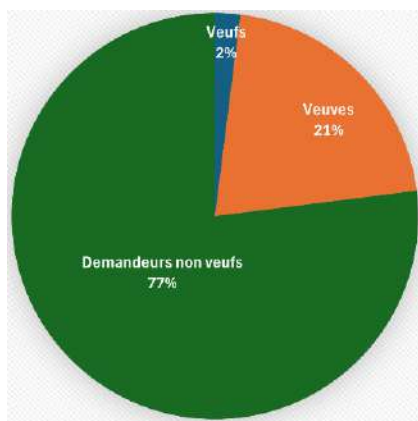


Figure 8 : Part du veuvage
chez les vendeurs au panier demandeurs

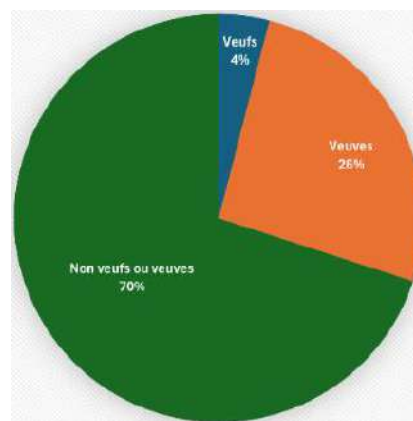


Figure 9 : Part du veuvage
chez les vendeurs au panier autorisés

Les archives renseignent également sur la matérialité de ces autorisations en conservant trois documents que les marchands devaient présenter aux gardes des parcs pour attester de leur droit de vente. Les autorisations se présentent sous la forme d'une feuille cartonnée gris-bleu mesurant onze centimètres de hauteur pour quinze de longueur. Les bénéficiaires doivent la retirer en se rendant au bureau de l'Inspection des Promenades au 7 rue Largillière (XVI^e arrondissement). Les archives ont conservé la carte délivrée à Mme Salisse en 1879²⁸, celle délivrée à Jean Dast en août 1892²⁹, et un exemplaire vierge de 1912³⁰. Le mauvais état de conservation des cartes qui ont été effectivement utilisées par rapport à celle qui ne l'a pas été donne une idée des frottements qui altèrent jour après jour les cartons portés dans la poche des vendeurs. L'autorisation déchirée en deux de Mme Salisse est même un témoignage du conflit qui a opposé cette vendeuse à un garde du square du Ranelagh lors du retrait de son autorisation en 1891. Le rapport qui accompagne la demande de restitution précise notamment que Mme Salisse a été autorisée en 1879 à vendre au panier, et qu'elle continua cette pratique pendant douze ans sans jamais renouveler son autorisation. Constatant cela, le garde s'est emparé du carton pour le déchirer, avant que la vendeuse ne cause un scandale dans la promenade en crachant et en l'injuriant³¹.

²⁸ Figure 10.

²⁹ Figure 11.

³⁰ Figure 12.

³¹ D'autres rapports renseignent le cas de conflits avec les gardes, mais aussi entre vendeurs. Voir par exemple Gagé Bordié, avril 1902, Archives de Paris (VM90 2 : « Aménagement des parcs, jardins et squares »).



Figure 10 : Carte de vente au panier appartenant à Mme Veuve Salisse.

Salisse, juillet 1891, Archives de Paris (TRIBRIAND 262 : « Direction de l'Architecture – Ranelagh »).



Figure 11 : Carte de vente au panier appartenant à Jean Dast.

Dast, août 1892, Archives de Paris (TRIBRIAND 262 : « Direction de l'Architecture – Ranelagh »).



Figure 12 : Ticket vierge autorisant de vendre sur la pelouse de l'hippodrome de Longchamp, 1912.

Archives de Paris (VM90 325 « Chalets et restaurants »).

Le diagramme ci-dessous résume les denrées proposées par les pétitionnaires et par les vendeurs autorisés. Les gâteaux représentent le type de nourriture le plus proposé et le plus vendu (63% des demandeurs en proposent, valeur qui s'élève à 87% pour les vendeurs autorisés). Les boissons non alcoolisées représentent le second produit le plus vendu. Il s'agit de sirops, de limonade, de café et de coco, ce dernier étant une infusion rafraîchissante au réglisse et au citron vendue dans les rues de Paris dès la fin du XVIII^e siècle³². Les sucreries détiennent ensuite la troisième place. Concernant les boissons alcoolisées (vin, bière, cidre), 7% des demandeurs souhaitent en vendre, mais aucun marchand autorisé n'en propose car cela fait partie de leurs interdits. Les vendeurs avaient obligation de circuler pour vendre, et devaient obligatoirement porter leurs marchandises dans un panier³³. Dans son essai *La femme à Paris* (1894), Octave Uzanne donne une idée des revenus des vendeurs au panier en assurant que « ces marchandes mobiles sont assez misérables ; leur petit commerce va cahin-caha, est très incertain et offre des gains qui vont de 1 à 5 francs par jour³⁴ ».

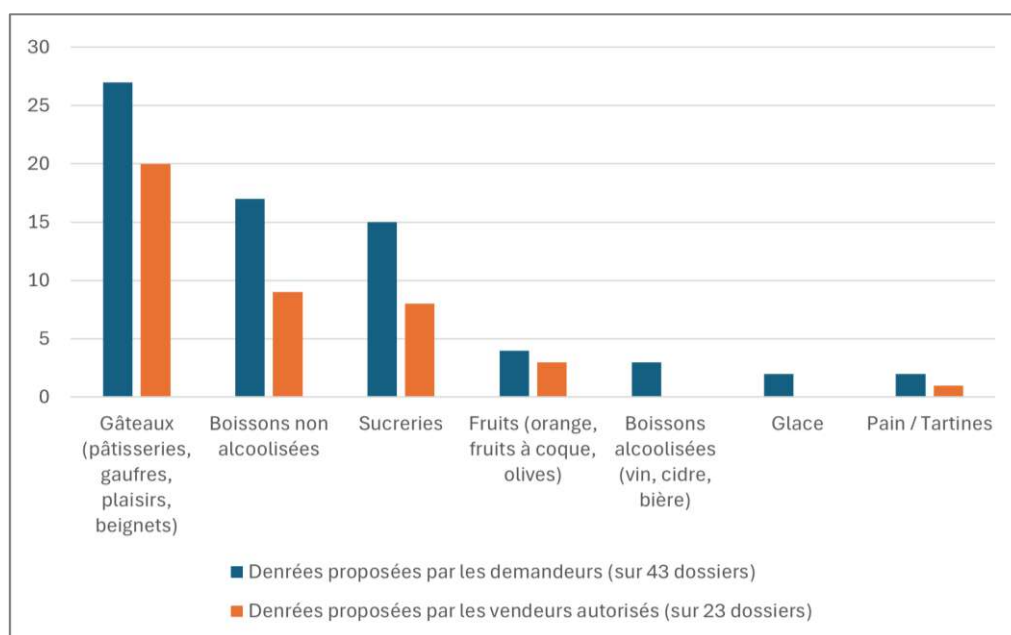


Figure 13 : Représentation quantitative des denrées proposées par les vendeurs au panier.

³² Les marchands de coco ont fait l'objet d'un grand nombre de représentations au cours du XIX^e siècle comme l'illustre la richesse iconographique de l'ouvrage de BAILHE, Claude, SACRISTE, Alain, *Paris au temps des marchands de coco*, Toulouse, Milan, 1989.

³³ Les demandes concernant une vente avec chariot sont refusées, même quand le pétitionnaire est souffrant.

³⁴ UZANNE, Octave, *La femme à Paris. Nos contemporaines : Notes successives sur Les Parisiennes de ce Temps dans leurs divers Milieux, Etats et Conditions*, Paris, Librairie-Imprimeries Réunies, 1894, p. 118. En guise de comparaison, le prix d'un kilogramme de pain à Paris en 1894 s'élève à 0.35 franc selon PROUST, Pierre, « Le prix du kilogramme de pain à Paris de 1880 à 1936 », *Journal de la société statistique de Paris*, Tome 78, 1937, p. 106.

L'étude de cas entreprise grâce aux dossiers de demande d'autorisation conservés aux archives de Paris a donc permis de dresser le portrait social de l'un des fournisseurs du repas champêtre. Le nombre de vendeurs au panier n'a pas augmenté à la fin du XIXe siècle pour répondre au besoin des pique-niqueurs. Leurs repas se composent en grande partie de viande froide et de vin, éléments non vendus par les marchands ambulants. Les pique-niqueurs soutiennent néanmoins cette économie en y achetant les compléments de leurs déjeuners comme il a été démontré avec la figure du marchand d'oublis.

b. L'essor d'une économie d'excursion

Le premier type d'économie répondant à la pratique du déjeuner sur l'herbe et de la partie de campagne semble être la location de montures pour excursionner dans les environs de Paris. Une des premières sources que l'on possède à ce sujet est le récit du voyage entrepris à Paris en 1835 par la britannique Frances Trollope. Le chapitre consacré au « Dîner sur l'herbe à Montmorency » détaille la location de montures de la compagnie à laquelle appartient Frances Trollope, entreprise qui lui permettra ensuite de se promener en forêt jusqu'à la clairière du repas champêtre³⁵ :

« Nous arrivâmes enfin au fameux Cheval blanc à Montmorency. (...) Nous quittâmes là nos fatiguées et fatigantes citadines, et nous nous mîmes à chercher parmi la multitude de chevaux et d'ânes qui se trouvaient tout sellés et tout bridés devant la porte de l'auberge, vingt bêtes bien conditionnées, plus un couple de baudets de somme, pour nous porter à la forêt nous et nos provisions. Comment décrire le tumulte et le bruit qui accompagna cette opération? Nous étions assaillis de tous côtés par une multitude de vieilles femmes et de garçons déguenillés. 'Tenez, Madame; voilà mon âne! Y a-t-il une autre bête comme la mienne?' — 'Non, non, non, belles dames, ne le croyez pas, c'est la mienne qu'il vous faut etc., etc., etc.' — 'Et vous, Monsieur; c'est un cheval qu'il vous faut parce que, n'est-ce pas? En voilà un superbe'. La foule de vieilles voix enrouées et de jeunes voix criardes, qui se mêlaient à notre propre musique, produisirent un tumulte qui fit arriver sur la place la moitié de la population de Montmorency, pour nous regarder bouche bée. »

Cet extrait clarifie tout d'abord le rôle de la location de montures pour les pique-niqueurs. L'objectif est bien l'excursion, et non le transport à proprement parlé qui est quant à lui assuré

³⁵ TROLLOPE, Frances, « Le Dîner sur l'herbe à Montmorency », *Paris et les Parisiens en 1835*, Tome 3, Paris, H. Fournier, 1836, p. 109-110.



Figure 14 : RAFFET, Auguste, *Citadine*, 1829, Lithographie, 31.5x49 cm, Paris, Musée Carnavalet.

depuis Paris par les citadines qui sont un type de calèches fermées³⁶. Les montures sont louées dans les villages des environs de Paris pour permettre aux excursionnistes de s'enfoncer dans la forêt pour rejoindre un lieu propice au déjeuner. Le récit de Frances Trollope indique ensuite les profils des loueurs, qui se divisent en deux groupes : les femmes âgées et les jeunes garçons. Ceux-ci se rassemblent dans un endroit stratégique des environs de Paris. C'est le cas du Cheval Blanc qui

est une auberge réputée de la vallée de Montmorency et donc un lieu de passage classique pour tout Parisien entreprenant une excursion dans cette région. Frances Trollope souligne enfin le pittoresque du choix de la monture où chaque loueur tente de convaincre l'excursionniste en vantant les qualités de sa bête.

La location d'ânes et de chevaux se maintient dans les environs de Paris jusqu'aux premières années du XXe siècle. Avec l'essor du chemin de fer, la sortie des gares devient le nouvel espace stratégique pour les loueurs. Le guide Baedeker *Paris et ses environs* assure par exemple en 1878 à propos de Montmorency que « l'on y vient particulièrement à cause de sa magnifique forêt de châtaigniers, qui a 2,000 hect. de superficie, et dans laquelle les excursions se font surtout à âne (à la gare ; débattre les prix)³⁷ ». Le fait que le montant soit négociable témoigne de la concurrence qui existe entre les loueurs. Certaines localités des environs de Paris présentent néanmoins des prix fixes comme c'est le cas à la sortie de la gare de Robinson où le cheval coûte deux francs de l'heure d'après le récit d'excursion de Louis Morin (1898)³⁸. Par ailleurs, les loueurs de montures seraient réputés pour être à l'origine d'arnaques comme le relate Jean Robiquet en 1904 dans un article intitulé « Les Beaux dimanches parisiens » à propos de la vallée de Montmorency³⁹ :

³⁶ Pour une représentation d'une citadine, voir la figure n°14.

³⁷ BAEDEKER, Karl, *Paris et ses environs. Avec les principaux itinéraires entre les pays limitrophes de la France et Paris*, Cinquième édition, Leipzig, K. Baedeker, 1878, p. 322.

³⁸ MORIN, Louis, « A Robinson, Dimanche 17 mai », *Dimanches parisiens*, op. cit., p. 54.

³⁹ ROBIQUET, Jean, « Les Beaux dimanches parisiens », *Les Annales Politiques et Littéraires, Revue Populaire paraissant le Dimanche*, 22e année, 2e semestre, n°1101, 31 juillet 1904, p. 68

« Pour l'exploitation, leurs patrons les ont divisées en deux classes, suivant leurs capacités respectives : il y a les ânes qu'on prend à l'heure et ceux qui marchent à la course. Les premiers sont généralement paralysés et font une demi-lieue dans leur après-midi. Quant aux quadrupèdes loués à la course, ils semblent, au contraire, nerveux en diable : après le premier temps de galop, ils se brouillent avec leur cavalier ou leur écuyère, qu'ils déposent galamment au milieu du chemin ou au fond d'une mare. Un instinct touchant les ramène, ensuite, à l'écurie, et leur propriétaire profite de l'aventure pour les relouer immédiatement à quelque nouvel amateur. »

Au second XIXe siècle, la location de montures est investi par les hôteliers des environs de Paris qui présentent ce service comme un argument pour attirer les clients chez eux. Les pages de réclames dans les guides de voyage illustrent cela, comme c'est le cas pour le guide Denecourt de 1855. Sur les onze publicités consacrées aux hôtels de Fontainebleau, six mettent en avant la présence de montures pour les excursions à travers les expressions « Voitures pour la forêt », « Voitures et calèches pour la forêt », « Voitures et chevaux pour les promenades en forêt »⁴⁰. Ce service est même dans certains cas mis en avant par des établissements qui ne possèdent pas de montures à offrir aux excursionnistes. C'est le cas de l'Hôtel de la Sirène dont la publicité précise qu'il est situé « en face de Mme Veuve Naigeon, loueur de voitures pour les promenades en forêt »⁴¹. C'est particulièrement stratégique de la part de l'hôtelier de faire apparaître le nom de Naigeon sur sa réclame car il s'agit de l'un des loueurs les plus importants de Fontainebleau, et sans doute l'un des plus réputés. Cet établissement est en effet régulièrement mentionné dans les guides de Fontainebleau de la seconde moitié du XIXe siècle, comme c'est le cas dans les guides Joanne de 1867,



Figure 15 : Réclames de l'Hôtel de la Sirène et de l'Hôtel du Nord et de la Poste dans le guide Denecourt de 1855.

⁴⁰ DENECOURT, Claude-François, *L'indicateur historique et descriptif de Fontainebleau ; itinéraire de la forêt et des environs*, Dix-huitième édition des Guides-Denecourt, Fontainebleau, Chez tous les libraires et chez l'auteur, 1855, p. 12-41. Les mêmes conclusions peuvent être tirées des guides Joanne du second XIXe siècle.

⁴¹ *Ibid.*, p. 16. La figure n°15 reproduit la page publicitaire sur laquelle sont présentées les réclames de l'Hôtel de la Sirène et de l'Hôtel du Nord et de la Poste (ce dernier fait partie des établissements ne mettant pas en avant la présence de montures pour la forêt).

1878 et 1900⁴². En soulignant la présence de voitures pour excursionner, les hôtels de Fontainebleau cherchent à séduire le client en le convaincant qu'il pourra entreprendre facilement une promenade en forêt. Cela passe par les publicités publiées dans les guides de voyage, mais également par les devantures de certains établissements. C'est ce dont témoigne une carte postale datée de 1912 intitulée *Fontainebleau : La Grande Rue et l'Hôtel du Cadran Bleu* conservée aux archives de Seine-et-Marne⁴³. Sur la gauche de la photographie est visible l'hôtel du Cadran Bleu où il est possible de déchiffrer « Excursions en forêt » sur les caissons de bois surmontant les vitres situées de part et d'autre de l'entrée. L'hôtel du Cadran Bleu fait partie des établissements mettant à disposition des voitures pour les promenades en forêt. Celles-ci sont entreposées dans un garage situé à moins de deux cents mètres de l'hôtel comme en témoigne une carte postale datée de 1902 intitulée *Fontainebleau. Rue de France et garage d'automobiles de l'Hôtel du Cadran Bleu* également conservée aux archives de Seine-et-Marne⁴⁴. Outre les arcades de l'entrepôt, la photographie montre une voiture garée le long du trottoir qui semble être l'une de celles mises à disposition des touristes pour les excursions puisque le nom de « Grand Hôtel du Cadran Bleu » est écrit à l'arrière.



Figure 16 : *Fontainebleau. La Grande Rue et l'Hôtel du Cadran Bleu*, 1912.
Archives de Seine-et-Marne (2F110967).

⁴² JOANNE, Adolphe, *Guide de Fontainebleau. Son palais, ses jardins, sa forêt et ses environs*, Paris, Hachette, 1867, page non renseignée ; *Idem, Guide de Fontainebleau. Son palais, ses jardins, sa forêt et ses environs*, Paris, Hachette, 1878, p. 28 ; *Idem, Paris, ses environs, et un appendice sur l'Exposition de 1900*, Paris, Hachette, 1900, p. 13.

⁴³ Figure 16.

⁴⁴ Figure 17.



Figure 17 : Fontainebleau. Rue de France et garage d'automobiles de l'Hôtel du Cadran Bleu, 1902. Archives de Seine-et-Marne (2FI3135).

En parallèle de l'essor des montures et voitures destinées aux parties de campagne apparaissent des guides pour mener ces excursions. Dans le récit de Frances Trollope de 1835, les loueurs proposent aux personnes louant leur bête de les accompagner dans leur promenade. L'auteur détaille ainsi comment son parcours initial a été modifié sur les conseils de sa guide⁴⁵ :

« Mais mon projet fut complètement renversé par l'observation de la vieille femme dont l'âne me portait. 'Oh dame!... il ne faut pas aller par là... ce n'est pas là le beau point de vue... Laissez-moi faire... et vous verrez!'. (...) Nous n'eûmes pas lieu de regretter notre confiance, car elle savait fort bien ce qu'elle faisait, et elle nous fit réellement faire la plus belle promenade qu'il soit possible d'imaginer. »

En plus de partager le moment de l'excursion, Frances Trollope et ses amis partagent le moment du repas avec leurs loueurs, même si les deux groupes restent séparés. L'auteur affirme en effet : « Notre vieille femme et les garçons qui nous servaient de guides, placés à une distance respectueuse, mangeaient avec autant d'appétit et riaient d'aussi bon cœur que nous⁴⁶ ». Le

⁴⁵ TROLLOPE, Frances, « Le Dîner sur l'herbe à Montmorency », *Paris et les Parisiens en 1835*, op. cit., p. 118.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 116.

guide Joanne de Fontainebleau de 1867 indique également qu'il revient au cocher de la voiture louée de guider les « touristes » vers les « sites les plus pittoresques ». Lorsque les personnes descendent de voiture, il est conseillé « d'avoir deux sifflets, dont l'un sera confié au cocher, afin qu'il réponde à l'appel et qu'on puisse se diriger sûrement vers lui⁴⁷ ». Cela suggère la distance physique établie entre les deux groupes, les excursionnistes ne souhaitant pas voir ou entendre leurs accompagnateurs pour une meilleure immersion en forêt. Des guides offrent également leurs services en dehors de la location de voitures, comme c'est le cas aux gorges de Franchard dans la forêt de Fontainebleau où « de jeunes garçons s'y tiennent dans la belle saison, s'offrant à conduire les voyageurs et à leur faire voir toutes les curiosités de la vallée de Franchard⁴⁸ ». Il est néanmoins conseillé de spécifier à l'avance l'itinéraire souhaité car certains guides auraient tendance à raccourcir l'excursion en ne visitant pas tous les sites d'intérêt.

La partie de campagne dans les environs de Paris participe ainsi dès le second tiers du XIXe siècle au développement d'une économie de l'excursion. Si la location de montures, de voitures et la présence de guides ne sont pas uniquement liées à la pratique du déjeuner sur l'herbe, les pique-niqueurs bénéficient et encouragent cet essor comme en témoigne l'exemple de Frances Trollope. Aucune économie du repas champêtre n'existe donc au cours de la première du XIXe siècle. Les pique-niqueurs ne font que soutenir l'économie locale en s'approvisionnant auprès des commerces parisiens et des environs de Paris, et auprès des marchands ambulants. Les seules adaptations dont fait part la périphérie parisienne concernent les excursionnistes, sans que les pique-niqueurs soient réellement ciblés comme ce sera le cas à partir du second XIXe siècle.

⁴⁷ JOANNE, Adolphe, *Guide de Fontainebleau*, op. cit., 1867, p. 144.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 165.

II. Une modernité alimentaire du déjeuner sur l'herbe dès le second XIXe siècle

a. Le développement de nouveaux lieux de restauration

À partir de la deuxième moitié du XIXe siècle se développe dans les environs de Paris une économie alimentaire spécifique à la pratique de la partie de campagne. Sans parler de déjeuner sur l'herbe, rappelons que la mode de l'excursion encourage l'essor de lieux de restauration dans les espaces champêtres de la périphérie parisienne. En 1898, Louis Morin se souvient que l'essor des chemins de fer a permis aux Parisiens de passer leurs dimanches plus loin de leur ville et qu'en conséquence « c'est le cercle des troquets qui s'est élargi tout autour de Paris, cinq à dix lieues plus loin⁴⁹ ». L'engouement pour la partie de campagne modifie donc le paysage des environs de Paris en participant au développement des espaces pour se restaurer.

L'essor des buvettes en forêt de Fontainebleau au second XIXe siècle est une étude de cas pertinente pour étudier ce phénomène. Je me suis appuyé pour cela sur six guides d'excursions de Fontainebleau respectivement publiés en 1840⁵⁰, 1855⁵¹, 1867⁵², 1878⁵³, 1882⁵⁴, et 1886⁵⁵. La carte de la figure n°18 a été établie pour clarifier l'évolution du nombre de buvettes et de leur emplacement. Le premier guide mentionnant la présence d'une buvette en forêt de Fontainebleau est celui publié par Claude-François Denecourt en 1855. Le fait qu'aucun établissement ne soit mentionné dans le guide de 1840 prouve que leur essor est lié à l'intensification de la pratique de la partie de campagne parisienne en forêt de Fontainebleau à partir de l'ouverture de la ligne de chemin de fer Paris-Fontainebleau en 1849. Tout au long du second XIXe siècle, le nombre de buvettes ne cesse d'augmenter. Si une seule est mentionnée en 1855, quatre le sont en 1867, six en 1878 et 1882, et enfin sept en 1886. D'une manière générale, les buvettes s'établissent au centre de la forêt dans un couloir allant d'est en ouest.

⁴⁹ MORIN, Louis, « Sur la route, Dimanche 19 avril », *Dimanches parisiens*, *op. cit.* p. 40.

⁵⁰ DENECOURT, Claude-François, *Guide du voyageur dans le palais et la forêt de Fontainebleau ou Histoire et description abrégées de ces lieux remarquables et pittoresques*, Fontainebleau, Chez l'auteur et chez F. Lhuillier, 1840.

⁵¹ *Idem*, *L'indicateur historique et descriptif de Fontainebleau ; itinéraire de la forêt et des environs*, Dix-huitième édition des Guides-Denecourt, Fontainebleau, Chez tous les libraires et chez l'auteur, 1855.

⁵² JOANNE, Adolphe, *Guide de Fontainebleau*, *op. cit.*, 1867.

⁵³ *Idem*, *Guide de Fontainebleau. Son palais, ses jardins, sa forêt et ses environs*, Paris, Hachette, 1878.

⁵⁴ *Idem*, *Guide de Fontainebleau. Son palais, ses jardins, sa forêt et ses environs*, Paris, Hachette, 1882.

⁵⁵ CONTY, Henri Auxcouteaux de, *Les environs de Paris. Guide pratique et illustré*, Paris, Conty, 1886.

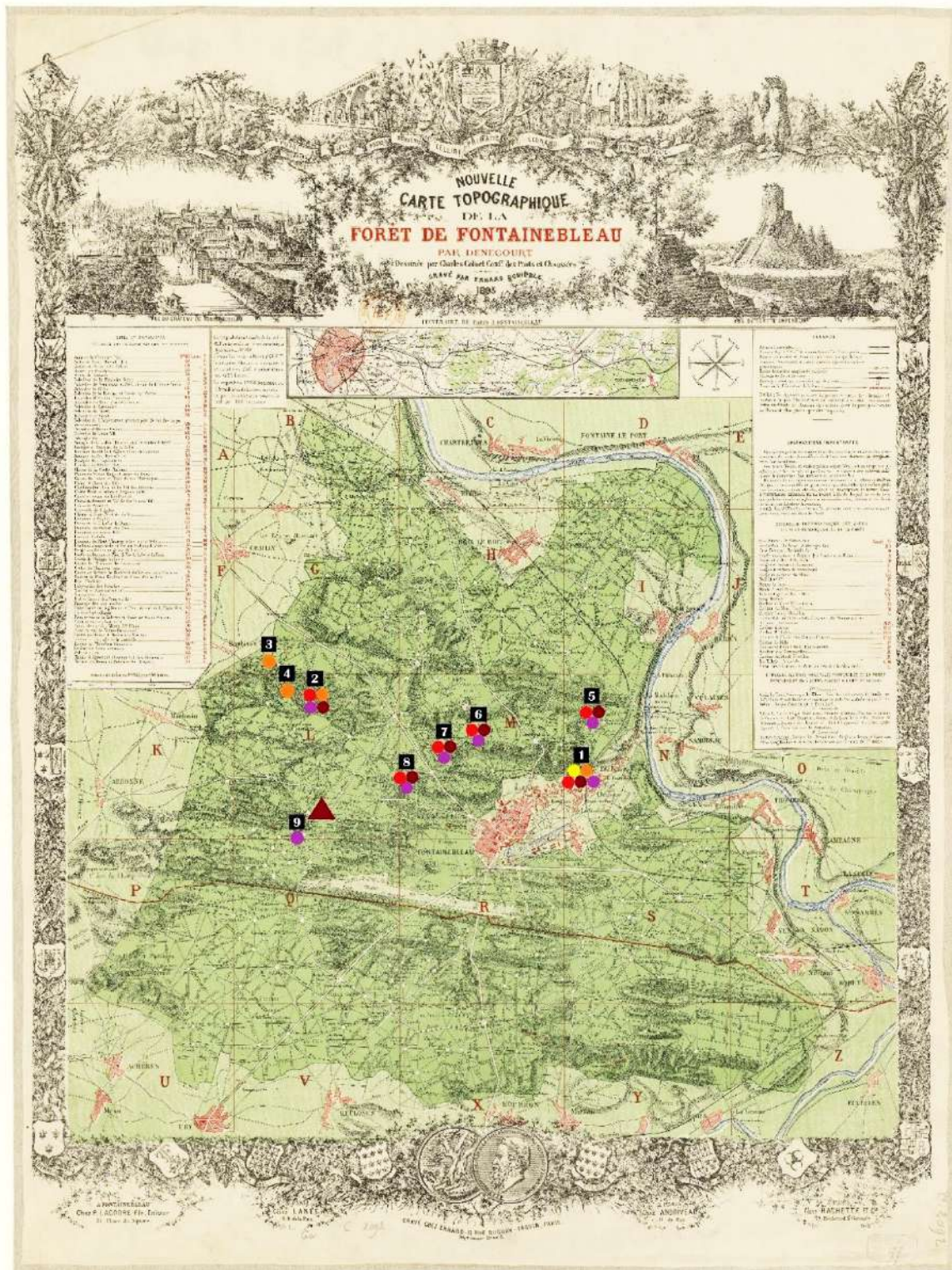
Aucun établissement n'est mentionné dans les parties nord et sud de la forêt. À plus petite échelle, les buvettes sont souvent installées près d'un lieu d'intérêt, qui donne alors son nom à l'établissement. La buvette de la Roche-Éponge jouxte par exemple un gros rocher apprécié pour sa forme. Il en est de même pour la buvette du Chêne captif, celle de la fontaine Sanguinède et celle de la fontaine du Mont-Chauvet. C'est également le cas pour la buvette de la Caverne des brigands qui est située près d'une grotte réputée et d'où l'on « jouit d'une belle vue sur les gorges d'Apremont⁵⁶ ». La buvette située au Fort l'Empereur, renommé Tour Denecourt en 1882, est quant à elle installée près de la tour inaugurée en 1853 par Napoléon III et l'impératrice Eugénie. Précisons cependant que les emplacements des buvettes évoluent au cours du second XIXe siècle. Ce ne sont donc pas exactement les mêmes buvettes que l'on retrouve d'une décennie à l'autre. La buvette dite de la Roche-Éponge installée en 1855 semble être la plus réputée car elle se maintient pendant tout le second XIXe siècle. Le guide Conty de 1886 assure qu'il s'agit de « l'une des mieux installées⁵⁷ ». La réputation de cette buvette peut en partie provenir de sa proximité avec Fontainebleau qui la rend accessible depuis cette ville par une courte excursion. Dans les années 1860, florissent trois buvettes dans les gorges d'Apremont. Deux d'entre elles ne sont plus mentionnées dans les guides des décennies suivantes. Cet engouement éphémère pour cette partie ouest de la forêt peut être dû à la proximité du village de Barbizon réputé pour sa fréquentation par les peintres réalistes. L'école de Barbizon est principalement active de 1830 à 1870, ce qui pourrait expliquer la suppression de deux buvettes dans cette région dans les années 1870. Dans les décennies suivantes, les guides témoignent de l'installation d'établissements au cœur de la forêt dans une diagonale allant du nord à l'ouest de Fontainebleau. Au tournant du XXe siècle, de nouvelles buvettes semblent encore se développer comme en témoignent certaines cartes postales de la forêt de Fontainebleau⁵⁸. De nombreux points communs sont partagés par les différents établissements. Il s'agit toujours d'un cabanon de bois ou de pierre avec un toit de toile. Des chaises, des bancs et des tables sont disposés à l'extérieur entre les arbres.

⁵⁶ JOANNE, Adolphe, *Guide de Fontainebleau*, 1867, *op. cit.*, p. 174.

⁵⁷ CONTY, Henri Auxcouteaux, *Les environs de Paris*, *op. cit.*, p. 203.

⁵⁸ Figures 19-23.

Figure 18 : Carte des buvettes en forêt de Fontainebleau d'après les guides d'excursion du second XIXe siècle. Fond de carte : Claude-François Denecourt, *Nouvelle carte topographique de la forêt de Fontainebleau*, Dessinée par Charles Colinet, Gravée par Erhard Schièble, 1895.



Emplacements des buvettes :

- 1** : Buvette de la Roche-Éponge, nommée Roche du Cinq Mai avant 1870.
- 2** : Buvette de la Caverne des Brigands, aussi appelée Caverne des gorges d'Apremont.
- 3** : Buvette du Bouquet de l'Empereur.
- 4** : Buvette du Chêne Captif
- 5** : Buvette de la Tour Denecourt, nommée Fort l'Empereur avant 1882.
- 6** : Buvette de la Fontaine du Mont-Chauvet
- 7** : Buvette de la Fontaine Sanguinède
- 8** : Buvette Pharamont
- 9** : Buvette du carrefour qui pleure

Mentions des buvettes dans les guides de Fontainebleau du second XIXe siècle :

-  Buvettes mentionnées dans le guide Denecourt de 1855
-  Buvettes mentionnées dans le guide Joanne de 1867
-  Buvettes mentionnées dans le guide Joanne de 1878
-  Buvettes mentionnées dans le guide Joanne de 1882
-  Buvettes mentionnées dans le guide Conty de 1886

-  Restaurant du Franchard (Ouvert en 1851 par les frères Lapotaire)

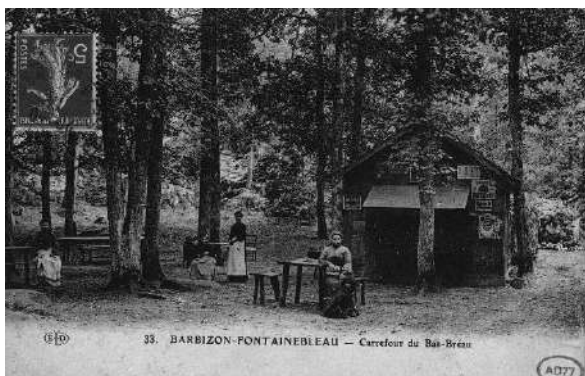


Figure 19 : Barbizon-Fontainebleau.
Carrefour du Bas-Bréau, Non daté,
Archives de Seine-et-Marne (2FI194).

Figure 20 : Barbizon. La buvette du Bas-Bréau, Non daté, Archives de Seine-et-Marne (2FI11177).



Figure 21 : J. M., Forêt de
Fontainebleau. La Mare aux Fées
(Buvette), Non daté, Coll. part.

Figure 22 : Forêt de Fontainebleau.
Grotte aux Cristaux, Non daté, Coll. part.



Figure 23 : Forêt de Fontainebleau.
Fontaine Sanguinée (Vallée de la
Sole), Non daté, Coll. part.

Les buvettes sont avant tout utilisées par les pique-niqueurs pour s'approvisionner en boissons. Le guide Denecourt de 1855 indique par exemple à propos de la buvette tenue par Monsieur Denoyer que « les promeneurs sont assurés de trouver à la Roche-Éponge de l'eau excellente et très-fraîche, pour les déjeuners et dîners en forêt⁵⁹ ». A propos du même établissement, le guide Joanne de 1867 assure qu'on « y trouve de la bière, de la limonade, des sirops, quelques gâteaux⁶⁰ ». Quant à la Caverne des brigands, « un individu, autorisé, vend à cet endroit des rafraîchissements⁶¹ ». L'autorisation est sans doute accordée par l'administration des Eaux et Forêts dont dépend le domaine de Fontainebleau. Le guide Baedeker de *Paris et ses environs* de 1878 donne une explication sur l'absence de nourriture dans les buvettes dans un paragraphe consacré à celle de la Caverne des brigands⁶² :

« Aujourd'hui, un industriel y habite une cabane de mousse, où il débite de la bière, de la limonade et de l'eau-de-vie à des prix fort élevés, mais rien à manger; le restaurant de Franchard ayant acheté pour toute l'étendue de la forêt le privilège de donner à manger. »

Fondé en 1851 par les frères Lapotaire, le restaurant de Franchard serait ainsi le seul établissement à pouvoir proposer des repas complets aux excursionnistes⁶³. La partie de campagne en forêt de Fontainebleau participe ainsi au développement des buvettes dans cet espace. La pratique de l'excursion devient ainsi un objet de marché puisqu'elle précipite l'émergence d'une nouvelle économie locale.

Figure 24 : Forêt de Fontainebleau.
Le Restaurant de Franchard, Non
daté, Coll. part.



⁵⁹ DENECOURT, Claude-François, *L'indicateur historique (...)*, 1855, op. cit., p. 32

⁶⁰ JOANNE, Adolphe, *Guide de Fontainebleau*, 1867, op. cit., p. 154.

⁶¹ *Ibid.*

⁶² BAEDERER, Karl, *Paris et ses environs*, op. cit., 1878, p. 329. Voir également JOANNE, Adolphe, *Guide de Fontainebleau*, 1878, op. cit., p. 94.

⁶³ Là encore il est probable qu'une concession ait été délivrée par l'administration des Eaux et Forêts. Je ne possède néanmoins pas plus d'informations sur les moyens utilisés par les frères Lapotaire pour y parvenir. Les archives de Seine-et-Marne pourraient sans doute apporter plus d'informations à ce sujet. Pour une image du restaurant du Franchard, voir la figure n°24.

b. De nouveaux services offerts aux pique-niqueurs

En plus d'encourager l'essor de nouveaux établissements dans les environs de Paris, la pratique de la partie de campagne incite les restaurateurs à proposer de nouveaux services aux pique-niqueurs. Le plus simple d'entre eux consiste à garder le panier du repas dans leur établissement pour que les pique-niqueurs puissent effectuer une promenade avant le déjeuner sans être trop chargés. C'est par exemple ce à quoi le romancier Louis Reybaud fait allusion dans *Mathias l'humoriste* (1860) à propos d'un déjeuner sur l'herbe à l'île Saint-Denis. Il écrit concernant « le panier aux vivres » qu'à « deux pas de là se trouvait le restaurant où l'on devait en faire le dépôt, moyennant un petit droit de garde⁶⁴ ». Certains établissements autorisent même les citadins en partie de campagne à s'installer à leurs tables avec leurs propres provisions, à condition de commander des boissons. Dans son essai *Les Bas-fonds de Paris* (1892-1902), Aristide Bruant relate ainsi un dimanche au bois de Meudon⁶⁵ :

« On déjeune sur l'herbe avec des provisions qu'on a apportées, ou bien on pousse jusqu'auprès de l'étang où il y a des guinguettes qui vous reçoivent avec votre mangeaille. Vous n'avez qu'à payer les liquides que vous absorberez, — litrons, canettes, apéritifs, — et vous aurez la jouissance d'une belle table rustique peinte en vert, avec un tapis de gazon émaillé de pâquerettes et de boutons d'or, sous vos pieds. »

D'autres récits complètent cette source comme c'est le cas d'un article intitulé « Pique-nique » publié dans *La Fronde* le 19 mai 1899 où il est indiqué la démarche à suivre pour organiser un déjeuner sur l'herbe⁶⁶. Le menu du repas y est renseigné en étant divisé en deux paragraphes⁶⁷. Le premier est consacré à ce qui est « Fourni par l'aubergiste » et comprend une omelette, des salades et les boissons. Le second correspond à ce qui est « Fourni par la trésorière » qui se charge des dépenses du pique-nique. Il liste les viandes froides (poulets, bœuf, charcuteries), les fruits et les desserts.

Voici le détail du menu à 2.50 par tête pour 20 personnes, total 50 francs, préparé dans ces conditions.	
1 ^o Fourni par l'aubergiste :	
20 couverts à 0 40.	8
2 omelettes de 15 œufs chacune environ	4
2 salades assaisonnées. .	1 50
5 litres de vin à 1 fr. . . .	5
10 cannettes de bière à 0 60	6
2 ^o Fourni par la trésorière :	
2 poulets froids à 4 50. . .	9
1 bœuf mode cuit chez elle et refroidi.	5 50
1 kilog jambon ou charcuterie.	5
Fruits, dessert et divers pourboires.	6
	50
Le menu peut être modifié au goût des consommateurs sans qu'il y ait pour cela d'augmentation sensible de prix. Méfiez-vous des plats de viande cuits chez le restaurateur, ils sont chers.	

Figure 25

⁶⁴ REYBAUD, Louis, *Mathias l'humoriste*, Paris, Michel Lévy Frères, 1860, p. 24-25.

⁶⁵ BRUANT, Aristide, « Robinsons de banlieue », *Les Bas-fonds de Paris*, Tome 1, Paris, J. Rouff et Cie, 1892-1902, p. 660. Lire également SILVESTRE, Armand, « Le Repos dominical », *En pleine fantaisie*, Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1884, p. 302.

⁶⁶ An., « Pique-nique », *La Fronde*, 19 mai 1899, p. 5.

⁶⁷ An., « Pique-nique », *La Fronde*, 19 mai 1899, p. 5. La figure n°25 reproduit le menu.

Même si les aliments sont pour la moitié d'entre eux apportés par les pique-niqueurs, on comprend ensuite que l'objectif est bien de déjeuner sur une table du restaurant. L'article précise en effet que « l'aubergiste qui compte surtout sur les liqueurs – la limonade comme on dit dans le métier – pour faire son chiffre, consent toujours à cet arrangement et vous laisse apporter un complément de viandes froides, salade de légumes, gâteaux, fruits, etc., sans difficulté⁶⁸ ». Cet accord bénéficie aux pique-niqueurs qui souhaitent manger à bon marché, tout en ayant le confort du restaurant.

À l'opposé, les restaurateurs s'adaptent également aux personnes désirant bel et bien déjeuner sur l'herbe mais sans apporter de provisions depuis Paris. Le cas d'établissements servant leurs clients à même le sol est mentionné dans de nombreuses sources. La première de mon corpus à le faire est la nouvelle de Paul de Kock *La Pucelle de Belleville* (1834), où deux parents réfléchissent à l'organisation d'un déjeuner sur l'herbe au bois de Romainville en l'honneur de la fête de leur fille. A la question « Où déjeunerons-nous », la mère répond « Chez Robert, au Tourne-Bride, c'est le plus ancien traiteur du bois, et moi je considère l'ancienneté d'un établissement. D'ailleurs il y a une superbe pelouse en face de Robert, nous y ferons porter le déjeuner, ce sera plus champêtre⁶⁹ ». Être servi sur l'herbe permet ainsi de répondre au désir de renouer avec la nature⁷⁰, tout en bénéficiant de la qualité de la nourriture proposée par un restaurant réputé. C'est également pour goûter aux spécialités gastronomiques de la périphérie parisienne que les promeneurs décident d'être servis sur l'herbe. Dans son guide *Les Environs de Paris* (1886), Louis Barron assure dans un paragraphe consacré à la forêt de Meudon qu'à « la lisière du bois s'étend la place où la foule, aux dimanches de la belle saison, s'attroupe, dîne sur l'herbe, se fait apporter des restaurants voisins les succulents petits pois de Clamart⁷¹ ». Déjeuner sur l'herbe d'un restaurant relève donc d'un choix des excursionnistes. Les tenanciers peuvent en être avertis au moment de la commande du repas comme c'est le cas dans *Une Partie de campagne* de Guy de Maupassant (1881) : « Une servante étant venue, on commanda le déjeuner. 'Une friture de Seine, un lapin sauté, une salade et du dessert', articula Mme Dufour, d'un air important. 'Vous apporterez deux litres et une bouteille de bordeaux', dit son mari.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 5.

⁶⁹ KOCK, Charles Paul de, « La Pucelle de Belleville » (1834), dans *Les Romans populaires illustrés par Bertall*, Paris, G. Barba, 1834, p. 21. Lire également HERBAUT, R., *Mémoires d'un ménage parisien*, Tome I, Bruxelles, A. Bluff, 1855, p. 43 ; et An. (Un ouvrier socialiste), *Place au travailleur ! Études sociales et photographies d'après nature*, Beauvais, A. Schmutz, 1890, p. 53.

⁷⁰ Lire la partie II du chapitre 3.

⁷¹ BARRON, Louis, *Les Environs de Paris*, Paris, Maison Quantin, 1886, p. 322.

‘Nous dînerons sur l’herbe’, ajouta la jeune fille⁷² ». La mode du pique-nique encourage donc les restaurateurs des environs de Paris à développer un nouveau type de service, qui modifie par conséquent le travail des serveurs.

Certains commerçants des environs de Paris s’adaptent encore plus à l’attente du cadre champêtre des promeneurs en leur livrant le repas directement au cœur de la forêt. C’est ce que relate Jules Claretie dans son roman *Les Amours d’un interne* (1881) dans un chapitre consacré à une partie de campagne à Viroflay⁷³ :

« *Mes enfants, dit Mongobert, en s’arrêtant un peu essoufflé, je vous ai promis une surprise. Voici la surprise annoncée !* (...) *Il montra un gamin de dix à douze ans, qui, au bout d’un chemin, arrivait, traînant un énorme panier jaune. (...) C’était le jeune garçon d’un hôtelier du village, prévenu la veille par Mongobert qui tenait à ce coup de théâtre : la nourriture apparaissant à l’heure dite, dans un cadre de verdure.* »

La famille Mongobert a ainsi pu déjeuner dans une clairière champêtre isolée grâce au panier de vivres apporté par le garçon. La présence de celui-ci ajoute au confort des Parisiens puisqu’on apprend aux lignes suivantes qu’il reste auprès d’eux pendant toute la durée du repas pour les servir. Cette figure du fils du tenancier des environs de Paris envoyé par sa famille pour livrer en forêt les excursionnistes se retrouve dans d’autres sources. C’est le cas dans le roman *Mathias l’humoriste* (1860) où le retour d’un personnage parti à la recherche de provisions pour le déjeuner sur l’herbe est décrit ainsi : « A son bras était suspendu le précieux panier, et près de lui marchait un garçon du restaurant, pointant dans une manne le reste des provisions⁷⁴ ». En offrant aux excursionnistes la possibilité de se faire livrer le repas du déjeuner sur l’herbe directement en forêt, les restaurateurs réussissent à satisfaire le désir de nature champêtre des Parisiens, tout en facilitant la préparation de l’excursion et en libérant les promeneurs du poids du déjeuner.

À partir du second XIXe siècle, les commerces des environs de Paris proposent ainsi de nouveaux services facilitant la pratique du déjeuner. Si les sources ne laissent pas transparaître de différences sociales nettes, il est tout de même probable que les Parisiens les moins fortunés ne soient pas concernés par ces pratiques. Celles-ci coûtent sans aucun doute plus cher que d’organiser un pique-nique indépendamment des restaurateurs locaux.

⁷² MAUPASSANT, Guy de, *Une Partie de campagne* [1881], Paris, Hachette, 1995, p. 19.

⁷³ CLARETIE, Jules, *Les Amours d’un interne*, Paris, E. Dentu, 1881, p. 11-12.

⁷⁴ REYBAUD, Louis, *Mathias l’humoriste*, op. cit., p. 29.

c. L'émergence d'une nourriture spécifique à la pratique du pique-nique

L'adaptation des commerces de bouche à la pratique du pique-nique ne concerne pas seulement les services proposés, mais aussi la nourriture elle-même. Certains commerces de Paris et ses environs s'adaptent encore plus à l'engouement pour le déjeuner sur l'herbe des excursionnistes en proposant une nourriture spécifique pour les repas en forêt. Dans *Évariste Plauchu* (1869), Marius Roux relate l'approvisionnement du personnage principal pour un déjeuner sur l'herbe à Asnières en précisant qu'il « entra seul dans une hôtellerie et en sortit avec un panier couvert, empli de provisions⁷⁵ ». L'établissement semble ainsi habitué à vendre des paniers de vivres préparés pour aller déjeuner sur l'herbe dans un endroit librement choisi par les excursionnistes.

Au milieu du XIX^e siècle, l'adaptation des commerces de bouche à la pratique du pique-nique se perçoit particulièrement bien dans la présentation qui en est faite au début ou la fin de certains guides des environs de Paris. Le guide Denecourt de 1851 précise par exemple pour le café-restaurant de M. Reuiller à Fontainebleau qu'il est proposé un « assortiment de pièces froides pour les parties en forêt⁷⁶ ». Concernant le magasin nommé « Au Jardin de Diane » tenu par le pâtissier-traiteur M. Guérin, le guide précise qu'on « trouve dans cet établissement, pour déjeuner et dîner en Forêt un assortiment de pièces froides aussi confortables qu'appétissantes, telles que volailles, galantines à la gelée, pâtés à la volaille, au gibier, au jambon de Bayonne⁷⁷ ». Cette proposition d'aliments spécifiques au repas sur l'herbe répondrait au désir des pique-niqueurs, à moins qu'il ne s'agisse d'une stratégie commerciale cherchant à anticiper un besoin. Certains commerces exagèrent cependant la spécificité de leurs produits pour la pratique du repas champêtre. Dans son essai *Paris ingénu* (1882), Paul Arène témoigne de l'animation présente à la lisière des forêts des environs de Paris le dimanche en écrivant que « des familles munies de paniers assiégeaient le débit en treillis rustique où l'on vend du vin 'à emporter dans le bois'⁷⁸ ». La présence des guillemets encadrant cette dernière expression laisse penser qu'elle reprend une phrase commerciale prononcée oralement par le tenancier ou écrite sur le cabanon. En réalité, rien ne rend le vin de ce marchand plus apte à être consommé en forêt que n'importe quelle autre bouteille. La phrase « à emporter dans le bois » est donc bien

⁷⁵ ROUX, Marius, *Évariste Plauchu. Mœurs vraies du Quartier-Latin*, Paris, E. Dentu, 1869, p. 236.

⁷⁶ DENE COURT, Claude-François, *Guide du promeneur et de l'artiste à Fontainebleau ; itinéraire du palais et de la forêt*, Septième édition, Fontainebleau, Chez l'auteur et chez les libraires, 1851, page non renseignée.

⁷⁷ *Ibid.*

⁷⁸ ARÈNE, Paul, *Paris ingénu*, Paris, G. Charpentier, 1882, p. 264.

un argument de vente utilisé par le tenancier pour rendre sa production plus attrayante pour des Parisiens dont l'excursion se dirige justement vers la forêt. La seule mention du « bois » réussit sans doute à stimuler le désir de nature champêtre du citadin.

À partir de la fin du XIX^e siècle, l'émergence d'une nourriture spécifique à la pratique de la partie de campagne est observable dans les catalogues des commerces alimentaires de Paris. J'ai consulté pour cette étude la documentation des « Éphémères des commerces et des produits alimentaires de Paris et d'Ile-de-France » de la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris, que j'ai complétée avec certains documents conservés à la bibliothèque Forney. À la BHVP, la totalité des catalogues commerciaux et des publicités de 1870 à 1939 conservés dans les fonds consacrés aux « Épiceries », aux « Boucheries, charcuteries, volailles, gibier » et aux « Commerces de conserves » a été consultée. Cela représente la documentation d'environ deux cent cinquante commerces, pour quarante-trois finalement pertinents. Parmi ces derniers, les références faites au repas champêtre se concentrent principalement sur la période allant de 1902 à 1910, avec un pic situé en 1905, comme l'illustre la figure n°26. Cette représentation possède néanmoins un biais puisque la première décennie du XX^e siècle correspond à la période où le plus de catalogues commerciaux ont été conservés, et donc consultés. C'est ce qu'illustre la figure n°27. La figure n°28 livre donc une représentation plus juste de la situation puisqu'elle représente le pourcentage du nombre de catalogues faisant référence au repas champêtre sur le nombre total de catalogues conservés pour chaque année. On constate alors que l'importance des allusions au pique-nique concerne une plus vaste période allant de 1894 à 1911, où la proportion de catalogues traitant de repas champêtre sur le nombre total de catalogues atteint 20% presque tous les ans. La Première Guerre mondiale semble détourner les catalogues commerciaux de la pratique du pique-nique, dont les mentions ne réapparaissent qu'au milieu des années 1920. Le pic représenté pour 1935 est à nuancer car un seul catalogue alimentaire a été consulté pour cette année. L'allusion fréquente au pique-nique par les commerces parisiens de la Belle-Epoque peut étonner puisqu'il a été démontré que cette période correspond à la diminution de la pratique de la partie de campagne dans les environs de Paris (chapitre 3, partie III). Cela ne fait en réalité qu'appuyer l'hypothèse qui a été émise précédemment : même si la périphérie parisienne répond de moins en moins bien à l'idéal champêtre attendu par les citadins, l'engouement pour le repas de plein air ne s'éteint pas pour autant. Les Parisiens déjeunent toujours sur l'herbe dans la première moitié du XX^e siècle, mais ils se rendent pour cela au-delà des environs de Paris.

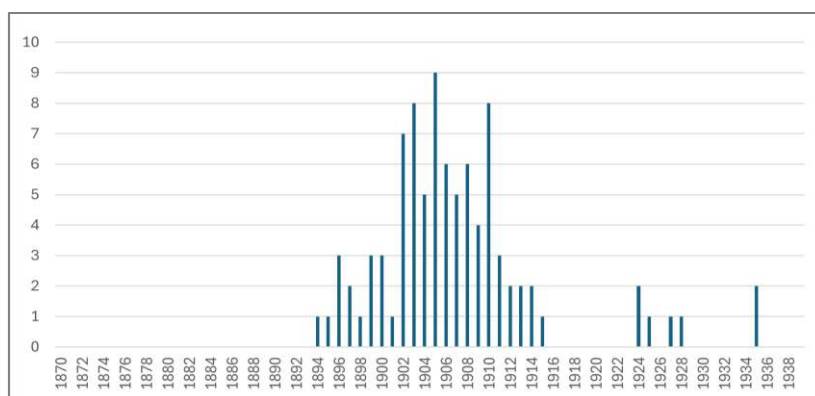


Figure 26 : Représentation du nombre de références au repas champêtre dans les catalogues des commerces alimentaires de Paris en fonction de l'année de publication.

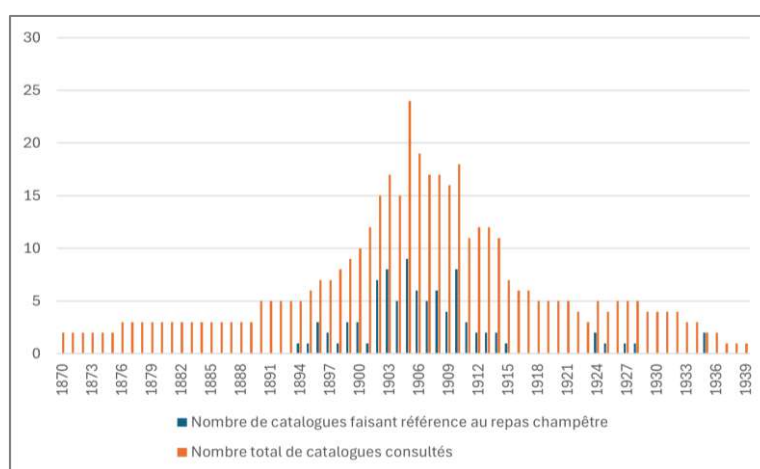


Figure 27 : Représentation du nombre de catalogues faisant référence au repas champêtre en fonction de l'année de publication, comparé au nombre total de catalogues consultés.

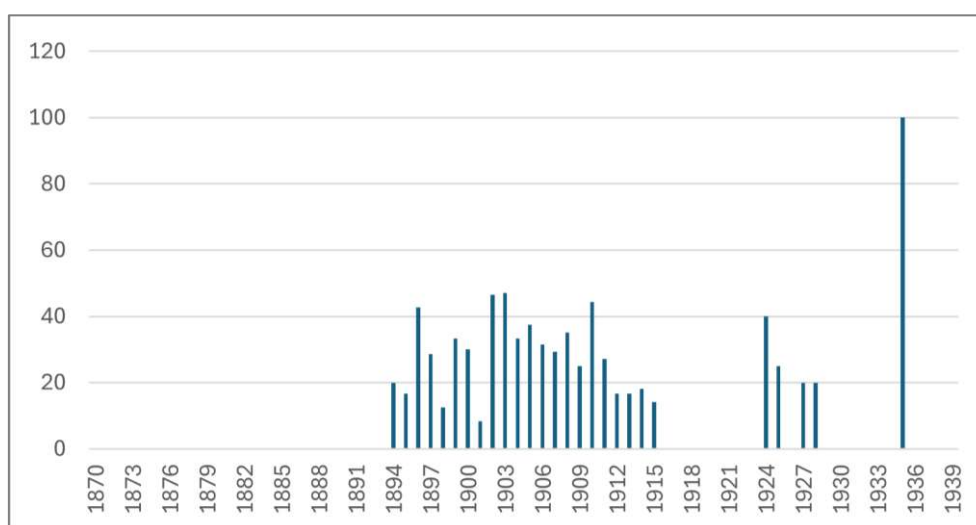


Figure 28 : Pourcentage par année du nombre de catalogues faisant référence au repas champêtre sur le nombre total de catalogues consultés.

Mis à part les fonds consacrés aux épiceries, aux boucheries, aux charcuteries, et aux commerces de conserves, j'ai sondé la documentation des autres types de commerces qui aurait pu mettre en avant la pratique du pique-nique comme les « Boulangeries, pâtisseries, biscuiteries » et les « Caves et marchands de vin ». J'ai décidé de ne pas approfondir les recherches dans ces deux voies au vu du peu de résultats apportés par le sondage. Il est en effet intéressant de constater que les références aux repas champêtres se rencontrent uniquement dans les pages de catalogues consacrées aux charcuteries, produits qui ne sont vendus que par les commerces de viandes et les épiceries. Cette spécificité vient sans doute du fait que les viandes froides constituent le menu type du déjeuner sur l'herbe à cette période⁷⁹. Ce sont en particulier quelques produits bien spécifiques qui sont recommandés pour les excursions à la campagne. C'est le cas des jambons, des pâtés, et surtout des conserves (sur les trente-deux commerces qui font référence au moins une fois au repas champêtre dans leurs catalogues, vingt-trois le font à propos de conserves).

Le repas champêtre est évoqué par différents procédés dans les catalogues commerciaux. Le plus discret est d'y faire allusion pour la consommation d'un produit spécifique en ajoutant une recommandation à la description de celui-ci. Les références au déjeuner sur l'herbe sont plus ou moins explicites en fonction du vocabulaire employé et du nombre de lignes consacré à la recommandation. Les mentions de conserves de « Poulet de Bresse à la gelée (spécialement recommandée pour les voyages)⁸⁰ », de « Conserves et Ballotines de Gibiers (foie gras truffé). Recommandé aux Touristes et Chasseurs⁸¹ », de « Galantines de gibiers et volailles. Déjeuner des promeneurs⁸² » ou encore de tranches de jambon pour « Automobilistes, cyclistes, pêcheurs, chasseurs⁸³ » sous-entendent la pratique du pique-nique sans l'évoquer clairement. D'autres catalogues sont plus explicites en inscrivant par exemple « Pains aux foies gras truffés. Pour lunches, pic-nics, chasse et voyage⁸⁴ », ou bien

⁷⁹ Lire le chapitre 1, partie II.

⁸⁰ Catalogue de l'épicerie Leguerrier, puis Renard, vers 1905, p. 16. BHVP (4-DEP-009-0212).

⁸¹ Catalogue de l'épicerie Battendier, 1912, page non renseignée. BHVP (4-DEP-009-0110).

⁸² Catalogues de l'épicerie Braun, Au port du Havre, puis B. Martin, puis Chevallier et Braun, 1907-1909. BHVP (4-DEP-009-0138).

⁸³ Prospectus publicitaire de l'épicerie E. Paupardin, vers 1905, p. 3. BHVP (8-DEP-009-0121).

⁸⁴ Catalogues de l'épicerie E. Artzner, vers 1900/1903, p. 10. BHVP (8-DEP-009-0984).

« Jambonneaux panés pour repas champêtres⁸⁵ ». D'autres catalogues consacrent même plusieurs lignes à la recommandation d'un produit pour un déjeuner de plein air en assurant par exemple que « Pour corser un menu, pour composer le repas d'un voyage ou le déjeuner sur l'herbe, rien n'est plus 'pratique' que les pâtés⁸⁶ », ou encore que les « Poulets rôtis à la gelée, en boîte ... fournissent un plat très précieux pour les repas champêtres, à la descente du train ou de l'auto, avant l'installation de la cuisine, et dans tous les cas où il est désirable d'avoir un mets prêt à l'avance et à servir rien qu'en ouvrant la boîte⁸⁷ ». Certains commerces choisissent d'accorder une place plus importante au repas champêtre en y dédiant des sections entières à l'intérieur desquelles une liste de produits est proposée. C'est par exemple le cas de l'épicerie Battendier qui consacre une page entière aux « Articles pour Touristes. Conserves en boîtes. Recommandées spécialement aux Chasseurs, Touristes et pour la campagne, se conservant indéfiniment⁸⁸ ». Dix-neuf plats sont proposés, un à base de poisson, les autres à base de viande. Il en est de même pour d'autres commerces où des pages sont dédiées aux « Conserves pour touristes⁸⁹ », aux

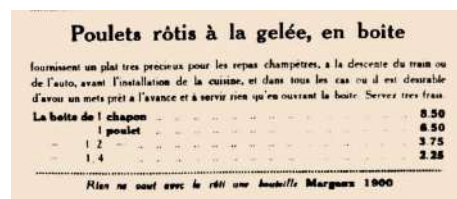


Figure 29 : Extrait du catalogue de l'épicerie Au Gourmand Corcellet, 1913, page non renseignée.

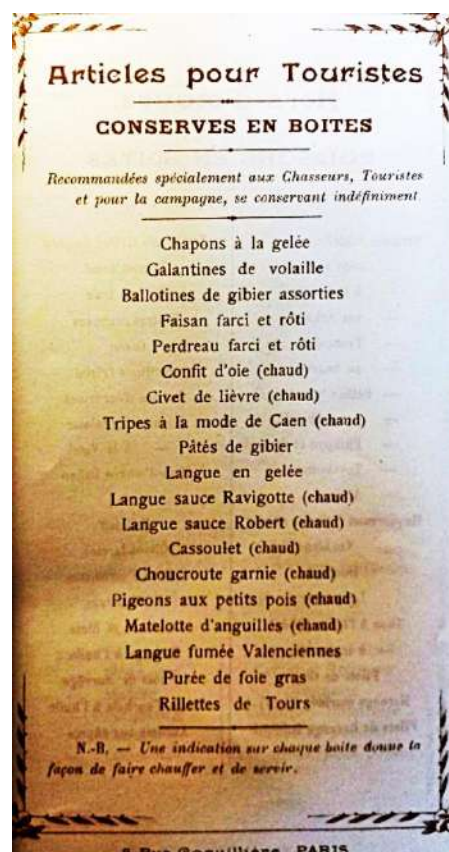


Figure 30 : Extrait du catalogue de l'épicerie Battendier, 1912, page non renseignée.

⁸⁵ Catalogues de l'épicerie J. Damoy, 1894-1899, p. 19. BHVP (8-DEP-009-0047).

⁸⁶ Catalogue du Rayon d'alimentation du Bon Marché, 1935, p. 8. En ligne (Portail des bibliothèques spécialisées de la ville de Paris.)

⁸⁷ Catalogue de l'épicerie Au Gourmand Corcellet, 1913, page non renseignée. BHVP (8-DEP-009-1013). Voir la figure n°29 pour la reproduction de cette page du catalogue.

⁸⁸ Catalogue de l'épicerie Battendier, 1912, page non renseignée. BHVP (4-DEP-009-0110). Voir la figure n°30 pour la reproduction de cette page de catalogue.

⁸⁹ Catalogue de l'épicerie T. Lamotte, 1910, p. 11. BHVP (4-DEP-009-0139).

« Conserves pour la chasse et les voyages⁹⁰ », ou encore aux « Boîtes individuelles pour manœuvres, touristes et chasseurs⁹¹ ». Là encore, certains commerces sont plus loquaces que d'autres comme c'est le cas de l'épicerie Moitrier qui assure au début d'une page consacrée aux conserves que celles-ci « sont d'un agréable secours dans un pic-nic, une partie de chasse ou de pêche, en voyage, en automobile, etc., etc. Les soins apportés à leur fabrication assurent à notre clientèle la dégustation de plats sains et recherchés⁹² ». La consommation des conserves est donc largement recommandée en cas de mobilité, et donc souvent associée à la pratique du repas de plein air. L'invention de la conserve date du début du XIXe siècle⁹³. Nicolas Appert découvre en 1809 le principe de ce qui sera appelé « appertisation » en démontrant qu'il est possible de sauvegarder longtemps un aliment dans un bocal étanche que l'on ébouillante. L'année suivante, l'anglais Peter Durand fait naître la boîte de conserve en améliorant le procédé de Nicolas Appert en l'appliquant à des boîtes de fer blanc rendues hermétiques par la soudure du couvercle. La première industrie de boîtes de conserves est ouverte en 1824 à Nantes pour les sardines. La consommation de conserves prend son essor dans les décennies suivantes, même si elles demeurent un produit de luxe réservé à une clientèle fortunée jusqu'au début du XXe siècle⁹⁴.

Fondée en 1876 dans l'Aveyron, l'entreprise Raynal et Roquelaure semble particulièrement active dans la confection d'assortiments de conserves pour la pratique du pique-nique. Sur les vingt-trois commerces qui font référence au repas champêtre à propos des conserves, neuf mentionnent Raynal et Roquelaure. Cette marque apparaît dans les catalogues parisiens dans la première décennie du XXe siècle. La première mention se trouve dans le catalogue de décembre 1902 de l'épicerie D. Couté sous les termes suivants : « Conserves de volailles & gibiers. Marque Raynal et Roquelaure. Déjeuner champêtre, gibiers assortis⁹⁵ ». Il s'agit d'une boîte remplie avec plusieurs types de conserves en fonction du choix du client.

⁹⁰ Catalogue de l'épicerie Carnet et Saussier, 1902, p. 4. BHVP (4-DEP-009-0107).

⁹¹ Catalogue de l'épicerie Gilot, vers 1895, p. 28. BHVP (4-DEP-009-0120).

⁹² Catalogue de l'épicerie E. Moitrier, 1908, p. 13. BHVP (4-DEP-009-0468).

⁹³ WORONOFF, Denis, « L'âge des métaux », *Histoire de l'emballage en France du XVIIIe siècle à nos jours*, Valenciennes, Presses universitaires de Valenciennes, 2015, p. 104-109 ; PUJOL, Rosemonde, *Nicolas Appert : l'inventeur de la conserve*, Paris, Denoël, 1985.

⁹⁴ FICHOU, Jean-Christophe, « Les conserves de sardines à l'huile, ou le luxe français sur les grandes tables du monde », *Histoire, économie et société*, Vol. 1, 2007, pp. 107-123.

⁹⁵ Catalogue de l'épicerie D. Couté, décembre 1902, page non renseignée. BHVP (4-DEP-009-0751).

Sont ainsi proposés des pâtés de différents gibiers, des galantines, des confits, du cassoulet et des civets. La même présentation en est faite dans les catalogues des deux années suivantes. Entre 1905 et 1915, les catalogues de D. Couté proposent toujours la marque Raynal et Roquelaure, mais le nom de « déjeuner champêtre » laisse place à ceux de « déjeuner des promeneurs » et « déjeuner complet des cyclistes ». Le nom de Raynal et Roquelaure est toujours présent dans les catalogues de 1926 et 1929, mais sans évoquer la pratique du repas champêtre. Cette évolution des produits proposés par cette entreprise dans les catalogues de l'épicerie D. Couté est similaire dans la documentation d'autres commerces parisiens⁹⁶. Le catalogue de l'épicerie Luce de novembre 1910 mentionne le cas d'un « Déjeuner pour bicycliste : 3 Plats et un flacon Bénédictine », Bénédictine étant le nom d'une liqueur. Cet assortiment de conserves et de liqueur est ainsi à une boîte spécifiquement pensée pour le pique-nique des cyclistes. Notons que la mise en avant de produits spécifiques à la pratique du pique-nique dépend cependant bel et bien de l'épicerie vendeuse et non directement de l'entreprise fournisseuse. Certains commerces parisiens vendent ainsi des conserves de Raynal et Roquelaure sans jamais faire allusion au repas champêtre⁹⁷.

Vendre les produits Raynal et Roquelaure n'est pas l'unique moyen employé par les commerces pour s'adapter à la demande des pique-niqueurs. Indépendamment de toute entreprise extérieure, certaines épiceries constituent leurs propres boîtes d'assortiments de provisions à emmener en pique-nique. L'exemple le plus probant est celui du catalogue « Villégiatures et déplacements » publié en 1911 par l'épicerie William Saurin, qui a pour but de fournir les « provisions pour la campagne, chez soi, les bains de mer, les voyages, l'automobile, les pic-nic, le yachting, la chasse, les manœuvres, etc.⁹⁸ ». Sur les neuf double-pages qui composent le catalogue, quatre concernent la pratique du repas champêtre sous des formes différentes⁹⁹. La section « Cuisine prête – Plats à servir chauds » se compose de repas tout préparés comme de la choucroute, du cassoulet, de la tête de veau, des saucisses, etc. La page est illustrée par un dessin d'une famille d'automobilistes sortant des aliments d'une caisse « W. Saurin » pour les faire chauffer sur un réchaud installé sur une pierre. La section « Plats à

⁹⁶ Voir les catalogues de l'épicerie Luce, 1901-1932. BHVP (8-DEP-009-0070 / 8-DEP-009-0072) ; ceux de L. Lamy, 1901-1905. BHVP (8-DEP-009-0132) ; et ceux de Fauchon 1905-1914, BHVP (4-DEP-009-0083).

⁹⁷ Voir les catalogues de l'épicerie Billoué, 1904-1905, BHVP (4-DEP-009-0165) ; ceux de Bardou, 1907-1913, BHVP (4-DEP-009-0108) ; et ceux de Thill, 1906-1913. BHVP (4-DEP-009-0127).

⁹⁸ Catalogue de l'épicerie William Saurin, 1911, p. 1. BHVP (4-DEP-009-0124).

⁹⁹ Voir la figure n°31 pour la reproduction des pages du catalogue qui concernent le pique-nique.

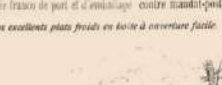
Cuisine prête - Plats à servir chauds		
<i>Nous attirons particulièrement l'attention sur notre cuisine prête qui ne demande aucune préparation. Il suffit simplement d'ouvrir la boîte pendant un peu de temps, d'y laisser la boîte pendant 30/35 minutes et de servir sur un plat chaud.</i>		
	1 p. 1/2 p. 3 p. 4 p. 5 p.	
Cassoulet.....	1.40	2.75
Choucroute garnie.....	1.40	2.75
Choucroute non garnie.....	0.90	1.75
Tôte de Veau à la Tortue.....	1.50	3.75
Tôte de Veau nature (ou merguez ou viandes).....	1.40	2.75
Trippes à la mode de Cam.....	1.40	2.75
Matelote de la Meuse.....	2.25	4.25
Sauces à la Tomate.....	1.40	2.75
Sauces sauce piquante.....	1.40	2.75
Civet de Lièvre (Le Affilour).....	2.10	3.75
Oie en daube.....	2.10	3.75
Bouillabaisse.....	2.25	4.25
Sauces Vinaigres pour servir sur légumes secs, purées de légumes, etc.....	la boîte de 6 pains	1.40
Sauces à la Française.....		2.75

Provision pour les Manœuvres

expédies franco de port et d'emballage contre mandat-poste de 57 fr. 20

Nous recommandons à MM. les Militaires nos excellentes plats froids en boîte à ouverture facile.

5 Boîtes de campagne	4 fr. 20 = 2.80
1 Pâté de Foie de Volaille	1.70
1 Pâté de Faisan	3.50
1 Pâté de Pâtisson	4. -
1 Pâté de Lièvre	3. -
1 Langoustes de Vain	2.30
1 Langoustes de Pêre	1.40
1 Langoustes d'Agoules	0.70
1 Potons à la gelée	3.50
1 Pot. à Poulet à la gelée	1.10 90 = 3.60
4 Alouettes farcies à la gelée	3.50
4 Cochons de lait à la gelée	3.70
1 Boîte de Saucisson	1.40
1 Saucisson à manger tel que	1.80
1 Bœuf à l'Or	1.30
2 Boîtes Cigues de Norwège	1.60 80 = 3.20
2 Boîtes Saucisses	1.70 70 = 3.40
4 Boîtes de Foie gras	1.90 70 = 7.60
4 Thon	0.90 80 = 3.60
6 Boîtes de Pêches	3.1 - = 6.4



William SAURIN, 28, Rue de Châteaudun.

PLATS A SERVIR FROIDS

EXCELLENT FOIE GRAS NATURE

3.50 - 5.50 - 8 - 10.50



Corbeon de lait à la gelée.	à 1/2 litre 1.20	1.30	2.71
Confit d'Oie.			4 -
Confit de Canard.			8.50
Confit de Vauville.			4 -
Confit d'Inde.			4 -
Alouettes à la gelée (15 Alouettes)			3.90
Faloun à la gelée.			3.50
Perrineau à la gelée.			2.50
Poulet à la gelée.	1/4	1.90	3.75
Chapon à la gelée.			2.50
Langue d'Agneau à la gelée.			2.70
Langue de Porc.			1.40
Langue de Veau.			2.25
Langue de Bœuf.			2.75
Pates de Foie gras.	dépos.	1.90	2.50 3.60 4.75
		2.75	6.50 8.50 10.50
		15 - 18 - 22	« en train »

Pate bio de Vauville.	1.70
Pate de Caneton.	1.90
Pate de Jambon.	2.50
Pate de Foie gras.	2.50
Pate de Perdreau.	2.50
Pate de Vauville.	2.50
Jambonneau à la gelée.	3 -
Pate de Perdreau à la gelée.	2.50
Pate de Caneton.	1.70
Pate de Veau à la gelée.	1.75

Ecriture

petit Plat truffé

WILLIAM SAURIN, 28, Rue de Châteaudun.

LUTIN

à 1/2 litre 1.20

1.30

2.71

4 -

8.50

4 -

4 -

3.90

3.50

2.50

1/4 1.90 3.75

2.50

2.70

1.40

2.25

2.75

dépos. 1.90 2.50 3.60 4.75

2.75 6.50 8.50 10.50

15 - 18 - 22 « en train »

1.70

1.90

2.50

2.50

2.50

3 -

2.50

1.70

1.75

2.50

à 1/2 litre 1.20

1.30

2.71

4 -

8.50

4 -

4 -

3.90

3.50

2.50

1/4 1.90 3.75

2.50

2.70

1.40

2.25

2.75

dépos. 1.90 2.50 3.60 4.75

2.75 6.50 8.50 10.50

15 - 18 - 22 « en train »

1.70

1.90

2.50

2.50

2.50

3 -

2.50

1.70

1.75

2.50

Provision pour un Dèjeuner en Forêt



de 20 PERSONNES	
Franco de port et d'emballage carte-mandat de 56 fr.	
1 Jambon cuit et découpé	12 »
1 Pâté	10 »
3 Poulets à la gelée	11.50
5 Salade Strasbourgaise	4.50
1 Fromage (Gruyère)	2.50
1 Boîte Fourres assorties	5.50
6 Vins d'Anjou	9.60
Congé et Service	0.40
	56 »

de 10 PERSONNES	
Franco d'emballage, port et contre-mandat de 28.25	
1 Jambon cuit et découpé	5 »
1 Pâté	4 »
1 Poulet à la gelée	5.75
1 Salade Strasbourgaise	2.50
1 Fromage (Gruyère)	1.25
1 Boîte Fourres assorties	2.75
3 Vins d'Anjou	4.80
Congé et Service	0.20
	28.25

William SAURIN, 28, Rue de Châteaudun.

172

Si William Saurin semble être le seul commerçant parisien à avoir consacré un catalogue entier au repas de plein air, nombreuses sont les épicerie qui accordent de l'importance à la mode du pique-nique en proposant des boîtes de provisions prêtes à être emportées en déjeuner sur l'herbe. La création de prospectus publicitaires entièrement consacrés à ces cartons-repas donne une idée de la popularité et de la nouveauté de ce type de produit. Les publicités de la première décennie du XXe siècle sont sobres.

Aucune illustration n'est présente. Les prospectus s'apparentent à une copie d'une page de catalogue commercial comme c'est le cas de celui de l'épicerie Rödel glissé dans un catalogue de l'année 1906¹⁰⁰. Il est fait la publicité d'un « Pique-nique des touristes » qui est une boîte-repas en carton conseillée pour « sportsmen, automobilistes, velocemen, yachtmen, alpinistes, chasseurs, pêcheurs, etc. ». Quatre assortiments de repas froids et un de repas chaud sont proposés. L'originalité de cette boîte à provisions prêtes à déguster est mise en avant par la mention « Création nouvelle » écrite en gros caractères. À partir des années 1920, le texte se complexifie et les images apparaissent sur les prospectus publicitaires pour ce type de préparation. C'est le cas de deux dépliants conçus pour les

épicerie Couté vers 1925-1930¹⁰¹ et Félix Potin en 1927¹⁰². Le premier présente un « carton-repas rempli de victuailles excellentes » qui se décline sous deux différents menus entre 16 et 20 francs, composés de pain, vin, viande froide, salade, pâté, fromage et dessert. En ouvrant le prospectus, l'image du carton-repas s'ouvre également pour laisser entrevoir son intérieur. Ce type de produit est directement mis en lien avec la pratique du pique-nique comme en témoigne la couverture du dépliant qui représente un couple étendu sur l'herbe sous un arbre à quelques

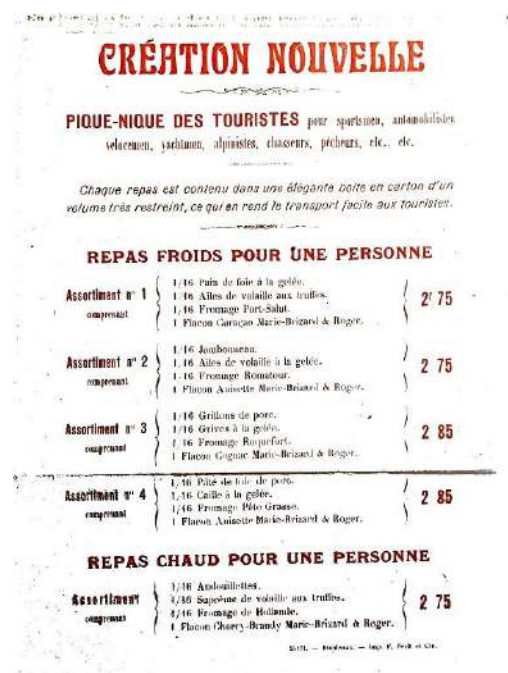


Figure 32 : Prospectus de Rödel et Fils Frères pour le « Pique-nique des touristes », vers 1906.

¹⁰⁰ Prospectus de l'épicerie Rödel et Fils Frères, vers 1906. BHVP (4-DEP-009-0759). Figure 32. Le même type d'analyse aurait pu être réalisé avec un prospectus publicitaire pour les « Repas froid » de l'épicerie Terminus Hôtel, 1903. BHVP (8-DEP-009-0107).

¹⁰¹ Prospectus D. Couté, Publicités pour des services, 1925-1930. BHVP (4-DEP-009-0065). Figure 33.

¹⁰² Prospectus Félix Potin « Pour vos joyeux pique-niques au grand air », Publicités pour des services. Préparation de pique-nique, 16 août 1927. BHVP (8-DEP-009-0036). Figure 34.

mètres de leur voiture. L'homme porte le carton-repas dans ses mains, la légende assure « Pour vos excursions, Couté a pensé à vous ». La dernière page du prospectus rappelle cette thématique de la partie de campagne en représentant la même voiture s'éloignant alors qu'il est écrit « Nous avons bien déjeuné. Merci, merci Couté ! ». Le prospectus de l'épicerie Félix Potin est similaire. La couverture met en scène la préparation d'un déjeuner sur l'herbe en famille, ou plus précisément le parcours d'une boîte de provisions depuis son déchargement de la voiture, jusqu'à son ouverture sur une nappe dépliée sur le sol, en passant par son transport. Au premier plan est représenté ce même carton-repas dont on aperçoit l'intérieur alors que la légende renseigne « Pour vos joyeux pique-niques au grand air... ». L'intérieur du dépliant détaille trois menus « pour prendre un bon repas champêtre » entre 10 et 14 francs, également composés de pain, boisson, viande froide, fromage, dessert, et couverts. Une vignette représente une locomotive à vapeur, une autre un groupe de pique-niqueurs trinquant. Au regard du prix proposé pour ces cartons-repas, D. Couté et Félix Potin semblent s'adresser à une clientèle fortunée, prête à payer pour avoir le luxe de ne pas avoir à préparer le repas du déjeuner sur l'herbe¹⁰³.



Figure 33 : Prospectus D. Couté « Pour vos excursions, Couté a pensé à vous », 1925-1930.

¹⁰³ Le salaire horaire d'un ouvrier menuisier parisien s'élève par exemple à 4 francs en 1925 selon CHAULANGES, Martial, SEVE, Roger, MANRY, André-Georges, *Textes historiques 1914-1945 : la première moitié du XXe siècle*, Paris, Delagrave, 1970, p. 42.



Figure 34 : Prospectus Félix Potin « Pour vos joyeux pique-niques au grand air », Août 1927.

De nouvelles pratiques alimentaires émergent donc à partir du second XIXe siècle en réponse à l'engouement pour le repas champêtre. Les commerces de bouche s'adaptent à cette pratique en proposant des aliments qui lui sont spécifiques. La consommation de conserves est ainsi régulièrement associée au pique-nique dans les catalogues commerciaux, et des paniers repas prêts à la consommation sont vendus par les épicerie de Paris et ses environs. Cette évolution dans les habitudes des Parisiens en partie de campagne, *a minima* les plus fortunés, participe à ce qui peut être défini comme une modernité alimentaire.

d. Les arnaques du repas champêtre

Les grandes compagnies alimentaires ne sont pas les seules à souhaiter faire un maximum de profits grâce au pique-nique. De nombreuses sources mentionnent le cas d'arnaques ciblant les excursionnistes de la part des restaurateurs des environs de Paris. Dans le roman *Mémoire d'un ménage parisien* (1855), R. Herbaut relate les escroqueries d'un restaurant de la forêt de Romainville qui a servi sur l'herbe les protagonistes de l'histoire. On peut y lire que « la gibelotte était assez bonne, mais c'est en vain qu'ils y avaient cherché la tête du lapin et la raison qui pouvait avoir empêché le traiteur de l'y mettre. Quant au dindon qui, vivant, paraissait être si gros, il était si maigre, étique et dur lorsqu'on le leur servit rôti¹⁰⁴ ». La malversation la mieux documentée, et donc certainement la plus fréquente, concerne la friture de goujons servie dans les guinguettes à partir du dernier quart du XIXe siècle. Celle-ci est particulièrement appréciée des Parisiens en partie de campagne. Dans son essai gastronomique *Les Consommations de Paris* (1875), Armand Husson assure que « la matelote odorante ou le goujon frit est le plat fondamental¹⁰⁵ » de tout repas champêtre. Il en est de même dans l'essai *La Pêche pratique en eau douce* (1883) où l'auteur dépeint les dimanches sur les bords de Seine en précisant que « quand a sonné l'heure où l'estomac crie famine, celui auquel incombe le soin de faire la carte inscrit en tête du menu une friture de goujons ; c'est la base invariable de tout repas champêtre, et il n'est pas un fricoteur qui se respecte, dont la provision de goujons ne soit faite à l'avance¹⁰⁶ ». Dans ce dernier quart du XIXe siècle, les restaurateurs auraient cependant de plus en plus de difficultés pour s'approvisionner en poissons à cause de la diminution des populations dans les cours d'eau parisiens. Armand Husson pointe trois raisons pour expliquer cette pénurie¹⁰⁷ :

« Sous l'influence de la navigation à vapeur et de la règle de l'affermage régulier, ainsi que par suite du déversement dans les rivières des liquides provenant des fabriques ou des égouts, les eaux de la plupart de nos fleuves et de nos rivières se dépeuplent de plus en plus. Dans certains cantonnements de la Seine et de la Marne, les pêcheurs qui donnent à manger, ne peuvent toujours se procurer l'unique provision de leurs établissements. »

¹⁰⁴ HERBAUT, R., *Mémoires d'un ménage parisien*, op. cit., p. 43.

¹⁰⁵ HUSSON, Armand, *Les Consommations de Paris*, Deuxième édition, Paris, Hachette et Cie, 1875, p. 329-330.

¹⁰⁶ REYMOND, Léon, *La Pêche pratique en eau douce à la ligne et au filet*, Paris, Firmin-Didot et Cie, 1883, p. 256.

¹⁰⁷ HUSSON, Armand, *Les Consommations de Paris*, op. cit., p. 330.

La fréquentation, la surpêche et la pollution des cours d'eau seraient ainsi à l'origine de la diminution du nombre de poissons dans la Seine et la Marne. Selon l'auteur, une réglementation plus stricte de la pêche est nécessaire pour le repeuplement, avant « que l'infécondité de nos eaux vives ne devienne bientôt sans remède¹⁰⁸ ». Face à cette dépopulation, les restaurateurs des environs de Paris souhaitant continuer à proposer de la friture à leurs clients sont amenés à développer des stratégies malhonnêtes. La solution la plus simple est d'introduire d'autres espèces dans ce qui est censé être un plat de goujons frits. Dans son essai *Causeries sur les poissons* (1885), Jules-Émile Pillet assure que « l'hôtelier, pris au dépourvu ou débordé par l'affluence des clients, est bien capable de vous faire souvenir que le goujon a de proches parents, et d'introduire subrepticement dans le plat traditionnel des ablettes avec leurs arêtes, des vairons ou même des éperlans¹⁰⁹ ». Une solution plus complexe est celle de reconstituer le goujon à partir de la chair d'autres poissons comme l'évoque Armand Husson¹¹⁰ :

« Lorsqu'on songe à la masse énorme de fritures qui défraye ainsi, dans la saison d'été, l'appétit vorace du promeneur parisien, on se demande comment les traiteurs aquatiques peuvent se procurer la matière première de ce mets si demandé. On assure, sans que nous puissions y croire, que l'ingénieuse industrie de ces commerçants sait à propos appeler à son aide l'inépuisable anguille de mer. Au moyen d'un emporte-pièce habilement disposé, on taille discrètement, dans la chair de ce poisson, le nombre de goujons nécessaire. Roulés avec soin dans la farine ou immergés dans une pâte bien faite, ces pseudo-goujons, mêlés à quelques vrais individus de l'espèce et couronnés d'un buisson de persil, réussissent aisément à tromper l'œil et l'estomac du consommateur bienveillant. »

Une dernière solution est exploitée par les restaurateurs des environs de Paris pour satisfaire les Parisiens en excursion : l'importation. Dans son essai *Pêches, Pêcheurs, Pêchés !* (1904), Jho-Pâle rapporte qu'on « détruit » les poissons des rivières de province « pour l'expédier en paniers sur Paris, où les professionnels de la pêche le vendent jusqu'à 3 francs la livre, pris dans les départements. Il y a une dizaine d'années, ce commerce ne se faisait pas, car il y avait du goujon dans la Seine et dans la Marne, où il n'y en a plus ou peu¹¹¹ ». Armand Husson souligne même

¹⁰⁸ *Ibid.*

¹⁰⁹ PILLET, Jules-Émile, *Causeries sur les poissons*, Rouen, Mégard et Cie, 1885, p. 132. La même critique est faite par GAUTIER, Théophile, « Paul de Kock », *Portraits contemporains*, Deuxième édition, Paris, Charpentier et Cie, 1874, p. 191-192.

¹¹⁰ HUSSON, Armand, *Les Consommations de Paris*, op. cit., p. 330.

¹¹¹ PERREAU, Joseph (dit Jho-Pâle), *Pêches, Pêcheurs, Pêchés !*, Paris, Société parisienne d'édition, 1904, p. 32.

les « arrivages de l'étranger¹¹² » qui approvisionnent les guinguettes de la Seine et de la Marne. Au-delà des arnaques, la consommation de fritures par les Parisiens en partie de campagne participe à l'essor d'une économie qui dépasse les frontières de la région parisienne.

La fréquentation des environs de Paris par les pique-niqueurs encourage ainsi des pratiques modernes d'alimentation. En plus de modifier le paysage de la périphérie parisienne par la multiplication des points de restauration, l'engouement pour la partie de campagne favorise l'essor de nouveaux services, de nouveaux produits, voire de malversations pour satisfaire les citoyens désirant déjeuner sur l'herbe. Comme il a été évoqué lors de l'étude des arnaques des fritures de goujons, la pratique du pique-nique modifie l'économie au-delà des environs de Paris. Dans les dernières années du XIX^e siècle, les commerces de la périphérie parisienne ne sont plus les seuls à considérer le potentiel commercial du repas de plein air. Le secteur industriel voit en particulier dans la vogue du déjeuner champêtre l'opportunité de développer un nouveau marché.

¹¹² HUSSON, Armand, *Les Consommations de Paris*, op. cit., p. 330.

III. L'industrialisation du pique-nique dès la fin XIXe siècle

À la fin du XIXe siècle, le pique-nique intéresse les industriels pour son potentiel publicitaire et commercial. L'image du repas champêtre est ainsi utilisée pour mieux vendre tous types de produits, y compris ceux qui n'ont aucun lien avec le pique-nique, alors qu'au même moment, des accessoires spécifiques à cette pratique sont inventés et mis sur le marché. Cet essor industriel du matériel de pique-nique témoigne de la complexité des rapports que les individus entretiennent avec la modernité. Comme démontré précédemment, le repas de plein air se développe au XIXe siècle en opposition à l'urbanisation et à l'industrialisation qui rendent les villes de plus en plus étouffantes (chapitre 3). Les citadins encouragent cependant cet essor industriel pour augmenter leur confort de vie, et ce au sein même de la pratique du pique-nique. Le nouveau matériel du repas champêtre complexifie alors le lien entre les individus et le plein air. Tout en souhaitant se reconnecter avec la nature, les citadins en excursion en suppriment les contraintes grâce à des accessoires qui transposent à l'extérieur un confort digne de l'intérieur.

a. Le pique-nique comme outil de vente par les grandes firmes industrielles

Chronologiquement, le pique-nique retient tout d'abord l'attention des industriels pour son potentiel publicitaire. Un nombre important de références au repas champêtre à partir de la fin du XIXe siècle ne concerne pas des produits spécifiques au pique-nique, preuve que ce loisir endosse un rôle purement commercial.

J'ai constitué pour cette étude un corpus de trente iconographies publicitaires ayant le pique-nique pour principal sujet. Elles se présentent pour la plupart sous la forme de chromolithographies publiées par les firmes alimentaires au tournant du XXe siècle. Elles ont été rassemblées pour la plupart au cours de recherches menées en ligne par mots-clés, et de celles menées à la bibliothèque Forney¹¹³. La représentation d'un déjeuner sur l'herbe sur ces images est peu souvent justifiée. Le graphique ci-dessous montre que les denrées dont la promotion est faite sont effectivement rarement des incontournables du pique-nique.

¹¹³ Une mise en garde est néanmoins nécessaire pour l'analyse de ce corpus. S'il comprend toutes les illustrations publicitaires que j'ai pu trouver en ligne et dans les centres d'archives parisiens, il n'a rien d'exhaustif. Les images conservées ne représentent sans doute qu'une petite part de toutes les publicités mettant en scène le pique-nique publiées à cette période. Il faut donc garder en mémoire que les proportions données ne sont là que pour donner une idée des types de publicités qui font référence au déjeuner sur l'herbe.

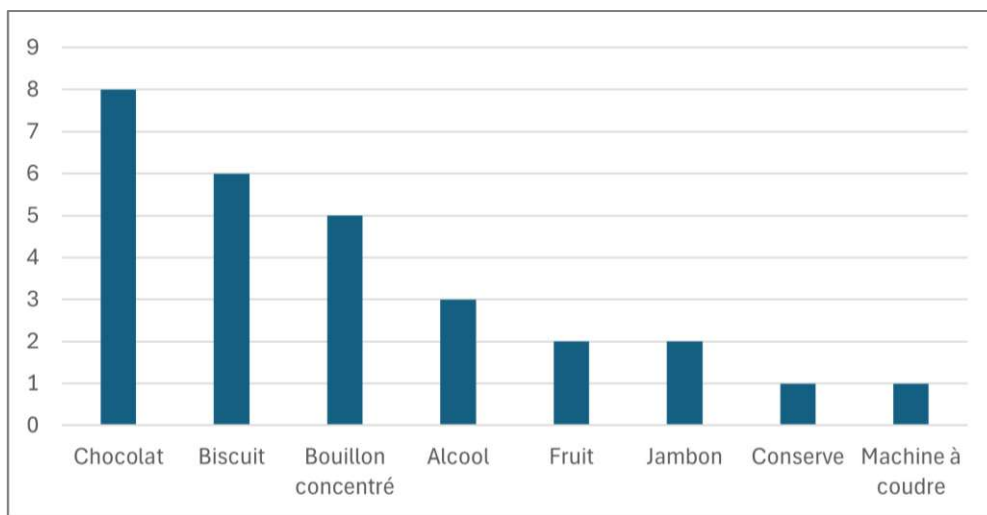


Figure 35 : Représentation du type de denrées représentées par les iconographies publicitaires mettant le pique-nique en scène.

Sur les trente publicités, huit concernent le chocolat, six les biscuits, cinq le bouillon concentré, aliments peu évoqués dans les menus de repas champêtres. Au contraire, les alcools ne font l'objet que de quatre publicités, les jambons de deux, et les conserves d'une seule. La référence au déjeuner sur l'herbe dans les images publicitaires sert donc plus à offrir une illustration attrayante au consommateur, qu'à réellement souligner la spécificité des produits dédiés au repas champêtre. Une preuve encore plus probante est par exemple l'utilisation de l'iconographie du déjeuner sur l'herbe par une chromolithographie faisant la réclame d'une industrie de machines à coudre et de poêles à pétrole¹¹⁴. La mise en scène du repas met en valeur le textile avec différents costumes qui, pourtant, ne sont pas spécifiques au pique-nique. Il en est de même pour le poêle à pétrole qui est utilisé dans l'illustration pour réchauffer les plats du déjeuner, bien que trop volumineux pour être transporté au cœur de la forêt.



Figure 36 : 'Crown' sewing machines and Florence oil stoves are manufactured by the Florence Machine Co, 1870-1900, Chromolithographie publicitaire pour les machines à coudre "Crown", Boston Public Library.

¹¹⁴ Figure 36.

Il est intéressant de constater qu'il existe une iconographie type du pique-nique publicitaire. Les chromolithographies du corpus présentent de nombreux points communs. Les personnages sont le plus souvent assis autour d'une nappe blanche étendue sur l'herbe. Si le couvert est mis, les scènes correspondent généralement à l'avant-repas comme en témoigne la présence d'aliments non entamés et la propreté des assiettes. Cela se confirme dans certains cas avec la représentation du déballage des victuailles¹¹⁵, de leur installation sur la nappe¹¹⁶, ou encore du moment où les pique-niqueurs trinquent¹¹⁷. Le produit dont il est fait la promotion est toujours mis en valeur par l'écriture de son nom et par sa mise en scène de manière évidente. Cela peut se traduire par une surreprésentation du produit vendu dans l'image. C'est le cas des chromolithographies de la maison Huntley & Palmers où plusieurs cartons de biscuits sont reproduits¹¹⁸, ou encore d'une publicité pour des conserves de poissons américaines où une dizaine de boîtes de conserves sont visibles¹¹⁹. Les publicités jouent également sur la taille du produit pour le mettre en valeur comme c'est le cas de la chromolithographie pour les biscuits LU où le petit-beurre est aussi grand que la nappe du pique-nique¹²⁰. Notons enfin que toutes les images présentent une version idéalisée du déjeuner sur l'herbe. La nature est d'un vert éclatant et aucune pollution n'est représentée. L'idéal est également d'ordre social puisque les pique-niqueurs sont des adultes richement habillés¹²¹ ou bien des enfants attendrissants¹²². La seule exception est la publicité pour les jambons et les conserves Olida qui représente un garde champêtre prenant son casse-croûte¹²³. L'imagerie publicitaire du pique-nique a ainsi pour objectif de transmettre des valeurs positives qui retiendraient l'attention du potentiel consommateur. Les publicités cherchent à éveiller les souvenirs et les désirs d'escapade à la campagne qui sont associés aux joies familiales, à une vie simple, aux loisirs et au bien-être.

¹¹⁵ Figure 37.

¹¹⁶ Figures 38-41.

¹¹⁷ Figures 42-43.

¹¹⁸ Figures 44-45.

¹¹⁹ Figure 46.

¹²⁰ Figure 47.

¹²¹ Figure 48.

¹²² Figure 49.

¹²³ Figure 50.



Figure 37 : *Avec de tels produits nous pouvons déjeuner !*, Sans date, Chromolithographie publicitaire pour le chocolat Delespaul Havez, Coll. part.



Figure 38 : Publicité pour le chocolat au lait Dauphinnet, Chocolat « Cémoi » Grenoble, 1933. Bibliothèque Forney (ICO PUB Alim 1 – Chocolat et chocolatiers).



Figure 39 : Chromolithographie publicitaire pour le cacao Suchard, vers 1899, Coll. part.



Figure 40 : *Cacao Van Houten. Le meilleur chocolat à consommer liquide*, Sans date, Chromolithographie publicitaire pour le cacao Van Houten, Coll. part.



Figure 41 : *The picnic (Epping forest)*, tournant XXe s., Chromolithographie publicitaire pour les biscuits Huntley & Palmers. Bibliothèque Forney (RES ICO 8569).



Figure 42 : *La vie à la campagne*, fin XIXe s., Chromolithographie publicitaire pour l'extrait de viande Liebig, Coll. part.



Figure 43 : *L'extrait de viande au pic-nic*, tournant XXe s., Chromolithographie publicitaire pour l'extrait de viande Liebig, Coll. part.



Figure 44 : *Luncheon on the sands*, tournant XXe, Chromolithographie publicitaire pour les biscuits Huntley & Palmers, Coll. part.



Figure 45 : *Monte Rosa (Tea Time)*, tournant XXe, Chromolithographie publicitaire pour les biscuits Huntley & Palmers, Coll. part.



Figure 46 : Chromolithographie publicitaire états-unienne pour des conserves de poisson, Coll. part.



Figure 47 : Chromolithographie publicitaire pour le petit-beurre LU, vers 1890, Coll. part.



Figure 48 : Menu publicitaire pour les fruits Cresca Figs de Reiss & Brady, Début XXe. Bibliothèque Forney (RES ICO 7117 9 Plano).



Figure 49 : *La dinette en Montagne*, Chromolithographie publicitaire pour le cacao Van Houten, vers 1890-1910. Bibliothèque Forney (RES ICO 5001 1 Oblong : Imprimerie Champenois 1. Feuillet 95).

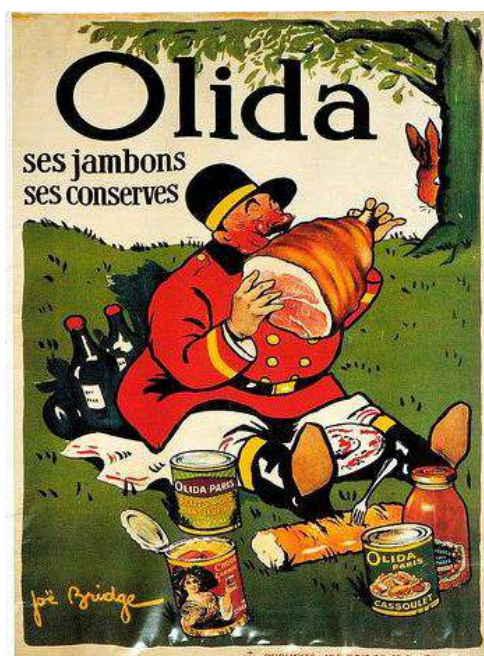


Figure 50 : BRIDGE, Joë, Publicité Olida, Tirée sur papier journal, 1921. Bibliothèque Forney (RESICO 8966 37 : Collection André Seigneur – Épicerie).

L'iconographie commerciale du pique-nique ne s'arrête pas seulement aux prospectus et cartons publicitaires. Les étiquettes mêmes de certains produits font écho au repas champêtre pour attirer le regard du consommateur. C'est ce qu'illustre par exemple l'étiquette d'une boîte de chocolat Suchard du tournant du XXe siècle où trois enfants boivent ce qui est sans doute du chocolat chaud en étant assis à même le sol¹²⁴. C'est aussi le cas de deux étiquettes de camembert datées vers 1900 et reproduites par Daniel Bordet dans son ouvrage *Mille et une étiquettes de fromage* (2008)¹²⁵. La première met en scène le moment d'un en-cas en plein pré où trois « fins gourmets », si l'on en croit le nom donné au fromage, s'apprêtent à déguster un camembert posé sur l'herbe accompagné de pain et de vin. La seconde étiquette fait encore mieux référence au déjeuner sur l'herbe puisque la pratique de l'excursion est évoquée tant par le texte que par l'image. « Le Touriste » est effectivement écrit en grosses lettres rouges en guise de nom donné au camembert, tandis que l'illustration dévoile les grandes étapes de la vie du fromage : l'approvisionnement en lait avec les vaches paissant dans la prairie, sa fabrication avec l'usine, son exportation avec le bateau et le train, et enfin sa consommation par quatre personnes pique-niquant avec nappe et vaisselle.



Figure 51 : Étiquette pour les chocolats Suchard, vers 1890-1910. Bibliothèque Forney (Imprimerie Champenois 1 : Résico 5001 1 Oblong. Feuillet 98).



Figure 52 : Deux étiquettes de camembert vers 1900. Reproduites dans BORDET, Daniel, *Mille et une étiquettes de fromage*, Vaux-sur-Seine, Dabecom, 2008, p. 194.

¹²⁴ Figure 51.

¹²⁵ Figure 52.

Le repas champêtre est également utilisé comme un outil de vente par les grands magasins parisiens. Comme dans les publicités, l'iconographie permet notamment d'offrir une image agréable à l'œil du consommateur, sans pour autant faire référence à un quelconque objet de pique-nique. C'est le cas dans le catalogue de la saison été 1924 des grands magasins Dufayel où une scène de déjeuner champêtre est représentée pour mieux mettre en valeur une collection de vêtements¹²⁶. Pourtant, aucun produit proposé n'est cependant dédié à la pratique du pique-nique. La section concernée est en effet celle des « Robes et manteaux pour fillettes » et le thème de l'excursion est absent de tout le catalogue. L'iconographie peut également être utilisée en couverture de catalogue commercial comme on a pu le voir avec le catalogue « Mer et campagne » du Bazar de l'Hôtel de Ville en 1926, alors que le matériel de pique-nique ne se retrouve que sur une page des dix-neuf composant le catalogue¹²⁷. Un exemple encore plus probant est celui du catalogue de 1925 pour le salon de thé des magasins du Printemps. La revue s'ouvre sur une reproduction de *L'Automne*, tableau peint par Nicolas Lancret en 1738 et représentant un repas champêtre¹²⁸. Le contenu du catalogue ne traite cependant pas du déjeuner sur l'herbe puisqu'il a pour unique but de présenter les denrées que les clients peuvent venir consommer au salon de thé du magasin. L'objectif visé en reproduisant une image de pique-nique est donc purement commercial.



Figure 53 : Grands magasins Dufayel, Catalogue « Été », 1924, Section « Robes et manteaux pour fillettes », p. 12-13. BHVP (4-DEP-006-0062).



Figure 54 : Au Printemps, Catalogue « Salon de thé », 1925, p. 1. En ligne (Portail des bibliothèques spécialisées de la ville de Paris).

¹²⁶ Figure 53.

¹²⁷ Bazar de l'Hôtel de Ville, Catalogue « Mer et campagne », 1926, Page de couverture. En ligne (Portail des bibliothèques spécialisées de la ville de Paris). Figure 11 du chapitre 3.

¹²⁸ Figure 54.

déjeuner sur l'herbe. C'est notamment le cas du panier dit « Pique-nique » en vente dans la plupart des établissements parisiens. Si rien n'interdit d'utiliser ce panier pour déjeuner sur l'herbe, rien ne le rend spécifique à cette pratique. Il s'agit d'un panier en osier, plat ou bombé, le plus souvent classé dans la section « Vannerie » où il se confond avec d'autres types de paniers¹³⁰. Par ailleurs, il n'est pas dédié uniquement au déjeuner sur l'herbe puisqu'il est présent dans tous les types de catalogues, quelle que soit la thématique. Au Grand Bazar de l'Hôtel de Ville par exemple, le panier dit « pique-nique » est vendu dans les catalogues « Mer et campagne¹³¹ », « Chasse, voyage, sellerie¹³² », ce qui peut correspondre à la pratique de l'excursion, mais aussi dans les catalogues concernant les tâches ménagères comme « Articles de ménage¹³³ », « Ménage, chauffage, éclairage¹³⁴ », et « Fermes et jardins¹³⁵ ». De même, aucune saisonnalité n'est décelable pour la vente de ce panier. Il est autant présenté dans les catalogues « Été » que les catalogues « Hiver », ce qui n'est pas le cas des objets véritablement conçus pour le déjeuner sur l'herbe. Le panier « pique-nique » est donc plus un panier à tout faire qu'un objet pensé pour le repas de plein air. La manière d'utiliser le mot « pique-nique » fait penser en elle-même à un label plus qu'à une précision sur l'usage de ce panier. Il n'est en effet jamais inscrit « panier de pique-nique », où le terme « pique-nique » serait utilisé comme un nom commun, comme il



Figure 56 : Catalogue « Été » de L'Économie ménagère, 1904.

¹³⁰ Voir la figure n°56 pour la reproduction d'une page d'un catalogue de 1904 de L'Économie ménagère où deux paniers « pick-nick » côtoient un « panier timbale » et un « panier rustique ».

¹³¹ Grand Bazar de l'Hôtel de Ville, « Mer et campagne », 1926. En ligne (Portail des bibliothèques spécialisées de la ville de Paris).

¹³² *Idem*, « Chasse, voyage, sellerie », 1912. BHVP (2-DEP-006-0174).

¹³³ *Idem*, « Articles de ménage », 1927. En ligne (Portail des bibliothèques spécialisées de la ville de Paris).

¹³⁴ *Idem*, « Ménage, chauffage, éclairage », 1913. En ligne (Portail des bibliothèques spécialisées de la ville de Paris).

¹³⁵ *Idem*, « Fermes et jardins », 1926. En ligne (Portail des bibliothèques spécialisées de la ville de Paris).

le sera par la suite avec les véritables objets destinés au repas champêtre. Les catalogues des premières années du XXe siècle utilisent le mot « pique-nique » comme un nom propre singularisé par une orthographe ou une calligraphie particulière. Dans les seuls catalogues du Grand Bazar de l'Hôtel de Ville, on peut ainsi lire chronologiquement « Panier dit PIQUE-NIQUE¹³⁶ », « Panier dit *Pique-nique*¹³⁷ », « Panier dit Pick-nick¹³⁸ », « Panier Pick-nick¹³⁹ », « Pique-nique¹⁴⁰ », et « Pick-nick¹⁴¹ », où le terme « panier » n'est même pas précisé pour ces deux derniers exemples. On retrouve d'ailleurs l'expression « pique-nique » sur certains objets qui sont encore plus éloignés de la pratique du déjeuner sur l'herbe. Un catalogue de L'Économie ménagère de 1904 présente ainsi un « Pick-nick » qui est un panier destiné au « transport pour chiens »¹⁴². La raison de cette utilisation de l'expression « pique-nique » comme d'un label commercial n'est pas claire. Les grands magasins cherchent peut-être par ce moyen à mettre en valeur les produits qu'ils proposent en se servant d'un mot qui évoque de bons souvenirs aux consommateurs, comme c'est le cas pour les iconographies commerciales.

Le déjeuner sur l'herbe devient ainsi un argument publicitaire au tournant du XXe siècle, ce qui donne une idée de la place que le pique-nique occupe à cette période dans les imaginaires. Faire allusion au repas champêtre par l'image ou par l'écrit permettrait de mieux vendre les denrées en éveillant chez le consommateur des désirs de temps libre en plein nature. La frontière est néanmoins parfois floue entre les entreprises qui se servent du pique-nique comme d'un outil commercial, et celles pour lesquelles l'évocation du déjeuner sur l'herbe est plus légitime car elles proposent réellement de nouveaux produits modifiant la pratique du repas de plein air.

¹³⁶ *Idem*, « Été », 1906, p. 46. En ligne (Portail des bibliothèques spécialisées de la ville de Paris).

¹³⁷ *Idem*, « Hiver », 1906-1907, p. 50. BHVP (4-DEP-006-0384).

¹³⁸ *Idem*, « Été », 1912, p. 50. En ligne (Portail des bibliothèques spécialisées de la ville de Paris).

¹³⁹ *Idem*, « Ménage, chauffage, éclairage », 1913, p. 17. En ligne (Portail des bibliothèques spécialisées de la ville de Paris).

¹⁴⁰ *Idem*, « Été », 1921, p. 31. En ligne (Portail des bibliothèques spécialisées de la ville de Paris).

¹⁴¹ *Idem*, « Hiver », 1925, p. 62. En ligne (Portail des bibliothèques spécialisées de la ville de Paris).

¹⁴² À l'Économie ménagère, « Été », 1904, p. 12. BHVP (4-DEP-006-0744). Figure 56.

b. L'essor d'une industrie du luxe du pique-nique

À partir du tournant du XXe siècle apparaissent sur le marché de nouveaux objets qui ont pour but d'augmenter le plaisir du pique-nique en rendant sa pratique plus confortable. Ce nouveau matériel industriel modifie l'essence originelle du déjeuner sur l'herbe. En transposant à l'extérieur les habitudes alimentaires de l'intérieur, ces objets participent à rendre les pique-niqueurs de plus en plus indépendants des contraintes naturelles. Les repas froids pris à même le sol ne sont plus la seule forme des déjeuners de plein air du XXe siècle.

Pour suivre l'évolution de l'industrie matérielle du pique-nique, j'ai consulté la totalité des catalogues commerciaux publiés entre les années 1860 et 1930 par les grands magasins et les magasins de nouveautés parisiens. Installés sur les boulevards parisiens à partir du milieu du XIX siècle, ces nouveaux types de commerces sont de bons terrains d'étude pour analyser les consommations matérielles de cette période¹⁴³. Sur vingt-six établissements pour lesquels la documentation a été étudiée, dix-sept proposent des objets dédiés à la pratique du pique-nique au moins une fois au cours de la période. L'industrie du repas champêtre prend son essor à partir des années 1890, avant d'être réellement importante entre les années 1910 et 1914, période correspondant à l'essor de catalogues dédiés au voyage, à la campagne, et aux bains de mer. La Première Guerre mondiale se caractérise par une diminution importante du matériel de pique-nique dans les grands magasins, où les sections « Articles de voyage » se réduisent pour laisser place à celles dédiées à l'équipement militaire¹⁴⁴. Le matériel de pique-nique fait son retour dans les catalogues des années 1920 et 1930, période marquée par l'essor des sections dédiées au camping. Ce développement de l'industrie du pique-nique est par exemple observable en retraçant l'évolution du nombre d'objets conçus pour le repas champêtre dans les catalogues de l'entreprise Manufrance (graphique de la figure n°57). Une évolution quelque peu différente est visible si l'on choisit d'étudier l'industrie du pique-nique à travers les brevets déposés à ce sujet. Le graphique de la figure n°58 montre que les inventeurs s'intéressent principalement au repas champêtre à partir de l'entre-deux-guerres. Sur les treize brevets concernant le pique-nique déposés entre 1860 et 1939 et consultables sur la base de données

¹⁴³ Les grands magasins parisiens sont l'un des symboles de l'émergence de la société de consommation du XIXe siècle. Lire à ce sujet TRENTMANN, Frank, *Empire of Things : How We Became a World of Consumers, from the Fifteenth Century to the Twenty-first*, New York, H. Collins 2016 ; et GASTAUT, Amélie (dir.), *La naissance des grands magasins, 1852-1925 : mode, design, jouets, publicité*, Paris, MAD, 2024.

¹⁴⁴ Grand Bazar de l'Hôtel de Ville, « Hiver », 1917, Section « Équipement militaire », page non renseignée. BHVP (2-DEP-006-0169).

Data-Inpi, neuf l'ont été après 1920. A l'échelle de l'année, les objets du repas champêtre sont principalement présentés dans les catalogues de printemps et d'été puisque le déjeuner sur l'herbe est une pratique des beaux jours. Pour ne donner qu'un exemple, cette saisonnalité se perçoit dans la documentation du magasin Allez frères, qui présente un « couteau pic-nic » en mai 1909¹⁴⁵, avril 1910¹⁴⁶ et mai 1911¹⁴⁷, sans le proposer dans les collections d'hiver de ces mêmes années.

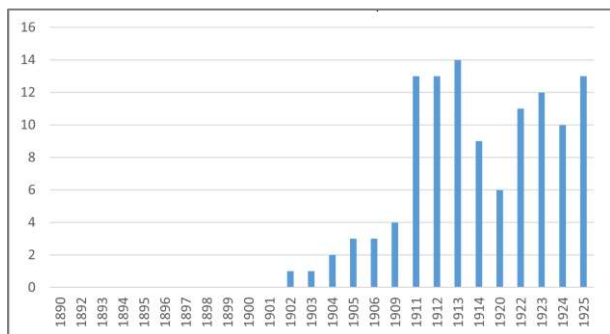


Figure 57 : Représentation par année du nombre d'objets conçus pour le repas champêtre dans les catalogues Manufrance.

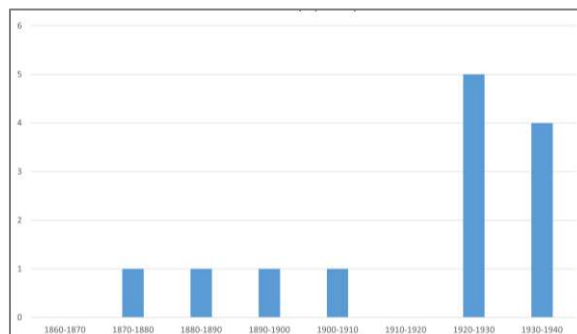


Figure 58 : Représentation par décennie du nombre de brevets déposés pour du matériel de pique-nique.

Les objets de l'industrie du pique-nique ont pour but d'améliorer le confort de cette pratique en rendant l'excursionniste plus indépendant des contraintes de la nature, et ainsi en transposant à l'extérieur les habitudes alimentaires de l'intérieur. À partir de la fin du XIXe siècle apparaissent sur le marché des objets ne limitant plus le pique-nique aux repas froids. Il s'agit premièrement des conserves dites « à chauffer », spécialement conçues pour l'excursion, dont les premières mentions remontent aux années 1880. Comme toutes les conserves, elles offrent tout d'abord la possibilité de consommer une diversité d'aliments sans être contraints par les exigences saisonnières qui prévalent au début du XIXe siècle. Dans son *Almanach des Gourmands* de 1806, Alexandre Grimot de la Reynière précise en effet qu'il faut prévoir « quelques cailles ou alouettes, selon la saison¹⁴⁸ » pour la préparation d'un déjeuner sur l'herbe. Les conserves de la fin du XIXe siècle surpassent ces contraintes saisonnières en

¹⁴⁵ Allez frères, Mai 1909, p. 12. BHVP (4-DEP-006-0514).

¹⁴⁶ *Idem*, avril 1910, p. 8. BHVP (4-DEP-006-0515).

¹⁴⁷ *Idem*, mai 1911, p. 16. BHVP (4-DEP-006-0516).

¹⁴⁸ GRIMOT DE LA REYNIÈRE, Alexandre-Balthazar-Laurent, « Des parties de campagne gourmandes », *Almanach des gourmands*, op. cit., p. 69-71.

proposant aux pique-niqueurs une variété de produits consommables tous les jours de l'année. Les conserves à chauffer sont ensuite pratiques pour les excursionnistes car elles offrent des plats tout préparés à déguster chauds en pleine nature. Le guide Tinnenbrock de 1885 recommande aux excursionnistes l'utilisation de ces conserves en détaillant ainsi leur fonctionnement¹⁴⁹ :

« Nous pouvons également nous munir de boîtes de conserves, dites conserves à chauffer et que l'on trouve chez les principaux épiciers. Ces boîtes contiennent, tout préparés, les mets les plus divers. A l'extrémité inférieure de la boîte, se trouve un petit réservoir hermétiquement fermé, et qui renferme une mèche trempant dans l'esprit de vin. Lorsque l'on veut réchauffer la conserve, il suffit de tourner une petite clef adaptée après la boîte. Le réservoir se trouve alors ouvert, et en approchant une allumette, la mèche s'allume, réchauffant en quelques secondes, jusqu'à l'ébullition, le contenu de la boîte. Avant d'allumer, avoir soin de percer d'un coup de poinçon le couvercle supérieur pour donner passage à la vapeur. La boîte, une fois réchauffée, s'ouvre par le même procédé que le chauffer. Rien de plus curieux à voir que les visages ébahis des convives, quand on sert, sur la petite assiette de fer, leur part de bœuf à la mode, par exemple, tout bouillant, et répandant au loin un fumet odorant. »

Ces conserves à chauffer sont effectivement présentes dans certains catalogues commerciaux des épiceries parisiennes. C'est le cas par exemple de la maison Olida qui vend entre 1896 et 1902 une trentaine de plats préparés proposés sous la forme de conserves à chauffer¹⁵⁰. En plus d'offrir la possibilité de manger chaud, ces conserves permettent d'étendre le menu du déjeuner sur l'herbe à des plats plus élaborés que les viandes froides comme l'illustre la liste des conserves proposées par Olida. Le lien étroit entre ces conserves et la pratique du repas champêtre se perçoit dans le fait que certaines épiceries choisissent d'en faire la réclame dans des guides d'excursion. La dernière page du guide Conty de 1886 est ainsi consacrée à une

CONSERVES A CHAUFFER		fr.	cent.
Matelotte d'anguille.	La boîte	3	50
Bœuf à la mode.		2	75
» à l'écarlate		3	40
» braisé jardinière		3	25
Tripes à la mode de Caen		2	10
Roast beef jardinière		2	75
Saucisses aux choux.		2	10
Ragout de mouton		2	10
Mouton rôti jardinière		3	*
Rognons sautés aux champignons.		3	50
Cervelle au beurre		4	25
Pieds de mouton poulet		2	10
Andouilles fraîches		3	50
Poulet sauté champignons		3	25
Pigeons aux petits pois.		3	25
Canard		3	50
Canard aux navets.		3	25
Escalopes de veau		3	25
Fricandeau au jus		3	75
» à l'oseille		3	25
» à la chicorée		3	25
» aux tomates		3	25
Veau rôti		2	75
Tête de veau tortue		2	75
Choucroute garnie		1	90
Civet de lièvre		2	75
Civet de chevreuil		2	75
Perdrix aux choux		3	90
Lapin sauté champignons		3	25

Figure 59 : Liste des conserves à chauffer proposées par Olida en 1896.

¹⁴⁹ TINNENBROCK, Raoul, *Le Nouveau Guide*, op. cit., p. 35.

¹⁵⁰ Catalogues de l'épicerie Olida, 1896-1902, p. 5-7 et 22. BHVP (8-DEP-009-0080). Figure 59.



Figure 60 : Publicité pour les conserves à chauffer dans le guide Conty de 1886.



Figure 61 : Réchaud de voyage proposé par les Galeries Lafayette en 1909.

publicité de l'épicerie Prévét et Cie pour les conserves à chauffer¹⁵¹. L'iconographie représente un chasseur s'apprêtant à déjeuner en forêt, alors que le bandeau supérieur indique « Aliments prêts à manger, indispensables pour les excursions et parties de campagne, de chasse, de pêche, etc. ». Un autre objet permettant de ne pas manger froid est le réchaud portatif qui apparaît par exemple dans les catalogues commerciaux du Bon Marché en 1890 pour les chasseurs¹⁵². On le retrouve spécifiquement conseillé pour les voyages autour des années 1910. Les magasins Allez frères proposent par exemple un « Réchaud de voyage » dès 1907¹⁵³, le Printemps un « Réchaud-gamelle pour voyage » en 1909¹⁵⁴, et les Galeries Lafayette un « Réchaud de voyage » dans son catalogue « Toilettes été, Campagne, Bains de mer » également à partir de 1909¹⁵⁵. Le premier brevet pour un « Réchaud portatif, principalement pour camping ou excursion » est quant à lui déposé en 1939¹⁵⁶, preuve que les brevets ne renseignent pas précisément sur la réalité du marché. Mis à part les conserves à chauffer et les réchauds de voyage, l'invention des contenants thermiques affecte également le menu du déjeuner sur l'herbe. Les bouteilles et les boîtes isolantes, appelées « Magic » ou « Thermos » en fonction de la marque, apparaissent sur les rayons de tous

¹⁵¹ CONTY, Henri Auxcousteaux de, *Les environs de Paris*, op. cit., 1886, page non renseignée. Figure 60.

¹⁵² Au Bon Marché, « Vêtements et articles pour la chasse », 1890, p. 7. BHVP (8-DEP-006-0002).

¹⁵³ Allez frères, « Saison été », 1907, p. 19. BHVP (8-DEP-006-0491).

¹⁵⁴ Au Printemps, « Été », 1909, p. 99. En ligne (Portail des bibliothèques spécialisées de la ville de Paris).

¹⁵⁵ Galeries Lafayette, « Toilettes été, Campagne, Bains de mer », 1909, p. 10. En ligne (Portail des bibliothèques spécialisées de la ville de Paris). Figure 61.

¹⁵⁶ Brevet n°FR846360, Réchaud portatif, principalement pour camping ou excursion, 15.09.1939, Société Jovet et Rouchon, France (Rhône).

les grands magasins parisiens entre 1905 et 1910. Si ces objets n'ont peut-être pas été conçus spécifiquement pour le repas champêtre, ils y sont fréquemment associés dans les catalogues commerciaux. Le catalogue Manufrance de 1912 consacre par exemple une page entière à ce type d'objets en les associant à la pratique du pique-nique puisqu'ils « se recommandent d'une façon spéciale aux touristes, voyageurs, excursionnistes¹⁵⁷ ». Les contenants thermiques permettent aux pique-niqueurs d'emporter avec eux une boisson ou un plat qui restera chaud pendant toute la journée, ce qui étend le menu du déjeuner sur l'herbe au-delà des viandes froides. En offrant également l'avantage de conserver des denrées et des liquides froids, ces objets isolants facilitent le choix du lieu du pique-nique. Il n'est en effet plus nécessaire de s'installer près d'un point d'eau pour rafraîchir les aliments et les boissons. L'arrivée sur le marché des conserves à chauffer, des réchauds de voyage et des bouteilles thermos modifient donc la pratique du pique-nique en en diversifiant le menu.



Figure 62 : Bouteilles et contenants isolants dans le catalogue Manufrance de 1912.

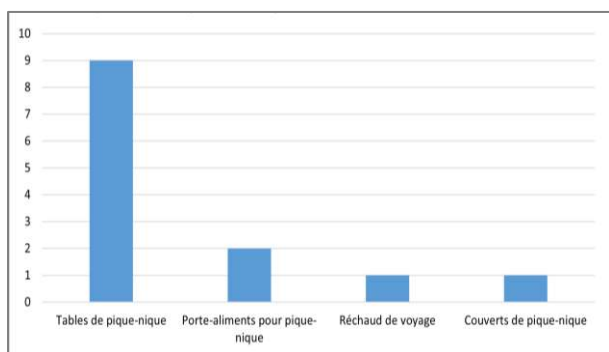


Figure 63 : Répartition quantitative du type de matériel pour pique-nique faisant l'objet d'un dépôt de brevet entre 1860 et 1939.

L'essor de l'industrie matérielle du repas champêtre modifie également la forme même de ce loisir en mettant sur le marché des tables pliantes qui permettent aux excursionnistes de ne pas être contraints de manger à même le sol. Comme l'illustre le graphique ci-contre, ce type d'équipement a fait l'objet d'un nombre important de dépôts de brevets puisque sur les treize brevets concernant

¹⁵⁷ Manufrance, 1912, p. 561. En ligne (Gallica). Figure 62.

le pique-nique déposés entre 1860 et 1939, neuf concernent la conception d'une table portative. Il s'agit bien d'objets conçus pour le repas champêtre puisque les noms des brevets eux-mêmes font allusion à cette pratique. Le premier dépôt date de 1876 et concerne une « Table dorstate et d'excursion se calant elle-même avec ses propres organes et renfermant tous les accessoires pour faire un dîner de famille dans les bois ». L'inventeur Guillaume-Jacques-Marie Dorso justifie ainsi l'utilité de sa création¹⁵⁸ :

« Tout le monde citadin aime à faire, les jours fériés, des excursions dans les bois pour respirer l'air pur des bocages, en dînant sur le gazon, et se divertir décemment. Mais on est très mal assis sur le sol ; accroupi sur l'herbe ; attrapant les fraîcheurs de la terre humide, qui se révèlent plus tard en douleurs rhumatismales, ou articulaires. On sait que les Européens ne sont pas tous habitués à s'asseoir en tailleurs, comme font les arabes et autres musulmans. Il était donc nécessaire de produire une table de villégiature, renfermant tous les accessoires pour dîner dans les bois et de pouvoir s'asseoir sainement sur des sièges spéciaux. Or, le double point capital de cette invention est d'abord de procurer aux jeunes époux, qui se respectent, le moyen de faire de fréquentes excursions dans les forêts, tant pour fortifier leur santé, et celle de leurs enfants, que pour développer leurs facultés intellectuelles. Une autre considération capitale est celle-ci : puisque la population française diminue d'une manière alarmante, il faut multiplier les moyens de faire aimer la famille en favorisant les productions hyménéennes ; car il est déplorable de voir des milliers de jeunes ménages condamnés, pendant 5 ou 6 ans, à se morfondre chez eux, faute de pouvoir aller dîner économiquement dans les bocages avec leurs enfants. Puis enfin, il faut produire également de nouveaux débouchés industriels et commerciaux pour développer la prospérité publique dont la France a tant besoin en ce moment. »

Les arguments proposés ici par l'inventeur révèlent les préoccupations sociales du dernier tiers du XIXe siècle. La table pliante est tout d'abord liée à un besoin touristique en répondant au désir des citadins de partir à la campagne faire un repas champêtre. La justification du confort par l'ethnicité révèle sans doute le goût de cette période pour l'anthropologie. Le confort prôné par Guillaume Dorso se double ensuite d'un argument hygiéniste : pique-niquer sur une table éviterait de tomber malade à cause de la fraîcheur de l'herbe, et inciterait à faire plus d'excursions pour se régénérer. L'argument de l'inventeur est également d'ordre nataliste puisque le confort apporté par la table pliante permettrait de redonner goût à la vie de famille. Guillaume Dorso justifie enfin l'utilité de la table en évoquant les besoins industriels et financiers de la France. La table de pique-nique fait par la suite l'objet d'autres brevets déposés

¹⁵⁸ Brevet n° 114921. Table dorstate et d'excursion se calant elle-même avec ses propres organes et renfermant tous les accessoires pour faire un dîner de famille dans les bois, 10.10.1876, Guillaume-Jacques-Marie Dorso, Paris, 25 avenue de Wagram, p. 2.

en 1887¹⁵⁹, 1922¹⁶⁰, 1925¹⁶¹, 1927¹⁶², 1928¹⁶³, 1930¹⁶⁴, 1932¹⁶⁵, et 1937¹⁶⁶. Dans tous les cas, la table repliée s'apparente à une mallette conçue pour transporter la vaisselle, les provisions et les sièges. C'est par exemple ce qu'illustrent les dessins industriels du brevet de 1927 reproduits ci-contre. Si les brevets déposés après celui de 1876 n'ont pas recours à des arguments hygiénistes, natalistes ou industriels, le souhait d'emporter à l'extérieur le confort de l'intérieur est toujours présent. C'est le cas du

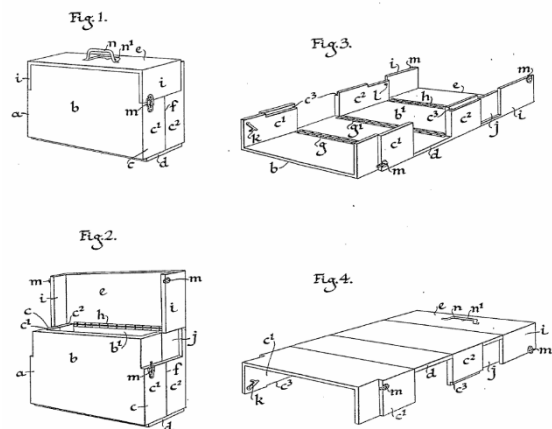


Figure 64 : Dessins explicatifs du brevet de 1927 pour une mallette de pique-nique.

brevet de 1922 qui décrit les inconvénients causés par un repas pris à même le sol pour finalement conclure qu'avec « la table pique-nique et ses accessoires faisant l'objet de la présente invention ces inconvénients sont évités et l'on trouve, à son emploi, toutes les commodités que comporte une salle à manger ». Si les tables pliantes pour pique-niques sont brevetées dès la fin du XIXe siècle, notons qu'elles ne font leur apparition dans les catalogues commerciaux des grands magasins parisiens qu'à partir de la fin des années 1920 avec l'essor des sections et catalogues dédiés au camping. C'est en particulier sous le nom de « Mallette table Kiss Ply » que ces tables sont vendues. Elles se retrouvent dès 1929 aux Galeries

¹⁵⁹ Brevet n°184962. *Pique-nique table*, 23.07.1887, Gaston Bouvier, Paris, 48 rue de Bondy.

¹⁶⁰ Brevet n°FR535620. *Table démontable pour pique-nique*, 19.04.1922, Société des établissements Cauvet-Lambert, France (Bouches-du-Rhône).

¹⁶¹ Brevet n°FR587228. *Table pique-nique pour touristes*, 14.04.1925, Henri Ginestet, Algérie (département d'Alger).

¹⁶² Brevet n°FR629809. *Perfectionnements aux mallettes ou boîtes pour pique-nique*, 17.11.1927, James Adam Keene et William Francis May, Angleterre.

¹⁶³ Brevet n°FR645794. *Valise transformable en table et tabourets de pique-nique*, 31.10.1928, Julien Queyrat, France (Rhône).

¹⁶⁴ Brevet n°FR682919. *Perfectionnements apportés aux mallettes ou valises transformables en tables pour pique-nique, camping, etc.*, 04.06.1930, Gaston Daout, France (Seine).

¹⁶⁵ Brevet n°FR40194. *Perfectionnements apportés aux mallettes ou valises transformables en tables pour pique-nique, camping, etc.*, 07.06.1932, Gaston Daout, France (Seine).

¹⁶⁶ Brevet n°FR810055. *Table portative pliante pour toutes applications et notamment pour le pique-nique*, 15.03.1937, Stephan Veveyan, France (Bouches-du-Rhône).

Lafayette¹⁶⁷, dès 1930 au Bon Marché¹⁶⁸, dès 1932 au Printemps¹⁶⁹, et dès 1933 à la Samaritaine¹⁷⁰. Le réel début de l'utilisation n'est cependant pas si tardif puisqu'elles sont conseillées par les magazines féminins dès le début du XXe siècle comme l'illustre un article paru dans *La Mode illustrée* en 1904 intitulé « Une nouveauté. Table pliante de voyage »¹⁷¹.



Figure 65 : Mallette-table « Kiss-Ply » dans le catalogue du Bon Marché en 1930.

De nouveaux horizons s'ouvrent ainsi à la pratique du repas champêtre à la fin du XIXe siècle puisque les excursionnistes ont désormais la possibilité de consommer des plats chauds assis autour d'une table, comme ils le feraient chez eux. Néanmoins, cela ne signifie pas que tous les Parisiens arrêtent de déjeuner sur l'herbe avec des plats froids. Les prix élevés de ces nouveaux objets de pique-nique les rendent inaccessibles aux classes populaires. Le prix moyen des conserves à chauffer vendues en 1896 par Olida est par exemple de 3,8 francs pour une

¹⁶⁷ Galeries Lafayette, « Été », Section « Camping », 1929, p. 79. En ligne (Portail des bibliothèques spécialisées de la ville de Paris).

¹⁶⁸ Au Bon Marché, « Campagne, bains de mer », Section « Pour l'auto », 1930, page non renseignée. En ligne (Portail des bibliothèques spécialisées de la ville de Paris). Figure 65. Pour une monographie sur le Bon Marché lire MILLER, Michael B. *The Bon Marché : Bourgeois Culture and the Department Store, 1869-1920*, Princeton, Princeton University Press, 1981.

¹⁶⁹ Au Printemps, « Été », Section « Pour le confort de vos déplacements », 1932, p. 77. En ligne (Portail des bibliothèques spécialisées de la ville de Paris).

¹⁷⁰ La Samaritaine, « Pour le scoutisme et le camping », p. 2, 1933. BNF (Fol wz 220).

¹⁷¹ *La Mode illustrée*, « Une nouveauté. Table pliante de voyage », n°33, 14 août 1904, p. 397.

boîte, ce qui représente plus de onze fois le coût d'un kilogramme de pain à cette période¹⁷². De même, la « mallette-table Kiss Ply » vendue par le Bon Marché en 1929 dans sa version la plus complète coûte 565 francs, ce qui équivaut à 91 heures de travail pour un ouvrier menuisier à Paris à cette époque¹⁷³. Le nouveau matériel du pique-nique relève ainsi d'une industrie du luxe, et donc de prestige social. Il est réservé aux classes fortunées sans être indispensable à la pratique du repas champêtre.

En plus de proposer du matériel qui modifie la pratique du déjeuner sur l'herbe en offrant la possibilité de déguster des plats chauds sur une table, l'industrie du pique-nique s'apparente à une industrie du luxe puisqu'elle met sur le marché des objets sans utilité nouvelle, si ce n'est le plaisir du gadget. C'est par exemple le cas des couverts de pique-nique, pour lesquels la fourchette et le couteau s'emboîtent pour ne former qu'un seul manche, et qui apparaissent dans les catalogues commerciaux des grands magasins au début du XXe siècle. Le brevet déposé en 1896 par Ella Lapp ne parvient pas réellement à justifier l'utilité de cette invention, si ce n'est pour « éviter le désagrément causé par les couteaux et fourchettes de la maison, si inconfortables à transporter à cause de leur rigidité¹⁷⁴ ». En réalité rien ne rend le couvert de pique-nique plus souple que tout autre couvert puisqu'il est fait de métal avec manche en ivoire, celluloïd ou gomme durcie. Cette invention n'est donc pas créée pour rendre la pratique du repas champêtre plus confortable, mais bien pour étendre la collection de couverts des familles fortunées en en proposant un spécialement pour le plein air. Le luxe de cet objet redouble lorsque les fabricants choisissent de le confectionner avec des matériaux précieux comme c'est le cas du « Couvert à pique-nique Art Déco » en argent massif actuellement en vente par l'Atelier Thuret sur Proantic¹⁷⁵.

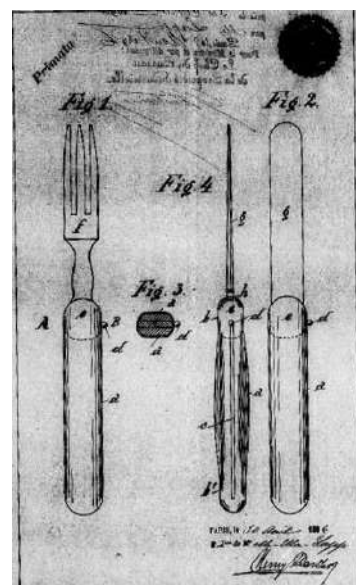


Figure 66 : Dessins explicatifs du brevet de 1896 pour les couverts pour pique-nique.

¹⁷² Le kilogramme de pain est vendu à 0.33 francs à Paris en 1896 selon PROUST, Pierre, « Le prix du kilogramme de pain à Paris de 1880 à 1936 », *Journal de la société statistique de Paris*, Tome 78, 1937, p. 106.

¹⁷³ Le salaire horaire d'un ouvrier menuisier à Paris en 1930 s'élève à 6.25 francs.

¹⁷⁴ Brevet n° 255983. *Couvert pour pique-nique*, 30.04.1896, Ella Lapp (représentée par M. Danzet, 19 rue Cambon à Paris), Paris, 19 rue Cambon. Figure 66.

¹⁷⁵ Figure 67.

Le plaisir du pique-nique par le gadget est parfois encore plus imaginatif. Dans son ouvrage *Paris-vivant. Les Coulisses de la Mode* (1888), Ali Coffignon mentionne une « Canne tire-bouchon, avec extracteur » qui est « indispensable à ceux qui vont dîner sur l'herbe », et une « Canne Robinson Crusoé avec cuiller, fourchette et couteau¹⁷⁶ ». Si Ali Coffignon ne donne aucune représentation de ce genre d'objet, son fonctionnement est compréhensible grâce à un exemplaire d'une « Canne à système de pique-nique datable de la fin du XIXe siècle » actuellement en vente sur Proantic par la Galerie Delalande¹⁷⁷. Nous comprenons ainsi que les couverts de pique-nique ainsi qu'une boîte pour le sel et le poivre sont contenus dans le pommeau en argent de la canne. Les objets spécifiques à la pratique du pique-nique qui se développent à partir de la fin du XIXe siècle relèvent ainsi d'une industrie du luxe en satisfaisant le consommateur pour le seul plaisir du gadget fait de matériaux précieux.



Figure 67 : Couverts à pique-nique art déco, 1^{ère} moitié du XXe, Confection allemande, Argent massif, Long : 15.5 cm, Actuellement en vente chez Atelier Thuret (Coslédää) sur Proantic.



Figure 68 : Canne à système de pique-nique, Fin XIXe siècle, Confection anglaise, Bambou, Long. : 93 cm, Actuellement en vente chez Galerie Delalande (Paris) sur Proantic.

¹⁷⁶ COFFIGNON, Ali, « XVII. Accessoires masculins », dans *Paris-vivant. Les Coulisses de la Mode*, Paris, Librairie Illustrée, 1888, p. 228.

¹⁷⁷ Figure 68.

Un dernier objet est à aborder lorsque l'on traite du luxe du repas champêtre : le panier de pique-nique. Il se différencie des paniers dit « pique-nique » abordés précédemment car, contrairement à eux, ce ne sont pas de simples paniers d'osier sans destination particulière, mais bien des accessoires uniquement conçus pour le repas champêtre. Comme le montre le tableau suivant, cet accessoire apparaît dans les catalogues commerciaux des grands magasins parisiens à partir des années 1890, avant de devenir largement présent dans les années 1900, puis systématiquement vendu à partir de la fin des années 1920. Nommé « Buffet de voyage » ou « Panier de voyage » avant la Première Guerre mondiale, il ne commence à être désigné par l'expression « pique-nique » qu'à partir des années 1920.

Nom du magasin vendeur (avec années des catalogues consultés)	Année de la première apparition du panier de pique-nique	Nom donné au panier pour le pique-nique	Prix du panier de pique-nique pour quatre personnes
A la ménagère (1882-1923)	1890	« Buffet de voyage »	32.50 francs
Manufrance (1890-1925)	1890	« Panier de voyage »	25 francs
Au Bon Marché (1869-1939)	1891	« Buffet de voyage »	35 francs
Grand Bazar de l'Hôtel de Ville (1900-1939)	1902	« Buffet de voyage »	32 francs
Allez frères (1887-1934)	1906	« Buffet de voyage »	22.75 francs
Galleries Lafayette (1902-1939)	1909	« Buffet de voyage » « Pique-nique »	39 francs
Au Printemps (1869-1939)	1927	« Pique-nique »	150 francs

Figure 69 : Tableau récapitulatif des premiers paniers de pique-nique dans les grands magasins parisiens

Le panier de pique-nique peut lui aussi être considéré comme un gadget puisqu'il contient dans un espace réduit toute la vaisselle et les couverts nécessaires pour un repas champêtre, généralement pour deux à six personnes. Il n'apporte aucune utilité supplémentaire par rapport à un panier à tout faire rempli avec des accessoires classiques. Le rôle de cet accessoire relève de la classification sociale, et non d'un but utilitaire¹⁷⁸. Comme les couverts

¹⁷⁸ Sur l'enjeu social des biens de consommation, lire DOUGLAS, Mary, ISHERWOOD, Baron, *The World of Goods : Towards an Anthropology of Consumption*, Londres-New York, Routledge, 1979. L'analyse des auteurs dépasse la fonction utilitaire de la consommation pour la percevoir comme un langage permettant aux individus de revendiquer leur appartenance à un certain groupe social. C'est une thématique qui a été étudiée pour les

dédiés au pique-nique, le panier de pique-nique répond au besoin des familles fortunées cherchant à se distinguer socialement en possédant un accessoire spécifique au repas champêtre. Les élites peuvent ainsi continuer à déjeuner sur l'herbe sans craindre d'être associées à la popularisation récente de cette pratique¹⁷⁹. En s'adressant aux classes moyennes¹⁸⁰, le guide Tinnenbrock de 1885, déconseille ainsi l'utilisation de ces paniers de pique-nique¹⁸¹ :

« Nous savons parfaitement que plusieurs maisons d'articles de voyage vendent des buffets de campagne tout préparés, au point de vue du matériel à emporter ; mais ces buffets ont le double désavantage, d'abord, d'être presque toujours très mal organisés, et, ensuite, de coûter extrêmement cher. »

L'auteur recommande alors aux promeneurs de s'équiper d'un panier en osier classique rempli de vaisselle et de couverts en fer-blanc pour leur légèreté et leur solidité. Dans un numéro de *La Mode Illustrée* de 1907, un article intitulé « Conseils aux Maîtresses de Maison pour organiser un pique-nique » recommande la même organisation et réserve les paniers tout préparés « aux raffinés qui dédaigneraient ce matériel simplifié¹⁸² ». Le panier de pique-nique est en effet financièrement inabordable pour les classes populaires. Comme le montre le tableau, cet accessoire pour quatre couverts coûte environ 30 francs pendant la Belle Époque, soit ce que gagne un ouvrier menuisier à Paris en 37.5 heures de travail¹⁸³. Après la Première Guerre mondiale, le prix de cet objet atteint la centaine de francs, et peut même dépasser les 500 francs pour les versions les plus complètes¹⁸⁴, alors que



Figure 70 : Panier de pique-nique en 1927 dans le catalogue du Printemps.

vêtements par ROCHE, Daniel, *La culture des apparences : une histoire du vêtement : XVIIe-XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, 1989.

¹⁷⁹ Lire le chapitre 2, partie I.

¹⁸⁰ La préface assure que les excursions proposées sont prévues pour ne pas coûter plus de dix francs par personne, voyage et nourriture compris.

¹⁸¹ TINNENBROCK, Raoul, *Le Nouveau Guide*, op. cit., p. 32.

¹⁸² An., « Conseils aux Maîtresses de Maison pour organiser un pique-nique », *La Mode illustrée*, art. cit., p. 328.

¹⁸³ Le salaire horaire d'un ouvrier menuisier à Paris en 1913 s'élève à 0.80 franc selon CHAULANGES, Martial, SEVE, Roger, MANRY, André-Georges, *Textes historiques 1914-1945, op. cit.*, p. 42.

¹⁸⁴ Un des paniers de pique-nique vendu par le Printemps en 1927 coûte 505 francs pour quatre personnes. Au Printemps, « Été », 1927, page non renseignée. En ligne (Portail des Bibliothèques spécialisées de la Ville de Paris). Figure 70.

le salaire horaire d'un ouvrier menuisier s'élève à 4 francs en 1925¹⁸⁵. Le panier de pique-nique est ainsi un objet de prestige. Cela se traduit par exemple dans le fait qu'il constitue la plus haute récompense remise lors de certaines compétitions. C'est le cas du concours d'aménagement de bateaux qui a lieu en juillet 1913 à Nantes, où le Comité nautique offre en guise de premier prix pour la catégorie des « Bateaux à l'aviron » un « panier pique-nique pour deux personnes¹⁸⁶ ». Le chic des malles pour repas champêtre est d'autant plus remarquable lorsqu'elles sont conçues par des magasins de luxe. C'est ce que montre un catalogue de vente de 1906 de la maison Louis Vuitton consacré aux automobiles¹⁸⁷. Y sont présentés deux véhicules conçus pour l'excursion contenant de quoi camper et pique-niquer¹⁸⁸. Comme le montrent les images ci-contre, des tissus peuvent être tendus autour de l'automobile pour installer des lits et des tables. Les accessoires de pique-nique sont contenus dans des coffrets très complets se logeant sous les sièges de la voiture et contenant plusieurs types d'assiettes, de couverts et de boîtes métalliques. Une glacière maintenant les boissons au frais est également présente dans ces automobiles de camping. Quelques années



Figure 71 : Véhicules d'excursion et leurs accessoires de pique-nique proposés par le catalogue Louis Vuitton de 1906.

¹⁸⁵ CHAULANGES, Martial, SÈVE, Roger, MANRY, André-Georges, *Textes historiques 1914-1945*, op. cit., p. 42.

¹⁸⁶ « Concours d'aménagement de bateaux », *Revue du Touring Club de France*, Juillet 1913, p. 298.

¹⁸⁷ Louis Vuitton, « Automobile department », 1906, En ligne (Portail des bibliothèques spécialisées de la ville de Paris).

¹⁸⁸ Voir figure 71.

plus tard, Louis Vuitton continue à s'adresser à l'élite de l'élite en répondant à des commandes princières. C'est ainsi que la maison fabrique au maharadja Sayajirao Gaekwad III un « Tea-case », qui est une malle spécifique à la consommation d'un goûter¹⁸⁹. Louis Vuitton crée la même année pour le prince d'Egypte Youssouf Kemal une malle de pique-nique contenant une cinquantaine d'éléments en argent¹⁹⁰.



Figure 72 : Tea-case Louis Vuitton en cuir grainé ayant appartenu à Sayajirao Gaekwad III, maharadja de Baroda, 46x19x33 cm, 11 kg, 1926.



Figure 73 : Malle pour pique-nique Louis Vuitton en toile Monogram ayant appartenu au prince Youssouf Kemal, 71x27x25 cm, 12,6 kg,

Le matériel de pique-nique qui apparaît sur le marché à partir du tournant du XXe siècle relève ainsi d'une industrie du luxe. Tout en étant coûteux, les accessoires vendus n'ont rien d'indispensable à la pratique du repas champêtre. En cherchant à rendre la pratique de l'excursion plus confortable, l'industrie du déjeuner de plein air éloigne cette pratique de son essence originelle. La relative simplicité des repas froids sur l'herbe laisse place à des pique-niques où une panoplie d'accessoires permet de manger chaud en mettant les pieds sous la table. Si la pratique du repas champêtre évolue, *a minima* pour les familles les plus fortunées, la mentalité des pique-niqueurs semble quant à elle rester la même. Ils étaient en effet déjà à la recherche d'une nature domestiquée au XIXe siècle. L'essor industriel leur a seulement permis d'accomplir ce désir en estompant encore plus les contraintes naturelles.

¹⁸⁹ *Louis Vuitton : volez, voguez, voyagez*, Cat. exp. [Paris, Galeries nationales du Grand Palais, du 4 décembre 2015 au 21 février 2016], Paris, Flammarion, 2016, p. 119. Figure 72.

¹⁹⁰ *Ibid.* p. 120. Figure 73.

Le second XIXe siècle et le premier XXe siècle correspondent ainsi à une mise du pique-nique sur le marché. S'il n'existe aucune économie propre au déjeuner sur l'herbe au cours du premier XIXe siècle, les Parisiens de cette époque soutiennent tout de même les commerçants locaux en s'approvisionnant auprès des épiceries de Paris et de ses environs, et auprès des marchands ambulants présents dans certains espaces verts. À partir du second XIXe siècle, les commerçants parisiens s'adaptent de plus en plus à l'engouement du pique-nique en proposant des aliments et des services spécifiques à cette pratique. L'économie développée autour du repas champêtre change alors d'échelle au premier XXe siècle puisque le pique-nique entre à cette période dans la sphère industrielle. Que ce soit pour les commerces alimentaires du second XIXe siècle ou pour l'industrie de luxe du XXe siècle, l'objectif recherché semble le même : élargir le marché vers le plein air nouvellement à la mode.

Conclusion

Cette étude du déjeuner sur l'herbe éclaire l'ambiguïté des relations que les Parisiens du XIXe et premier XXe siècle entretiennent avec la modernité. Tout en ayant pour origine le rejet des transformations urbaines rapides que connaît le Paris du XIXe siècle, la pratique du déjeuner sur l'herbe repose elle-même sur des innovations propres à l'ère contemporaine. C'est le cas des nouveaux moyens de transport sans qui les citadins n'auraient pas pu accéder à une campagne agreste avec autant de facilité. Le repas champêtre est par ailleurs lui-même l'initiateur d'un grand nombre de mutations. Il dessine tout d'abord un nouveau visage à la périphérie de la capitale en la transformant en espace récréatif. La présence des Parisiens dans les environs de Paris encourage alors localement l'essor d'une économie alimentaire. Le goût pour le pique-nique est également à l'origine de mutations matérielles en incitant le développement d'un nouveau secteur industriel.

Le chapitre 1 m'a permis de mieux définir cette activité au regard de la pratique de la partie de campagne, puisque le repas champêtre est le mode d'alimentation type du dimanche passé dans les environs de Paris. Plus qu'une manière de se nourrir, le déjeuner sur l'herbe est un loisir en soi. Il nécessite une organisation à l'échelle de la journée et est souvent perçu comme le moment culminant des excursions. Le chapitre 2 analyse le déjeuner sur l'herbe comme un nouveau loisir en retraçant l'évolution de son engouement au cours du XIXe siècle. La pratique semble devenir de plus en plus systématique pour finalement s'ancrer dans les mœurs parisiennes. Cette massification est permise par les nouveaux moyens de transport, le chemin de fer et la bicyclette principalement. Ceux-ci ouvrent de nouveaux horizons aux excursionnistes, faisant alors évoluer la géographie du repas champêtre. La démocratisation de cette activité a cependant été nuancée au profit de l'appropriation du déjeuner sur l'herbe par les classes populaires. Si une démocratisation des espaces est observable, les petites gens effectuent des repas de plein air dès la fin du XVIIIe siècle. Cette pratique ne s'est donc pas transmise des élites aux classes laborieuses. Celles-ci s'approprient néanmoins le déjeuner sur l'herbe puisque cette pratique leur est de plus en plus associée. Le chapitre 3 démontre que si le repas de plein air est autant en vogue au XIXe siècle, c'est qu'il permet de répondre au besoin de nature des Parisiens supportant mal l'urbanisation et l'industrialisation grandissante de leur

ville. Déjeuner sur l'herbe permet de fuir l'urbain afin de renouer avec une campagne jugée bienfaisante. En raison de l'extension de Paris au XIXe siècle, les pique-niqueurs se rendent de plus en plus loin de la ville pour trouver le cadre propice à leur activité. Un idéal champêtre, à mi-chemin entre la nature « sauvage » et celle domestiquée, est effectivement attendu des citadins déjeunant sur l'herbe. Les individus souhaitent être confrontés à une campagne « vierge » et dépayssante tout en restant accueillante. Si les pique-niqueurs prônent un retour à la nature, la massification de leur loisir est en même temps génératrice de tensions d'ordre social et environnemental mettant en danger l'idéal champêtre désiré. Au tournant du XXe siècle, les environs de Paris ne suffisent plus à satisfaire le désir de nature des Parisiens justement à cause de l'industrialisation, de l'urbanisation et de la trop grande fréquentation de la périphérie parisienne. Si la vogue du déjeuner sur l'herbe change de cap, les Parisiens du XXe siècle ne boudent pas ce loisir pour autant. C'est notamment ce que montre le chapitre 4 qui est centré sur la marchandisation du pique-nique. Il a été démontré qu'aucune organisation commerciale spécifique à ce loisir n'existe au premier XIXe siècle. Les pique-niqueurs de cette période soutiennent seulement les épiceries locales et les marchands ambulants des espaces verts en s'approvisionnant auprès d'eux. Si une économie de l'excursion se développe à partir des années 1830, il faut attendre le second XIXe siècle pour que les commerçants et les restaurateurs s'adaptent spécifiquement à la pratique du repas champêtre en proposant de nouveaux aliments et services. À partir du tournant du XXe siècle, l'économie du déjeuner sur l'herbe prend une autre ampleur en entrant dans le secteur industriel. L'évocation textuelle ou visuelle du pique-nique est en effet utilisée à cette période par certaines entreprises dans un objectif publicitaire pour mieux promouvoir des produits qui ne sont pas toujours liés à la pratique du repas champêtre. Une industrialisation du déjeuner sur l'herbe est ensuite visible dans l'apparition sur le marché de matériel spécifique à ce loisir. Certains de ces nouveaux objets, tels que les réchauds, les thermos, les conserves à chauffer et les tables pliantes, modifient la pratique du pique-nique en offrant la possibilité d'être plus indépendant des contraintes naturelles. D'autres objets, tels que les couverts et les paniers de pique-nique, relèvent du luxe sans autre utilité que le plaisir du gadget.

En plus d'avoir fondé les bases de la pratique moderne du repas de plein air, le déjeuner sur l'herbe des XIXe et premier XXe siècle laisse un héritage mémoriel intéressant à mentionner. En témoigne un prospectus publicitaire des années 1970 conservé à la bibliothèque



Figure 1 : Prospectus publicitaire pour la Tacitine, années 1970.
Bibliothèque Forney (ICO THEMA TABL Pique-nique).

Forney, faisant la promotion d'un produit pharmaceutique nommé « Tacitine »¹. Outre le fait que l'iconographie du pique-nique conserve sa fonction commerciale au second XXe siècle, il est intéressant de constater que la rhétorique utilisée est celle de la dégradation des mœurs qui est symbolisé à travers l'évolution de la pratique du repas champêtre. Les valeurs « d'hier » sont présentées en première page à travers l'iconographie d'un déjeuner sur l'herbe de la Belle-Époque où deux femmes de la haute société attendent qu'une servante ait terminé de disposer la vaisselle sur une nappe posée au sol. Les valeurs « d'aujourd'hui » sont illustrées à l'intérieur du prospectus par la reproduction d'une photographie du festival de Woodstock de 1969². Le premier plan montre des personnes comatant sur un sol à l'herbe salie tandis qu'une foule de personnes est visible jusqu'à l'horizon. Une inscription précise « Ce ne sont pas vos patients qui sont malades, mais les temps que nous vivons ». Le produit Tacitine aurait ainsi pour objectif d'aider ces personnes « à vivre leur époque ». La dernière page du prospectus précise les bienfaits de ce produit. L'image de déjeuner sur l'herbe du tournant du XXe siècle cherche ici à faire écho à une époque idéale d'harmonie et d'élégance qui ne serait pas celle des années 1970 jugée oppressante et décadente. Le repas champêtre de la Belle-Époque apparaît ainsi dans les mentalités du second XXe siècle comme le symbole d'un âge d'or révolu. Ce prospectus est par ailleurs intéressant pour illustrer la longue vie de certaines images. L'iconographie du déjeuner sur l'herbe de la première page est effectivement la réutilisation

¹ Figure 1.

² Je remercie Véronique Krien, bibliothécaire à la bibliothèque Forney, pour m'avoir soumis l'hypothèse que cette photographie pouvait représenter le festival de Woodstock.

d'une carte postale publicitaire de 1905 pour les chocolats et les cafés de la marque Trébucien également conservée à la bibliothèque Forney³.



Figure 2 : *Chocolat des gourmets. Cafés en grains. Café des gourmet*, Carte postale publicitaire pour la marque Trébucien, 1905.

Bibliothèque Forney (ICO CP Théma Alimentation 1).

Ces deux années de recherche ont été pour moi un pur bonheur. Elles m'ont permis d'enrichir mes connaissances sur une période et des thématiques qui me passionnent. Il a été également stimulant de voir mes compétences de recherche s'accroître de semaine en semaine. Je suis par ailleurs ravi que mon sujet ait multiplié les opportunités de partager des pique-niques avec mes proches. J'ai hâte d'ajouter une pierre à cet édifice de joyeux souvenirs en célébrant le 8 juillet prochain la fin de cette aventure avec mes camarades autour de l'art de la table qui me tient le plus à cœur.

³ Figure 2.

Sources

I. ARCHIVES

a. Archives de Paris

1/ Sous-série VM 90 : Parcs, jardins, bois, et squares

VM90 1 : « Aménagement des parcs, jardins et squares »

Règlement des Bois de Boulogne et de Vincennes et des Promenades intérieures de la Ville de Paris, 1921.

VM90 2 : « Aménagement des parcs, jardins et squares »

Quarante-neuf dossiers de demandes de vente au panier dans les Bois de Boulogne et de Vincennes, 1900-1902.

VM90 10 : « Aménagement des parcs, jardins et squares »

Trente-cinq dossiers de demandes d'autorisation de vente au panier pour les fêtes du 14 juillet et du Grand Prix, 1901-1902.

VM90 325 : « Chalets et restaurants »

Un ticket attestant l'autorisation de vendre sur la pelouse de l'hippodrome de Longchamp, bénéficiaire non renseigné, 1912.

VM90 332 : « Gestion du domaine de Bagatelle »

Rapport du Conseil Municipal de Paris au nom de la 3^e Commission sur le Bois de Boulogne, présenté par M. Jousset, 1908.

2/ Fond TRIBRIAND : Services techniques départementaux et municipaux

TRIBRIAND 262 : « Direction de l'Architecture – Ranelagh »

Dix-neuf dossiers de demandes d'autorisation de vente au panier sur les pelouses du parc du Ranelagh, 1884-1894.

TRIBRIAND 264 : « Direction de l'Architecture – Trocadéro »

Plainte du 29 avril 1903 sur l'entretien d'un passage couvert au parc du Trocadéro.

b. Archives départementales

1. *Archives du Val-de-Marne (Créteil)*

2FI/SaintMaur 480 : *Maison de repos des enfants de la Seine. 21, rue Edgard-Quinet. Le repas du dimanche.*

2FI/Champigny 598 : *Les Beaux Sites de la Marne. De La Varenne à Champigny. Souvenir de notre déjeuner sur l'herbe.*

2FI/Nogent 702 : *Les Bords de la Marne. Déjeuner sur l'herbe.*

2FI/SaintMaur 798 : *Colonie Scolaire de Saint-Maur 1908. Excursion-Déjeuner dans la Forêt d'Eu.*

2. *Archives des Hauts-de-Seine (Nanterre)*

9FI/PLE_145 : *Robinson. Déjeuner champêtre dans les bois d'Aulnay, 1900.*

9FI/PLE_263 : *Robinson. Départ d'une course à Anes, 1900.*

9FI/PLE_267 : *Robinson. Ah ! cette bûche, 1900.*

9FI/SCL_402 : *Saint-Cloud. L'Oasis. Le Repos du dimanche, 1900.*

9FI/SCL_506 : *Parc de Saint-Cloud. La pelouse de la lanterne, 1900.*

9FI/SCL_554 : *Saint-Cloud. Chalet du Fer à Cheval. Allée montant à la Lanterne, 1900.*

9FI/CHA_581 : *Chaville. Les Bords de l'Étang de l'Ursine, le Dimanche, 1900.*

9FI/CHA_582 : *Chaville. Étang de l'Ursine, 1900.*

9FI/SCL_675 : *Le Parc de St Cloud avant la Révolution. Le Parc aux chèvres. Maison du Garde [Reproduction d'une gravure], 1900.*

9FI/SCL_670 : *La lanterne de Diogène en 1820 d'après Develly, 1900.*

3. *Archives de Seine-Saint-Denis (Bobigny)*

2FI Saint-Ouen/48 : *Saint-Ouen. Plaisirs d'été. Un goûter sur l'herbe dans l'Île. Tout plaît ici, tout enchante, Chacun y vit satisfait, 1914-1918.*

4. *Archives de Seine-et-Marne (Dammarie-les-Lys)*

2FI 194 : *Barbizon-Fontainebleau. Carrefour du Bas-Bréau.*

2FI 3128 : *Fontainebleau. Hôtel du Lion d'or.*

2FI 3135 : *Fontainebleau. Rue de France et garage d'automobiles de l'Hôtel du Cadran Bleu, 1902.*

2FI 10103 : *Barbizon. Route de Chailly.*

2FI 10922 : *Fontainebleau. Entrée de la Grande Rue, 1903*

2FI 10967 : *Fontainebleau. La Grande Rue et l'Hôtel du Cadran Bleu, 1912.*

2FI 10978 : *Fontainebleau. Grand Hôtel du Cadran Bleu. Sa terrasse ombragée.*

2FI 11177 : *Barbizon. La buvette du Bas-Bréau.*

2FI 17661 : *Fontainebleau. Café du Cadran Bleu et de la Poste, Thibault (ED), Fontainebleau, 1904.*

2FI 17869 : *Pontcarré. Prairie pour repas champêtre du restaurant Tribout. Le poirier, 1911.*

5. *Archives des Yvelines (Montigny-le-Bretonneux)*

3Fi137 128 : *Maisons-Laffitte. Le camp. Repas sur l'herbe, 1900-1909.*

c. Archives de la Bibliothèque Nationale de France

Catalogues commerciaux de La Samaritaine, 1879-1939 (Fol wz 220).

d. Archives des bibliothèques de la Ville de Paris

1/ Bibliothèque Forney

CC 1882 Plano 1 : Catalogues commerciaux parisiens

Catalogues Félix Potin, 1882-1923.

Fond iconographique : Dossier « Étiquettes de fromages », issu de BORDET, Daniel, *Mille et une étiquettes de fromage*, Vaux-sur-Seine, Dabecom, 2008.

G39 : *Le Touriste. Camembert des fermes de Normandie*, Gournay, Bénard, vers 1900.

G44 : *Camembert extra des fins Gourmets*, Marque déposée, Paris, Poly, vers 1900.

ICO PUB Alim 1 : Chocolat et chocolatiers

Publicité pour le chocolat au lait Dauphinet, Chocolat « Cémoi » Grenoble, 1933.

ICO CP Théma Alimentation 1

Carte postale de Chocolat-Vinay, Série 1, Sujet n°2, avant 1904.

Chocolat des gourmets. Cafés en grains. Café des gourmet, Carte postale publicitaire pour la marque Trébucien, 1905.

ICO CP Théma Vol. 3 : Cartes postales « Bois de Boulogne et de Vincennes »

366. *Paris - Bois de Boulogne. Le Dimanche autour du grand lac*, C. M., Début XXe.

32. *Paris - Bois de Boulogne. Stéréo « Le Merveilleux »*, Brevet déposé ELD Paris, Début XXe.

ICO CP Courant Vol. 4-2 : Cartes postales « Jardins du VI^e au XIV^e arr. »

930. *Bois de Vincennes. La pelouse de Fontenay*, EM.

607. *Bois de Vincennes. Le Lac de St-Mandé*, 1910.

252. *Bois de Vincennes artistique. Les pelouses (en confidence)*, 1908.

Visite de SM Alphonse XIII à Paris. Revue de Vincennes – Au pied des Tribunes, CLC.

ICO CP Courant Vol. 4-3 : Cartes postales « Jardins du XIV^e au XVI^e arr. »

1090. *Paris - Le Bois de Boulogne. La Pelouse au Bord du Lac*, 1911 ?

645. *Paris. Le Square Cambronne*. G. I., 1907.

ICO CP Courant Vol. 4-4 : Cartes postales « Jardins du XVI^e au XX^e arr. »

Le Bois de Boulogne, un jour de Courses. En attendant la fin des Courses, Spido Gaumont, BF Paris.

1. *Le Bois de Boulogne, un jour de Courses. Aux environs du Champ de Courses*, Spido Gaumont, BF Paris.

Le 1^{er} mai à Paris. Un coin bien paisible du Bois, ELD.

104. *Paris - Passy (Le Ranelagh)*, Tournant 20^e ?

503. *Paris - Pelouse du Ranelagh*, LL., L'imp. Nouvelle Photographique Paris, 1907.

Paris-Passy. La Muette, la Pelouse, Coll. ND Phot.

ICO CP Courant Vol. 4-5 : Cartes postales « Jardins du XIX^e au XX^e arr. »

210. *Paris XIX. Buttes Chaumont. Les Bateaux-passeurs*, 1908.

Paris XIX. Buttes Chaumont. Les pelouses au 14 Juillet., E. V.

ICO CPTMA 80 Vol. 11 : Cartes postales « Sports et loisirs »

1671. *Bois de Meudon-Clamart. Les jeux au bord de l'étang*, E. M., 1904.

42. *Bois de Verrières. Un déjeuner sur l'herbe*, Genre Bromure Viré, Coll. F. Fleury, 1908.

Créteil-Bonneuil. La Marne près de l'Arche de Noël, LL., vers 1900.

39. *De la Varenne à Champigny. Déjeuner sur l'herbe*, P. Marmuse, 8 octobre 1906.

455. *Le Repos hebdomadaire*, J. H., 8 octobre 1912.

156. *Les bords de la Marne. Déjeuner sur l'herbe*, E. M., Juillet 1906.

ICO THEMA TABL : Pique-nique

« Les Déjeuners en plein air à l'exposition », *L'Illustration*, N° non renseigné, Paris, 1937.

Prospectus publicitaire pour la Tacitine, années 1970.

PER RES FOL D 70 : Le Moniteur de la Mode (Planches 1897-1899)

Planche n°19, datée de 1898. Costume d'excursion et panier de voyage.

RES ICO 5001 1 Oblong : Imprimerie Champenois 1. Vers 1890-1910

Feuillet 33 : Menu publicitaire pour le Champagne G. H. Mumm & Co.

Feuillet 43 : Chromolithographie publicitaire espagnole pour le « Pedid Conac Bisquit ».

Feuillet 63 : Étiquettes pour fruits confits « Crosse & Blackwell ».

Feuillet 95 : « La dînette en Montagne », Chromolithographie publicitaire pour le cacao Van Houten.

Feuillet 98 : Étiquettes pour le chocolat Suchard.

RES ICO 5001 2 Oblong : Imprimerie Champenois 2. Vers 1890-1910

Feuillet 124 : Deux publicités pour les chocolats Suchard en forme d'éventail et de maison.

RES ICO 8569 : Chromolithographies personnalisées

The Gipsy party (Thames), Chromolithographie publicitaire pour les biscuits Huntley & Palmers, tournant XXe s.

The picnic (Epping forest), Chromolithographie publicitaire pour les biscuits Huntley & Palmers, tournant XXe s.

Cresca Figs, Menu publicitaire pour les fruits Cresca Figs de Reiss & Brady, 9x14 cm, début XXe s.

RES ICO 8966 37 : Collection André Seigneur. Épicerie

Publicité pour la marque Olida représentant le casse-croûte d'un garde champêtre, Tirée sur papier journal, 1921.

2/ Bibliothèque Historique de la Ville de Paris (Fonds des « Éphémères des commerces et des produits alimentaires »)

I/ Épiceries. Commerces à succursales

8 DEP 009 1013 : Au Gourmand Corcellet, Catalogues, Alimentation générale, 1905-1931.

4-DEP-009-0751 : D. Couté, Catalogues, Alimentation générale, 1898-1915 / 1926-1929.

4-DEP-009-0065 : ———— , Prospectus, Publicités pour des services, vers 1905 / 1925-1930.

8-DEP-009-0047 : Julien Damoy, Catalogues, alimentation générale, 1894-1899.

4-DEP-009-0039 : ———— , Catalogues, alimentation générale, 1903-1909.

4-DEP-009-0040 : ———— , Catalogues, alimentation générale, 1910-1921.

4-DEP-009-0083 : Fauchon, Catalogues alimentation générale, 1905-1914.

8-DEP-009-0409 : ———— , Emballages, vers 1900.

8-DEP-009-0090 : A. Lair, Catalogues, 1900-1904.

8-DEP-009-0070 : F. Luce, Catalogues, 1901-1904.

8-DEP-009-0071 : ———— , Catalogues, 1905-1911.

8-DEP-009-0036 : Félix Potin, Publicités pour des services. Préparation de pique-nique, 16 août 1927.

4-DEP-009-0032 : ———— , Buvards publicitaires, 1901-1935.

4-DEP-009-0021 : ———— , Prospectus. Boucherie, charcuterie, 1907-1985.

4-DEP-009-0142 : SADLA : Société Auxiliaire De L'Alimentation, Catalogues commerciaux, 1909-1914.

II/ Épiceries. Paris

8-DEP-009-0135 : A la semeuse, Société générale des produits alimentaires de luxe, 1906-1907.

4-DEP-009-0108 : H. Bardou, 1907-1935.

4-DEP-009-0110 : Battendier, 1912-1934.

4-DEP-009-0165 : Billoué, vers 1902-1905.

4-DEP-009-0138 : Braun, Au port du Havre, puis B. Martin, puis Chevallier et Braun, 1901-1913 / 1918-1922.

4-DEP-009-0107 : Carnet et Saussier, 1861-vers 1910.

4-DEP-009-0126 : Carraton, puis Lassalle et Lucas, Halles de Passy, 1902.

8-DEP-009-0165 : Chevet, vers 1890.

8-DEP-009-0169 : J. Deshayes, puis F. Moreau, vers 1905.

8-DEP-009-0120 : Gilot, Au port du Havre, vers 1895-1911.

8-DEP-009-0473 : Guilles, 1924.

4-DEP-009-0109 : Constant Hurand, 1899-1910.

4-DEP-009-0139 : T. Lamotte, 1890-1906.

8-DEP-009-0132 : L. Lamy, Grande épicerie du Bon Marché, 1901-1905.

4-DEP-009-0212 : Leguerrier, puis Renard, vers 1905.

4-DEP-009-0468 : E. Moitrier, 1902-1910.

4-DEP-009-0151 : P. Moreau, 1908-1913.

4-DEP-009-0174 : Léon Puis, puis César Monnet, 1902-1906.

8-DEP-009-0080 : Ernest Olida, Catalogues commerciaux, 1896-1917.

8-DEP-009-0089 : —————, Emballages de saucisson, vers 1905.

4-DEP-009-0145 : L. Oudin, puis A. Moutié, 1902-1904.

8-DEP-009-0121 : E. Paupardin, vers 1905.

8-DEP-009-0107 : Terminus-Hotel, 1902-1909.

4-DEP-009-0127 : Thill, 1906-1913.

8-DEP-009-0157 : Velly, vers 1905.

4-DEP-009-0162 : Autres épiceries du VI^e arrondissement, vers 1880-1911 / 1923-1931.

4-DEP-009-0184 : Autres épiceries du VIII^e arrondissement, 1902-1906.

4-DEP-009-0178 : Autres épiceries du XVI^e arrondissement, vers 1905-1917 / 1930-1936.

4-DEP-009-0133 : Autres épiceries du XVII^e arrondissement, 1902-1912 / 1933-1934.

III/ Épiceries. Banlieue

8-DEP-009-0179 : Julien Ciry, Neuilly-sur-Seine, 1903-1905.

8-DEP-009-0180 : N. Singeot, Neuilly-sur-Seine, 1903-1906.

IV/ Charcuteries. Paris

4-DEP-009-0622 : A. Coleman, 1888-1889.

8-DEP-009-0696 : M. Dalaudier (Ancienne maison Dubray - Charcuterie Saint-Paul), 1913.

8-DEP-009-0692 : E. Jumin, 1906.

V/ Commerces de conserves. Paris

4-DEP-009-0124 : William Saurin, 1911-1914.

4-DEP-009-0556 : H. Vegnet, puis E. Gay (Maison Petitjean), Catalogues 1905-1914.

VI/ Producteurs et marques alimentaires. Viandes et charcuteries

8-DEP-009-0984 : Édouard Artzner, vers 1900.

VII/ Producteurs et marques alimentaires. Produits en conserve

8-DEP-009-0029 : A. Gringoire, 1909.

4-DEP-009-0759 : Rödel et Fils Frères, 1878-1906.

4-DEP-009-0760 : Charles Yaune (La Semeuse du Périgord), 1924-1928.

VIII/ Magasins de nouveautés et grands magasins parisiens

4-DEP-006-0698 : À la ménagère, 1882-1923.

4-DEP-006-0744 : À l'économie ménagère, 1903-1909.

4-DEP-006-0508 – 4-DEP-006-0521 : Allez frères, Au Châtelet, 1887-1934.

4-DEP-006-0123 ; 8-DEP-006-0255 : Galeries Lafayette, 1902-1939.

4-DEP-006-0748 : Grand Bazar de la rue de Rennes, 1906-1913.

4-DEP-006-0062 : Grands magasins Dufayel, 1907-1929.

2-DEP-006-0197 : Grands magasins de la Place Clichy, 1887-1925.

4-DEP-006-0599 – 4-DEP-006-0603 : Old England, 1890-1932.

e. Archives de l'Assistance Publique – Hôpitaux de Paris (Le Kremlin-Bicêtre)

1/Comptes-rendus annuels d'activité des établissements de l'AP-HP (1893-1944)

Dépouillement effectué en ligne sur le site des archives de l'AP-HP.

2/Administration du quartier des aliénés

1831 W 2 : Fonctionnement et organisation (1805-1903).

1831 W 4 : Relation aux structures extérieures et visites de l'établissement par des personnalités (1850-1901).

1831 W 15 à 16 : Dossiers administratifs d'aliénés (1851-1921).

3/Hôpital de la Salpêtrière

9L23-9L24 : Revues de presse.

9 L 144 : Fêtes et divertissements (1872-1911).

9 L 143 : Comptabilité (1890-1956).

- Cantine, bilan d'exploitation de la cantine : notes (1890).

4/Bicêtre. Hospice de la vieillesse (Hommes)

9 L 47 : Activité et fonctionnement de l'établissement.

- Affaires générales, comptes-rendus sur les événements survenus dans l'établissement : notes et articles de presse (1902-1944).
- Fêtes et divertissements (1886-1913).

f. Archives de la bibliothèque Alain Desrosières (INSEE)

Fp – 01 : *Recherches statistiques*, Ville de Paris et département de la Seine, 1821-1936.

S-FRA R19 1880 : *Annuaire statistique de la ville de Paris*, publiés par la préfecture de la Seine, Paris, Imprimerie Nationale, 1880-1991.

g. Archives de la Préfecture de Police

DA 30 : Dossier sur l'incident du train de Meudon le dimanche 8 mai 1841.

DB 513 : *Chemin de fer parlementaire de la place de la Concorde aux deux Chambres, avec ou sans embranchement sur Marly-le-Roi, Avant-projet extrait du mémoire justificatif*, Paris, Lahure, 1875.

II. IMPRIMÉS

a. Littérature fictionnelle

1/ Romans et nouvelles

An., *Promenades amusantes d'une jeune famille dans les environs de Paris ; avec des remarques historiques et des anecdotes sur les lieux les plus célèbres*, Paris, Blanchard, 1816.

An., *Un voyage à Paris, ou Le Paris des enfants avec ses environs : album composé de 32 sujets dessinés d'après nature*, Paris, Haguenthal, 1850.

BERTHET, Élie, *Une Maison de Paris*, Tome 3, Paris, Passard, 1848.

BEYLE, Henri (dit Stendhal), *Lamiel* [1839-1842], Paris, Librairie Moderne, 1889.

CLARETIE, Jules, *Les Amours d'un interne*, Paris, É. Dentu, 1881.

COPPÉE, François, *Les Deux communions*, dans *Œuvres complètes, Prose*, Tome IX, Paris, A. Houssiaux, 1904, pp. 279-290.

DOURLIAC, Arthur, *Ma Petite*, Paris, Hachette et Cie, 1905.

DUCRAY-DUMINIL, François Guillaume, *Les Soirées de la chaumière, ou Les Leçons du vieux père*, Tome deuxième, Paris, Leclere, 1844.

DUPUIS, Eudoxie, *Le Page de Napoléon*, Paris, Delagrave, 1896.

GASTYNE, Jules de, *En flagrant délit : roman parisien*, Paris, É. Dentu, 1887.

GIRARDIN, Jules, *Le Commis de M. Bouvat*, Troisième édition, Paris, Hachette et Cie, 1909.

GONCOURT, Edmond et Jules de, *Germinie Lacerteux* [1865], Paris, Charpentier, 1889.

GRÉVIN, Alfred, HUART, Adrien, *Les Parisiennes*, Paris, Librairie Illustrée, 1878.

HERBAUT, R., *Mémoires d'un ménage parisien*, Tome 1, Bruxelles, A. Bluff, 1855.

HUGO, Victor, *Les Misérables* [1862], Partie 1, Paris, Ollendorff, 1904-1924.

HUYSMANS, Joris-Karl, *Les Sœurs Vatard*, Troisième édition, Paris, G. Charpentier, 1879.

KARR, Alphonse, *Hélène*, Paris, Calmann-Lévy, 1891.

KOCK, Charles Paul de, *Monsieur Dupont* [1823], Paris, G. Barba, 1849.

———, *La Pucelle de Belleville* [1834], Paris, G. Barba, 1849.

KOENIG, Frédéric, *Edmond, ou Les Tribulations d'un menteur*, Tours, A. Mame et Fils, 1877.

LÉVY, Jules, *Belles de jour et belles de nuits*, Paris, Flammarion, 1897.

MARIO, Marc, *Mariage in-extremis*, Tome premier, Paris, J. Rouff et Cie, 1900.

MARY, Jules, *La Bien-Aimée. Roman Parisien*, Paris, É. Dentu, 1885.

MAUPASSANT, Guy de, *Une Partie de campagne* [1881], Paris, Hachette, 1995.

———, *Les Dimanches d'un bourgeois de Paris* [1880], Paris, Ollendorff, 1906.

———, *À cheval* [1883], dans *Œuvres complètes illustrées de Guy de Maupassant*, Vol. 4, Paris, Conard, 1908, pp. 151-166.

———, *Regrets* [1883], dans *Œuvres complètes illustrées de Guy de Maupassant*, Vol. 10, Paris, Conard, 1908, pp. 255-267.

———, *Petit soldat* [1885], dans *Œuvres complètes illustrées de Guy de Maupassant*, Vol. 15, Paris, Conard, 1910, pp. 285-300.

RABAN, Louis-François, *L'Époux parisien, ou Le Bon homme*, Tome second, Paris, Locard et Davi, 1820.

REYBAUD, Louis, *Mathias l'humoriste*, Paris, Michel Lévy Frères, 1860.

ROUX, Marius, *Évariste Plauchu. Mœurs vraies du Quartier-Latin*, Paris, É. Dentu, 1869.

ZOLA, Émile, *Thérèse Raquin*, Paris, Librairie Internationale, 1867.

———, *Nana* [1880], Paris, Pocket, 2018.

———, *Au Bonheur des Dames*, Paris, G. Charpentier et E. Fasquelle, 1883.

2/ Poésies

MAUPASSANT, Guy de, « Une conquête », *Des vers* [1880], dans *Œuvres complètes illustrées de Guy de Maupassant*, Vol. 2, Paris, Conard, 1908, pp. 17-25.

PIEDAGNEL, Alexandre, « Déjeuner sur l'herbe », *Hier*, Paris, C. Motteroz, 1882.

C.M., *Les Goguettes de la Villette et des Faubourgs*, Paris, Locard et Davi, 1816.

VALABREGUE, Antony, « Le Dîner sur l'herbe », *Petits poèmes parisiens*, Paris, A. Lemerre, 1880, p.100-102.

3/ Chansons

DELORMEL et GARNIER (paroles), DESORMES (musique), *En revenant de la revue*, 1886.

BENECH, Ferdinand-Louis (paroles), BERNIAUX, Désiré (musique), *Mes petites ouvrières*, 1909.

BARNOLT et DEBAILLEUL, *Un Déjeuner sur l'herbe*, vers 1879.

b. Littérature autobiographique

1/ Mémoires

BERGON, Jeanne-Joséphine-Grâce (dite Comtesse du Pont), *Les Éphémères*, Paris, A. Everat et Cie, 1839.

DE PANGE, Pauline, *Comment j'ai vu 1900, Vol. 1, Comtesse Jean de Pange*, Paris, Grasset, 1962.

———, *Comment j'ai vu 1900, Vol. 2, Confidences d'une jeune fille*, Paris, Grasset, 1962.

FEUILLET, Octave, *Quelques années de ma vie*, Paris, Calmann-Lévy, 1894.

KOCK, Charles Paul de, *Mémoires de Ch.-Paul de Kock écrits par lui-même*, Paris, É. Dentu, 1873.

LE ROUX, Hugues, *Jeunes amours : mémoires d'un adolescent*, Paris, Calmann-Lévy, 1899.

MAUGNY, Albert de, *Souvenirs du Second Empire. La fin d'une société*, Paris, E. Kolb, 1890.

SAINT-ELME, Ida, *Mémoires d'une contemporaine, ou Souvenirs d'une femme sur les principaux personnages de la République, du Consulat, de l'Empire, etc.*, Tome premier, Paris, Ladvocat, 1827.

TABARIES DE GRANDSAIGNES, Edouard de, *Souvenirs des maisons de Vaugirard et d'Auteuil : dédiés aux anciens élèves*, Paris, C. Noblet, 1908.

2/ Récits de voyage

An., *Le Dîner au Bois de Vincennes*, Paris, Pillet Ainé, 1820.

An., *Une promenade à Vincennes ou Le Bon Pasteur*, Toulouse, B. Cadet, 1825.

DE TOURS, Constant, *De Paris à la mer : voyage d'un petit parisien*, Paris, Société française d'édition d'art, 1898.

LABESSE, Édouard-Decaudin, PIERRET, Henry, *Promenades botaniques de tous les mois*, Paris, P. Ducrocq, 1885.

MORIN, Louis, *Dimanches parisiens. Notes d'un décadent*, Paris, L. Conquet, 1898.

POISSON, L'Abbé, *Souvenirs et récits de voyages*, Orléans, Herluison, 1890.

QUILLET, P. N., *Chroniques de Passy et de ses Environs*, Paris, Delaunay, 1836.

RENGADE, Jules, *Promenades d'un naturaliste aux environs de Paris*, Paris, Le Petit-Journal, 1866.

TROLLOPE, Frances, *Paris et les Parisiens en 1835* [1836], Tome 1, Paris, H. Fournier, 1856.

———, *Paris et les Parisiens en 1835* [1836], Tome 3, Paris, H. Fournier, 1856.

TWAIN, Mark, *The Innocent Abroad, or The New Pilgrims' progress*, Hartford, American Publishing Company, 1869.

3/ Journaux intimes

LÉGER, Augustin, *Journal d'un anarchiste*, Paris, A. Savine, 1895.

SOUVESTRE, Émile, *Journal d'un homme heureux. Un philosophe sous les toits*, Paris, Lévy Frères, 1872.

4/ Nouvelles autobiographiques

COLETTE, *Chambre d'hôtel* [1940], dans *Œuvres*, Vol. 4, Paris, Gallimard, 2001, pp. 5-105.

ZOLA, Émile, *Le Bois*, dans *Le Capitaine Burle*, Paris, G. Charpentier, 1883, pp. 205-217.

5/ Correspondances

BARTHEZ, Ernest, « Lettre XXIX, 14 septembre 1858 », dans *La Famille impériale à Saint-Cloud et à Biarritz*, Paris, Calmann-Lévy, 1913, pp. 171-172.

MAUPASSANT, Guy de, « A sa mère. 20 septembre 1875 », dans *Œuvres complètes de Guy de Maupassant*, Vol. 1, Paris, Conard, 1908, pp. 87-90.

MÉRIMÉE, Prosper, « Lettre CCLXIV, Château de Fontainebleau, jeudi 2 juillet 1863 », dans *Lettres à une inconnue*, Tome troisième, Paris, Calmann-Lévy, 1874, pp. 224-227.

c. Essais

1/ Essais généraux sur la vie parisienne

ARÈNE, Paul, *Paris ingénu*, Paris, G. Charpentier, 1882.

BEAULIEU, Charles de, « Eugène Delacroix », dans *Les Illustrations et les célébrités du XIXe siècle*, Huitième série, Paris, Bloud et Barral, 1885.

BOULENGER, Marcel, *Cours de vie parisienne à l'usage des étrangers*, Paris, Ollendorff, 1913.

BRISSON, Adolphe, *Scènes et Types de l'Exposition*, Paris, Librairie Illustrée, 1901.

DU SEIGNEUR, Maurice, *Paris, voici Paris*, Paris, Librairie de Paris, 1889.

GAUTHIEZ, Pierre, *Promenades parisiennes. Croquis et fantaisies*, Paris, Bloud et Cie, 1912.

GAUTIER, Théophile, « Paul de Kock », dans *Portraits contemporains*, Deuxième édition, Paris, Charpentier et Cie, 1874, pp. 187-194.

GINISTY, Paul, *Paris à la loupe*, Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1883.

GOUDEAU, Émile, *Paysages parisiens. Heures et saisons*, Paris, Imprimé pour H. Béraldi, 1892.

KOCK, Charles Paul de, *Mœurs parisiennes. Nouvelles, Partie I*, Paris, G. Barba, 1839.

MERCIER, Louis-Sébastien, *Paris pendant la Révolution (1789-1798) ou Le Nouveau-Paris [1798]*, Tome 2, Paris, Poulet-Malassis, 1862.

MOLAY-BACON, L. du, *Trouvailles et bibelots*, Paris, É. Dentu, 1880.

PERREAU, Joseph (dit Jho-Pâle), « Pâques-Fleuries », dans *Croquis Parisiens*, Paris, Garnier Frères, 1897, pp. 1-4.

UZANNE, Octave, *La Femme à Paris. Nos contemporaines : Notes successives sur Les Parisiennes de ce Temps dans leurs divers Milieux, États et Conditions*, Paris, Librairie-Imprimeries Réunies, 1894.

2/ Essais sur la banlieue parisienne

BRUANT, Aristide, « XVII. Robinsons de banlieue », dans *Les Bas-fonds de Paris*, Tome 1, Paris, J. Rouff et Cie, 1892-1902, pp. 660-667.

LEMARCHAND, Ernest-Hector, *Histoire de Vincennes*, Vincennes, G. Gillot, 1889.

ZOLA, Émile, « La banlieue », dans *Le Capitaine Burle*, Paris, G. Charpentier, 1883, pp. 191-204.

3/ Essais sur la nature en région parisienne

COLEMAN, Marguerite, *Les Jardins de Paris*, Paris, E. Figuière, 1929

COQUIOT, Gustave, *La Seine*, Paris, L. Vanier, 1894.

GOURDON, Édouard, *Le Bois de Boulogne : histoire, types, mœurs*, Seconde édition, Paris, Coulon-Pineau, 1854.

HUART, Louis, « Le Lapin », dans *Muséum parisien. Histoire physiologique, pittoresque, philosophique et grotesque de toutes les bêtes curieuses de Paris et de la banlieue*, Paris, Beauger et Cie, 1841, pp. 255-262.

LA BÉDOLLIÈRE, Émile de, *Le Bois de Vincennes*, Paris, Librairie Internationale, 1866.

MANGIN, Arthur, *Les Jardins : histoire et description*, Tours, Alfred Mame et Fils, 1867.

MOUTON, Eugène, *Zoologie morale*, Paris, G. Charpentier, 1881.

RÉMILLY, Émile, *Les Eaux de Versailles : histoire, distribution et consommation en 1880*, Versailles, E. Aubert, 1882.

VOITELLIER, Henri, *Les Mois Avicoles. Couvées, Guide pratique d'Incubation. Élevage, Guide des Croisements rationnels*, Paris, Vic et Amat, 1904.

4/ Essais sur les loisirs

**Le temps libre*

COMETTANT, Oscar, *En vacances*, Paris, A. Faure, 1864.

KOCK, Charles Paul de, « Le dimanche à Paris », dans *La Grande Ville. Nouveau tableau de Paris, comique, critique et philosophique*, Tome 1, Paris, Marescq, 1844.

LE BIBLIOPHILE, Jean, *Le Livre d'or des fiançailles et du mariage*, Paris, S.N. 1910.

SILVESTRE, Armand, « Le Repos dominical », dans *En pleine fantaisie*, Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1884, pp. 297-304.

**La pêche*

MASSAS, Charles de, *Des Règlements sur la pêche à la ligne en France*, Paris, Albessard et Bérard, 1862.

PERREAU, Joseph (dit Jho-Pâle), *Pêches, Pêcheurs, Pêchés !*, Paris, Société parisienne d'édition, 1904.

PILLET, Jules-Émile, *Causeries sur les poissons*, Rouen, Mégard et Cie, 1885.

REYMOND, Léon, *La Pêche pratique en eau douce à la ligne et au filet*, Paris, Firmin-Didot et Cie, 1883.

**Le canotage*

FRIES, Charles, « Les Canotiers », dans *Le Prisme. Encyclopédie morale du dix-neuvième siècle*, Paris, L. Curmer, 1841, pp.224-227.

KARR, Alphonse, GATAYES, Léon, *Le Canotage en France*, Paris, Taride, 1858.

*L'équitation et les courses hippiques

CRAFTY, *La Province à cheval*, Paris, Plon, 1885.

MILLOT, Léon, *Les Minutes Parisiennes. Trois heures. Les Courses, le Grand Prix de Paris*, Paris, Ollendorff, 1899.

*La mode vestimentaire

COFFIGNON, Ali, « XVII. Accessoires masculins », dans *Paris-vivant. Les Coulisses de la Mode*, Paris, Librairie Illustrée, 1888, pp. 217-230.

5/ Essais sur les travailleurs

An. (dit « Un ouvrier socialiste »), *Place au travailleur ! Études sociales et photographies d'après nature*, Beauvais, A. Schmutz, 1890.

BODÈVE, Simone, *Celles qui travaillent*, Paris, Ollendorff, 1913.

GIFFARD, Pierre, « Les commis », dans *Paris sous la Troisième République : Les Grands bazars*, Paris, V. Havard, 1882, pp. 65-88.

REGNAULT, Élias, « Le Maître de pension », dans *Les Français peints par eux-mêmes*, Tome 2, Paris, Furne et Cie, 1853, pp. 66-70.

ROUX, L., « La demoiselle de comptoir », dans *Les Français peints par eux-mêmes*, Tome 2, Paris, Furne et Cie, 1853, pp. 176-180.

6/ Essais sur la condition ouvrière

LE PLAY, Frédéric, *Les ouvriers des Deux Mondes. Études sur les travaux, la vie domestique et la condition morale des populations ouvrières des diverses contrées, et sur les rapports qui les unissent aux autres classes :*

-Première série, Vol. 1-5, Paris, Au siège de la société d'économie sociale, 1857-1885.

-Deuxième série, Vol. 3-5, Paris, F. Didot, 1887-1899.

d. Littérature normative

1/ *Guides de bonnes manières*

BEAUREGARD, Gérard de, *Petit manuel de la Femme Supérieure : secrets intimes*, Paris, É. Dentu, 1897.

SOYER, Blanche (dite Baronne Staffe), *Usages du Monde. Règles du savoir-vivre dans la société moderne* [1889], Paris, Tallandier, 2007.

2/ *Traité d'hygiène*

DEBAY, A., *Hygiène des plaisirs selon les âges, les tempéraments et les saisons*, Paris, É. Dentu, 1884.

RENGADE, Jean, *Les Besoins de la vie et les éléments du bien-être. Traité pratique de la vie matérielle et morale de l'homme dans la famille et dans la société*, Paris, Librairie Illustrée, 1887.

3/ *Livres d'instruction*

ABRANT, Alexandre, *Exercices sur le style épistolaire à l'usage des jeunes demoiselles*, Deuxième édition, Paris, Larousse et Boyer, 1860.

An., *Histoires tragiques et comiques, tirées des annales judiciaires. Recueil intéressant, Destiné à l'instruction des habitants des villes et des campagnes*, Paris, Derche, 1843.

MALLES DE BEAULIEU, Mme, *Lettres de deux jeunes amies, ou Les Leçons de l'amitié. Ouvrage destiné à l'amusement et à l'instruction des jeunes personnes*, Tome 1, Paris, P. Blanchard, 1820.

e. Littérature gastronomique

1/ *Livres de recettes*

AUDOT, Louis-Eustache, *Bréviaire du gastronome : Utile et récréatif. Aide-mémoire pour ordonner les repas*, Paris, Audot, 1864.

ESCOFFIER, Auguste, *Le Livre des menus. Complément indispensable du Guide Culinaire, Avec la participation de MM. Philéas Gilbert et Émile Fetu*, Paris, E. Grevin, 1912.

FAVRAIS, E., *Manuel du boulanger et de Pâtisserie-Boulangère*, Paris, B. Tignol, 1904.

FAVRE, Joseph, *Dictionnaire universel de cuisine pratique. Encyclopédie illustrée d'hygiène alimentaire*, Paris, Chez l'auteur, 1891.

RAYMOND, Emmeline, *Le Nouveau livre de cuisine*, recettes pratiques, recueillies et classées, Paris, Firmin-Didot, 1886.

2/ Essais sur l'alimentation et la gastronomie

BRIFFAULT, Eugène, « XI. Excentricités », dans *Paris à table*, Paris, J. Hetzel, 1846, pp. 179-184.

CHATILLON-PLESSIS, *La vie à table à la fin du XIXe. Théorie, pratique et histoire de la gastronomie moderne*, Paris, Firmin-Didot et Cie, 1894.

GOUDEAU, Émile, « Dîner sur l'Herbe », *Paris qui consomme : tableaux de Paris*, Paris, Imprimé pour H. Beraldi, 1893, pp. 192-197.

GRIMOD DE LA REYNIERE, Alexandre-Balthazar-Laurent, « Des Dîners champêtres », dans *Le Gastronomes français, ou L'Art de bien vivre*, Paris, C. Béchet, 1828, pp. 170-173.

HUSSON, Armand, *Les Consommations de Paris*, Deuxième édition, Paris, Hachette et Cie, 1875.

NAJAC, Émile de, « XX. Un repas sur l'herbe », *Madame est servie*, Paris, É. Dentu, 1873, pp. 248-259.

NICOLARDOT, Louis, *Histoire de la table. Curiosités gastronomiques de tous les genres et de tous les pays*, Paris, É. Dentu, 1868.

3/ Guides et almanachs gastronomiques

BLANC, Honoré, *Le Guide des dîneurs ou Statistique des principaux restaurants de Paris*, Paris, Chez les Marchands de Nouveautés, 1814.

COLOMBIE, Auguste, *La Cuisine bourgeoise. Traité pratique à l'usage des Jeunes Filles. Guide indispensable de la maîtresse de maison*, Meulan, A. Réty, 1906.

GARDETTON, César, *Nouveau guide des dîneurs ou Répertoire des restaurants à la carte et à prix fixe*, Paris, Bréauté, 1828.

GRIMOT DE LA REYNIÈRE, Alexandre-Balthazar-Laurent, *Almanach des gourmands, servant de guide dans les moyens de faire excellente chère*, Paris, Maradan, 1806.

ROBERT, Pierre C., *La Grande cuisine simplifiée : art de la cuisine nouvelle mise à la portée de toutes les fortunes, suivie de la charcuterie, de la pâtisserie, de l'office, des conserves de légumes, et précédée d'un dictionnaire du cuisinier*, Paris, Audot, 1845.

f. Guides de voyages et d'excursions

1/ Guides généraux des environs de Paris

CUCHET, Joseph, LAGARANCIÈRE, Alexandre de, *Almanach des plaisirs de Paris et des communes environnantes*, Paris, Goujon, 1815.

MARCHANT DE BEAUMONT, François-Marie, *Le Conducteur de l'étranger à Paris [...] suivi de La Description des environs de Paris, avec la description des Fêtes champêtres*, Quatrième Edition, Paris, J. Moronval, 1816.

REMARD, Charles, *Le Guide du voyageur à Fontainebleau*, Fontainebleau, E. Durant, 1820.

GÉOGRAPHE, M.-D., *Le Moderne conducteur aux environs de Paris*, Paris, Terry, 1826.

TAILLARD, Constant, *Le Nouveau conducteur ou guide résumé du voyageur aux environs de Paris*, Paris, Terry, 1826.

An., *Promenades aux environs de Paris*, Paris, Lacombe, 1841.

NODIER, Charles, LURINE, Louis, *Les Environs de Paris. Paysage, histoire, monuments, mœurs, chroniques et traditions*, Paris, P. Boizard & G. Kugelman, 1844.

An, *Le Parfait Almanach de Paris et de ses environs, ouvrage indispensable au Parisien et à l'étranger*, Paris, Bureau du Parfait Almanach, 1847.

B. R., *Guide du promeneur aux barrières et dans les environs de Paris*, Paris, R. Ruel Aîné, 1851.

CHAIX, Napoléon, *Conseils aux voyageurs en chemin de fer, en bateaux à vapeur et en diligence*, Paris, N. Chaix, 1854.

KOCK, Henry de, *Guide de l'amoureux à Paris*, Paris, A. Faure, 1865.

DELVAU, Alfred, *Les Plaisirs de Paris. Guide pratique et illustré*, Paris, A. Faure, 1867.

MURRAY, John, *Handbook for visitors to Paris ; containing a description of the most remarkable objects, in the city and its environs*, Londres, J. Murray, 1876.

BAEDEKER, Karl, *Paris et ses environs. Avec les principaux itinéraires entre les pays limitrophes de la France et Paris*, Cinquième édition, Leipzig, K. Baedeker, 1878.

TINNENBROCK, Raoul, *Le Nouveau Guide. Les environs inconnus de Paris par une société d'excursionnistes*, Paris, Librairie patriotique, 1885.

BARRON, Louis, *Les Environs de Paris*, Paris, Quantin, 1886.

CONTY, Henri Auxcouteaux de, *Les environs de Paris. Guide pratique et illustré*, Paris, Conty, 1886.

MARTIN, Alexis, *Les étapes d'un touriste en France. Tout autour de Paris : Promenades et excursions dans le département de la Seine*, Paris, A. Hennuyer, 1890.

BERTOT, Jean, *Guides du cycliste en France. Les plus belles excursions des environs de Paris*, Paris, C. Mendel, 1895.

DE LANNOY, Auguste Pawlowski, *Les Plaisirs et la vie de Paris. Guide du flâneur*, Paris, L. Borel, 1900.

TARSOT, Louis, CHARLOT, Maurice, *Les Palais nationaux : Fontainebleau, Chantilly, Compiègne, Saint-Germain, Rambouillet, Pau, etc., etc.*, Paris, H. Laurens, Tournant XXe.

MALLET, Alfred, *Guide pratique de Paris*, Lyon, Société des guides Pol, 1913.

BARONCELLI, Adrien de, *Environs de Paris, dans un rayon de 140 kilomètres*, Paris, Chez tous les libraires, 1921.

2/ Guides Joanne pour les environs de Paris

JOANNE, Adolphe, *Paris illustré. Nouveau guide de l'étranger et du Parisien*, Paris, Hachette, 1867.

———, *Guide de Fontainebleau. Son palais, ses jardins, sa forêt et ses environs*, Paris, Hachette, 1867.

———, *Les environs de Paris illustrés*, Paris, Hachette, 1868.

———, *Les environs de Paris illustrés*, Troisième édition, Paris, Hachette, 1878.

———, *Environs de Paris*, Paris, Hachette, 1878.

———, *Guide de Fontainebleau. Son palais, ses jardins, sa forêt et ses environs*, Paris, Hachette, 1878.

———, *Les environs de Paris illustrés*, Paris, Hachette, 1881.

———, *Guide de Fontainebleau. Son palais, ses jardins, sa forêt et ses environs*, Paris, Hachette, 1882.

JOANNE, Paul, *Itinéraire général de la France. Environs de Paris*, Paris, Hachette, 1889.

———, *Itinéraire général de la France. Environs de Paris*, Paris, Hachette, 1897.

JOANNE, Adolphe, *Paris, ses environs, et un appendice sur l'Exposition de 1900*, Paris, Hachette, 1900.

3/ Guides Denecourt pour Fontainebleau

DENECOURT, Claude-François, *Fontainebleau, sa position topographique, et l'itinéraire des routes de promenades qui y conduisent*, Fontainebleau, Chez l'auteur, 1839.

———, *Guide du voyageur dans le palais et la forêt de Fontainebleau ou Histoire et description abrégées de ces lieux remarquables et pittoresques*, Fontainebleau, Chez l'auteur et chez F. Lhuillier, 1840.

———, *Guide du voyageur et de l'artiste à Fontainebleau ; itinéraire du palais et de la forêt avec les promenades les plus pittoresques*, Cinquième édition ornée de planches, Paris, Aux libraires du Palais National, 1850.

———, *Guide du promeneur et de l'artiste à Fontainebleau ; itinéraire du palais et de la forêt*, Septième édition, Fontainebleau, Chez l'auteur et chez les libraires, 1851.

———, *L'indicateur historique et descriptif de Fontainebleau ; itinéraire de la forêt et des environs*, Dix-huitième édition des Guides-Denecourt, Fontainebleau, Chez tous les libraires et chez l'auteur, 1855.

———, *Le palais et la forêt de Fontainebleau. Guide historique et descriptif suivi d'un aperçu d'histoire naturelle de la forêt*, Seizième édition de Indicateurs-Denecourt, Fontainebleau, Chez l'auteur et chez tous les libraires, 1856.

———, *L'indicateur de Fontainebleau. Itinéraire descriptif du palais et de toutes les plus charmantes promenades de la forêt*, Nouvelle édition des Guides-Denecourt, Paris, Hachette, 1874.

COLINET, Charles, *Indicateur de Fontainebleau. Palais, forêt et environs*, Vingt-deuxième édition des guides Denecourt-Colinet, Fontainebleau, Chez tous les libraires et chez l'auteur, 1888.

———, *Indicateur de Fontainebleau. Palais, forêt et environs*, Vingt-septième édition des guides Denecourt-Colinet, Fontainebleau, Chez tous les libraires et chez l'auteur, 1893-1900.

An., *Guide de Fontainebleau. Palais et Forêt*, Paris, Garnier Frères, 1913.

g. Brevets déposés

Consultables en ligne dans la base de données Data INPI

Brevet n° 114921. *Table dorstate et d'excursion se calant elle-même avec ses propres organes et renfermant tous les accessoires pour faire un dîner de famille dans les bois*, 10.10.1876, Guillaume-Jacques-Marie Dorso, Paris, 25 avenue de Wagram.

Brevet n°184962. *Pique-nique table*, 23.07.1887, Gaston Bouvier, Paris, 48 rue de Bondy.

Brevet n° 255983. *Couvert pour pique-nique*, 30.04.1896, Ella Lapp (représentée par M. Danzet, 19 rue Cambon à Paris), Paris, 19 rue Cambon.

Brevet n°FR335558 : *Boîte ou petite valise pouvant se replier, pour pique-niques, etc.*, 01.02.1904, Hugo Drehmann, Allemagne.

Brevet n°FR502452 : *Porte-aliments pour pique-niques, etc.*, 15.05.1920, Ernest Augustus Dennis, Nouvelle-Zélande

Brevet n°FR535620, *Table démontable pour pique-nique*, 19.04.1922, Société des établissements Cauvet-Lambert, France (Bouches-du-Rhône).

Brevet n°FR587228. *Table pique-nique pour touristes*, 14.04.1925, Henri Ginestet, Algérie (département d'Alger).

Brevet n°FR629809. *Perfectionnements aux malles ou boîtes pour pique-nique*, 17.11.1927, James Adam Keene et William Francis May, Angleterre.

Brevet n°FR645794. *Valise transformable en table et tabourets de pique-nique*, 31.10.1928, Julien Queyrat, France (Rhône).

Brevet n°FR682919. *Perfectionnements apportés aux malles ou valises transformables en tables pour pique-nique, camping, etc.*, 04.06.1930, Gaston Daout, France (Seine).

Brevet n°FR40194. *Perfectionnements apportés aux malles ou valises transformables en tables pour pique-nique, camping, etc.*, 07.06.1932, Gaston Daout, France (Seine).

Brevet n°FR810055. *Table portative pliante pour toutes applications et notamment pour le pique-nique*, 15.03.1937, Stephan Veveyan, France (Bouches-du-Rhône).

Brevet n°FR846360. *Réchaud portatif, principalement pour camping ou excursion*, 15.09.1939, Société Jovet et Rouchon, France (Rhône).

III. PÉRIODIQUES

a. Presse

1/ Périodiques principaux

L'entière des périodiques a fait l'objet d'une recherche par mots-clés avec les termes suivant : « repas champêtre », « déjeuner champêtre », « dîner champêtre » ainsi que « déjeuner sur l'herbe », « dîner sur l'herbe », « goûter sur l'herbe » et leurs dérivés conjugués aux différentes personnes du singulier et du pluriel, et aux différents temps de l'indicatif.

L'Excursion Parisienne : Journal des excursions champêtres des environs de Paris, Paris, 1884-1891.

N°5, année 1884.

N°8, année 1884.

N°15, année 1884.

N°25, année 1884.

N°28, année 1884.

N°1, année 1891.

La Mode illustrée, journal de la famille, Paris, Firmin-Didot, 1860-1937.

N° 21, 21 mai 1865.

N° 19, 7 mai 1899.

N° 31, 3 août 1902.

N° 32, 10 août 1902.

N° 33, 14 août 1904.

N° 27, 7 juillet 1907.

N° 1, 1er janvier 1911.

Revue mensuelle du Touring Club de France, Paris, 1891-1919.

Janvier 1900.

Août 1906.

Avril 1909.

Sept 1909.

Juillet 1911.

Août 1911.

Mars 1912.

Mai 1913.

Juillet 1913.

Juillet 1919.

La Vie au grand air : revue illustrée de tous les sports, Paris, 1898-1922.

N°47, 6 août 1899.

N°101, 19 août 1900.

N°401, 25 mai 1906.

N°407, 7 juillet 1906.

15 août 1919.

La Vie heureuse : revue féminine universelle illustrée, Paris, Hachette, 1902-1914.

N°7, Juillet 1903.

N°9, Septembre 1904.

N°5, Mai 1911.

2/ Périodiques secondaires

Bulletin mensuel du Canoë-club, société d'encouragement du tourisme nautique, n° 87, mai 1913.

Exposition des Dandys : ouverte du 5 au 22 novembre 1912, 1912, Paris, Galerie Devambez. Organisée par MM. Jacques Boulenger et Henri Clouzot.

La Carrosserie Française : publication spéciale traitant de la construction des voitures à chevaux, des voitures automobiles et de sellerie-harnais, Dix-Huitième année, n°104, 15 mars 1907.

Le Cycle : organe hebdomadaire spécial de la vélocipédie, n° 148, 24 juin 1894.

An., « Pique-nique », *La Fronde*, 19 mai 1899, pp. 5.

La Revue vélocipédique : journal bimensuel : organe indépendant des sociétés vélocipédiques françaises et étrangères, n° 41, 10 juin 1883.

ROBIQUET, Jean, « Les Beaux dimanches parisiens », *Les Annales Politiques et Littéraires, Revue Populaire paraissant le Dimanche*, 22^e année, 2^e semestre, n°1101, 31 juillet 1904.

SPONT, Henry, « Camping en forêt de Fontainebleau », *Femina*, 1905.

b. Catalogues commerciaux

La liste ci-dessous présente les catalogues commerciaux consultés en ligne sur le portail des bibliothèques spécialisées de la ville de Paris et sur Gallica. La documentation des établissements parisiens consultée sur place à la bibliothèque Forney, à la BHVP et à la BNF est inscrite dans la section « Archives ».

Au Bon Marché, 1869-1939.

Au Printemps, 1869-1939.

Hermès, 1925-1928/1936.

Galleries Lafayette, 1900-1939.

Grand Bazar de l'Hôtel de Ville, 1900-1939.

Kirby Bear & Co, 1888 / 1910-1939.

Louis Vuitton, « Automobile department », 1906.

Manufrance, 1890-1925.

IV. ICONOGRAPHIES

Les références ci-dessous correspondent aux iconographies consultées en ligne. Celles conservées aux archives départementales, à la bibliothèque Forney et à la BHVP sont listées dans la section « Archives ».

a. Arts graphiques

1/ Chromolithographies publicitaires

Avec de tels produits nous pouvons déjeuner !, Non daté, Chromolithographie publicitaire pour le chocolat Delespaul Havez, Sans dimensions, Coll. part.

Cacao Van Houten. Le meilleur chocolat à consommer liquide, Non daté, Chromolithographie publicitaire pour le cacao Van Houten, Coll. part.

'Crown' sewing machines and Florence iol stoves are manufactured by the Florence Machine Co, 1870-1900, Chromolithographie publicitaire pour les machines à coudre "Crown", Sans dimensions, Boston Public Library.

Das verfehlte Picknick (Le pique-nique raté), 1903, Série de six chromolithographies publicitaires pour l'extrait de viande Liebig, Coll. part.

GERBAULT, Henry, *Le sandwich idéal*, 1908, Chromolithographie publicitaire pour une machine à sandwichs, Coll. part.

La vie à la campagne, fin XIXe s., Chromolithographie publicitaire pour l'extrait de viande Liebig, Coll. part.

Le suprême Coca. Roi des Apéritifs et des Digestifs, vers 1900, Chromolithographie publicitaire, Coll. part.

L'extrait de viande au pic-nic, tournant XXe s., Chromolithographie publicitaire pour l'extrait de viande Liebig, Coll. part.

Luncheon on the sands, tournant XXe s., Chromolithographie publicitaire pour les biscuits Huntley & Palmers, Sans dimensions, Coll. part.

Monte Rosa (Tea Time), tournant XXe s., Chromolithographie publicitaire pour les biscuits Huntley & Palmers, Sans dimensions, Coll. part.

Sans titre, Non daté, Chromolithographie publicitaire pour l'extrait de viande Liebig, Coll. part.

Sans titre, Non daté, Chromolithographie publicitaire états-unienne pour des conserves de poisson, Coll. part.

Sans titre, vers 1899, Chromolithographie publicitaire pour le cacao Suchard, Coll. part.

Sans titre, vers 1890, Chromolithographie publicitaire pour le petit-beurre LU, Sans dimensions, Coll. part.

Sans titre, Non daté, Chromolithographie publicitaire pour les jambons Coleman, Sans dimensions, Coll. part.

Stalking Party (Loch Callater), tournant XXe s., Chromolithographie publicitaire pour les biscuits Huntley & Palmers, Sans dimensions, Coll. part.

Une chasse au papillon, Non daté, Chromolithographie publicitaire pour l'extrait de viande Liebig, Coll. part.

2/ Autres arts graphiques

AUBERT, Gabriel, Galerie Comique. N°17. *Deux jolies parties de plaisir*, 1837, Lithographie, 22x26.2 cm, Épinal, Musée de l'image.

BOUISSET, Firmin, *Petits-mauvais cœurs*, 1892, Chromotypographie, 36.7x27 cm, Épinal, Musée de l'image.

Imprimerie H. Sicart, *Invitation au pique-nique (titre factice)*, Tournant XXe s., Chromolithographie, 14.2x10.7 cm, Marseille, Mucem.

LESUEUR, Jean-Baptiste, *Famille allant à la guinguette*, 1793-1794, Dessin, 36x53.5 cm, Paris, Musée Carnavalet.

RABIER, Benjamin, *Les aventures d'une tête de veau*, 1902-1904, Chromolithographie, 37.3x27.5 cm, Épinal, Musée de l'image.

STEINLEN, Théophile Alexandre, *L'Ours*, 1887, Chromotypographie, 36.5x26.2 cm, Épinal, Musée de l'image.

HÉNAULT, Jules, *Fâcheuse Journée !*, 1903, Lithographie, 39x39.2 cm, Épinal, Musée de l'image.

FISCHER, Harrison, *Picnic on the Beach*, 1908, Chromolithographie, 27.9x35.6 cm, Coll. part.

Pique-nique au bord de la rivière, vers 1910, Chromolithographie, Coll. part.

LECLOIR, Maurice, *Une femme de qualité au siècle passé, Paris, 1778*, 1899, Recueil d'aquarelles publié à Paris chez J. Boussod, Manzi, Joyant et Cie, 31.5x40.5 cm, Coll. part.

BEAUMONT, Charles-Edouard de, *Canotiers et canotières* (Planche 6), 1862, Lithographie, 22.5x19.9 cm, Paris, Musée Carnavalet.

BELLANGÉ, Joseph-Louis-Hippolyte, *O honnête homme !!!!*, planche n° 6 de l'Album Lithographique, 1832, Estampe, 23.1x19.5 cm, Paris, Musée Carnavalet.

MONNIER, Henry Bonaventure, *Les quartiers de Paris. Quartier Saint-Denis*, Première moitié du XIXe s., Estampe coloriée, 15.6x19.7 cm, Paris, Maison de Balzac.

Affiche pour *Un déjeuner sur l'herbe* joué aux Folies-Bergères par la troupe Albert & Edmund's, 1889, Lithographie, 117x79.7 cm, Paris, Musée Carnavalet.

EMY, Henry, *Paris l'été. Départ pour une partie de campagne*, 1846, Lithographie, 36x27.6 cm, Paris, Musée Carnavalet.

DAUMIER, Honoré, *Une partie de campagne pendant le joli mois de mai*, XIXe s., Estampe, 27.2x35 cm, Paris, Musée Carnavalet.

GILL, André, « Ch. Paul de Kock », *La Lune*, Troisième année, N°76, 18 août 1867, p. 1.

L'Illustration. La vie du rail, 1870. Gravure reproduite dans BARTHE DELOIZY, Francine (dir.), *Le pique-nique : ou l'éloge d'un bonheur ordinaire*, Rosny-sous-Bois, Bréal, 2008, p. 37.

PISSARO, Lucien, *Sur les fortifs*, 1886, Collage, Dimensions non renseignées, Collection privée L. Baziller.

BRÜNING, Edmund, *Reiter frühstück (Petit-déjeuner du cavalier)*, 1892, gravure sur bois, Coll. part.

CARLIER, Émile, Sans titre, Gravure sur bois illustrant « Le Vieux canot », *La Vie à la campagne*, vers 1862.

VRESSE, Arnaud de, « Comment les Parisiens se reposent le dimanche », *Le Charivari*, 22 juin 1868, p. 132.

DENECOURT, Claude-François, « Antres des Druides (Franchard) », *Souvenirs de Fontainebleau*, Fontainebleau, Chez l'auteur, 1848, p. 22.

RAFFET, Auguste, *Citadine*, 1829, Lithographie, 31.5x49 cm, Paris, Musée Carnavalet.

DETTI, Cesare Auguste, *Le Train du dimanche*, 1885, Chromolithographie, Paris, Bibliothèque des Arts décoratifs.

Deux chromolithographies campagne, Non daté, Paris, Musée des Arts décoratifs.

WILLE, Johann Georg, *Un pique-nique campagnard compromis*, Tournant XIXe s., 21.5x16.8 cm, Encre brune et aquarelle, Paris, Musée du Louvre.

b. Peintures

ADLER, Jean, *Farandole : Esquisse pour le préau de l'école des garçons de la rue Küss*, 13ème arrondissement de Paris, 1933, Huile sur papier, 41.8x71 cm, Paris, Petit Palais.

BAUDOUIN, Eugène, *Le déjeuner sur l'herbe*, 1876, Huile sur toile, 41x27 cm, Actuellement en vente chez Galerie Tempera (Cusset).

BOUCHER, François, *La Collation, ou Le Déjeuner sur l'herbe*, Seconde moitié du XVIIIe s., Huile sur toile, 67x79 cm, Caen, Musée des Beaux-Arts.

CÉZANNE, Paul, *Le déjeuner sur l'herbe*, 1873-1878, Huile sur toile, 21x27 cm, Paris, Musée de l'Orangerie.

COURBET, Gustave, *Le repas de chasse*, 1858, Huile sur toile, 207x325 cm, Cologne, Musée Wallraf Richartz.

GARCIA MENCIA, Antonio, *Le pique-nique*, 1874, Huile sur toile, 38x46 cm, Coll. part.

LANCRET, Nicolas, *Le déjeuner de jambon*, 1735, Huile sur toile, 188x123 cm, Chantilly, Musée Condé.

LANCRET, Nicolas, *Le repas au retour de la chasse*, 1737, Huile sur toile, 90.3x23.5 cm, Paris, Musée du Louvre.

LANCRET, Jules, *L'Automne*, 1738, Huile sur toile, 69x89 cm, Paris, Musée du Louvre.

LEMOYNE, François, *Le petit déjeuner pendant la chasse*, vers 1730, Huile sur toile, 184x209 cm, Munich, Old Pinakothek.

MANET, Édouard, *Le Déjeuner sur l'herbe*, 1863, Huile sur toile, 207 x 265 cm, Paris, Musée d'Orsay.

MONET, Claude, *Le Déjeuner sur l'herbe*, 1865-1866, Huile sur toile, 248,7x218 cm, Paris, Musée d'Orsay.

O'NEILL, Henry Nelson, *A pic-nic*, 1857, Huile sur toile, Coll. part.

PAGET, Germain, *Goûter champêtre*, 1861, Huile sur toile, 47x39 cm, Besançon, Musée des Beaux-Arts et d'Archéologie.

PATER, Jean-Baptiste, *Le repas champêtre*, Huile sur toile, Vers 1730, 87x135 cm, Versailles, Musée national des châteaux de Versailles et du Trianon.

SIGRIST, Edmond, *Déjeuner sur l'herbe*, vers 1936, Huile sur toile, Paris, Musée d'Art moderne.

SZINYEI MERSE, Pál, *Pique-nique en mai*, 1873, Huile sur toile, 127x162.5 cm, Budapest, Hungarian National Gallery.

TISSOT, James, *Le Déjeuner sur l'herbe*, 1881-1882, Huile sur toile, 33x21 cm, Dijon, Musée des Beaux-Arts.

VAN LOO, Carl, *Halte de chasse*, 1737, Huile sur toile, 220x250 cm, Paris, Musée du Louvre.

c. Photographies

Agence Meurisse, *La revue du 14 juillet : le déjeuner sur l'herbe*, 1914, photographie de presse, 13x18 cm, Paris, BNF.

An., *Deux femmes et deux hommes en pique-nique*, XIXe s., Photographie, 17x22 cm, Chantilly, Musée Condé.

An., Sans titre, 1^{er} quart du XXe s., Plaque de verre, 18x13 cm, Champlitte, Musée départemental Albert Demard.

An., *Déjeuner sur l'herbe, le jour du Grand Prix de Longchamp*, Paris, 1895, Détail d'une vue stéréoscopique, Conservée par l'agence Roger-Viollet.

ATGET, Eugène, *Les Fortifications, Porte d'Arcueil*, juin 1899, Paris, Musée Carnavalet.

LEFORT, *Pique-nique en forêt* (titre donné a posteriori), vers 1859-1869, Vue stéréoscopique, 6.2x12.7 cm, Paris, Musée Carnavalet.

NAUDOT, Carle, *Pique-nique en voyage*, vers 1935, Photographie au bromure d'argent, 13x18 cm, Arles, Musée de la Camargue.

NAUDOT, Carle, *Pique-nique au bord de l'eau*, vers 1935, Photographie au bromure d'argent, 13x18 cm, Arles, Musée de la Camargue.

NAUDOT, Carle (?), *Déjeuner sur l'herbe*, vers 1935, Photographie au bromure d'argent, 13x18 cm, Arles, Musée de la Camargue.

d. Cartes postales

Bois de Meudon-Clamart. Déjeuner sur l'herbe, Non daté, Coll. part.

DEVÉ, G., *Bois de Boulogne. Le Repos hebdomadaire*, Début XXe s., 9x13.9 cm, Paris, Musée Carnavalet.

Forêt de Fontainebleau. Fontaine Sanguinède (Vallée de la Sole), Non daté, Coll. part.

Forêt de Fontainebleau. Grotte aux Cristaux, Non daté, Coll. part.

Forêt de Fontainebleau. Le Restaurant de Franchard, Non daté, Coll. part.

J. M., *Forêt de Fontainebleau. La Mare aux Fées (Buvette)*, Non daté, Coll. part.

Les amoureux de la campagne pique-nique. Ils écoutent en riant la chanson des oiseaux, Non daté, Coll. part.

Les amoureux de la campagne pique-nique. S'ils sont ivres parfois, l'amour seul en est la cause, Non daté, Coll. part.

Les Beaux Sites De La Marne. 144. De Champigny à La Varenne. La Dînette, Début XXe s., 9x14 cm, Paris, Musée Carnavalet.

Paris. Boulevard Brune, sur les fortifications, 4 août 1907, Coll. part.

Paris. Bois de Boulogne. Le Dimanche autour du Grand Lac, CM, Non daté, Coll. part.

Paris. Le Bois de Boulogne. Le Lac, L.L., Non daté, Coll. part.

e. Audiovisuel

COLDEFY, Jean-Marie, *Jean Renoir vous présente Une partie de campagne*, 1962, Interview de 5min32, Radiodiffusion Télévision Française, Paris, INA.

RENOIR, Jean, *Une Partie de campagne*, 1936, 40 min, France, Panthéon Production.

f. Objets

Almanach des Postes et des Télégraphes, 1895, Chromolithographie, 21x26.3 cm, Marseille, Mucem.

Canne à système de pique-nique, Fin XIXe siècle, Confection anglaise, Bambou, Long. : 93 cm, Actuellement en vente chez Galerie Delalande (Paris) sur Proantic.

Couverts à pique-nique art déco, 1^{ère} moitié du XXe s., Confection allemande, Argent massif, Long. : 15.5 cm, Actuellement en vente chez Atelier Thuret (Coslédää) sur Proantic.

Étui de pique-nique art déco, 1^{ère} moitié du XXe s., Cuir de crocodile, 52x31x16 cm, Actuellement en vente chez Place de l'église (Prie mam Chiemsee, Allemagne) sur Proantic.

Éventail « Offert par les grands magasins Aux Dames de France », vers 1900, Papier, carton, typographie, 28.2x16.7 cm, Paris, Palais Galliera.

GRIMAUD, Baptiste-Paul, *Jeu de tarot français à deux têtes dit « tarot allemand » ou « tarot nouveau »*, Onzième carte d'atout, 1898-1899, Paris, BNF.

LEROUGE, Raoul, *Une partie de campagne*, 1908, Jeu à découper, 39.1x49.3 cm, Épinal, Musée de l'image.

Production italienne, Éventail représentant un déjeuner sur l'herbe, XIXe s., Aquatinte, papier, bois, ivoire et Strass, Hauteur : 17.5 cm, Paris, Musée Carnavalet.

Bibliographie

I. Outils de recherche

CHABAUD, Gilles, COHEN, Évelyne, COQUERY, Natacha (dir.), *Les guides imprimés du XVIe au XXe siècle. Villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000.

CHAULANGES, Martial, SÈVE, Roger, MANRY, André-Georges, *Textes historiques 1914-1945 : la première moitié du XXe siècle*, Paris, Delagrave, 1970.

FRÈRE-RIPELAT, Claude, RIPERT, Aline, *La Carte postale. Son histoire, sa fonction sociale*, Paris, CNRS, 1983.

GARDEN, Maurice, LE BRAS, Hervé, « La dynamique de la population Française (1801-1914) », dans DUPAQUIER, Jacques (dir.), *Histoire de la population française, Tome 3, de 1789 à 1914* [1955], Paris, PUF, 1998, p. 130.

LABOULAIS, Isabelle, *Les usages des cartes (XVIIe-XIXe siècle)*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2008.

LYON-CAEN, Judith, *La griffe du temps : Ce que l'histoire peut dire de la littérature*, Paris, Gallimard, 2019.

PROUST, Pierre, « Le prix du kilogramme de pain à Paris de 1880 à 1936 », *Journal de la société statistique de Paris*, Tome 78, 1937, p. 106.

SAVOYE, Antoine, CARDONI, Fabien, *Frédéric Le Play : Parcours, audience, héritage*, Paris, Presse des Mines, 2007.

STOLZENBURG, Kay, *The Bourgeois Tarot – International Playing Card Society* [site web], Novembre 1978. Consulté le 14/02/2025 : <https://i-p-c-s.org/pattern/ps-18.html>.

II. De la ville à la campagne

a. Histoire de Paris

CHARLE, Christophe, *Paris, « capitales » des XIXe siècles*, Paris, Le Seuil, 2021.

———, ROCHE, Daniel (dir.), *Capitales culturelles, capitales symboliques, Paris et les expériences européennes XVIIIe-XXe siècles*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2002.

CITRON, Pierre, *La Poésie de Paris, dans la littérature française de Rousseau à Baudelaire*, Tome 2, Paris, Editions de Minuit, 1961.

DAUMARD, Adeline, *La Bourgeoisie parisienne de 1815 à 1848* [1963], Paris, Albin Michel, 1996.

FARGE, Arlette, *Vivre dans la rue à Paris au XVIIIe siècle*, Paris, Gallimard, 1979.

MARCHAND, Bernard, *Paris, histoire d'une ville. XIXe-XXe siècles*, Paris, Le Seuil, 1993.

SEIGEL, Jerrold E., *Paris bohème : culture et politique aux marges de la vie bourgeoise : 1830-1930*, Paris, Gallimard, 1991.

RENNES, Juliette, *Métiers de rue. Observer le travail et le genre à Paris en 1900*, Paris, EHESS, 2022.

b. Histoire de la banlieue parisienne

ALEMANY, Véronique, BAL-PARISOT, Colette (dir.), *Peindre la banlieue, de Corot à Vlaminck, 1850-1950*, cat. exp., Colombelles, Valhermeil, 2016.

BARBARESCO, Constance, *"Entre les fortifications et la province", le bonheur dans le pré. Une histoire littéraire et culturelle du bonheur en banlieue verte (1820-1939)*, Thèse de littérature sous la direction de Judith Lyon-Caen et Myriam Boucharenc, EHESS, Soutenue le 30 septembre 2022.

BASTIÉ, Jean, *La Croissance de la banlieue parisienne*, Paris, PUF, 1964.

BOURILLON, Florence, FOURCAUT, Annie (dir.), *Agrandir Paris (1860-1970)*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2012.

FAURE, Alain (dir.), *Les Premiers Banlieusards. Aux origines des banlieues de Paris (1860-1940)*, Paris, Créaphis, 1991.

FOURCAUT, Annie (dir.), *Un Siècle de banlieue parisienne (1859-1964)*, Paris, L'Harmattan, 1998.

JACQUEMET, Gérard, « Lotissements et constructions de la proche banlieue parisienne (1820-1840) », dans *Paris et Ile-de-France*, Tome 25, 1974, pp. 207-256.

———, *Belleville au XIXe siècle, du faubourg à la ville*, Paris, EHESS, 1984.

NOËLLE, Gérôme, TARTAKOWSKY, Danielle, WILLARD, Claude (dir.), *La banlieue en fête. De la marginalité urbaine à l'identité culturelle*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 1988.

c. Histoire de la modernité

ATTALI, Jacques. *Histoire de la modernité : comment l'humanité pense son avenir*, Paris, R. Laffont, 2013.

CHARLE, Christophe, *Discordance des temps. Une brève histoire de la modernité*, Paris, A. Colin, 2011.

KALIFA, Dominique, *La culture de masse en France. Vol. 1. 1860-1930*. Paris, La Découverte, 2001.

d. Histoire des chemins de fer

CARON, François, *Histoire des chemins de fer en France. Tome second. 1883-1937*, Paris, Fayard, 2005.

———, *Histoire des chemins de fer en France. Tome premier. 1740-1883*, Paris, Fayard, 1997.

LEVIN, R. Miriam, « Le chemin de fer dans le jardin français », dans BOWIE, Karen (dir.), « Arts et chemins de fer », actes du 3^e colloque de l'AHICF, Paris, 1993, *Revue d'histoire des chemins de fer*, n°10-11, 1994, p. 44-55.

RABAULT-MAZIÈRES, Isabelle, « Chemin de fer, croissance suburbaine et migrations de travail : l'exemple parisien au XIX^e siècle », *Histoire urbaine*, Vol. 11, n° 3, 2004, pp. 9-30.

SAUGET, Stéphanie, *À la recherche des pas perdus. Une histoire des gares parisiennes au XIX^e siècle*, Paris, Tallandier, 2009.

STUDENY, Christophe, *L'invention de la vitesse. France, XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Gallimard, 1995.

e. Histoire des rapports homme-nature

CHAMBOREDON, Jean-Claude, « Les Usages urbains de l'espace rural : du moyen de production au lieu de récréation », *Revue française de sociologie*, vol. 21, 1980, pp. 97-119.

MATHIS, Charles-François, *In Nature We Trust : les paysages anglais à l'ère industrielle*, Paris, PUPS, 2010.

CORBIN, Alain, *La fraîcheur de l'herbe. Histoire d'une gamme d'émotions de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Fayard, 2018.

———, *La douceur de l'ombre : l'arbre, source d'émotions, de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Fayard, 2013.

DESCOLA, Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.

GURY, Jacques, « À la découverte de l'île au cœur du jardin dans les domaines de France sous le règne de Louis XVI », dans MOUREAU, François (dir.), *L'Île territoire mythique*, Paris, Aux amateurs de livres, 1989.

LARRÈRE, Catherine, LARRÈRE, Raphaël, *Penser et agir avec la nature*, Paris, La Découverte, 2015.

LUIJTEN, Ger, MORTON, Mary G., MUNRO, Jane, *Sur le motif : peindre en plein air en Europe 1780-1870*, Londres, P. Holberton, 2021.

MATHIS, Charles-François, PÉPY, Émilie-Anne, *La ville végétale. Une histoire de la nature en milieu urbain (France, XVIIe-XXIe siècle)*, Paris, Champ Vallon, 2017.

———, « Nation and Nature Preservation in France and England in the Nineteenth Century », *Environment and History*, n°20, 2014, p. 9-39.

RIOUSSET, Michel, *Les bords de Marne du Second Empire à nos jours*, Dammarie-les-Lys, Ammateis, 1984.

SANSOT, Pierre, *Jardins publics. Gens de peu. L'éloge de la lenteur*, Paris, Payot, 1993.

SYNOWIECKI, Jan, *Paris en ses jardins. Nature et culture urbaine dans Paris au XVIIIe siècle*, Paris, Champ Vallon, 2021.

TRIEBEL, Flora (dir.), *Paysages. Du romantisme à l'impressionnisme : les environs de Paris*, cat. exp., Musée du Domaine départemental de Sceaux, Paris, Lienart, 2016.

f. Histoire de l'hygiénisme

CHEVALIER, Louis, « Classes laborieuses et classes dangereuses pendant la première moitié du XIXe siècle », *Population*, n°3, 1959, pp. 577-578.

CORBIN, Alain (dir.), *Histoire du corps. De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Le Seuil, 2005.

———, *Le Miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social (XVIIIe-XIXe siècles)*, Paris, Flammarion, 1982.

JORLAND, Gérard, *Une société à soigner. Hygiène et salubrité publiques en France au XIXe siècle*, Paris, Gallimard, 2010.

LÉONARD, Jacques, *Archives du corps. La santé au XIXe siècle*, Rennes, Ouest-France, 1986.

MURARD, Lion, ZYLBERMAN, Patrick, *L'hygiène dans la République. La santé publique en France ou l'utopie contrariée : 1870-1918*, Paris, Fayard, 1996.

———, *Le petit travailleur infatigable : villes-usines, habitat et intimités au XIXe siècle*, Paris, Recherches, 1980.

VIGARELLO, Georges, *Le sain et le malsain. Santé et mieux-être depuis le Moyen Âge*, Paris, Le Seuil, 1993.

g. Histoire des pollutions

BARLES, Sabine, *L'Invention des déchets urbains : France 1790-1970*, Champ Vallon, 2016.

LE ROUX, Thomas (dir.), *Les Paris de l'industrie 1750-1920 : Paris au risque de l'industrie*, Grâne, Créaphis, 2013.

LESTEL, Laurence, CARRE, Catherine, MEYBECK, Michel, « Chapitre 1 - Comment les grandes villes européennes ont sacrifié leurs rivières (1850-2010) », dans LESTEL, Laurence, CARRE, Catherine, *Les rivières urbaines et leur pollution*, Versailles, Quæ, 2017, pp. 9-22.

MASSARD-GUILBAUD, Geneviève, *Histoire de la pollution industrielle*, Paris, EHESS, 2010.

III. Histoire des loisirs

a. Généralités

BECK, Robert, MADOEUF, Anna (dir.), *Divertissements et loisirs dans les sociétés urbaines à l'époque moderne et contemporaine*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2005.

BORSAY, Peter, FURNEE, Jan Hein (dir.), *A Cultural History of Leisure : The Age of Empire*, Vol. 5, London, Bloomsbury, 2023.

CLARCK, Timothy James, *Painting of the modern life. Paris in the Art of Manet and his followers*, Princeton, Princeton University Press, 1985.

CORBIN, Alain (dir.), *L'avènement des loisirs : 1850-1960*, Paris, Flammarion, 2001.

DAUMARD, Adeline (dir.), *Oisiveté et loisirs dans les sociétés occidentales au XIXe siècle : colloque pluridisciplinaire*, Amiens, F. Paillart, 1983.

DAUMAS, Jean-Claude, *La révolution matérielle : une histoire de la consommation : France XIXe-XXIe siècle*, Paris, Flammarion, 2018.

DUMAZEDIER, Joffre, *Vers une civilisation du loisir ?*, Paris, Le Seuil, 1972.

DUMAZEDIER, Joffre, RIPERT, Aline, *Loisir et culture*, Paris, Le Seuil, 1966.

———, *Le Loisir et la ville*, Paris, Le Seuil, 1966.

McMAHON, Darrin M., *The Pursuit of Happiness : A History from the Greeks to the Present*, London, Allen Lane, 2006.

REARICK, Charles, *Pleasures of the Belle Époque : Entertainment & Festivity in Turn-of-the-Century France*, New Haven, Yale University Press, 1985.

STERN-SHAPIRO, Barbara, *Pleasures of Paris : Daumier to Picasso*, New-York, D. R. Godine, 1991.

b. Histoire de la vie quotidienne

DE CERTEAU, Michel, *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire / 2. Habiter, cuisiner*, Paris, UGE, 1980.

MANEGLIER, Hervé, *Paris impérial. La Vie quotidienne sous le Second Empire*, Paris, A. Colin, 1990.

MARTIN-FUGIER, Anne, « Les rites de la vie privée bourgeoise », dans Philippe Aries et Georges Duby, *Histoire de la vie privée*, Paris, Le Seuil, 1987.

PERROT, Marguerite, *Le Mode de vie des familles bourgeoises 1873-1953*, Paris, A. Colin, 1961.

c. Histoire de la consommation

CHESEL, Marie-Emmanuelle, *Histoire de la consommation*, Paris, La Découverte, 2012.

DOUGLAS, Mary, ISHERWOOD, Baron, *The World of Goods : Towards an Anthropology of Consumption*, Londres-New York, Routledge, 1979.

GASTAUT, Amélie (dir.), *La naissance des grands magasins, 1852-1925 : mode, design, jouets, publicité*, Paris, MAD, 2024.

MILLER, Michael B. *The Bon Marché : Bourgeois Culture and the Department Store, 1869-1920*, Princeton, Princeton University Press, 1981.

ROCHE, Daniel, *Histoire des choses banales. Naissance de la consommation dans les sociétés traditionnelles, (XVIIe-XIXe siècle)*, Paris, Fayard, 1997.

TRENTMANN, Frank, *Empire of Things : How We Became a World of Consumers, from the Fifteenth Century to the Twenty-first*, New York, H. Collins 2016.

d. Histoire du temps libre

BECK, Robert, *Histoire du dimanche, de 1700 à nos jours*, Paris, L'Atelier, 1997.

CABANTOUS, Alain, *Le Dimanche, une histoire. Europe occidentale (1600-1830)*, Paris, Le Seuil, 2013.

LALIVE D'ÉPINAY, Christian, *Temps libre : culture de masse et cultures de classes aujourd'hui*, Lausanne/Paris, P.-M. Favre diffusion Inter-forum, 1983.

SAMUEL, Nicole, *Le temps libre : un temps social*, Paris, Méridiens, 1984.

e. Histoire du voyage

GOULEMOT, Jean-Marie, LIDSKY, Paul, MASSEAU, Didier, *Le Voyage en France. Anthologie des voyageurs français et étrangers en France aux XIXe et XXe siècles*, Paris, R. Laffont, 1997.

MOUSSA, Sarga, VENAYRE, Sylvain, *Le voyage et la mémoire au XIXe siècle*, Grâne, Créaphis, 2011.

SAILLARD, Olivier, *Louis Vuitton : volez, voguez, voyagez*, Cat. exp. [Paris, Galeries nationales du Grand Palais, du 4 décembre 2015 au 21 février 2016], Paris, Flammarion, 2016.

VENAYRE, Sylvain, *Écrire le voyage. De Montaigne à Le Clézio*, Paris, Citadelles & Mazenod, 2014.

———, *Panorama du voyage, 1780-1920. Mots, figures, pratiques*, Paris, Les Belles lettres, 2012.

f. Histoire du tourisme

BERTHOT-LAVENIR, Catherine, *La Roue et le stylo. Comment nous sommes devenus touristes*, Paris, O. Jacob, 1999.

BOYER, Marc, *L'invention du tourisme*, Paris, Gallimard, 1996.

GIGASE, Marc, HUMAIR, Cédric, TISSOT, Laurent, *Le tourisme comme facteur de transformations économiques, techniques et sociales, XIXe -XXe siècles*, Neuchâtel, Alphil, 2014.

MORET, Frédéric, « Images de Paris dans les guides touristiques en 1900 », *Le Mouvement social*, n° 160, 1992, pp. 79–98.

RAUCH, André, *Vacances en France : de 1830 à nos jours*, Paris, Hachette, 1996.

———, *Vacances et pratiques corporelles : la naissance des morales du dépaysement*, Paris, PUF, 1988.

TISSOT, Laurent (dir.), *Construction d'une industrie touristique aux XIXe et XXe siècles*, Neuchâtel, Alphil, 2003.

g. Histoire de la partie de campagne

CSERGO, Julia, « Parties de campagne. Loisirs périurbains et représentations de la banlieue parisienne, Fin XVIIIe-XIXe siècles », *Sociétés & Représentations*, n°17, 2004, pp. 15-50.

———, « La partie de campagne : une représentation du loisir périurbain, fin XIXe-début XXe siècle », dans TSIKOUNAS, Myriam, *Imaginaires urbains du Paris romantique à nos jours*, Paris, Le Manuscrit, 2011, pp.115-156.

GASNAULT, François, *Guinguettes et lorettes : bals publics et danse sociale à Paris entre 1830 et 1870*, Paris, Aubier, 1986.

GAUTHIER, Marie-Véronique, *Chanson, sociabilité et grivoiserie au XIXe siècle*, Paris, Aubier, 1991.

PEYROLES, Aurore, « À l'écart de la ville, à l'écart des normes ? Escapade des corps parisiens en banlieue », *Arts et Savoirs*, n°16, 2021.

DELAIVE, Frédéric, *Canotage et canotiers de la Seine : genèse du premier loisir moderne à Paris et dans ses environs (1800-1860)*, Thèse d'histoire sous la direction d'Alain Corbin, Université Paris I – Panthéon Sorbonne, Soutenue le 19 mai 2003.

MALANGE, Jean-François, *Histoire sociale des pratiques de pêche à la ligne en France de 1929 à 1941 : aux origines d'une conscience environnementale*, Thèse d'histoire sous la direction de Jean-Marc Olivier et Patrick Cabanel, Université Toulouse-II-Jean-Jaurès, Soutenue le 7 septembre 2011.

VIGARELLO, G., « Pratiques de natation au XIXe siècle. Représentation de l'eau et différenciations sociales » *Travaux XXXII, Actes du colloque Sport et société*, C.I.E.R.E.C., Université de Saint-Etienne, juin 1981.

h. Histoire des relations amoureuses

CASTA-ROSAZ, Fabienne, *Histoire du flirt : les jeux de l'innocence et de la perversité, 1870-1968*, Paris, Grasset, 2000.

WALCH, Agnès, *Histoire de l'adultère, XVIe -XIXe siècle*, Paris, Perrin, 2009.

IV. Histoire de l'alimentation

a. Généralités

ARON, Jean-Paul, *Le mangeur du XIXe siècle*, Paris, R. Laffont, 1973.

AURELL, Martin (dir.), *La sociabilité à table : commensalité et convivialité à travers les âges : actes du 3e Colloque de Rouen [...] 14-17 novembre 1990*, Mont-Saint-Aignan, Publications de l'Université de Rouen et du Havre, 1995.

AYMARD, Maurice, GIGNON, Claude, SABBAN, Françoise (dir.), *Le Temps de manger : alimentation, emploi du temps et rythmes sociaux*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 1993.

BANCQUART, Marie-Claire, *Fin de siècle gourmande, 1880-1900*, Paris, PUF, 2001.

BIRLOUEZ, Éric, « Les plaisirs de la table », dans DURPAIRE, François (dir.), *Histoire mondiale du bonheur*, Paris, Le cherche midi, 2020, pp. 299-304.

BOUTAUD, Jean-Jacques, *L'imaginaire de la table: Convivialité, commensalité et Communication*, Paris, L'Harmattan, 2004.

QUELLIER, Florent, *La table des Français : une histoire culturelle, XVe-début XIXe siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007.

MEYZIE, Philippe, *L'alimentation en Europe à l'époque moderne : manger et boire, XVIe s.-XIXe s.*, Paris, A. Colin, 2010.

PITTE, Jean-Robert, *Gastronomie française : histoire et géographie d'une passion*, Paris, Fayard, 1991.

RAMBOURG, Patrick, *Histoire du Paris gastronomique : du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Perrin, 2023.

———, *Histoire de la gastronomie française*, Paris, Perrin, 2013.

ROWLEY, Anthony, *À table ! : la fête gastronomique*, Paris, Gallimard, 1994.

WILLIOT, Jean-Pierre, et FUMEY, Gilles, *Histoire de l'alimentation*, Paris, Que sais-je ? - Humensis, 2021.

WILLIOT, Jean-Pierre (dir.), *Histoire des innovations alimentaires : XIXe et XXe siècles : [actes du colloque organisé sous l'égide du Centre de recherche en histoire de l'innovation, Université Paris-Sorbonne, 3-4 décembre 2002]*, Paris, L'Harmattan, 2007.

b. Art et alimentation

BECKER, Karin, *Gastronomie et littérature en France au XIXe siècle*, Orléans, Paradigme, 2017.

BENDINER, Kenneth, *Food in Painting: From the Renaissance to the Present*, Londres, Reaktion Books, 2004.

GAUTSCHI-LANZ, Catherine, *Le roman à table : nourritures et repas imaginaires dans le roman français 1850-1900*, Paris, Slatkine, 2006.

SICOTTE, Geneviève, « Le repas dans le roman de la seconde moitié du XIXe siècle en France », *Littérature & Cuisine*, n°126, 2002, pp. 36-40.

c. Histoire des aliments

ARNAUD, Coline, *La pâtisserie française (1870-1914) : une révolution gastronomique*, Thèse d'histoire sous la direction de Françoise Hache-Bissette, Université Paris-Saclay, Soutenue le 4 juillet 2019.

BAILHE, Claude, SACRISTE, Alain, *Paris au temps des marchands de coco*, Toulouse, Milan, 1989.

FICHO, Jean-Christophe, « Les conserves de sardines à l'huile, ou le luxe français sur les grandes tables du monde », *Histoire, économie et société*, Vol. 1, 2007, pp. 107-123.

GARRIER, Gilbert, *Histoire sociale et culturelle du vin*, Paris, Bordas, 1995.

Mise en boîte, Cat. exp. [Paris, Musée national des Arts et Traditions populaires, 6 octobre 1994-17 avril 1995], Paris, Réunion des musées nationaux, 1994.

PUJOL, Rosemonde, *Nicolas Appert : l'inventeur de la conserve*, Paris, Denoël, 1985.

SAILLARD, Denis, ARNAUD, Coline, « Le triomphe du sandwich », *Pain et liberté : une histoire politique du pain, du Moyen-Age au XXIe siècle*, Paris, Textuel, 2023, pp. 148-151.

WILSON, Bee, *Sandwich : A Global History*, Londres, Reaktion Books, 2011.

WORONOFF, Denis, *Histoire de l'emballage en France du XVIIIe siècle à nos jours*, Valenciennes, Presses universitaires de Valenciennes, 2015.

d. Histoire de l'alimentation hors-foyer

BRUEGEL, Martin, « Le genre du déjeuner. Alimentation et travail dans le Paris de la Belle Epoque », *Food & History*, vol. 14, n° 2-3, 2016, pp. 21-50.

BURNETT, John, *England Eats Out : a social history of eating out in England from 1830 to the present*, London, Pearson, 2004.

CSERGO, Julia (dir.), *Casse-croûte : aliment portatif, repas indéfinissable*, Paris, Autrement, 2001.

GERBOD, Paul, *La restauration hors foyer en Europe (du Moyen Âge à nos jours)*, Paris, Champion, 2000.

JACOBS, Marc, SCHOLLIERS, Peter (dir.), *Eating Out in Europe : Picnics, Gourmet*

Dining, and Snacks Since the Late Eighteenth Century, Oxford New York, Berg, 2003.

WARDE, Alan, *Eating Out : Social Differentiation, Consumption and Pleasure*, Cambridge, Cambridge Press University, 2000.

WILLIOT, Jean-Pierre, *Mobilités alimentaires. Restaurations et consommations dans l'espace des chemins de fer en France (XIXe-XXIe siècles)*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2021.

e. Histoire du pique-nique

ANDERSEN, Wayne V., *Manet, the picnic and the prostitute*, Fabriart, 2005.

BARTHE-DELOIZY, Francine (dir.), *Le pique-nique : ou l'éloge d'un bonheur ordinaire*, Rosny-sous-Bois, Bréal, 2008.

BATTISCOMBE, Georgina, *English picnics*, Londres, Harvill Press, 1949.

DARBLAY, Jeanne-Marie, MAME DE BEAUREPAIRE, Caroline, *L'Art du pique-nique*, Paris, Editions du Chêne, 2006.

ISAACSON, Joel, *Monet : Le Déjeuner sur l'herbe*, Londres, Allen Lane Penguin Press, 1972.

LÉVY, Walter, *The Picnic : a history*, Lanham, Rowman & Littlefield, 2013.

MILLER, Angela L., "Nature's Transformations: the Meaning of the Picnic Theme in Nineteenth-Century American Art," *Winterthur Portfolio*, 24 (2-3), 1989, pp. 113-138.

Annexes

Annexe 1 : DELORMEL, Lucien et GARNIER, Léon (paroles), DESORMES, Louis-César (musique), *En revenant de la revue*, 1886.

« Je suis l'chef d'une joyeuse famille,
Depuis longtemps j'avais fait l'projet
D'emmener ma femme, ma sœur, ma fille
Voir la revue du quatorze juillet.
Après avoir cassé la croûte,
En chœur nous nous sommes mis en route
Les femmes avaient pris le devant,
Moi j'donnais le bras à belle-maman.
Chacun devait emporter
De quoi pouvoir boulotter,
D'abord moi je portais les pruneaux,
Ma femme portait deux jambonneaux,
Ma belle-mère comme fricot,
Avait une tête de veau,
Ma fille son chocolat,
Et ma sœur deux œufs sur le plat.

Gais et contents, nous marchions triomphants,
En allant à Longchamp, le cœur à l'aise,
Sans hésiter, car nous allions fêter,
Voir et complimenter l'armée française.

Bientôt de Longchamp on foule la pelouse,
Bien vite on s'met à s'installer,
Puis, je débouche les douze litres à douze,
Et l'on se met à saucissonner.
Tout à coup on crie vive la France,
Crédié, c'est la revue qui commence.
Je grimpe sur un marronnier en fleur,
Et ma femme sur le dos d'un facteur
Ma sœur qu'aime les pompiers
Acclame ces fiers troupiers,
Ma tendre épouse bat des mains
Quand défilent les saint-cyriens,
Ma belle-mère pousse des cris,
En reluquant les spahis,
Moi, je faisais qu'admirer
Notre brave général Boulanger.

Gais et contents, nous étions triomphants,

De nous voir à Longchamp, le cœur à l'aise,
Sans hésiter, nous voulions tous fêter,
Voir et complimenter l'armée française.

En route j'invite quelques militaires
À venir se rafraîchir un brin,
Mais, à force de licher des verres,
Ma famille avait son petit grain.
Je quitte le bras de ma belle-mère,
Je prends celui d'une cantinière,
Et lorsque le soir nous rentrons,
Nous sommes tous complètement ronds.
Ma sœur qu'était en train
Ramenait un fantassin,
Ma fille qu'avait son plumet
Sur un cuirassier s'appuyait,
Ma femme, sans façon,
Embrassait un dragon,
Ma belle-mère au petit trot,
Galopait au bras d'un turco.

Gais et contents, nous allions triomphants
En revenant de Longchamp, le cœur à l'aise,
Sans hésiter, nous venions d'acclamer,
De voir et de complimenter l'armée française. »

Annexe 2 : LATTAIGNANT, Gabriel-Charles, *Fanchon*, 1757.

Amis, il faut faire une pause,
J'aperçois l'ombre d'un bouchon,
Buvons à l'aimable Fanchon,
Chantons pour elle quelque chose.

Refrain

Ah ! Que son entretien est doux,
Qu'elle a de mérite et de gloire.
Elle aime à rire, elle aime à boire (A BOIRE !),
Elle aime à chanter comme nous,
Elle aime à rire, elle aime à boire
Elle aime à chanter comme nous,
Et qu'est-ce qu'elle aime ?
Elle aime à rire, elle aime à boire,
Elle aime à chanter comme nous,
Oui comme nous, oui comme nous (oui, comme nous !)

Fanchon quoique bonne chrétienne,
Fut baptisée avec du vin,
Un bourguignon fut son parrain,
Une bretonne sa marraine.

Fanchon préfère la grillade
A d'autres mets plus délicats,
Son teint prend un nouvel éclat
Quand on lui verse une rasade.

Fanchon ne se montre cruelle
Que lorsqu'on lui parle d'amour,
Mais moi je ne lui fais la cour
Que pour m'enivrer avec elle.

Un jour le voisin La Grenade
Lui mit la main dans le corset,
Elle riposta d'un soufflet
Sur le museau du camarade.

Annexe 3 : BENECH, Ferdinand-Louis (paroles), BERNIAUX, Désiré (musique), *Mes petites ouvrières*, 1909.

À Paris, le matin, voyez passer
Les petites ouvrières le pas pressé
C'est de leurs doigts de fée
Que toute la journée
Vont sortir des chapeaux
Des robes et des manteaux
Voyez les demoiselles de magasin
Détaillant des rubans ou du satin
Comme elles savent les coquettes
Faire valoir une toilette
Ou d'un geste élégant
Essayer des gants.

Mais voilà la journée terminée,
En cachette, elle s'est vite repoudrée
Crac il pleut elle traverse un ruisseau:
Je vous en prie Mam'zelle encore un peu plus haut !
Tout d'abord indignée, elle rougit
Puis se retourne; il est bien, elle sourit
Dame elle est heureuse quand on la trouve jolie
La petite ouvrière de Paris.

On se donne rendez-vous pour le dimanche suivant
On arrive à Nogent, tout le monde descend
On va, la chose est sûre
Pêcher une friture
Et l'on monte en bateau
"Surtout, pas de blagues sur l'eau!"
Puis on fait la dînette sur le gazon,
On débouche des bouteilles et allez donc
Une partie de balançoire!
"Mam'zelle que me faites-vous voir ?
- T'en perdras pas la vue !"
Répond l'ingénue.

Mais voilà la journée terminée
Aux accents d'une musique endiablée
Dans un bal ils font un dernier tour
Et le jeune homme lui murmure avec amour:
"Je t'adore, ma mignonne, si tu veux
Tous les deux, nous pourrions être heureux !"
La bouche répond "Non" mais le coeur lui dit "Oui !"
De la petite ouvrière de Paris !

Voilà bientôt deux ans qu'elle est mariée
Chaque jour elle descend faire son marché

Les pommes sont-elles bien mûres ?
Les oranges pas trop surs ?
Elle remonte son panier
Remet son tablier
Elle secoue la salade, elle casse des oeufs
La sauce est-elle prise ? Encore un peu...
Mais la soupe est parfaite,
La table est bientôt prête
Elle attend son mari,
On sonne, le voici !

Et voilà la journée terminée,
"Bonjour toi! Comment va mon aimée ?
Et bébé? - Chut, il dort, pas si haut!"
Mais il se réveille, on court vite au berceau
Tendrement, elle le prend dans ses bras:
"Mon chéri, la risette à papa"
Voilà comment elle fait le bonheur du logis,
La petite ouvrière de Paris !

Table des illustrations

Introduction

Figure 1 : LESUEUR, Jean-Baptiste, *Famille allant à la guinguette*, 1793-1794, Dessin, 36x53.5 cm, Paris, Musée Carnavalet.

Figure 2 : Évolution de la population parisienne entre 1800 et 1968. Graphique issu du site web de l'Agence Nationale de la Cohésion des Territoires.

Chapitre 1

Figure 1 : VRESSE, Arnaud de, « Comment les Parisiens se reposent le dimanche », *Le Charivari*, 22 juin 1868, p. 132.

Figure 2 : An., *Déjeuner sur l'herbe, le jour du Grand Prix de Longchamp*, Paris, 1895, Détail d'une vue stéréoscopique, Conservée par l'agence Roger-Viollet.

Figure 3 : Agence Meurisse, *La revue du 14 juillet : le déjeuner sur l'herbe*, 1914, photographie de presse, 13x18 cm, Paris, BNF.

Figure 4 : Imprimerie H. Sicart, *Invitation au pique-nique (titre factice)*, Tournant XXe s., Chromolithographie, 14.2x10.7cm, Marseille, Mucem.

Figure 5 : « Les Déjeuners en plein air à l'exposition », *L'Illustration*, n° non renseigné, 1937, Paris, Bibliothèque Forney (ICO THEMA TABL Pique-nique).

Figure 6 : An., Deux chromolithographies campagne, Non datées, Paris, Musée des Arts décoratifs (DJ 290.13.1-2).

Figure 7 : CARLIER, Émile, Sans titre, Gravure sur bois illustrant « Le Vieux canot », *La Vie à la campagne*, vers 1862.

Figure 8 : BEAUMONT, Charles-Édouard de, *Canotiers et canotières* (Planche 6), 1862, Lithographie, 22.5x19.9 cm, Paris, Musée Carnavalet.

Figure 9 : MANET, Édouard, *Le Déjeuner sur l'herbe*, 1863, Huile sur toile, 207 x 265 cm, Paris, Musée d'Orsay.

Figure 10 : *Les amoureux de la campagne pique niquent, Ils écoutent en riant la chanson des oiseaux*, Non daté, Coll. part.

Figure 11 : *De la Varenne à Champigny, Déjeuner sur l'herbe*, P. Marmuse, Bd de Montparnasse, 8 octobre 1906.

Figure 12 : An., *Colonie Scolaire de Saint-Maur 1908. Excursion-Déjeuner dans la Forêt d'Eu*, Collection L.G., Créteil, Archives départementales du Val-de-Marne (2FI/SaintMaur 798).

Figure 13 : SOULIÉ, P., *Maisons-Laffitte. Le camp. Repas sur l'herbe*, 1900-1909, Montigny-le-Bretonneux, Archives départementales des Yvelines (3Fi137 128).

Figure 14 : TISSOT, James, *Le Déjeuner sur l'herbe*, 1881-1882, Huile sur toile, 33x21 cm, Dijon, Musée des Beaux-Arts.

Figure 15 : BELLANGÉ, Joseph-Louis-Hippolyte, *O honnête homme !!!!*, planche n° 6 de l'Album Lithographique, 1832, Estampe, 23.1x19.5 cm, Paris, Musée Carnavalet.

Figure 16 : ÉMY, Henry, *Paris l'été. Départ pour une partie de campagne*, 1846, Lithographie, 36x27.6 cm, Paris, Musée Carnavalet.

Figure 17 : RENGADE, Jean, « Le dimanche à la campagne », *Les Besoins de la vie et les éléments du bien-être. Traité pratique de la vie matérielle et morale de l'homme dans la famille et dans la société [...]*, Paris, Librairie Illustrée, 1887, p. 623-626.

Figure 18 : CONTY, Henri Auxcouteaux de, *Les environs de Paris. Guide pratique et illustré*, Paris, Guides Conty, 1886, p. 159.

Chapitre 2

Figure 1 : GILL, André, « Ch. Paul de Kock », *La Lune*, Troisième année, N°76, 18 août 1867, p. 1.

Figure 2 : Tableau présentant les lignes de chemins de fer inaugurées jusqu'en 1860 reliant Paris à ses environs.

Figure 3 : MURRAY, John, *Handbook for visitors to Paris ; containing a description of the most remarkable objects, in the city and its environs*, Londres, J. Murray, 1876, page non renseignée.

Figure 4 : *L'Illustration. La vie du rail*, 1870. Gravure reproduite dans BARTHE-DELOIZY, Francine (dir.), *Le pique-nique : ou l'éloge d'un bonheur ordinaire*, Rosny-sous-Bois, Bréal, 2008, p. 37.

Figure 5 : An., Affiche pour *Un déjeuner sur l'herbe* joué aux Folies-Bergères par la troupe Albert & Edmund's, 1889, Lithographie, 117x79.7 cm, Paris, Musée Carnavalet.

Figure 6 : Production italienne, Éventail représentant un déjeuner sur l'herbe, XIXe s., Aquatinte, papier, bois, ivoire et Strass, Hauteur : 17.5 cm, Paris, Musée Carnavalet.

Figure 7 : An., *Almanach des Postes et des Télégraphes*, 1895, Chromolithographie, 21x26.3 cm, Marseille, Mucem.

Figure 8 : LEROUGE, Raoul, *Une partie de campagne*, 1908, Jeu à découper, 39.1x49.3 cm, Épinal, Musée de l'image.

Figure 9 : GRIMAUD, Baptiste-Paul, Jeu de tarot français à deux têtes dit « tarot allemand » ou « tarot nouveau », Onzième carte d'atout, 1898-1899, Paris, BNF.

Figure 10 : PISSARO, Lucien, *Sur les fortifs*, Collage, 1886, Collection privée Laurent Baziller.

Figure 11 : *Paris. Boulevard Brune, sur les fortifications*, carte postale, 4 août 1907.

Figure 12 : ATGET, Eugène, *Les Fortifications, Porte d'Arcueil*, juin 1899, Paris, Musée Carnavalet.

Figure 13 : DETTI, Cesare Auguste, *Le Train du dimanche*, 1885, Chromolithographie, Paris, Bibliothèque des Arts décoratifs.

Chapitre 3

Figure 1 : *Maison de repos des enfants de la Seine - 21, rue Edgard-Quinet - Le repas du dimanche*, Archives du Val-de-Marne (2FI/SaintMaur 480).

Figure 2 : COURBET, Gustave, *Le repas de chasse*, 1858, Huile sur toile, 207x325 cm, Cologne, Musée Wallraf Richartz.

Figure 3 : LECLOIR, Maurice, *Une femme de qualité au siècle passé, Paris, 1778*, 1899, Recueil d'aquarelles publié à Paris chez J. Boussod, Manzi, Joyant et Cie, 31.5x40.5 cm, Coll. part.

Figure 4 : SZINYEI MERSE, Pál, *Pique-nique en mai*, 1873, Huile sur toile, 127x162.5 cm, Budapest, National Gallery.

Figure 5 : DENE COURT, Claude-François, « Antres des Druides (Franchard) », *Souvenirs de Fontainebleau*, Fontainebleau, Chez l'auteur, 1848, p. 22.

Figure 6 : Carte représentant en pourcentage les départements d'origines des Parisiens en 1911.

Figure 7 : An., « Le roi de l'affiche », *La Vie heureuse : revue féminine universelle illustrée*, Paris, Hachette, n°9, Septembre 1904, p. 169.

Figure 8 : *Paris. Boulevard Brune, sur les fortifications*, carte postale, 4 août 1907.

Figure 9 : VIDAL, Pierre, Illustration pour Émile Goudeau, « Dîner sur l'herbe », *Paris qui consomme, : tableaux de Paris*, Paris, Imprimé pour Henri Beraldi, 1893, p. 195.

Figure 10 : Couverture du catalogue commercial de Félix Potin du 5 mai 1888. Bibliothèque Forney (CC 1882 Plano 1).

Figure 11 : Couverture du catalogue commercial du Bazar de l'Hôtel de Ville « Mer et campagne », 1926.

Figure 12 : *Créteil-Bonneuil. La Marne près de l'Arche de Noël*, LL., Tournant XX^e, Bibliothèque Forney, ICO CPTMA 80 Vol. 11.

Figure 13 : *Bois de Verrières. Un déjeuner sur l'herbe*, Genre Bromure Viré, Coll. F. Fleury, Décembre 1908, Bibliothèque Forney, ICO CPTMA 80 Vol. 11.

Figure 14 : *Les bords de la Marne. Déjeuner sur l'herbe*, E. M., Juillet 1906, Bibliothèque Forney, ICO CPTMA 80 Vol. 11.

Figure 15 : *Les Beaux Sites De La Marne. 144. De Champigny à La Varenne. - La Dînette*, Début XX^e s., 9x14 cm, Paris, Musée Carnavalet.

Chapitre 4

Figure 1 : Carte des commerces alimentaires conseillés par Alexandre Grimot de la Reynière dans *L'Almanach des gourmands* (1806) pour s'approvisionner pour un déjeuner sur l'herbe. Fond de carte : I. Stockdale, *A Plan of the City of Paris*, Londres, 1800.

Figure 2 : Nombre de demandes de vente au panier dans le bois de Boulogne selon l'année et le type de demande

Figure 3 : Nombre de demandes de vente au panier dans le parc du Ranelagh selon l'année et le type de demande

Figure 4 : Nombre de demandes de vente au panier dans le bois de Vincennes selon l'année et le type de demande.

Figure 5 : Genre des vendeurs au panier demandeurs.

Figure 6 : Genre des vendeurs au panier autorisés.

Figure 7 : Classification des demandeurs et des autorisés en fonction de l'âge.

Figure 8 : Part du veuvage chez les vendeurs au panier demandeurs

Figure 9 : Part du veuvage chez les vendeurs au panier autorisés

Figure 10 : Carte de vente au panier appartenant à Mme Veuve Salisse. Salisse, juillet 1891, Archives de Paris (TRIBRIAND 262 : « Direction de l'Architecture – Ranelagh »).

Figure 11 : Carte de vente au panier appartenant à Jean Dast. Dast, août 1892, Archives de Paris (TRIBRIAND 262 : « Direction de l'Architecture – Ranelagh »).

Figure 12 : Ticket vierge autorisant de vendre sur la pelouse de l'hippodrome de Longchamp, 1912. Archives de Paris (VM90 325 « Chalets et restaurants »).

Figure 13 : Représentation quantitative des denrées proposées par les vendeurs au panier.

Figure 14 : RAFFET, Auguste, *Citadine*, 1829, Lithographie, 31.5x49 cm, Paris, Musée Carnavalet.

Figure 15 : Réclames de l'Hôtel de la Sirène et de l'Hôtel du Nord et de la Poste dans le guide Denecourt de 1855.

Figure 16 : *Fontainebleau. La Grande Rue et l'Hôtel du Cadran Bleu*, 1912. Archives de Seine-et-Marne (2FI10967).

Figure 17 : *Fontainebleau. Rue de France et garage d'automobiles de l'Hôtel du Cadran Bleu*, 1902. Archives de Seine-et-Marne (2FI3135).

Figure 18 : Carte des buvettes en forêt de Fontainebleau d'après les guides d'excursion du second XIXe siècle. Fond de carte : Claude-François Denecourt, *Nouvelle carte topographique de la forêt de Fontainebleau*, Dessinée par Charles Colinet, Gravée par Erhard Schièble, 1895.

Figure 19 : *Barbizon-Fontainebleau. Carrefour du Bas-Bréau*, Non daté, Archives de Seine-et-Marne (2FI194).

Figure 20 : *Barbizon. La buvette du Bas-Bréau*, Non daté, Archives de Seine-et-Marne (2FI11177).

Figure 21 : J. M., *Forêt de Fontainebleau, La Mare aux Fées (Buvette)*, Non daté, Coll. part.

Figure 22 : *Forêt de Fontainebleau. Grotte aux Cristaux*, Non daté, Coll. part.

Figure 23 : *Forêt de Fontainebleau. Fontaine Sanguinède (Vallée de la Sole)*, Non daté, Coll. part.

Figure 24 : *Forêt de Fontainebleau. Le Restaurant de Franchard*, Non daté, Coll. part.

Figure 25 : Menu du déjeuner sur l'herbe proposé dans « Pique-nique », *La Fronde*, 19 mai 1899, p. 5.

Figure 26 : Représentation du nombre de références au repas champêtre dans les catalogues des commerces alimentaires de Paris en fonction de l'année de publication.

Figure 27 : Représentation du nombre de catalogues faisant référence au repas champêtre en fonction de l'année de publication, comparé au nombre total de catalogues consultés.

Figure 28 : Pourcentage par année du nombre de catalogues faisant référence au repas champêtre sur le nombre total de catalogues consultés.

Figure 29 : Extrait du catalogue de l'épicerie Au Gourmand Corcellet, 1913, page non renseignée.

Figure 30 : Extrait du catalogue de l'épicerie Battendier, 1912, page non renseignée.

Figure 31 : Pages du catalogue de l'épicerie William Saurin consacrées au pique-nique.

Figure 32 : Prospectus de Rödel et Fils Frères pour le « Pique-nique des touristes », vers 1906.

Figure 33 : Prospectus D. Couté « Pour vos excursions, Couté a pensé à vous », 1925-1930.

Figure 34 : Prospectus Félix Potin « Pour vos joyeux pique-niques au grand air », Août 1927.

Figure 35 : Représentation du type de denrées représentées par les iconographies publicitaires mettant le pique-nique en scène.

Figure 36 : '*Crown*' sewing machines and Florence oil stoves are manufactured by the Florence Machine Co, 1870-1900, Chromolithographie publicitaire pour les machines à coudre "Crown", Boston Public Library.

Figure 37 : *Avec de tels produits nous pouvons déjeuner !*, Sans date, Chromolithographie publicitaire pour le chocolat Delespaul Havez, Coll. part.

Figure 38 : Publicité pour le chocolat au lait Dauphinet, Chocolat « Cémoi » Grenoble, 1933. Bibliothèque Forney (ICO PUB Alim 1 – Chocolat et chocolatiers).

Figure 39 : Chromolithographie publicitaire pour le cacao Suchard, vers 1899, Coll. part.

Figure 40 : *Cacao Van Houten. Le meilleur chocolat à consommer liquide*, Sans date, Chromolithographie publicitaire pour le cacao Van Houten, Coll. part.

Figure 41 : *The picnic (Epping forest)*, tournant XXe s., Chromolithographie publicitaire pour les biscuits Huntley & Palmers. Bibliothèque Forney (RES ICO 8569).

Figure 42 : *La vie à la campagne*, fin XIXe s., Chromolithographie publicitaire pour l'extrait de viande Liebig, Coll. part.

Figure 43 : *L'extrait de viande au pic-nic*, tournant XXe s., Chromolithographie publicitaire pour l'extrait de viande Liebig, Coll. part.

Figure 44 : *Luncheon on the sands*, tournant XXe, Chromolithographie publicitaire pour les biscuits Huntley & Palmers, Coll. part.

Figure 45 : *Monte Rosa (Tea Time)*, tournant XXe, Chromolithographie publicitaire pour les biscuits Huntley & Palmers, Coll. part.

Figure 46 : Chromolithographie publicitaire états-unienne pour des conserves de poisson, Coll. part.

Figure 47 : Chromolithographie publicitaire pour le petit-beurre LU, vers 1890, Coll. part.

Figure 48 : Menu publicitaire pour les fruits Cresca Figs de Reiss & Brady, Début XXe. Bibliothèque Forney (RES ICO 7117 9 Plano).

Figure 49 : *La dînette en Montagne*, Chromolithographie publicitaire pour le cacao Van Houten, vers 1890-1910. Bibliothèque Forney (RES ICO 5001 1 Oblong : Imprimerie Champenois 1. Feuillet 95).

Figure 50 : BRIDGE, Joë, Publicité Olida, Tirée sur papier journal, 1921. Bibliothèque Forney (RESICO 8966 37 : Collection André Seigneur – Épicerie).

Figure 51 : Étiquette pour les chocolats Suchard, vers 1890-1910. Bibliothèque Forney (Imprimerie Champenois 1 : Résico 5001 1 Oblong. Feuillet 98).

Figure 52 : Deux étiquettes de camembert vers 1900. Reproduites dans BORDET, Daniel, *Mille et une étiquettes de fromage*, Vaux-sur-Seine, Dabecom, 2008, p. 194.

Figure 53 : Grands magasins Dufayel, Catalogue « Été », 1924, Section « Robes et manteaux pour fillettes », p. 12-13. BHVP (4-DEP-006-0062).

Figure 54 : Au Printemps, Catalogue « Salon de thé », 1925, p. 1. En ligne (Portail des bibliothèques spécialisées de la ville de Paris).

Figure 55 : Éventail « Offert par les grands magasins Aux Dames de France », vers 1900, Papier, carton, typographie, 28.2x16.7 cm, Paris, Palais Galliera.

Figure 56 : Catalogue « Été » de L'Économie ménagère, 1904.

Figure 57 : Représentation par année du nombre d'objets conçus pour le repas champêtre dans les catalogues Manufrance.

Figure 58 : Représentation par décennie du nombre de brevets déposés pour du matériel de pique-nique.

Figure 59 : Liste des conserves à chauffer proposées par Olida en 1896.

Figure 60 : Publicité pour les conserves à chauffer dans le guide Conty de 1886.

Figure 61 : Réchaud de voyage proposé par les Galeries Lafayette en 1909.

Figure 62 : Bouteilles et contenants isolants dans le catalogue Manufrance de 1912.

Figure 63 : Répartition quantitative du type de matériel pour pique-nique faisant l'objet d'un dépôt de brevet entre 1860 et 1939.

Figure 64 : Dessins explicatifs du brevet de 1927 pour une mallette de pique-nique.

Figure 65 : Mallette-table « Kiss-Ply » dans le catalogue du Bon Marché en 1930.

Figure 66 : Dessins explicatifs du brevet de 1896 pour les couverts pour pique-nique.

Figure 67 : Couverts à pique-nique art déco, 1^{ère} moitié du XXe, Confection allemande, Argent massif, Long : 15.5 cm, Actuellement en vente chez Atelier Thuret (Coslédää) sur Proantic.

Figure 68 : Canne à système de pique-nique, Fin XIXe siècle, Confection anglaise, Bambou, Long. : 93 cm, Actuellement en vente chez Galerie Delalande (Paris) sur Proantic.

Figure 69 : Tableau récapitulatif des premiers paniers de pique-nique dans les grands magasins parisiens

Figure 70 : Panier de pique-nique en 1927 dans le catalogue du Printemps.

Figure 71 : Véhicules d'excursion et leurs accessoires de pique-nique proposés par le catalogue Louis Vuitton de 1906.

Figure 72 : Tea-case Louis Vuitton en cuir grainé ayant appartenu à Sayajirao Gaekwad III, maharadja de Baroda, 46x19x33 cm, 11 kg, 1926.

Figure 73 : Malle pour pique-nique Louis Vuitton en toile Monogram ayant appartenu au prince Youssouf Kemal, 71x27x25 cm, 12,6 kg, 1926.

Conclusion

Figure 1 : Prospectus publicitaire pour la Tacitine, années 1970. Bibliothèque Forney (ICO THEMA TABL Pique-nique).

Figure 2 : *Chocolat des gourmets. Cafés en grains. Café des gourmets*, Carte postale publicitaire pour la marque Trébucien, 1905. Bibliothèque Forney (ICO CP Théma Alimentation 1).

Table des matières

<u>Remerciements</u>	p. 3
<u>Introduction</u>	p. 5
<u>Chapitre 1 : « Le goût de la campagne chez les Parisiens »</u>	p. 23
I. <u>Déjeuner sur l’herbe : un loisir de la partie de campagne</u>	p. 23
a. Une temporalité de l’exceptionnel	p. 23
b. Une géographie similaire	p. 30
c. Les mêmes acteurs	p. 37
II. <u>Déjeuner sur l’herbe : un loisir en soi</u>	p. 43
a. Un événement qui se prépare	p. 43
b. Un art de la table	p. 46
c. Une temporalité du loisir étendu à l’entièreté de la journée	p. 53
d. Déjeuner sur l’herbe : le moment culminant de la partie de campagne ?	p. 58
<u>Chapitre 2 : La picnic-mania du XIXe siècle</u>	p. 61
I. <u>La massification du déjeuner sur l’herbe</u>	p. 61
a. Un engouement en hausse	p. 62
b. De nouveaux horizons	p. 68
II. <u>Une démocratisation du déjeuner sur l’herbe ?</u>	p. 78
a. Une pratique économique accessible à tous ?	p. 78
b. L’appropriation du déjeuner sur l’herbe par les classes populaires	p. 80
c. Une démocratisation des espaces	p. 84
<u>Chapitre 3 : L’appel de la nature</u>	p. 91
I. <u>S’échapper de la ville</u>	p. 91
a. Une réponse au besoin de renouer avec la nature	p. 91
b. Une géographie fuyant l’urbanisation	p. 97

II.	<u>La nature du déjeuner sur l'herbe</u>	p. 103
a.	L'attente d'un idéal champêtre	p. 103
b.	La recherche d'un ailleurs géographique et temporel	p. 110
III.	<u>Le déjeuner sur l'herbe contre nature</u>	p. 114
a.	Une nature sous tension	p. 114
b.	La dégradation de la nature	p. 121
c.	Quand le pique-nique se fait la malle...	p. 128
	<u>Chapitre 4 : Quand le pique-nique fait son marché</u>	p. 137
I.	<u>L'absence d'un marché du pique-nique au premier XIXe siècle</u>	p. 137
a.	L'économie des environs de Paris soutenue par les pique-niqueurs	p. 138
b.	L'essor d'une économie d'excursion	p. 150
II.	<u>Une modernité alimentaire du déjeuner sur l'herbe dès le second XIXe siècle</u>	p. 156
a.	Le développement de nouveaux lieux de restauration	p. 156
b.	De nouveaux services offerts aux pique-niqueurs	p. 162
c.	L'émergence d'une nourriture spécifique à la pratique du pique-nique	p. 165
d.	Les arnaques du repas champêtre	p. 176
III.	<u>L'industrialisation du pique-nique dès la fin XIXe siècle</u>	p. 179
a.	Le pique-nique : un outil de vente par les grandes firmes industrielles	p. 179
b.	L'essor d'une industrie du luxe du pique-nique	p. 189
	<u>Conclusion</u>	p. 205
	<u>Sources</u>	p. 211
	<u>Bibliographie</u>	p. 245
	<u>Annexes</u>	p. 261
	<u>Table des illustrations</u>	p. 267

